Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/sermonsdeoraison00mass

SERMONS
DE
M. MASSILLON,
ÉVEQUE
DE CLERMONT,
CI-DEVANT PRETRE DE L'ORATOIRE,
L'un des Quarante de l'Académie Françoiſe.

ORAISONS FUNEBRES
ET
PROFESSIONS RELIGIEUSES.

A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { La *VEUVE ESTIENNE* & *FILS*, à la Vertu.
ET
JEAN HERISSANT, à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT.

IL eſt rare qu'un même homme ſache aller au cœur, le touche, le remue à ſon gré par la force de ſon éloquence, & qu'il réuſſiſſe également bien, lorſqu'il ſera queſtion de faire un éloge. C'eſt une réflexion que fait Ciceron, en parlant des Orateurs. Ces deux talens ſont auſſi différens dans le but qu'ils ſe propoſent, que dans les qualités qu'ils exigent. L'un veut plaire à l'eſprit par des traits brillans & ingénieux, l'amuſer par des deſcriptions agréables, flatter l'oreille par l'harmonie & la pureté du ſtyle : il eſt preſque plus occupé de la maniere d'exprimer les choſes, & de la tournure qu'il doit leur donner, que des choſes elles-mêmes. L'autre ne penſe qu'à intéreſſer le cœur, & à le faire entrer dans ſes ſentimens ; s'il ne néglige pas les ornements qui naiſſent du fond du ſujet, il écarte avec ſoin

tout ce qui ne feroit qu'une vaine parure dans le discours. Chacun de ces talens demande donc un caractere d'esprit qui lui soit assorti. Voilà pourquoi il n'est pas ordinaire de les trouver réunis dans la même personne.

Ce fut cependant par des Oraisons funebres que le P. Massillon si touchant, si intéressant dans ses Sermons, commença à se faire un nom dans le Monde parmi les Orateurs. Il étoit extrêmement jeune, lorsqu'il fit celle de Henri de Villars, Archevêque de Vienne; & peu de temps après, celle de Camille de Neuville de Villeroy, Archevêque de Lyon; & néanmoins quels applaudissemens ces deux pieces ne reçurent-elles pas? Dès-lors ses Supérieurs le destinerent à la Chaire. Ils avoient été indécis jusqu'à ce moment sur le genre d'etude auquel ils devoient le fixer; parce qu'il avoit paru jusqu'alors également propre à tout: Belles-

Lettres, Philoſophie, Théologie, tout paroiſſoit être ſon talent, dès qu'il s'y appliquoit. Mais le ſuccès étonnant qu'il eut, dès qu'il ſe montra dans la Chaire, fit juger qu'il devoit s'y conſacrer uniquement : on eut bien de la peine à ſurmonter ſa repugnance ; enfin il ſe rendit, & ne ſongea plus qu'à répondre aux vues de ſes Supérieurs.

La premiere Oraiſon funebre qu'il compoſa, après les deux dont nous venons de parler, fut celle du Prince de Conty, fort applaudie, lorſqu'elle fut prononcée, fort critiquée enſuite, lorſque l'impreſſion l'eut rendue publique. Il en a depuis compoſé trois autres qui n'avoient point encore vu le jour, celle du grand Dauphin, celle du feu Roi, & celle de Madame. Il y a dans celle de Louis XIV. une nobleſſe d'expreſſion, qui égale en quelque ſorte la grandeur du ſujet qu'il traitoit.

Nous aurions bien ſouhaité ne

faire entrer dans ce Volume, que des Oraiſons funebres; d'autant plus que c'eſt ainſi qu'on a imprimé ſéparément de leurs autres ouvrages, celles de MM. Boſſuet & Fléchier, & de quelques autres célebres Prédicateurs. Mais il eût fallu pour cela changer le caractere & en employer de plus gros : autrement ce Volume n'eût point été proportionné aux Volumes précédens. Cet inconvénient nous a déterminés à joindre aux Oraiſons funebres quatre Diſcours pour des Profeſſions Religieuſes. Nous ſupplions que le titre de ces Diſcours n'empêche perſonne de les lire. Ce ne ſont pas ſeulement les Religieuſes que le P. Maſſillon y inſtruit : c'eſt pour les gens du monde, qu'il parle ; & rien n'eſt plus fort & plus plein de religion, que ce qu'il y dit, pour leur faire connoître la ſainteté & l'excellence de l'état d'un Chrétien, & combien on ſe trompe dans l'idée qu'on s'en forme communément.

TABLE

DES PIECES CONTENUES dans ce Volume.

Oraiſon funebre de M. de Villars, Archevêque de Vienne, Pag. 1

Oraiſon funebre de M. de Villeroy, Archevêque de Lyon, 42

Oraiſon funebre de François-Louis de Bourbon, Prince de Conty, 88

Oraiſon funebre de Monſeigneur Louis, Dauphin, 139

Oraiſon funebre de Louis le Grand, Roi de France, 181

Oraiſon funebre de Madame, Ducheſſe d'Orléans, 229

I. Sermon pour une Profeſſion Religieuſe, 261

II. Sermon, ſur le même ſujet, 310

III. Sermon, ſur le même ſujet, 355

IV. Sermon, ſur le même ſujet, 392

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier *les Oraiſons funebres & les Sermons pour des Profeſſions Religieuſes*, prononcés par M. MASSILLON, Evêque de Clermont. Les vertus des Grands dont le célebre Orateur fait l'éloge, & les devoirs qu'ils ont eu à remplir, ſont la matiere des premiers Diſcours contenus dans ce volume : il loue dans Louis le Grand un Roi qui a également conſacré ſon regne à la gloire de la Religion, & à celle de la Monarchie : il loue dans les autres les monumens qu'ils ont laiſſés de leur foi, & de leur amour pour les Peuples : & dans les Sermons pour les Profeſſions Religieuſes, il expoſe les dangers du Monde & les avantages de la vie Religieuſe pour le ſalut, les obligations des perſonnes engagées à Dieu par des vœux ſolemnels, & les facilités qu'elles y trouvent pour les remplir. Quels heureux fruits ne doit-on pas attendre de la lecture de ces différens diſcours, dans leſquels on n'admire pas moins les graces d'une noble éloquence, que les attraits d'une piété tendre & ſoutenue. A Paris, ce 25 Juin 1745.

MILLET, *Docteur en Théologie, de la Faculté de Paris, & Cenſeur Royal.*

ORAISON

ORAISON
FUNEBRE
DE MESSIRE
DE VILLARS,
ARCHEVEQUE DE VIENNE.

Ambulavit pes meus iter rectum à juventute meâ ; .... zelatus sum bonum, & venter meus conturbatus est ; propterea bonam possidebo possessionem.

J'ai marché dans la droiture depuis ma jeunesse ; j'ai eu du zele pour le bien ; & mes entrailles ont été émues sur les miseres de mon peuple ; & je posséderai un héritage éternel. Au Chap. 51 de l'Ecclésiastique, v. 20. & suiv.

TOUS-JE destiné, Messieurs, à rendre ce dernier devoir à la mémoire de notre pieux Prélat? Et le Ciel n'avoit-il donc permis que je vinsse être le témoin de sa vie, que pour me ménager,

ce ſemble, de loin un ſi triſte & un ſi lugubre miniſtere ? Contraint tant de fois par ſa modeſtie à ſupprimer ſes louanges dans la chaire évangélique, falloit-il que je ne fuſſe autoriſé à les publier que par ſa mort ? Il eſt donc vrai que le premier hommage public que ſa vertu devoit avoir de moi, ſeroit un éloge funebre.

C'eſt ainſi, ô mon Dieu ! que du haut de votre ſageſſe, vous réglez nos deſtinées : c'eſt ainſi que confondant nos conſeils, ſurprenant nos deſirs & anéantiſſant nos eſpérances, vous affermiſſez notre foi : c'eſt ainſi que diverſifiant vos voies, vous inſtruiſez notre vigilance.

Celui-ci, dit Job, conſumé de langueur & d'infirmités, voit de loin l'appareil de ſon ſacrifice, exhale chaque jour une portion de ſon ame, & ſe ſent mourir mille fois avant que d'avoir pu mourir une ſeule : l'autre encore plein de force & de ſanté, eſt frappé ſoudain ; ſon ame toute entiere, pour ainſi dire, devient la proie de la mort ; & entre les horreurs du tombeau & les délices d'une ſanté parfaite, ne met preſque que le dernier ſoupir d'intervalle.

Heureuſe l'ame qui pendant ſes jours les plus ſereins, a ſû prendre des meſures contre la ſurpriſe des vents & de l'orage ! heureuſe celle qui ayant toujours marché dans la droiture, a eu du zele pour le bien, & dont les entrailles ont été émues ſur les miſeres publiques ! Ah ! qu'une lente infirmité lui annonce de loin le jour du Sei-

gueur, ou qu'un coup imprévu vienne à l'instant lui ouvrir les portes éternelles ; sa mort peut être différente ; mais son immortalité sera toujours la même.

Ne cherchons point aujourd'hui d'autre consolation, Chrétiens : vous ne verrez pas dans cet éloge de ces événemens éclatans, où l'Orateur peu instruit de son ministere, vient dans ce lieu saint étaler avec art la figure d'un monde profane ; & jusques sur le tombeau fatal, donne du corps & de la réalité au fantôme que le siecle adore.

Je n'ai à vous entretenir ici, Messieurs, ni de ces négociations importantes, qui, arrachant le Pontife du sanctuaire, le rengagent dans le tumulte du siecle, & sous le spécieux prétexte du bien public l'autorisent à violer ses devoirs particuliers : ni de ces intrigues pénibles, où l'on voit les Interpretes des secrets du Ciel devenir les dépositaires des mysteres des Cours, les sentinelles de Jérusalem ne veiller presque plus qu'à la défense de Jérico, & les Docteurs des Tribus d'Israël se glorifier d'être les Législateurs des nations.

L'histoire de notre pieux Prélat n'est mêlée qu'avec celle de son Diocese : ses jours ne sont marqués que par les fonctions de son ministere : ses emplois se trouvent tous renfermés dans ses devoirs ; & pour savoir ce qu'il a fait, il suffit de savoir ce qu'il a dû faire.

Nous tirerons donc du Sanctuaire même les ornemens sacrés, qui vont servir d'ap-

pareil aux funérailles de l'Oint du Seigneur ; nous ne prendrons que ſur l'autel les fleurs que nous allons jetter ſur le tombeau du Prince des Prêtres. Le ſiecle qui n'eut jamais de part à ſes actions, n'en aura point auſſi à ſes louanges. Nous ſortirons de l'Egypte pour rendre les devoirs ſuprêmes à cet autre Jacob : mais les pompes de Pharaon ne viendront plus comme autrefois juſques dans une terre ſainte, honorer les cendres & la mémoire des Patriarches.

Ce n'eſt pas que j'ignore là-deſſus les vaines penſées des mondains. Admirateurs inſenſés de cette viciſſitude de fantômes, ſur quoi roule tout le ſiecle préſent, il leur faut des ſpectacles pour les frapper, de vaſtes projets, des entrepriſes éclatantes, des emplois tumultueux. On a toujours chez eux des vertus obſcures, quand on n'a pas des vices glorieux ; & ce n'eſt gueres qu'aux grands défauts, qu'ils ſavent accorder le nom de grand mérite.

L'innocence des mœurs, la bonne foi, l'affabilité, la clémence, l'application à ſes devoirs, la miſéricorde, ont je ne ſais quoi de tranquille & d'uni, qui ne donne rien aux ſpectateurs. Les merveilles de la foi n'ont pas les mêmes privileges que les illuſions des ſens. Ce qui ſert de ſpectacle à Dieu & aux Anges, paroît à peine digne de l'attention des hommes. On diroit que pour mourir avec honneur, il faut avoir sû être autre choſe qu'homme de bien. La ſolemnité des éloges veut preſque être ſou-

tenue pas le faſte du héros qu'on loue ; & il ſemble que l'Orateur n'a jamais plus beſoin d'art, que lorſqu'il n'a qu'à louer la vérité & la juſtice.

Telle eſt la prudence du ſiecle, je le ſais : mais viens-je ici pour donner du poids aux coutumes d'Egypte, durant la ſolemnité même de l'immolation de l'Agneau ? viens-je par un diſcours profane, ſuſpendre l'attention des Miniſtres gravement aſſemblés autour de l'autel & appliqués au ſacrifice, ou aider leur recueillement avec la parole évangélique ? viens-je mêler aux chants lugubres de la triſte Sion les cantiques de Babylone ? viens-je en un mot, honorer mon miniſtere, édifier votre piété, ou reſpecter vos erreurs, & dégrader l'honneur du Sacerdoce ! Ah ! ce n'eſt pas ici un de ces préludes artificieux, où l'Orateur ſemble acheter le droit d'être tout profane, en promettant d'abord qu'il ne dira rien que de ſaint, & où l'on ne voit de chrétien, que des précautions pour ne l'être pas. Rien de ce qui va s'éteindre au tombeau, ne brillera dans cet Éloge funebre.

Ce ne ſera pas même une hiſtoire inconnue. Ce que vous avez vu, entendu, & touché preſque de vos mains, ce ſera ce que nous annoncerons. Je parle d'un Paſteur qui n'a jamais perdu ſon troupeau de vue. L'intégrité de ſes mœurs, l'application aux fonctions de ſon miniſtere, la profuſion de ſes tréſors, qui vont faire le ſujet de cet Éloge, ont mille fois ſervi de ma-

tiere aux vôtres; & s'il étoit permis au peuple affligé qui m'écoute, de le dire ici à ma place, il diroit comme moi, que sa vie fut toujours réglée par la Loi : *Ambulavit pes meus iter rectum à juventute meâ* ; que son autorité fut toujours utile à l'Eglise : *Zelatus sum bonum* ; & que ses richesses furent toujours prodiguées aux pauvres : *Et venter meus conturbatus est.* Représentons-le donc comme un homme juste & irréprochable, comme un Pontife fidéle, & comme un pere charitable.

C'est l'Éloge que je consacre à la mémoire de *MESSIRE HENRI DE VILLARS, ARCHEVEQUE ET COMTE DE VIENNE, PRIMAT DES PRIMATS.* Esprit saint, mettez dans ma bouche cette parole efficace, ce glaive à deux tranchans, qui en faisant le discernement des pensées du Juste, aille faire de douloureuses séparations dans le cœur du pécheur, & qui n'éleve ce pieux & lugubre monument à la Religion, que sur les débris de l'idole du monde.

I. PARTIE

L'Innocence des mœurs, je le sais, n'est pas toujours le fruit de la piété des Ancêtres, ni des secours de l'éducation. Il y a des enfans de colere, des cœurs si profondément gâtés, qu'on les voit déjà méditer l'iniquité parmi les leçons de vertus qu'ils reçoivent de leurs peres, & qui ne trouvant autour d'eux que des objets saints, savent s'en former de criminels de leur propre fonds.

Je sais que la sagesse vient d'en haut & descend du Pere des lumieres, qu'elle ne se recueille pas sur la terre comme la succession d'un pere foible & mortel ; & que la piété est le don d'un Esprit qui souffle où il veut, & non pas le fruit d'une chair qui ne sert de rien. *Sap.* 5. 10.

Cependant il faut avouer que l'ordre de notre naissance donne presque le premier branle à celui de nos destinées ; qu'avec le sang qui nous fait ce que nous sommes, nos peres font d'ordinaire passer jusqu'à nous les impressions de ce qu'ils ont été ; & que dans les semences de vie que nous tenons d'eux, nous trouvons des ascendans secrets qui nous font vivre comme eux. Lorsque la racine est sainte, dit l'Apôtre, les branches le sont aussi ; & il est mal-aisé que d'une masse pure & brillante, on ne tire que des portions viles & flétries. N'en cherchons pas des exemples hors de l'histoire de l'homme juste que nous louons. Sorti d'une famille où la probité, l'honneur, & je ne sais quelle élévation d'ame, coulent avec le sang, où la sagesse semble avoir fait une éternelle alliance avec le nom, où l'éclat & la vertu paroissent presque de la même date, où les exemples qui la réglent sont aussi anciens que les titres qui l'embellissent ; sorti, dis-je, d'une famille où le Dieu d'Israël avoit depuis longtemps établi sa demeure, il en recueillit toutes les bénédictions. *Rom.* 11. 16.

Un Pere, dont la mémoire ne mourra

jamais, lui fit priſer les voies du Seigneur par ſes inſtructions, & les lui montra par ſes exemples. Effrayé de la déplorable vanité des perſonnes de ſon rang, qui croiroient dégrader leurs ancêtres, s'ils s'appliquoient eux-mêmes à leur former une poſtérité digne d'eux; qui regardent comme des ſoins roturiers le ſoin de l'éducation, ſans quoi ſe ſouille & s'épaiſſit la nobleſſe du ſang; confient à des mains étrangeres le ſoin de cultiver des vertus domeſtiques; mettent à prix la deſtinée de leurs enfans; & pour ſe trop ſouvenir de leurs grandeurs, laiſſent après eux des ſucceſſeurs qui ne s'en ſouviennent pas aſſez: effrayé, dis-je, de ce déſordre, il l'évita; & le Seigneur béniſſant ſes ſoins, il ébaucha, ſans le ſavoir, à la France, un Miniſtre ſage & illuſtre dans les Cours étrangeres, diſtingué dans la nôtre, né pour ménager l'eſprit des Rois & la fortune des Royaumes, habile à ramener à l'utilité de la Patrie & à la gloire de ſon Prince, les humeurs & les intérêts divers des Peuples voiſins; & le pieux Prélat qui fait le triſte ſujet de cette cérémonie, dont la vie brille d'autant plus aux yeux de la foi, qu'elle eſt toute enſevelie dans l'obſcurité des fonctions du Sacerdoce.

Auſſi les amuſemens de ſon enfance ne furent que des eſſais de vertus. Incapable encore de connoître la créature, il levoit déjà ſes mains pures vers le Créateur. Il apprit à conſacrer ſon cœur au Seigneur

dans un âge où à peine a-t-on un cœur pour soi-même ; & la piété qui toujours est le fruit tardif de la grace, n'attendit pas jusques ici la raison.

Qu'attendez-vous, Messieurs, de ces heureuses prémices ? Le Ciel qui brille le matin, n'annonceroit-il, selon la parole évangélique, que des brouillards & des tempêtes ? Le temple qu'une main habile a élevé avec tant de lenteur & de précaution, ne faudra-t-il que trois jours pour le détruire ? & à peine sorti des mains de Samuël, suffira-t-il à cet autre Oint du Seigneur, comme à Saül, de s'être trouvé une fois parmi les fureurs & les vains transports des Prophetes du siecle, pour devenir furieux & prophétiser avec eux ? De si belles espérances ne donneroient-elles qu'un sort commun, qu'une jeunesse emportée qui compte les crimes parmi les bienséances de l'âge, & qui ne laisse gueres qu'aux passions le soin de régler ses plaisirs, qu'une maturité ambitieuse qui ne connoît point d'autre honneur que le secret de s'en attirer, qu'une vieillesse endurcie, qui dans le débris d'un corps usé & à demi mort, nourrit des passions encore toutes vivantes, qui au lieu de soupirer sur les iniquités qu'elle s'est permise, ne soupire qu'après le souvenir des plaisirs qu'elle ne peut plus se permettre ; & qui de sa vie passée, ne regrette rien, sinon qu'elle soit passée ?

Ah ! si je n'avois que ces mysteres d'ini-

quité à vous annoncer au milieu des myſ-
1. Reg. 13. 30. teres ſaints ; ſi, comme autrefois Samuël envers Saül, il falloit honorer l'Oint du Seigneur devant le peuple, plutôt pour épargner à ſon rang la honte de ſes foibleſſes, que pour édifier notre piété par le ſouvenir de ſes vertus, je me ſerois contenté d'accorder en ſecret des larmes à une mort qui me fut ſenſible, ſans donner ici à ſa mémoire des éloges qui ne lui ſeroient pas glorieux. Loin de venir interrompre le ſacrifice terrible, pour faire revivre le ſouvenir de ſes actions, moi-même je l'aurois offert au Très-Haut, pour obtenir que le ſouvenir en fut effacé du Livre éternel ; & toute chere que me ſera toujours ſa mémoire, j'aurois ſatisfait à ma reconnoiſſance, ſans manquer à mon miniſtere.

Mais la Religion défend-elle de ſonder un cœur qu'elle occupa tout entier ? Graces au Seigneur, je ne craindrai point de l'expoſer à vos yeux ; & je n'aurai pas beſoin pour vous le faire eſtimer, de vous le faire méconnoître ; & pour ſauver la gloire de cet autre David de la honte d'une obſcure mort, il ne faudra pas com-
1. Reg. 19. 13. me Michol le dérober aux yeux, & ne ſubſtituer que ſon fantôme à ſa place.

Quelle fut ſa retenue en un âge, où pour être vertueux & régulier, il ſuffit preſque d'empêcher que le vice ne nuiſe, & ſavoir bien choiſir ſes débauches !

Quel fond de candeur, d'affabilité, de

modération, dans un rang où mille intérêts secrets enveloppent le cœur ; où le poids des affaires & les bienséances de la dignité, alterent l'humeur, ou la déconcertent ; & où l'on est d'autant plus vif sur les injures, qu'on se voit toujours investi d'hommages !

Quelle noble simplicité dans un siecle où l'art des rafinemens a passé jusqu'au peuple ; où tout est confondu, & par sa misere & par sa vanité ; & où à peine tranquilles possesseurs d'une portion de l'héritage de nos peres, frappés de calamités inouies dans leur temps, nous inventons des plaisirs qui leur furent encore plus inouis !

Vous qui vîtes couler ses premiers jours, sages Vieillards d'Israël, qui témoins de la premiere gloire de ce Temple, venez honorer ici ses ruines de vos larmes, sans pouvoir être consolés par l'espérance d'un nouveau, rien de profane en souilla-t-il jamais la sainteté ? Fallut-il excuser les égaremens de son cœur sur la fatalité de l'âge ? envelopper des désordres présens dans l'espoir d'une régularité à venir ? chercher dans quelque trait de bon naturel des présages douteux de vertus ? attendre du dégoût seul de l'iniquité le goût du don céleste ; & de la violence du mal en faire presque le seul présage de guérison ?

Son ame fut un lieu de paix dans un temps où toutes les passions frémissent à l'entour ; & comme ces trois jeunes Princes Juifs,

Dan. 1. 5. il vécut parmi les délices des Babyloniens ſans toucher aux viandes, & ſans s'enivrer du vin de Babylone.

L'uſage & les réflexions qui enveloppent l'ame, & font qu'elle ne ſe montre plus que par regle, & changent en art le commerce de la ſociété, aiderent la droiture & la candeur de la ſienne.

Il n'étoit pas de ces hommes enfoncés & impénétrables, ſur le cœur de qui un voile fatal eſt toujours tiré; qui s'attirent en ſe cachant le reſpect des peuples; que l'on ne révére tant que parce qu'on ne les a jamais vûs; & qui, comme ces autres qu'une vaine religion conſacra jadis, n'ont rien de vénérable que leur obſcurité. Déguiſemens artificieux de la prudence du ſiecle! vaine ſcience des enfans d'Adam! coupable trafic de menſonge & de vérité! Je n'aurai pas beſoin aujourd'hui pour m'accommoder à mon ſujet, de vous donner ici des titres ſpécieux, & qui ne ſont dûs qu'à la ſageſſe de la Croix, & à la ſimplicité chrétienne.

Je loue un homme juſte & droit, ſimple dans le mal, & prudent pour le bien; un homme dont ce ſiecle malin n'étoit pas digne; une de ces ames faites pour le ſiecle de nos peres, où la bonne foi étoit encore une vertu, où une noble ingénuité tenoit lieu d'art & de fineſſe, où dans les plaiſirs innocens d'une douce ſociété, le plus loyal étoit toujours le plus habile; où l'art des précautions étoit inutile, parce

que l'art de ſe contrefaire n'étoit pas encore inventé, & où toute la ſcience du monde ſe réduiſoit à ignorer les loix & les uſages du nôtre.

Ici, je ſens que mon diſcours s'anime : je me repréſente notre Prélat avec cet air toujours affable & ſerein, toujours acceſſible, toujours accueillant, mettant, pour ainſi dire, ſa perſonne & ſa dignité à toutes les heures, ne retenant de ſon rang que le privilege de pouvoir être importuné : je me le repréſente, & pourrois-je le dire ſans reveiller votre douleur ! je me le repréſente au milieu de vos familles, enveloppé dans une aimable obſcurité, goûtant avec vous les douceurs d'une vie privée, familiariſant l'Epiſcopat avec les Fideles, & ne ſe faiſant pas une vaine bienſéance de ſe rendre inviſible, & de jouir tout ſeul d'une dignité qui n'a été établie que pour les autres.

Falloit-il, pour pénétrer juſques à lui, acheter par des lenteurs éternelles une audience d'un moment, & par mille pénibles formalités des refus encore plus pénibles ? Quelle barriere y eut-il jamais entre lui & nous, que celle du reſpect & de la diſcrétion ? Le vîmes-nous jamais affecter ces momens ſacrés de ſolitude inventés pour ménager le rang, ou pour honorer la pareſſe ? Sa maiſon reſſembloit-elle à ces maiſons d'orgueil & de faſte, où ceux que les affaires y attirent, penſent preſque plus aux moyens d'aborder leur juge, qu'à lui

exposer leur droit & leur justice ; ou dans un silence profond & avec un respect qui approche du culte, on attend que la divinité se montre ; où mille malheureux souffrent moins de leur misere que de leur ennui ; & où comme autrefois dans la piscine de Jérusalem, après avoir attendu longtemps, cet autre Ange du Seigneur paroît enfin, & guérit à peine un malade ?

Joan. 5. 4.

La contagion des dignités & de la grandeur, ne lui forma pas cet œil superbe, & ce cœur insatiable d'honneur dont parle le Prophete. Content de mériter nos hommages, il ne sût pas les exiger ; disons plus, il ne sût pas les souffrir : on auroit dit que ces respectueuses déférences qui délassent si agréablement des soins de l'autorité, faisoient la plus pénible fatigue de la sienne. Bien éloigné de ces petites délicatesses qu'on remarque en la plupart des Grands, auprès de qui un simple oubli est un crime qu'à peine mille soins & de longues assiduités peuvent expier ; vaines idoles qu'on ne peut aborder qu'en rampant, qu'on ne peut servir qu'avec solemnité, qu'on ne peut toucher qu'avec religion ; & qui, comme l'Arche d'Israël, vous frapperoient de mort, si pour trop penser même à les secourir, vous n'aviez pas assez pensé à les respecter.

Ps. 100. 5.

Mais quelque chose de plus grand & de plus digne de la Religion, s'offre ici à moi. On peut, il est vrai, se refuser aux hommages par ostentation, & pour en paroître

plus digne : la modération, je le fais assez, souvent n'est que le sçeau de l'orgueil : la vanité qui se montre n'est ni la plus habile, ni la plus à craindre ; & celui qui s'empresse pour se faire honorer, ne sait pas encore l'art d'être vain.

Mais n'être touché ni des honneurs, ni des outrages ; s'être rendu familier ce point difficile de la loi, le pardon des offenses ; ne distinguer même ses ennemis que par les graces qu'on leur accorde ; être armé de la verge pour punir les murmures, & ne s'en servir, comme Moyse, que pour tirer l'eau même des pierres en faveur des murmurateurs, c'est ce que la vanité ne sauroit bien contrefaire, ni la religion assez louer. Oui, Messieurs, nul de nous ne l'ignore ; on auroit dit que le seul secret pour se le rendre favorable, étoit de l'avoir offensé. Les traits les plus piquans n'alloient, ce semble, jusques dans son cœur, que pour y ménager une place à ceux qui les avoient lancés ; & comme ce lion mystérieux, dont il est parlé dans l'histoire de Samson, il suffisoit presque de l'avoir déchiré, pour trouver dans sa bouche le miel de la douceur & la rosée des graces. Puissiez-vous en ce jour de douleur être du moins touchés de cet exemple, vous qui croyez que ne pas perdre vos ennemis, c'est leur pardonner ; & qui bornez la loi qui vous ordonne d'aimer, à ne haïr qu'avec mesure ! Passons à l'usage qu'il a fait de son autorité, & représentons-le comme un Pontife fidelle.

II. PART.

DIEU ne nous a pas donné, disoit autrefois saint Paul, parlant pour tout le corps de l'Episcopat, un esprit de foiblesse, mais
2. *Tim.* 1. 7. un esprit de force & d'amour : *Sed Spiritum virtutis & dilectionis.*

Qu'est-ce en effet, mes Freres, qu'un Evêque si peu soigneux de faire revivre la grace de l'imposition, s'il a éteint cet esprit; ou si ayant franchi par une ambitieuse intrusion, cette haie sacrée qui sépare le
Ep. Jud. ℣. 12. Sanctuaire, il ne l'a jamais reçu ? Hélas!
Luc. 7. 24. faut-il le dire ici ? c'est un arbre deux fois mort & déraciné, & qui occupe le plus bel endroit d'une terre sacrée : c'est un roseau que le vent agite, & sur qui cependant, comme sur une colonne sainte, repose tout l'édifice de la maison du Seigneur : c'est une nuée destinée, comme autrefois, à faire paroître la gloire du Seigneur dans le Temple, & qui nous la dérobe par sa noirceur : c'est un astre errant, qui destiné à nous garder parmi les obscurités des sens & de la foi, ne peut cependant que nous
4. *Reg.* 18. 4. écarter de la route : c'est un serpent d'airain élevé pour guérir nos blessures, & qui placé dans le Temple, nous devient une occasion d'idolatrie & de mort, & pour tout recueillir en un mot, c'est un
2. *Thess.* 2. 7. mystere d'iniquité inconnu presque à ces siecles heureux qui nous ont précédés, dont la foi allarmée respecte encor la profondeur, & qui ne sera révélée que dans son temps.

Né, pour ainſi dire, dans le ſein de l'Epiſcopat, & trouvant à côté de ſes ancêtres une ſi longue ſucceſſion de ſages Pontifes, notre pieux Prélat en recueillit tout l'eſprit avec le nom. Déjà depuis plus d'un ſiecle, étoient aſſis ſur le trône ſacré de ce ſaint Temple des Prélats de ſon ſang : la ſouveraine ſacrificature étoit preſque devenu l'héritage de ſa Tribu ; & par un privilege nouveau au ſacerdoce de Melchiſedech, elle étoit tranſmiſe ſelon les loix d'une ſucceſſion charnelle, ſans s'y tranſmettre ſelon les loix de la chair & du ſang. Mais que ne puis-je paſſer rapidement ſur cet endroit de mon diſcours ! Nos peres élevés à reſpecter ce nom, nous avoient élevés au même reſpect ; nos vieillards voiſins preſque de ces temps heureux, où commencerent à gouverner l'Egliſe les Pontifes de cette Maiſon, en racontoient avec allégreſſe au milieu de leur famille, l'hiſtoire à leurs neveux, & les marquoient chacun par leur propre caractere : nous-mêmes accoutumés à vivre ſous de ſi paiſibles loix, promettions à ceux qui viendroient après nous, le même avantage. Trop cruelle Italie ! pourquoi vites-vous couper le fil d'une ſi longue ſuite de Pontifes ? & pourquoi en nous ôtant par une mort prématurée l'eſpoir d'un ſucceſſeur, nous otâtes-vous la ſeule reſſource qui nous reſtoit, dans la perte que nous venons de faire ?

Mais hélas ! ſuis-je deſtiné à r'ouvrir

aujourd'hui toutes les plaies de la famille ? & faut il pour vous rappeller la glorieuſe ſucceſſion des Prélats qu'elle vous a fournis, vous faire ſouvenir à ſes yeux que vous n'en devez plus attendre ? Epargnons à l'illuſtre Fille qui m'écoute, le ſouvenir encore trop cher d'un Frere dont la mort lui cauſa tant de larmes ; & pour la conſoler ſur le triſte accident qui nous aſſemble ici, ne faiſons pas revenir ſes malheurs paſſés.

L'Épiſcopat eſt un miniſtere de force & de fermeté. Il faut que, retranché dans le droit ſacré du ſacerdoce, l'Evêque ſoit hors d'atteinte aux traits de l'ambition, aux ſurpriſes de la bienſéance, à la rapidité de l'uſage ; qu'il rapproche l'innocence de nos mœurs, des loix & de la diſcipline de nos Peres ; qu'il ſache ramener les abus à leur origine ; & que comme
Joſ. 3. 16. l'Arche d'Iſraël au milieu du Jourdain, il faſſe remonter les eaux vers leur ſource, & ne s'y laiſſe pas entraîner ſoi-même.

Ne croyez pas, Meſſieurs, que ſur ces traits primitifs de l'Épiſcopat, je vienne ici pour faire honneur à mon ſujet, vous former à loiſir un de ces portraits originaux, où tout ſe ſent de la plus pure antiquité, & que l'on ne trouve ſi beaux, que parce qu'ils ne reſſemblent à perſonne. Malheur à moi, ſi je faiſois d'une cérémonie de religion un vain jeu d'éloquence, & ſi par des louanges exceſſives, aidant les Fideles à ſe perſuader qu'on leur ſurfait

la vérité dans la chaire évangélique, je les accoutumois à en rabattre.

J'aime mieux vous faire ſouvenir que dans un ſiecle, où la charité eſt refroîdie, où les devoirs de l'Épiſcopat ſont ou réduits par l'uſage, ou bornés par la puiſſance ſéculiere, ou adoucis par le déréglement des Fideles, c'eſt preſque faire le bien que de le ſouhaiter; & que ſi le Prélat que je loue n'a pu remonter juſques à la ſource, & ramener ces premiers âges de l'Epiſcopat, il ne s'eſt du moins pas laiſſé aller aux foibleſſes & aux relâchemens du nôtre.

Appellé à l'Agence dans ces temps périlleux, où l'autorité du gouvernement mal affermie, ne laiſſoit eſpérer aux droits de l'Egliſe qu'une foible protection, il ne fit paroître ni moins de zele, ni moins de fermeté. Je le dirai ici à la gloire éternelle de la piété du grand Turenne, nom ſi honorable à la France, ſi cher à nos troupes, ſi redoutable encore aux ennemis: je ne craindrai pas de rappeller quel fut pour l'erreur de ſes ancêtres, un attachement ſi glorieux à la vérité qu'il embraſſa depuis. Ce grand homme, encore dans le parti de l'héréſie, entreprit de lui bâtir un Temple dans une de ſes Terres; & comme un autre Michas, il voulut avoir auprès de la maiſon de ſes Peres ſes Dieux, ſon Lévite, & tout l'appareil ſuperſtitieux de ſon culte. Il n'y avoit point alors de Roi en Iſraël, comme le dit l'Ecriture, du temps *Judic.* 17. 5.

de ce Juif, & chacun étoit à soi-même sa loi & son juge.

Qu'attendez-vous ici du ministere de notre Agent ? une criminelle complaisance toujours prête à se faire des amis, non pas des richesses d'iniquité, selon le mot de l'Evangile, mais des plus sacrées dépouilles du Sanctuaire ? une timide dissimulation, qui honore sa lâcheté de tout le mérite de la prudence ? une foible resistance, qui paroît d'abord, mais seulement pour pouvoir se dire à soi-même qu'elle a paru ? En vain mille intérêts secrets sollicitent l'agrément de l'Agent ; il s'oppose au nom du Clergé, trop zélé sacrificateur du Temple de Sion, pour souffrir que sous son ministere, les hauts lieux se
4. *Reg.* 18. 22. multiplient dans Israël. Heureux d'avoir vû depuis pendant les jours de son sacerdoce, la piété d'un autre Exéchias s'employer à les détruire, ôter du milieu de Juda les Dieux Etrangers, & obliger les peuples à venir tous adorer à Jerusalem ! Mais ce n'est là qu'un premier essai de sa droiture.

Sacrés Prélats de nos Gaules, combien de fois le vîtes-vous dans vos assemblées ignorer l'art nouveau de se taire ; redonner à l'Episcopat sa premiere liberté ; n'enviſager sa fortune qu'à travers son devoir ; être le Gamaliel de l'assemblée des Princes des Prêtres, & savoir opiner dans des conjonctures, où il ne falloit savoir que consentir ? Que ne puis-je ici publier sur les toîts

ce qui s'eſt paſſé dans le ſecret ! Vous verriez des inſtances éludées, des eſpérances mépriſées, les intérêts de la chair & du ſang oubliés ; l'autorité ſouveraine ramenée aux intentions du Souverain, & une droiture inflexible dans un ſiecle où toute la fermeté ſemble ſe reduire à ne pas ſe ménager ſoi-même des occaſions de lâcheté. Mais ce ſont là de ces traits qu'on ne peut montrer qu'en éloignement ; de ces merveilles deſtinées à l'obſcurité, & qui nous révélant des maux ſecrets, doivent, comme les figures d'or des plaies des Philiſtins, demeurer cachées dans l'Arche. Avec quelle conſtance les vîmes-nous négliger un repos ſi cher à l'Epiſcopat, pour rendre à ſon autorité ſes premieres bornes, y rejoindre les titres ſacrés & inaliénables, que l'ignorance ou la ſuperſtition des ſiecles paſſés en avoit détachés ; ſoutenir contre une puiſſante & célebre Abbaye, les plus anciens droits du ſacerdoce ; arracher des mains étrangeres les dépouilles de ſon Epiſcopat ; rétablir le premier Paſteur, chef des Paſteurs ſubalternes ; rejetter un traité pernicieux, & ne vouloir pas vendre une paix qui laiſſoit la diviſion dans le Sanctuaire ; en un mot, ne pas ſouffrir comme Salomon, que le corps de Jeſus-Chriſt fût diviſé entre deux Egliſes, & faire déclarer la ſeule & véritable mere, celle qui ne vouloit point de partage !

Les égards, la bienſéance même du

ſang & de l'amitié, lui ſurprirent-elles jamais de ces graces qui minent la force des loix, & s'élevent ſur leurs débris, déſſéchent peu-à-peu cette ſeve précieuſe qui anime encor le tronc, achevent d'épuiſer ces eſprits primitifs d'ordre & de régularité qui, à travers tant de ſiecles, ne ſont arrivés juſques à nous, que foibles & preſque défaillans, donnent par une officieuſe cruauté le dernier coup à la diſcipline mourante; &, comme cet Amalécite échappé de la déroute de Saül, font rendre le dernier ſoupir à la puiſſance & à la majeſté d'Iſraël, ſous prétexte d'avoir égard à ſes maux? Ah! il ne reſſerra jamais tant les bornes de ſon autorité, que lorſqu'il fallut l'employer pour ceux qui lui étoient chers: ſa main retenoit les graces que le cœur avoit trop de penchant d'accorder; & on auroit dit que le droit de tout obtenir de lui, étoit un titre pour en être preſque toujours refuſé. Donnez, Seigneur, à vos Miniſtres cet eſprit de force & de circonſpection: ne ſouffrez pas que votre héritage devienne la proie des nations, & l'opprobre de ceux qui vous haïſſent.

2. *Reg.* 1. 10.

Ce fond de droiture & d'intégrité prenoit ſa ſource dans l'amour qu'il eut toujours pour l'Egliſe. Quelles meſures ne prit-il pas pour la remettre à Jeſus-Chriſt pure & belle, & lui faire perdre les taches & les rides, que l'ignorance des ſiecles paſſés & la licence du nôtre y avoient laiſſées? Quelles étoient les ruines de ce

Temple, lorſque nous y vîmes entrer notre nouveau Pontife ! Ah ! ici s'offrent à moi des ſpectacles bien divers. Je vois la Fille de Sion enveloppée de ſa honte & de ſon ignominie, ſouffrant que l'ennemi porte une main téméraire ſur tout ce qu'elle a de plus précieux, & devenue preſque toute ſemblable aux Filles de Tyr : je la vois ſortir comme l'aurore du ſein de ces ténebres, rentrer peu-à-peu dans ſon éclat, & reprendre le ſoin de ſa gloire : je la vois ſous des images ſi différentes, & je me trouve également embarraſſé, & par ce que je dois dire & par ce que je dois taire.

Oui, Meſſieurs, vous le ſavez, les malheurs du temps & les diſſenſions civiles, la licence & le crédit de l'erreur avoient preſque éteint la foi dans nos Gaules, & confondu les droits & la diſcipline de nos Egliſes. Celle-ci, moins heureuſe que la terre de Geſſen, ne fut pas à couvert des plaies communes ; l'Ange exterminateur y paſſa. Les traces de ſa colere divine furent long-temps empreintes ſur nous, & malgré tout ce qu'avoient fait ſes prédéceſſeurs, le Prélat que nous pleurons, y trouva encore beaucoup à faire. *Exod.* 5. 26.

La premiere marque d'amour qu'il donna à la nouvelle Jéruſalem, à cette Epouſe deſcendue du Ciel, fut de ne la jamais perdre de vue. Oracles éternels des Livres ſaints, loix vénérables de nos Peres, vœux ſi ardens & ſi anciens de toute l'Egliſe ſur la réſidence des Paſteurs, il vous *Apoc.* 21. 2,

connut, il vous reſpecta. En vain les ſervices d'un illuſtre frere, le mérite & le crédit d'un Neveu, qui vole ſi rapidement à la gloire & aux honneurs, lui laiſſent entrevoir des eſpérances toujours fatales à l'honneur du Sacerdoce : en vain le Monarque lui-même ſi jaloux d'ailleurs de ce devoir de l'Epiſcopat, lui reproche qu'on le voit rarement à la Cour : cette pompe de l'Egypte ne l'éblouit pas ; & ce ſage vieillard, comme autrefois ce vieillard Jacob préſenté à Pharaon, & ſi honorablement accueilli, ne rougit pas de ſe déclarer Paſteur devant ce Prince, pour être moins de temps à ſa Cour, & avoir le droit de ſe retirer plutôt dans la terre de Geſſen. Exemple trop beau pour un ſiecle où l'Epiſcopat ne ſert preſque plus que de décoration aux Palais des Rois, où les Cours ſemblent être devenues des Dioceſes communs ; où les ſentinelles de Jeruſalem & les trompettes du Temple, ne voient & ne parlent plus qu'avec des yeux & des bouches étrangeres ; & où l'on voit ſouvent les Princes de la Tribu de Lévi, indignes dépoſitaires de l'Arche, l'impoſer comme les Philiſtins ſur des épaules viles, & la laiſſer errer à l'aventure.

Geneſe 47. 10.

L'ignorance & le déréglement des Clercs défiguroient la beauté de l'Egliſe : c'étoit une noire vapeur, qui du Sanctuaire alloit ſe répandre dans le reſte du Temple, & en terniſſoit l'or & l'éclat. Quels furent ſes ſoins pour la diſſiper ! Vous l'apprendrez

à

à la postérité, Edifice sacré, qui hors des murs de cette Ville, renfermez les sources précieuses où se puisent à loisir la doctrine & la vérité ; qui de votre sein voyez couler les esprits de sacerdoce & d'Apostolat, répandus dans nos villes & dans nos campagnes ; qui fûtes le pieux fruit, & le plus cher objet de ses empressemens ; vous l'apprendrez à la postérité ; & en faisant passer jusques à nos neveux l'amour qu'il eut pour l'Eglise, vous ferez passer jusques à eux le tendre respect & la reconnoissance que vous conservez pour sa mémoire.

Aussi instruit du précepte de l'Apôtre, avec quelle circonspection imposa-t-il les mains, & donna-t-il des dispensateurs à l'héritage de Jesus-Christ ? Que ne le pouvez-vous dire à ma place, sage Coopérateur de son Episcopat ! Déchargé sur vos soins de cette partie pénible de son ministere, il écouta, je le sais, vos avis respectueux avec bonté, les suivit avec religion, les prévint même avec sagesse, & comme Samuël dans la maison d'Isaï, il ne fit attention ni aux droits de la naissance, ni aux vaines distinctions de la chair, quand il fallut répandre l'Onction sainte, & donner des Princes à Israël. 1. *Tim.* 5. 11. 1. *Reg.* 16. 7.

Moi-même, & je dois le dire ici, dussai-je reveiller ma douleur, en rappellant le doux souvenir de ses entretiens & de ses bontés : oui, moi-même, je l'ai vu avec cet air de candeur & de sincérité,

qui peignoit sur son visage les sentimens de son cœur ; je l'ai vu gémir sur la funeste négligence de ces Prélats, qui sans discernement & à toutes les heures du jour, reçoivent des ouvriers, & les font passer du marché même à la vigne, revêtant promptement d'un habit d'innocence & de dignité d'autres enfans prodigues, qui d'ordinaire n'apportent pour toutes dispositions à un état saint & pénible, que l'impuissance de fournir plus long-temps à leurs crimes, ou l'espoir d'un sort plus heureux dans la maison du Pere de famille.

S'il s'applique à éloigner du Sanctuaire ces vases de honte & de rebut, avec quelle distinction & quel empressement y plaça-t-il les vases d'honneur & d'élite ! Ses yeux, comme ceux du Prophete, étoient ouverts pour aller discerner les dispensateurs fideles jusques dans les terres étrangeres, & les faire asseoir avec lui. Vils & odieux au siecle par un destin inévitable à la piété, lui furent-ils jamais moins chers ? En proie aux traits des méchans & aux calomnies des hommes, ne leur fit-il pas comme un sacré rempart de toute son autorité ? Sur les traces de l'Evêque de nos ames, Jesus-Christ ne fut-il pas justifier le zele de ses Disciples contre les reproches des Pharisiens ; & rendre, comme le Pontife Achimélech, le glaive sacré à ceux qui n'étoient persécutés que pour s'en être servi peut-être trop glorieusement contre les Philistins ?

Ps. 100. 6.

o *Reg.* 21. 9.

Ah ! ſi je pouvois ici vous repréſenter cette tendreſſe, pour les Paſteurs vigilans, changée en indignation contre les Infideles ! ſi je pouvois raconter là-deſſus & ſes entrepriſes & ſes deſirs, & le louer également ſur ce qu'il a fait, & ſur ce qu'il auroit voulu faire ! Mais qu'un voile éternel couvre ces myſteres de honte & d'ignominie ; ne touchons point aux Oints du Seigneur ; reſpectons ce qu'ils aviliſſent ; & que leurs vices nous ſoient en quelque ſorte auſſi ſacrés que leurs perſonnes.

Puiſſe ſeulement la révolution fatale des temps, à qui tout céde, reſpecter auſſi un jour les traces encore vives de ſon amour pour l'Egliſe ! Puiſſent les ſiecles à venir dater de ſon Epiſcopat la renaiſſance de la foi, de la doctrine, de la piété ; & dire de lui : il retrancha des abus, ou autoriſés par la licence, ou conſacrés par la ſuperſtition : il rétablit des loix, ou négligées par le relâchement, ou éteintes par la coutume : il rendit au culte extérieur la bienſéance & la majeſté, la dignité aux Miniſtres, & l'honneur au miniſtere : ſous lui furent diſtribuées avec précaution les graces des Sacremens, & reçues avec fruit : ſous lui s'éleverent dans nos Villes ces aſyles publics, ou contre l'indigence ou contre le crime : ſous lui une nouvelle lumiere commença de luire à ceux qui étoient aſſis dans les ténebres & dans l'ombre de la mort : des terres preſque inconnues ouirent la parole de vie : on fit

dans nos Campagnes des courſes Apoſtoliques ; les pauvres furent évangéliſés ; & au fond de leurs demeures champêtres, vivant au gré d'un inſtinct brutal, & à peine encore hommes, ils connurent enfin le Dieu de leurs peres, & l'eſpérance commune des chrétiens. Tel fut l'uſage qu'il fit de ſon autorité ; il ne reſte plus qu'à vous le repréſenter comme un pere tendre & charitable.

III. PARTIE

QUelle autre Religion que celle des Chrétiens, avoit jamais oui parler d'une vertu qui ſouffre de tous les maux d'autrui, qui n'eſt pas faſtueuſe, & qui attentive aux calamités étrangeres, s'oublie volontiers ſoi-même ? *Omnia ſuffert, non eſt ambitioſa, non quærit quæ ſua ſunt :* c'eſt le caractere de la charité ; diſons mieux, c'eſt celui du charitable Prélat que je loue.

1. *Cor.* 13 & 7.

Perſuadé que les Paſteurs ne ſont que les dépoſitaires des biens, comme de la foi de l'Egliſe, avec quelle religion les diſpenſa-t-il ! Que ſeroit-ce en effet, Meſſieurs, que de détourner à des uſages profanes les richeſſes du Sanctuaire ? Ce ſeroit changer en germe de péché le fruit ſacré de la pénitence de nos peres ; trouver dans les vœux innocens des premiers Fideles de quoi former peut-être avec ſuccès des vœux criminels ; inſulter la pauvreté évangélique avec le patrimoine des pauvres ; en un mot, faire ſervir Dieu à

l'iniquité. Les mains du Très-Haut, vous le ſavez, avoient formé à notre charitable Prélat un de ces cœurs tendres & miſéricordieux, qui ſouffrent de toute leur proſpérité à la vue des infortunes d'autrui. Et ce n'étoit pas ici une de ces ſenſibilités de caprice, qui n'ouvrent le cœur à certains maux que pour les fermer à tous les autres; qui veulent choiſir les miſeres, & qui en nous rendant trop prudemment charitables nous rendent pieuſement cruels. Sa charité fut univerſelle; & il ne mit jamais d'autre différence entre les malheureux, que celle que mettoient entr'eux leur miſere même.

Quel tendre ſpectacle s'ouvre encore à mes yeux! Ici la veuve couverte de deuil & d'amertume ſous un toit pauvre & dépourvu, jette en ſoupirant de triſtes regards ſur des enfans que la faim preſſe; & hors d'eſpoir de tout ſecours, elle va, comme celle d'Elie, ſoulager leur indigence de ce qui lui reſte, & mourir enſuite avec eux, quand par un nouveau prodige, elle voit tout-à-coup ſa ſubſtance multipliée, & ſes triſtes jours conſolés. Ici des Vierges conſacrées au Seigneur, levent au fond de leur retraite, des mains pures au Ciel, & offrent pour lui une innocence qu'elles ne doivent qu'à ſes largeſſes. Le Citoyen, qui ſous des dehors encore ſpécieux, cache une profonde miſere, privé du confident charitable de ſa honte & de ſes beſoins, cherche les ténebres pour leur confier ſon

affliction ; & comme Joseph, il s'éloigne pour verser des larmes, de ceux qui trompés encore par les apparences, s'adressent à lui pour avoir du pain, de peur de ne passer pour leur frere.

Mais dans quel détail immense vais-je m'engager ! Ici, des vases de honte, des victimes de la lubricité publique trouvent un asyle, & doivent à ses libéralités, ou le desir de la vertu, ou du moins l'impuissance du crime : vous le savez, Ministres pieux qui veillez sur une œuvre si sainte. Ici s'élevent ou subsistent par ses soins, ces lieux sacrés, destinés ou à recevoir la mendicité errante, ou à soulager la misere affligée : ici, un rayon de lumiere perce l'horreur des cachots, & va faire sentir à cet infortuné qu'il y a encore de l'humanité sur la terre : ici, des ouvriers Apostoliques saintement occupés à parcourir nos campagnes, & à distribuer aux petits le lait de la doctrine, répandent en son nom & la rosée du ciel, & les bénédictions de la terre ; & par un innocent artifice, en soulageant les miseres du corps, se frayent un chemin jusqu'à celles du cœur : ici, par les soins de cet autre Jacob, les grains de l'Egypte viennent consoler la stérilité de la terre de Canaan ; & sa charité toujours ingénieuse, va chercher jusques chez un peuple étranger, des ressources à la calamité de son peuple.

Entrailles cruelles, qui mettez à profit les miseres publiques, qui appréciez les

larmes & l'indigence de votre frere, & qui ne lui tendez la main que pour achever officieuſement de le dépouiller, écoutez ce que dit l'Eſprit ſaint : Quand vous ſerez raſſaſié, vous vous ſentirez déchiré ; votre félicité fera elle-même votre ſupplice, & le Seigneur fera pleuvoir ſur vous la vengeance & la fureur. *Job.* 22. 23.

Mais que ne puis-je recueillir ici les fruits infinis de ſa miſéricorde, & dans les calamités qui nous affligent, ou reveiller votre langueur, ou édifier votre zele par l'hiſtoire de ſes largeſſes ! que ne puis-je rappeller ſes tendres ſollicitudes ſur les beſoins de ſon peuple ! J'ai vu mille fois ſes entrailles s'ouvrir au récit des miſeres publiques : une ſainte triſteſſe ſe répandoit ſur ſon viſage ; des paroles de douleur & de charité, ſortoient de ſa bouche ; & touché de pitié, comme Jeſus-Chriſt, ſur une multitude affamée, on le voyoit, comme lui, lever les yeux au ciel, & multiplier preſque ſes tréſors afin de la raſſaſier.

Je ne vous dirai donc pas qu'il fut l'œil de l'aveugle, & le pied du boiteux ; qu'il jetta ſur l'orphelin des regards précieux, & qu'il conſola le cœur de la veuve ; que comme cet homme inſtruit dans le royaume des cieux, il tira de ſon tréſor l'ancien & le nouveau ; qu'il ſortoit toujours de ſa perſonne une vertu bienfaiſante qui ſoulageoit toutes les miſeres ; qu'il coula toujours de ſon Palais, comme d'un autre

lieu d'innocence, une ſource ſacrée qui alloit inonder la terre ; que la honte fut toujours moins ingénieuſe à lui cacher les malheureux, que ſa charité à les découvrir ; & qu'on eût dit que de tendres preſſentimens venoient lui annoncer les beſoins le plus ſecrets.

Car ne vous repréſentez pas ici un de ces zélés faſtueux, qui n'aiment, pour ainſi dire, à placer leur argent que ſur le public ; qui révélent avec art la honte de leurs freres, moins pour leur attirer du ſecours, que pour pouvoir dire qu'ils les ont ſecourus ; qui ſous prétexte d'édifier les ſpectateurs, ſe donnent eux-mêmes pieuſement en ſpectacle ; qui n'ont des yeux que pour les miſeres d'éclat ; & qui comme les foibles Diſciples ſur la mer, lorſque Jeſus-Chriſt ſe préſente à eux pendant les ténebres, s'écrient que c'eſt un fantôme, & ne veulent pas le reconnoître. Œil inviſible du Pere céleſte, vous fûtes le ſeul témoin des ſecrettes effuſions de ſa charité. Que d'œuvres de lumiere n'a-t-il pas enſevelies dans de pieuſes ténebres ! Ne crut-il pas, ô mon Dieu ! que ſes œuvres ſaintes flétries preſque par les regards étrangers, n'étoient plus ſi dignes des vôtres ; & qu'afin qu'elles allaſſent effacer ſes iniquités de votre ſouvenir, il falloit qu'elles fuſſent elles-mêmes effacées du ſouvenir des hommes ? Il n'eut jamais de confident là-deſſus ; la charité s'étoit dreſſée dans ſon cœur une maniere de ſanctuaire, où le

Matth. 14. 26.

Pontife ſeul avoit droit d'entrer ; & ſa mort même n'a pas pû, comme celle de Jeſus-Chriſt, déchirer le voile qui déroboit à nos yeux ces pieux myſteres.

Ah ! ſi je pouvois du moins pénétrer dans le ſecret des familles, là je trouverois l'innocence prête à enfoncer & préſervée du naufrage ; ici l'iniquité devenue plus rare, parce qu'elle n'étoit plus ſi néceſſaire. Mais que vais-je faire, Meſſieurs ? ah ! je ne reſpecte pas aſſez ces ſacrées ténebres : il me ſemble que ſes cheres cendres en ſouffrent ; il me ſemble que ces os arides ſe raniment en m'écoutant ; que ce viſage où étoit peint autrefois la douceur, ſe couvre d'une modeſte indignation ; & que du fond de ce triſte mauſolée : Epargne, me dit-il, cette inquiétude au repos de mon tombeau ; & ne viens pas fouiller juſques dans mes cendres pour y découvrir les ardeurs ſecrettes de mon amour deſtinées à l'obſcurité, juſqu'au jour de la manifeſtation de Jeſus-Chriſt.

Et ne croyez pas, Meſſieurs, que comme tant d'autres, il n'employoit au ſoulagement des malheureux que les reſtes inutiles de ſon luxe ou de ſes plaiſirs, & que ſes aumônes ne fuſſent que les débris de ſes paſſions. Il ſut honorer le Seigneur de ſa ſubſtance ; la frugalité de ſa table, la modeſtie de ſon train, ſi recommandée aux Prélats par les loix de l'Egliſe, furent les fonds d'où il tira les tréſors des pauvres ; & ſa diminution, pour parler

avec l'Apôtre, fut la richeſſe des peuples.

Quelle ſimplicité dans ſon Palais ! elle nous rappelloit ces temps heureux où l'Epiſcopat entouré de ſa ſeule dignité, ſavoit encore s'attirer le reſpect des Fidelles ; où le faſte n'étoit pas devenu une bienſéance à un miniſtere d'humilité ; où l'éminence du caractére étoit une raiſon de modération, & non pas un prétexte de luxe ; où toute la gloire de la fille du Roi étoit encore au-dedans ; & où le Peuple de Dieu n'avoit pour Pontifes que des Aarons revêtus de juſtice & de ſainteté. Quel détachement de la chair & du ſang ! Etoit-il de ces Paſteurs cruels qui nourriſſent l'ambition & la vanité de leurs proches, du ſang & de la ſubſtance des pauvres ; qui font ſervir les tréſors du Sanctuaire à des décorations profanes ; qui érigent des idoles des débris de l'autel ; & par un renverſement honteux, enrichiſſent l'Egypte des dépouilles mêmes du Tabernacle ? Ah ! il employa ces pieuſes richeſſes à couvrir la nudité, & non pas à parer la vanité ; à raſſaſier la faim, & non pas à flatter la volupté ; à étancher la ſoif, & non pas à irriter la cupidité ; & le ſeul vice qu'on lui peut reprocher là-deſſus, c'eſt peut-être d'avoir pouſſé trop loin cette vertu.

Prêtre éternel ! Prince des Paſteurs ! divin Apôtre de notre foi & de notre confeſſion ! Jeſus-Chriſt ! que me reſte-t-il ici qu'à vous demander pour cette Egliſe affligée un Pontife comme lui, innocent,

séparé des pécheurs, attentif à offrir des dons & des sacrifices pour les péchés, appliqué à tout ce qui regarde votre culte, plus élevé que les cieux, & qui sache compatir aux infirmités de son peuple ? Ah ! permettriez-vous qu'une Eglise dont la naissance a été celle du Christianisme dans les Gaules, élevée presque sur le fondement des Apôtres & des premiers Prophetes, gouvernée par une si glorieuse succession de saints Pasteurs, & tant de fois illustrée de tout leur sang ; si pure dans ses loix, si vénérable dans son culte, si illustre par ses droits, devînt l'héritage d'un dispensateur infidelle ; & qu'une si chere portion de votre troupeau fut la proie d'un loup ravissant ?

Pieux Prélat ! si dans le sein d'Abraham, (car, ô mon Dieu ! sans sonder ici la profondeur de vos conseils, auriez-vous pu fermer votre sein éternel à celui qui vous ouvrit toujours le sien en la personne de vos serviteurs affligés ?) si, dis-je dans le sein d'Abraham, ame charitable, vous jouissez déjà du fruit immortel de tant d'œuvres de vie ; si vous moissonnez les bénédictions que vous avez semées ici-bas, jettez sur les tendres gémissemens de cette triste Sion, quelques regards favorables : soyez toujours son époux invincible ; que les liens sacrés qui vous ont uni avec elle, ne périssent jamais ; choisissez-lui vous-même dans les trésors éternels un Pontife fidelle, & que les soins de sa gloire aillent encore vous toucher & troubler

preſque votre repos juſques dans le ſein de la félicité.

Mais pourquoi vous le repréſenter jouiſſant de l'immortalité, avant que de vous l'avoir repréſenté dans le ſein même de la mort ? Prétends-je amuſer votre affliction ? rappellons, puiſqu'il le faut, ce triſte ſpectacle. L'innocence de ſes mœurs, la fidélité aux devoirs de ſon miniſtere, la profuſion de ſes tréſors ; cette piété tendre & conſtante, cette foi vive & ſimple ; le ſacrifice redoutable qu'il offrit ſi ſouvent, & toujours avec tant de recueillement & de frayeur ; le bain ſacré de la pénitence, où il venoit réguliérement avec tant de douleur & d'humilité, laver les ſouillures de ſon ame ; ces momens précieux qu'il déroboit, ou à ſes occupations, ou à ſon repos, pour ſe nourrir des vérités du ſalut par des lectures édifiantes ; en un mot, le ſouvenir de ſa vie doit nous raſſurer ſur le ſouvenir de ſa mort.

Oui, Meſſieurs, la main du Seigneur s'étendit ſur lui, & le frappa ; mais ſi légérement, qu'à peine parut-il qu'elle l'eut touché. C'étoit, ce me ſemble, pour tromper notre douleur ; le coup fut preſque tout inviſible ; l'hiſtoire du ſonge de Daniel s'accomplit une ſeconde fois, & nous vîmes une pierre légere détachée des montagnes éternelles, venir heurter foiblement contre une des jambes de cette ſtatue précieuſe, dont la ſtructure ſembloit nous promettre une ſi longue durée, & la réduire

d'abord en poudre. La légéreté du mal, l'heureux tempérament du malade, les conjectures de l'art, tout endormit notre frayeur. Un Neveu, que le choix glorieux du Prince & les beſoins de l'Etat avoient fait paſſer du Rhin en Italie, ſéduit par les mêmes apparences, le laiſſe dans le lit de ſa douleur, & part pour la Cour, où le rappelloit la reconnoiſſance & le devoir. Mais les triſtes circonſtances de cet adieu, les tendres embraſſemens du Vieillard affligé, furent comme les lugubres précautions d'une tendreſſe mourante, & d'une ſéparation plus cruelle. Bientôt après en effet, le jour du Seigneur arrivé, un mortel aſſoupiſſement vint nous annoncer le ſommeil de la mort : des préſages de trépas couvrirent ſon viſage, ſon arrêt y parut écrit, & l'affreuſe mort, juſques-là cachée dans ſon ſein, ſe laiſſa preſque voir à découvert.

A ce bruit fatal, une frayeur univerſelle ſe répand : les Prêtres du Seigneur montent à l'autel ; on cherche dans le ſacrifice de la mort de Jeſus-Chriſt une ſource de vie pour le Pontife mourant ; la victime adorable eſt expoſée à la douleur publique ; les Citoyens en foule rempliſſent nos Temples, & environnent les autels : les pauvres au milieu de nos places publiques, les mains levées au ciel, redemandent par leurs gémiſſemens le Pere qu'ils ſont ſur le point de perdre : des Vierges ſacrées gémiſſent tout bas dans le Sanctuaire ; & triſtes témoins de la dou-

leur & de la soumission chrétienne d'une Abbesse à qui de tendres nœuds rendent cette séparation si cruelle, elles répandent leurs cœurs aux pieds des Autels, mêlent leurs soupirs & leurs vœux, les font monter jusqu'aux pieds du trône de l'Agneau qu'elles doivent un jour suivre; & par ce tendre spectacle, vont presque arracher des mains de l'Eternel, le glaive fatal qui doit trancher des jours si précieux. Mais les fléaux, comme les dons de Dieu, sont sans repentir, & son heure, ou plutôt la nôtre, étoit venue. On a donc recours aux derniers remedes de l'Eglise; & à leur aspect, l'assoupissement cesse: sa foi se reveille; ses yeux s'ouvrent pour voir son Sauveur; il demande non-seulement à manger sa Chair, mais encore à boire son Sang; & veut sur le point de sa mort, comme son Maître, s'énivrer de ce vin précieux, dont il ne devoit plus boire que dans le Royaume du Pere céleste.

Matth. 26. 29.

Cependant le mal gagne: une famille désolée fond en larmes autour du lit: un ami sage & fidelle, tâche en vain de s'attirer encore la derniere consolation de quelques paroles mourantes, & l'exhorte de disposer à sa maison terrestre. Un frein éternel avoit déjà été mis sur sa langue, & on ne tiroit plus de lui qu'une réponse de mort. Mais encore, les pauvres que vous avez tant aimés, lui dit-il, vont-ils donc tout perdre avec vous? Votre palais retentit de leurs plaintes; quelles ressources

voulez-vous leur laiſſer après votre mort ? Que vois-je ici, mes Freres ! Ah ! la charité ne meurt jamais. A ces mots cette ame miſéricordieuſe ſe reveille toute entiere pour faire un dernier effort : ſes yeux que la mort avoit déjà fermés, ſe r'ouvrent pour jetter encore, ce ſemble, quelques regards favorables ſur les malheureux : ſes mains défaillantes, depuis ſi long-temps accoutumées à de ſaintes profuſions, vont ſerrer tendrement les mains de cet illuſtre ami, comme pour ſe plaindre qu'elles n'étoient plus propres à ces charitables offices. Une vie étrangere paroît animer ce corps mourant ; il ſe tourmente, il s'agite ; mille fois il s'eſſaye de redire ſes anciens & pieux deſſeins ; mais ces paroles de charité qu'il forme dans le cœur, viennent expirer ſur ſa langue froide & immobile, & ſe changent en profonds ſoupirs. Que ſe paſſoit-il alors dans cette ame, ô mon Dieu ? quelles ſaintes inquiétudes ! quels tendres gémiſſemens ! quels nouveaux tranſports ! quels brûlans deſirs ! Ce feu ſacré n'acheva-t-il pas de conſumer les reſtes de ſes foibleſſes ? & ne parut-elle pas ſans tâche à vos yeux, lorſque détachée de ſa demeure terreſtre par les efforts mêmes & les agitations de la charité, elle alla ſe préſenter devant votre Tribunal redoutable ?

Que vous dirai-je ici, mes Freres ? qu'ainſi diſparoît tout-à-coup la figure du monde ; qu'ainſi s'évanouit l'enchantement

des ſens ; qu'ainſi vient ſe briſer au tombeau le fantôme qui nous joue ; que les plus beaux jours de la vie ne ſont que des portions de notre mort ; que la fleur de l'âge ſe fletrit ; que les plus vives paſſions s'éteignent ; que les plaiſirs nous laſſent par leur vuide, ou nous échappent par leurs excès ; que la gloire n'eſt qu'un nom qui ſe fait cependant acheter de tout notre repos ; que la pompe & l'éclat ne ſont que des décorations de théatre ; que les honneurs ne ſont que des titres pour nos tombeaux ; que les plus belles eſpérances ne ſont que de douces erreurs ; que les mouvemens les plus éclatans ſont comme les agitations de ces feux nocturnes qui paroiſſent & ſe replongent à l'inſtant dans d'éternelles ténebres ; en un mot, qu'il n'eſt rien de ſolide dans cette vie, que les meſures que l'on prend pour l'autre : vous dirai-je tout cela ? Mais qui ne le dit en ces jours de deuil & d'amertume ? qui fut jamais plus fécond ſur les abus du monde, que le monde même ? Au milieu des plaiſirs on nous voit diſcourir ſur leur fragilité : nous inſultons le monde en l'adorant. Auſſi quel fruit recueillons-nous de ces ſtériles réflexions ? quelques projets éloignés de changement, qui ne ſont que nous calmer ſur nos déſordres préſens ; & contens d'avoir connu nos plaies, nous en ſommes, ce ſemble, plus tranquillement malades.

Reprenez donc les chants lugubres que j'ai interrompus, triſte Sion, & gémiſſez

ſur les cendres de l'Epoux ſacré qui vous a été enlevé : remontez à l'autel, Prêtres du Seigneur ; & ſi un reſte de fragilité, ſi quelques négligences dans les devoirs infinis d'un pénible miniſtere, arrêtoient encore le Prince des Prêtres que nous pleurons, dans cet endroit myſtérieux du Temple où achevoient de ſe purifier les Miniſtres, ah ! diſpoſez l'appareil du ſacrifice ; mettez entre les mains de ce pieux Pontife le ſang de l'Agneau, afin qu'il puiſſe entrer dans le Sanctuaire éternel, & ſe préſenter avec confiance devant la face du Roi de gloire.

Ainſi ſoit-il.

ORAISON FUNEBRE DE MESSIRE DE VILLEROY, ARCHEVEQUE DE LYON.

Sacerdos magnus .... qui prævaluit amplificare civitatem, qui adeptus est gloriam in conversatione gentis, & ingressum domus & atrii amplificavit.

C'est ici un Pontife illustre qui a su augmenter le bonheur & la puissance de la Ville, qui s'est acquis de la gloire au milieu de sa Nation, & qui a été honoré par les fonctions de son ministere dans la maison du Seigneur, & dans l'enceinte du Temple. Au Chap. 50. de l'Ecclésiastique, vers. 5.

AINSI pour consoler Israël de la mort du Grand Prêtre Simon, un Auteur inspiré d'en haut immortalisoit jadis, par des louanges nobles & divines, la mémoire de ce Pontife, & cherchoit dans le souvenir de ses vertus, une triste ressource

à la douleur de sa perte. D'abord le plaçant parmi ces hommes pleins de gloire, qui rendent les peuples heureux par la solidité de leur sagesse, qui ont été riches en grands talens, & dont le nom vivra dans la succession de tous les siecles, il va puiser dans la nature mille images vives & brillantes, & célebre avec cet air de majesté, où l'esprit humain ne peut atteindre, les plus glorieuses circonstances de son histoire. Ici, dans des temps de trouble & de confusion, on le voit, ainsi que l'étoile du matin au milieu des nuages, briller, suivre toujours sa course, & montrer même de loin les sentiers de la justice & de l'obéissance, à ceux qui, attirés par de fausses lueurs, s'étoient jettés dans les voies glissantes & ténébreuses de la rébellion & de l'injustice.

Également attentif à régler les différends du peuple & des principaux d'Israël, c'est un trait de feu vif & perçant, qui va jusques dans le cœur faire en un instant le discernement délicat de la passion & de l'équité.

Enfin se répandant lui-même tout entier sur les besoins publics; usant, pour le salut & la sûreté de Juda, jusques aux restes mourans d'une vie infirme & défaillante, c'est un doux parfum, qui pendant les jours de l'été exhale au loin son odeur bienfaisante, s'évapore & s'éteint à force de se communiquer.

De-là, l'Auteur sacré rappellant des

ſpectacles plus ſaints & plus auguſtes, le repréſente au milieu des enfans d'Aaron appliqué aux fonctions redoutables du Sacerdoce, préſentant au Seigneur une oblation pure devant toute l'aſſemblée d'Iſraël, étendant ſa main pour offrir le ſang de la vigne, ſoutenant la maiſon du Seigneur, & affermiſſant les fondemens du Temple; en un mot, ayant ſoin de ſon peuple, le délivrant de la perdition, & faiſant couler ſur lui, par des canaux purs & fidelles, les graces des Sacremens, & les eaux ſacrées de la doctrine.

Quand vous dictiez à cet homme inſpiré des expreſſions ſi divines; oſerai-je le demander ici, Eſprit-Saint, quelles furent vos vues? Prétendites-vous raconter ou prédire? Conſoliez-vous la Synagogue ſur la mort du fameux Pontife; ou promettiez-vous à l'Egliſe la vie de *MESSIRE CAMILLE DE NEUVILLE DE VILLEROY, ARCHEVÉQUE ET COMTE DE LYON, COMMANDEUR DES ORDRES DU ROI*, dont nous venons aujourd'hui pleurer la perte?

En effet, Meſſieurs, avoit-on jamais vu dans le même homme, tant d'attachement aux intérêts du Prince, & tant d'attention à l'utilité des particuliers; tant d'application aux beſoins de l'Etat, & tant de vigilance ſur le détail des familles; tant d'égards pour la Nobleſſe, & tant de bonté pour le peuple; tant de reſpect pour les droits de la royauté, & tant de zele

pour ceux du Sacerdoce ; tant de part aux les choſes du ſiécle , & tant de goût pour les choſes du Ciel ; tant de grandeur , avec tant de modération ; tant de périls , avec tant d'innocence.

Vous le ſavez , illuſtres Citoyens de cette ville affligée ; & le magnifique appareil de cette triſte cérémonie , où il ſemble que l'excès de votre douleur ne trouve plus d'adouciſſement que dans un excès de reconnoiſſance , fait aſſez connoître que vous croyez devoir à la conduite , & à la piété de ce grand homme , les richeſſes de la terre & celles du Ciel , puiſque vous les jettez avec tant de profuſion ſur le pompeux tombeau que vous lui avez élevé dans ce temple.

Ah ! que ne pouvez-vous donc parler ici à ma place , vous qui chargés des affaires publiques , trouviez dans une ſeule de ſes réponſes ces expédiens heureux , qui ne ſont d'ordinaire le fruit que des longues réflexions & des cruelles perplexités ! vous , qui l'établiſſant arbitre de vos différends particuliers , l'entendiez avec confiance décider ſur les intérêts de votre honneur ou de votre fortune : toujours contens de ſes arrêts , lors même que vous étiez mécontens de votre ſort ! vous , qui malheureux ſans avoir la triſte conſolation d'oſer vous plaindre , alliez verſer dans ſon ſein votre honte & votre miſere , & le trouvant toujours également diſcret & charitable , en ſortiez raſſurés ſur votre

honneur, & ſoulagés de votre indigence! vous enfin, Miniſtres du Seigneur, zélés conſidens de ſon amour pour l'Egliſe, qui aſſemblés autour de lui, comme les Eſprits céleſtes autour du trône de l'Ancien des jours, en étiez ſi ſouvent envoyés pour aller exercer votre miniſtere en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du ſalut; que ne pouvez-vous parler ici à ma place! Mais ce lugubre ſilence, cette profonde conſternation, cet air de triſteſſe & d'étonnement répandu ſur vos viſages, n'en diſent-ils pas aſſez? faut-il donc que j'en ſois en ce jour le triſte interprete, & que je vienne juſtifier par un éloge public, une douleur & des larmes publiques?

Heb. 1. 14.

Souffrez plutôt que je prenne dans une cérémonie de mort de quoi confondre toutes les illuſions de la vie, & que je vous rediſe avec cette noble ſimplicité qui ſied ſi bien aux vérités du ſalut: *Au reſte, mes Freres, ce que l'homme aura ſemé il le recueillera; uſez de ce monde comme n'en uſant pas; c'eſt une figure qui paſſe; c'eſt une maiſon bâtie ſur le ſable mouvant, qui ſera demain le jouet des vents & de l'orage.*

Galat. 6. 8. *1. Cor.* 7. 31. *Matth.* 7. 26. 27.

Je ſais quelle eſt toujours dans ces touchantes cérémonies la preſcription de la vanité contre la piété chrétienne: je ſais que loin de laiſſer périr la mémoire de l'impie, comme un ſon qui ſe diſſipe dans les airs, on lui rend les mêmes honneurs qu'à celle du Juſte: je ſais qu'une bouche ſacrée, qui ne doit plus s'ouvrir que pour annoncer

avec le Prophete les merveilles du Seigneur, y vient souvent raconter les ouvrages de l'homme : je sais que du plus humiliant objet que nous propose la foi, on en fait un spectacle de faste & de vaine gloire; qu'on vient recueillir même sur de viles cendres, des esprits de grandeur & d'élévation; qu'on mêle à la pensée du tombeau, à qui la grace doit tant de conquêtes, le souvenir de mille événemens profanes, qui peut-être ont valu à l'Enfer un riche butin; & que le démon semble enfin avoir trouvé le secret de triompher, comme JESUS-CHRIST, de la mort même : je le sais. Mais je sais aussi, Seigneur, que vous perdez les levres trompeuses, & la langue qui parle avec orgueil : je sais ce que je dois à la parole évangelique que j'annonce, à la majesté du Temple où réside la gloire du Dieu très-haut; à la sainte horreur du Sanctuaire, où le Pontife éternel est toujours vivant afin d'intercéder pour nous; à l'appareil du sacrifice terrible que je suspens; à la présence du Pontife sacré qui va vous l'offrir, & dont je dois respecter le recueillement; à la piété des Fidelles qui m'écoutent; & sur-tout à la mémoire du grand Prélat à qui je viens rendre ce devoir de religion. Je le sais; & vous ne permettrez pas, Seigneur, que je trahisse lâchement là-dessus les plus vives lumieres de votre grace. *Ps.* 11. 4.

Donnons donc à une cérémonie si chrétienne, un air & un tour de Chrétien : ne

louons ni des vices glorieux, ni des vertus que la foi met au nombre des vices : laiſſons-là cet art profane, qui ſelon les beſoins, éloigne, approche, ſaiſit avec affectation, ou laiſſe échapper avec adreſſe des faits douteux & délicats : en un mot, ſanctifions dans cet Eloge funebre les qualités que le ſiecle admire par celles que la Religion doit louer. Mêlons ſaintement le monde avec JESUS-CHRIST, & découvrons dans notre illuſtre Archevêque de grands talens & de grandes vertus ; conſidérons-le comme un grand homme né pour le bien de l'Etat, & comme un grand Evêque établi pour l'utilité de l'Egliſe. Il ſut ménager les intérêts du Prince & les intérêts du peuple ; c'eſt l'uſage qu'il fit de ſes talens : il ſut veiller ſur lui-même en ſe rendant utile à l'Egliſe ; c'eſt à quoi ſe réduiſirent ſes vertus. C'eſt-à-dire, il fut un Pontife illuſtre, qui a ſu augmenter le bonheur & la puiſſance de la Ville, qui s'eſt acquis de la gloire au milieu de ſa Nation, & qui a été honoré par les fonctions de ſon miniſtere, dans la maiſon du Seigneur & dans l'enceinte du temple. C'eſt tout ce que je me propoſe dans cet Eloge.

I. PARTIE

A Quoi ſe réduiſent ces vaſtes talens qui nous élevent ſi flatteuſement ſur le reſte des hommes, & qui ſont comme un caractere de ſouveraineté naturelle, imprimé des mains de Dieu ſur certaines ames, ſi la grace de JESUS-CHRIST toujours attentive

à

à ramener au Pere des lumieres tous les dons qui ſont ſortis de ſon ſein, n'en fait elle-même la deſtination, & n'en regle l'uſage, n'en redreſſe les vues, n'en corrige les diſſipations, n'en marque les routes, n'en ſanctifie les écueils ? Car, Meſſieurs, je le répéte, n'attendez pas ici un Eloge payen, mais une inſtruction chrétienne. Je me ſouviens que je loue un Oint du Seigneur, & non pas un Héros du ſiecle. Eh ! le monde eſt aſſez ingénieux à ſe ſéduire, ſans que nous lui aidions encore nous-mêmes, Miniſtres du Seigneur, dans un lieu deſtiné à le détromper.

Quel rang occupent-elles donc dans la morale des Chrétiens, ces qualités éclatantes, lorſque la foi n'en régle pas l'uſage ? Ce ſont des dons de Dieu qui nous éloignent de lui ; des reſſources de ſalut qui facilitent notre perte ; des lumieres éteindues qui nous aveuglent ſur les objets que la foi nous met comme ſous l'œil ; des diſtinctions de la nature qui nous confondent dans la multitude des méchans ; des penchans d'immortalité que nous uſons après des ombres qui périſſent ; des ſemences de vérité que nous étouffons par les ſollicitudes du ſiecle ; des attentes de grace que la cupidité remplit ; des amuſemens brillans qui nous font perdre de vue notre unique affaire ; un art de ſe damner avec un peu plus de contrainte & de ſolemnité ; de fleurs enfin, qui le matin brillent, &

ſéchent le ſoir ſur le tombeau : terme fatal, où tout aboutit, abyme éternel, où tout va ſe perdre ; écueil inévitable où après plus ou moins d'agitations, vient enfin ſe briſer le fantôme qui nous joue & que nous croyons ſi ſolide. Mais éloignons pour un moment ces triſtes idées ; & cherchons dans l'hiſtoire de notre Prélat, des motifs ſolides d'une conſolation chrétienne.

Je dis dans ſon hiſtoire, Meſſieurs ; car n'attendez pas que j'en ſorte pour remonter juſqu'à celle de ſes Ancêtres. A quoi bon entaſſer ici de noms antiques ; réunir des titres pompeux ; raſſembler des alliances auguſtes ; rapprocher une longue ſuite de ſiecles paſſés ; & dans une cérémonie deſtinée à nous faire ouvrir les yeux ſur le néant des grandeurs préſentes, donner une maniere de réalité à celles qui ne ſont plus ? Je le pourrois ; & la gloire de l'illuſtre maiſon de Villeroy embelliroit, ſans doute, cet endroit de mon diſcours : mais je parle d'un Pontife établi ſelon l'ordre de Melchiſédech ; & vous ſavez que les Livres ſaints, où nous liſons l'éloge de ce Roi de Salem, affectent de ne pas faire entrer dans les louanges d'un Prêtre du Très-Haut, la gloire des ancêtres, ni la vanité des généalogies.

La Capitale de l'univers, Rome fut le lieu que la Providence choiſit, pour donner à ſon peuple MESSIRE CAMILLE DE NEUVILLE. Il ſemble que cette

grande ame, qui devoit un jour réunir dans sa personne, la science de régir les peuples, & celle de les sanctifier, soutenir le Trône d'une main & l'Autel de l'autre, dispenser les mysteres de l'Etat & ceux de l'Eglise, ne pouvoit devoir sa naissance qu'à cette Ville si célebre, où l'autorité de l'empire & du sacerdoce se trouve réunie dans la même personne.

Aussi l'éducation, qui d'ordinaire dans les autres hommes embellit ou cultive un fond encore brut ou ingrat, ne fit que développer les richesses du sien. On lui trouva de la maturité dans un âge où à peine est-il permis d'avoir de la raison; & dans les amusemens même de son enfance, on découvrit presque les ébauches de ses grandes qualités : semblable à ce grain évangélique, qui dans sa mystérieuse petitesse, laissoit entrevoir ces espérances d'accroissement qui devoient l'élever sur les plus hautes plantes, & dont les branches sacrées devoient même un jour servir d'asyle aux oiseaux du Ciel. *Matth.* 13. 31. 32. *Ps.* 57. 4.

Au lieu que les méchans, dit le Prophete, se détournent de la droite voie dès le sein de leur mere, il rendit ses passions dociles à la raison, en un temps où les égaremens du cœur entrent, pour ainsi dire, dans les bienséances de l'âge; & comme ce pieux Roi d'Israël, il se joua dans sa jeunesse avec les lions, ainsi qu'on se joue avec les agneaux les plus doux & les plus traitables. *Eccl.* 47. 3.

Dans les éloges qu'on entreprend, de la plupart des hommes extraordinaires, on eſt obligé de tirer le rideau ſur les premieres années de leur vie : on laiſſe dans un ſage oubli un temps où ils ſe ſont oubliés eux-mêmes : on ne leur donne ni enfance ni jeuneſſe : on ne commence leur hiſtoire, que par où l'on peut commencer leur éloge : & l'on voit l'Orateur habile produire tout-à-coup ſon héros ſur le théatre du monde, à-peu-près comme Dieu y produiſit Adam ; je veux dire dans la perfection de l'âge & de la raiſon.

En effet, qu'eſt-ce que la jeuneſſe des perſonnes d'un certain rang ? C'eſt une ſaiſon périlleuſe, où les paſſions ne ſont pas encore gênées par les bienſéances de la grandeur, & où elles ſont facilitées par ſon autorité : c'eſt une conjoncture fatale, où le vice n'a rien de difficile ni de honteux ; où le plaiſir eſt autoriſé par l'uſage ; l'uſage ſoutenu par des exemples qui tiennent lieu de loi ; les exemples facilités par la puiſſance ; & la puiſſance miſe en œuvre par les emportemens de l'âge, par toute la vivacité du cœur. Seigneur, à qui ſeul appartient la force & la ſageſſe, votre grace a-t-elle des attraits aſſez puiſſans, votre conſeil éternel des reſſources aſſez heureuſes, pour préſerver une ame au milieu de tant de périls ? Vous le pouvez, Seigneur ; mais qu'il eſt rare que vous uſiez de cette puiſſance !

Tel fut le privilege de notre Archevê-

que. Mais sur quoi arrêtai-je votre attention ? Il semble que j'ai à louer des talens ordinaires ; que je ne m'apperçois pas que ce qui ailleurs seroit un objet important d'éloge, n'est ici qu'un amusement.

Exposons tout-à-coup ce grand homme à la tête de la Province, veillant aux intérêts & à la gloire du Prince ; présidant à la fortune & au repos des peuples ; toujours occupé, & toujours au-dessus de ses occupations ; se faisant un vrai soulagement de son devoir, & se faisant un devoir du soulagement de son peuple ; si pénétrant, qu'il ne lui falloit pour décider, que le temps qu'il faut pour entendre ; si éclairé, que ses décisions paroissoient toujours dictées par la sagesse même ; sûr de l'avenir, attentif au présent, habile à prendre des mesures sur le passé ; d'un esprit vif, facile, insinuant ; d'un jugement vaste, élevé, fécond ; d'un cœur droit, noble, bienfaisant ; toujours au-dessus de ses dignités & de sa grandeur, toujours à portée de la misere & de l'infortune ; ami sincere, maître généreux, pere commun.

Ici, qu'une piété craintive & peu instruite, ne désavoue pas en secret les louanges que je lui donne. Je respecte votre pieuse délicatesse, ames zélées qui m'entendez. Je sais avec l'Apôtre, que tout Pontife n'en choisit d'entre les hommes, que pour s'appliquer à ce qui regarde le culte de Dieu ; qu'il ne faut pas introduire dans le repos sacré du Sanctuaire, le tu-

Hebr. 5. 1.

multe des occupations séculieres, que ceux
Ps. 72. 9. qui, comme dit le Prophete, vont placer leur bouche jusques dans le Ciel, ne doivent plus laisser ramper leur langue sur la terre ; & qu'enfin le monde entier n'est pas digne d'occuper des mains destinées à offrir des dons & des sacrifices. Vérités saintes ! vous ne m'êtes pas étangeres ; & je ne viens pas ici détruire ce qu'un emploi sacré m'oblige d'édifier tous les jours ailleurs.

Mais l'Eglise est-elle donc si peu intéressée à la prospérité des Princes, à la sûreté des Etats, à la tranquillité des peuples, à l'observance des loix, qu'elle en regarde le soin comme un soin profane ? La royauté n'est-elle pas le soutien du sacerdoce ? & travailler à l'aggrandissement d'un Roi très-Chrétien, n'est-ce pas préparer des triomphes à JESUS-CHRIST ? Le Pontife de la loi, souvent au sortir du Tribunal, d'où il venoit de prononcer sur la fortune & sur les biens des enfans d'Israël, ne montoit-il pas à l'Autel, pour leur attirer des biens invisibles & une fortune plus durable ? Samuel n'étoit-il pas également l'interprete des droits du Roi & des volontés du Seigneur envers le peuple ? Saints Evêques des premiers temps, ne jouissiez-vous pas de cette double autorité ? & l'application à terminer les différends des Fidelles, ne faisoit-elle pas une portion considérable de votre charge pastorale ?

Pourquoi donc, lorsque sous un Prince

qui fait entrer l'Eglise en commerce de ses victoires, & en partage avec elle le fruit, il se trouve certaines ames en qui la Providence a versé ces dons rares & excellens, nécessaires pour ménager les intérêts des Rois & la conduite des Royaumes ; pourquoi, dis-je, ne pourroient-elles pas se partager entre les soins du sacerdoce & ceux de la royauté ? Or, Messieurs, ces dons rares & excellens, où parurent-ils jamais avec plus d'éclat, que dans le Prélat dont nous pleurons la perte ?

Je ne vous dirai pas ici qu'il avoit reçu du Ciel un de ces génies heureux, qui trouvent dans leur propre fonds, ce que l'étude & l'expérience ne sauroient gueres remplacer quand on ne l'a pas ; qu'il étoit né instruit sur l'art périlleux de gouverner les peuples ; que de tous les mysteres de la sagesse des hommes, il n'ignora que ceux qu'il n'eût pas voulu suivre ; & que comme cet habile conducteur du peuple Juif, il sçut dès sa jeunesse tous les secrets de la science des Egyptiens. *Act. 7 22.* Je n'ajouterai pas que les affaires n'eurent jamais rien d'obscur qu'il n'éclaircît, rien de douteux qu'il ne décidât, rien de difficile qu'il n'aplanît, rien de délicat qu'il ne ménageât, rien de périlleux qu'il ne franchît, rien de pénible qu'il ne dévorât ; que les plus vastes l'étoient moins que son esprit ; & que partagé entre mille soins, il fut toujours tout entier à chacun. Ce n'est pas là une imagination qui se joue, & qui substitue à

la véritable idée des choſes, un fantôme de ſa façon; il n'eſt perſonne ici qui d'abord n'ait reconnu que le portrait que je viens de faire, c'eſt lui : cependant ce n'eſt pas à quoi je m'arrête.

Perſuadé que les talens les plus diſtingués ſont inutiles ou dangereux, lorſque le devoir n'en regle pas l'uſage, quel fut ſon attachement pour la perſonne du Monarque! Que ne puis-je rappeller ici ces temps fâcheux, où la minorité du Prince, l'ambition des Grands, les intérêts des Miniſtres, & je ne ſais quelle fureur de révolte & de changement qui ſaiſit en certains ſiecles l'eſprit des peuples, firent éprouver tour-à-tour à la France toutes la calamités des diſſenſions domeſtiques! Que ne puis-je rapprocher ſur-tout ce moment fatal, où la capitale du Royaume à la tête de la révolte, la Bourgogne & la Guienne déjà ſéduites, le Dauphiné prêt à les ſuivre, & n'attendant plus que l'exemple de cette Province; notre illuſtre Défunt ſollicité de toutes parts, décida preſque par ſa fermeté, de la fortune du Monarque & de celle de la Monarchie!

Mais faut-il pour vous repréſenter le calme & la tranquillité dont la Province fut redevable à ſes ſoins, mêler dans une cérémonie inſtituée pour honorer le paiſible ſommeil des Juſtes, les images affreuſes de la guerre & de la rébellion répandues par-tout? Faut-il pour vous expoſer tout le mérite de ſa fidélité, faire revivre

le souvenir de tant de chûtes déplorables, qui penserent traîner après soi celles de tout l'Etat? Faut-il, pour le louer sur des espérances mépriſées, sur des offres rejettées, insulter aux cendres de ceux qui le solliciterent de se déclarer contre son devoir, & faire d'un Eloge particulier, une invective publique? Ah! que plutôt cette gloire descende avec lui dans le tombeau! Je trouve bien dans les Livres saints qu'on doit proposer les vertus du Juste mort, pour condamner les vices des pécheurs qui vivent; mais non pas pour flétrir la mémoire de ceux qui ne sont plus. *Ps.* 48. 18. *Sap.* 4. 16.

Dans ces fatales révolutions, c'est une conjoncture bien délicate de se trouver pourvu de toutes les qualités qui rendent habile au gouvernement. On est tenté d'entrer, sans aveu, dans les affaires publiques; on aime encore mieux se rendre nécessaire à l'assemblée des méchans, que d'être inutile au parti des gens de bien. Sous prétexte de chercher à son mérite des moyens de paroître, on procure à son ambition des occasions de crime & de deshonneur; & souvent on abandonne son devoir sans autre intérêt, que celui de n'avoir pu le remplir avec assez d'éclat & de dignité. Des talens aussi vastes que ceux de notre Prélat, ne devoient gueres se borner aux soins d'une Province; mais voyant d'un œil tranquille l'abondance & la gloire des injustes, sortir de leur iniquité même, il fut toujours content de sa fortune, parce que

la Cour le fut toujours de ſes ſervices.

De ſes ſervices, Meſſieurs ! ne donnons point ici dans les excès d'une mauvaiſe éloquence : parlons ſans art ; nous ne riſquons rien. Quelle ſuite glorieuſe & conſtante de ſoins & de fatigues ſoutenues pendant plus de cinquante ans pour les intérêts de ſon Prince ! Vigilant, rien n'échappoit à la force de ſon eſprit : intrépide, rien n'ébranloit la fermeté de ſon cœur : infatiguable, rien ne pouvoit abattre la foibleſſe de ſon corps. Combien de fois par des avis donnés à propos, a-t-il ou corrigé des abus déſeſpérés ou prévenu des malheurs inévitables, ou procuré des biens qu'on n'oſoit ſe promettre ! Tandis que dans les autres Provinces l'héréſie attend des coups pour expirer, & qu'il faut tailler ces pierres ſpirituelles pour les faire entrer dans l'édifice ſacré de l'Egliſe, notre ſage Prélat employe-t-il pour les ramener d'autre force que celle de ſes raiſons ? & comme Salomon, ne le voit-on pas bâtir un Temple à la Vérité, ſans employer le fer, ni ſans donner un coup de marteau ? Combien de fois l'a-t-on vu pendant les déſordres de l'Etat, reſpecté même des rebelles, aller à travers leurs armées, porter aux pieds du trône le tribut de ſa conſtance & de ſa fidélité ?

Vous le ſavez, Meſſieurs, injures de l'air, incommodités des ſaiſons, infirmités de l'âge, vivacité des douleurs, danger des maux préſens, crainte des maux à ve-

nir, ce n'étoient plus pour lui des obstacles. Ecoutez, ames toutes livrées à vos sens, & pour qui la seule absence du plaisir est un vrai supplice ; du lit même de sa douleur il en fit un nouveau tribunal, d'où on le vit avec un esprit tranquille & serein, régler les besoins de la Province & les intérêts de la Cour : & bien différent de ces Dieux dont parle le Prophete, qui avoient des yeux & ne voyoient pas, des pieds & ne marchoient pas, des mains & ne s'en servoient pas, ah ! il avoit perdu par ses longues & continuelles fatigues, l'usage des yeux, & il voyoit encore tout ; des pieds, & il voloit par tout où l'appelloit le service du Prince ; des mains, & il donnoit le branle & le mouvement à tout. Quelles étoient là-dessus vos justes frayeurs & vos respectueuses remontrances, vous que d'heureux engagemens attachoient depuis long-temps à sa personne & à son service ? Redites tout ce que votre amour pour lui & pour la Province vous faisoit alors dire de plus tendre & de plus touchant, tout ce que son zele pour le Prince lui faisoit répondre de plus ferme & de plus généreux.

Mais ne le vîmes-nous pas ces jours passés au bruit d'une émeute populaire, recueillir les restes précieux de son ame défaillante, ramasser, si je l'ose dire, les débris d'un corps tout usé ; trouver dans la vivacité de son zele de quoi ranimer ses forces mourantes ; s'arracher comme Moï-

ſe à la tranquillité de ſa montagne, & venir rétablir la paix parmi le peuple, en y rétabliſſant comme lui l'abondance ? Oui, Meſſieurs, aux premieres nouvelles du tumulte, les ſoins de la ſanté ſi chers à la vieilleſſe, ne l'arrêtent plus ; il part, il vole, il paroît, tout ſe calme : quel eſt cet homme à qui les vents & la mer ſont gloire d'obéir ? Mais où m'emporte tout-à coup l'ordre de ma matiere ? Ah ! je touche preſque au moment fatal qui nous l'enleva ; & en vous rappellant une action glorieuſe, je ne m'apperçois pas que c'eſt la derniere de ſa vie, & peut-être la cauſe funeſte de ſa mort. Ne hâtons pas un ſi triſte ſpectacle.

La France a vu ſur la ſcene preſque dans tous les ſiecles, de ces hommes capables, nés pour ménager les intérêts des Princes, & faire mouvoir les reſſorts infinis d'un Etat : mais hélas ! ſouvent chargés de la haine comme des affaires publiques, on les a regardés pendant leur vie plutôt comme des inſtrumens de la colere du Seigneur, que comme des Miniſtres de la puiſſance du Prince, & ils ſont morts avec la triſte conſolation d'avoir eu aſſez de mérite pour déplaire à tout un Royaume. C'eſt que le même zele qui nous attache au Prince, nous endurcit ſouvent envers le public : c'eſt que le même crédit qui nous rend néceſſaires au reſte des hommes, nous rend quelquefois le reſte des hommes mépriſable. Mais j'en atteſte ici la

foi publique : reconnoiſſez-vous là-dedans le pere commun que nous pleurons ? Néceſſaire à tous, ne fut-il pas toujours à la portée de tous ? cette muraille funeſte de ſéparation, qu'un uſage peu chrétien met entre les Grands & le peuple, ne l'avoit-il pas détruite ? falloit-il, pour pénétrer juſqu'à lui, acheter la faveur d'un domeſtique, ou mériter par de longues & ennuyeuſes aſſiduités, le moment favorable du maître ? le nom des pauvres n'étoit-il pas honorable à ſes yeux ? & en étoit-il de ſon cabinet comme du Sanctuaire du temple de Jéruſalem, où l'on ne pouvoit entrer qu'avec des ornemens pompeux & une parure magnifique ? portoit-il ſur ſon front ces marques odieuſes de puiſſance, qui ſemblent reprocher au reſte des hommes leur miſere ou leur dépendance ? n'avoit-il pas réconcilié la grandeur avec l'affabilité ? & enfin, en l'abordant, s'apperçut-on jamais qu'il eût de l'autorité, que lorſqu'il accorda des graces ? *Pſ.* 71. 14.

Quelle leçon pour vous, homme vain ! qui à peine échappé de parmi le peuple où vous avoient laiſſé vos ancêtres, & devenu par une dignité le défenſeur de ſes droits, affectez de ne jamais détourner ſur lui vos regards, comme ſi vous craignez de n'y retrouver le ſouvenir de votre premiere baſſeſſe ! Ah ! le tombeau confondra vos cendres avec celles de ces ames viles ; & le Seigneur fera ſécher la racine de votre orgueilleuſe poſtérité, & entrera deſſus une

race qui connoîtra la juſtice & fera la miſéricorde.

Combien de fois avions-nous admiré en lui ces lumieres vaſtes & sûres, qui trouvent toujours le point fatal des grands événemens, & cette facilité populaire qui ſe délaſſe ſur le détail des familles, rallie des intérêts domeſtiques, & ne ſait ſe refuſer à des beſoins obſcurs, ni s'y prêter avec ces airs d'inquiétude & de fierté, plus accablans que le refus même? Ses mains, comme celles de la femme forte, après s'être occupées à des fonctions éclatantes, ne ſavoient-elles pas ſe détourner ſur les plus obſcures? Et ſi j'oſois le dire dans un diſcours chrétien, ne nous rappelloit-il pas le ſouvenir de ces Romains tant vantés, qui après avoir été à la tête des affaires publiques, & ménagé le deſtin de Rome, de retour chez eux enveloppés de toute leur gloire, ſavoient auprès d'un foyer ſimple & champêtre, prononcer ſur les démêlés de leurs cliens, & ſe renfermer dans les bornes de cette magiſtrature domeſtique, comme s'ils euſſent toujours ignoré les fonctions éclatantes de l'autre.

Le détail infini du commerce de cette grande ville, eut-il jamais rien de ſi bas, où on ne le vit deſcendre avec plaiſir, y maintenant par ſon autorité, la paix & la bonne-foi qui en ſont comme les nerfs? N'en régloit-il pas ſouvent les vaſtes reſſorts par la prudence de ſes conſeils, & par l'étendue de ſes lumieres? Ce nouveau

Tribunal qui rend cette Ville comme l'arbitre du commerce de tout le Royaume, qui dans son établissement fut si fort traversé, & où des Provinces les plus éloignées, on vient attendre la décision de toutes les affaires où nos citoyens sont intéressés ; n'est-il pas un monument bien tendre & de son crédit auprès du Prince, & de son amour pour le Peuple ? Nous avions à la vérité, ses premiers soins ; mais les avions-nous tout entiers ? &, par l'application qu'il eut toujours à connoître & à régler les plus petits intérêts de la Province, n'auroit-on pas dit qu'il étoit le Magistrat particulier de chaque ville de son Gouvernement.

Ici, Messieurs, vous ajoutez à ce que je ne dis pas ; vous suppléez à ce que je ne dis que foiblement ; vous rappellez mille circonstances, ou que je passe ou que j'ignore. Chacun de vous se retraçant le souvenir de quelque bienfait particulier, m'offre en secret de quoi grossir cet endroit de son Eloge. Ah ! que n'est-il permis à votre douleur & à votre reconnoissance de s'expliquer ici elles-mêmes ! Vous diriez, mais en termes mille fois plus touchans & plus énergiques que moi, qu'il avoit délivré le pauvre de la tyrannie du puissant ; que les Magistrats subalternes ne lui étoient chers qu'autant qu'ils l'étoient eux-mêmes au public ; que sa plus délicieuse félicité, étoit de contribuer de ses soins à la félicité publique ; qu'il étoit plus jaloux du rang

Ps. 78. 12.

qu'il avoit dans nos cœurs, que de celui qu'il tenoit dans le Royaume ; qu'il ne connoiſſoit vos noms, vos familles, votre fortune, que par les ſervices qu'il vous avoit rendus ; que plus d'une fois dépoſitaire des vœux & des intérêts publics, il les avoit portés au pied du Trône avec une reſpectueuſe fermeté, & ſans ces timides ménagemens, injurieux au Prince dont ils expoſent la gloire, injuſtes envers le public dont ils ſacrifient les droits, exemple rare & digne lui ſeul d'un éloge entier ! en un mot, qu'il étoit le pere, le ſoutien & le protecteur de la Province ; l'eſpérance, la joie & les délices de votre ville.

Mais puis-je vous confondre ici, vous qu'il diſtingua toujours avec tant de bonté, Nobleſſe illuſtre, & qu'il honora de ſa plus étroite familiarité ? Avec quelle confiance l'établiſſiez-vous arbitre de vos différends ! Que d'animoſités étouffées dans leur naiſſance par ſa ſageſſe ! que de quérelles invétérées & ſi ſouvent immortelles parmi les Gentilshommes, n'a-t-il pas éteintes par ſon autorité ! que de prétentions injuſtes, que de droits douteux n'a-t-il pas éclaircis par ſa pénétration ! Mais quel ami plus ſincere & plus généreux ! vous le ſavez, Chapitre illuſtre de la plus noble Egliſe de France. La grandeur, je le ſais, ne manque gueres d'adulateurs ; mais les Grands manquent ſouvent d'amis : comme ils n'aiment que leur fortune, ce n'eſt auſſi que leur fortune que l'on aime en eux : l'a-

mitié, cette tendre reſſource de tous les chagrins de la vie, dit le Sage, ce doux lien de la ſociété, cet unique plaiſir du cœur, eſt un lien gênant, un plaiſir ſans charme pour eux : auſſi, comme ils ne vivent que pour eux-mêmes, on ne les aime que pour ſoi. Ici, étoit-ce la perſonne ou la dignité, qui lui attiroit vos hommages ? vous fit-il attendre un ſervice, quand vous l'eûtes demandé ? vous le fit-il demander, quand il l'eut prévu ? ſouffrit-il vos juſtes remercîmens, quand il l'eut rendu ? plaiſir délicat cependant, & qui ſemble être la plus innocente récompenſe du bienfait. *Eccl. 6. 16.*

Mais peut-être n'étoit-ce là qu'une vertu de parade : peut-être qu'officieux aux yeux du Public, il ſe dédommagea de cette contrainte dans le ſecret de ſon domeſtique. Répondez pour moi, Maiſon déſolée de ce grand homme ; je reveille ici votre douleur, je m'en apperçois. Fut-il jamais de maître plus tendre & plus généreux ? Ne ſuffiſoit-il pas d'avoir eu l'honneur d'être à lui, pour n'avoir plus beſoin d'être à perſonne ? Sûr de votre attachement, ne veilloit-il pas avec plus de ſoin ſur votre fortune, que ſur votre fidélité ? Etoit-il de ces hommes vains & bizarres, qui croient faire grace de permettre qu'on ſoit au nombre de leurs eſclaves, & qui veulent que les ſervices mêmes qu'on leur rend, tiennent lieu de récompenſe ? Enfin, exigea-t-il vos hommages comme un tyran,

ou s'il mérita votre tendreſſe comme un vrai pere ?

Que ne puis-je ici de ſes actions paſſer à ſes principes ! Jamais ame ne fit de plus grandes choſes par de plus grands motifs : on auroit dit que tout ce qu'il faiſoit de louable, perdoit ſon prix du moment qu'il étoit loué : c'étoit dégrader le mérite de ſes actions, que de l'en faire appercevoir ; & en l'abordant pour le rendre attentif à nos bonnes qualités, il falloit preſque oublier les ſiennes.

Sacrés diſpenſateurs de la parole évangélique, combien de fois en vous ouvrant la bouche pour annoncer toute vérité, vous la ferma-t-il ſur celles qui le regardoient ?

Et nous-mêmes aujourd'hui, ne ſommes-nous pas obligés de trahir par cet Eloge public, non-ſeulement ſes plus chers ſentimens, mais encore ces dernieres intentions des mourans, qui ſont comme d'autres reſtes précieux, auſquels il n'eſt pas permis de toucher, & qu'une eſpece de religion civile a rendu preſque auſſi ſacrées pour les hommes, que les cendres mêmes & les dépouilles de leurs tombeaux ? Mais il falloit, ame généreuſe & modeſte, que vous euſſiez la gloire de refuſer les louanges, & qu'une juſte reconnoiſſance eut la liberté de vous les donner.

Ah ! ſi après la diſſolution de ce corps terreſtre, vous pouvez encore être ſenſible à la gloire de la terre, ame bienfaiſante & généreuſe ! jettez ſur ces citoyens

affligés quelques-uns de ces regards que vous fixiez autrefois si utilement sur eux, & venez recueillir sur les larmes qu'ils mêlent à vos cendres, sur les tristes regrets dont ils honorent vos obsèques, la plus douce récompense de vos fatigues, & le plus sincere tribut de leur reconnoissance. Venez voir le plus grand Roi du monde, non plus vous donnant des marques honorables d'estime & de confiance, & vous recevant avec tant de distinction au milieu des Grands de sa Cour, mais ne pouvant vous refuser des marques de douleur au milieu des joies & des acclamations de ses victoires, & paroissant tout occupé de votre perte, tandis que l'Europe ne l'est que de ses conquêtes.

Il faudroit ici finir son Eloge : les regrets de Louis le Grand laissent-ils quelque chose à dire? Il faudroit même ne pas vous faire souvenir de cette glorieuse Lettre que toute la France a vue, si digne de passer dans nos annales, & d'être conservée à la postérité, où l'on voit cette main royale occupée à laisser à nos neveux un Eloge digne du grand CAMILLE & de toute son illustre Maison. Je ne puis qu'affoiblir une circonstance si honorable à sa mémoire : ce que j'en pourrois dire, ne diroit pas ce que j'en pense : les paroles des Rois ont je ne sais quoi d'énergique qu'un discours entier ne peut remplacer. Louis Le Grand y fait des vœux pour la durée des jours de notre Prélat. Il semble

Heb. 11. 21. que comme autrefois le vieillard Jacob, aux approches de la mort, sentit revenir ses forces en voyant le bâton de commandement entre les mains de Joseph ; de même notre glorieux Vieillard devoit rappeller les siennes, en voyant son illustre Neveu honoré du bâton de Maréchal de France. Ce grand Prince l'y exhorte de venir se montrer encore une fois à sa Cour, & l'assure que *personne, sans exception, ne l'y verra avec plus de plaisir que lui.* Régnez, Prince, seul digne d'être servi, puisque seul vous savez si bien honorer ceux qui vous servent. C'est tout ce que je puis dire.

Mais puis-je ne pas ajouter que ce grand Prince s'y félicite lui-même d'avoir rendu justice au mérite de notre illustre Gouverneur ? Ce seul mot ne vous rappelle-t-il pas sa grandeur d'ame, cette élévation d'esprit, ces manieres dignes encore d'une plus haute fortune, & mille actions glorieuses que nul de vous n'ignore, & que la parole de paix dont je suis le Ministre, me défend de redire ici ? Puis-je ne pas ajouter qu'il y honore d'un glorieux souvenir & d'une éternelle reconnoissance, la mémoire de ce sage & vaillant Maréchal, qui jetta dans son ame royale les premieres semences de valeur & de sagesse, & qui le premier sut ébaucher Louis le Grand ? Quelle gloire pour cette célebre Maison !

L'opprobre de Jesus-Christ a eu cepen-

dant plus de charmes pour votre cœur, que toute cette pompe de l'Egypte *, illustre Fille qui m'écoutez. Aussi en vous entretenant de la gloire de votre Famille, je n'ai pas voulu affoiblir votre foi, mais aider votre reconnoissance, & vous exposer plutôt les périls dont la grace vous a délivrée, que vous faire estimer de faux biens & de vains honneurs, que vous avez si généreusement mépriſés.

Passons à notre derniere Partie. Je vous ai montré comment ses talens le rendirent nécessaire au Prince & utile au peuple : montrons qu'il fut fidelle à Jesus-Christ & utile à l'Eglise par ses vertus chrétiennes & épiscopales.

II. PARTIE

IL est glorieux, je l'avoue, à un Pontife sacré, d'avoir été, ce semble, formé des mains du Très-Haut, pour ménager les intérêts des Rois & la fortune des Royaumes : c'est sans doute un endroit éclatant, & l'on peut en faire honneur à sa mémoire. Mais si en honorant le Prince, il n'a pas craint le Seigneur; si en veillant sur les membres de l'Etat, il a eu les yeux fermés sur les membres de Jesus-Christ, en vain aura-t-il amassé à grands fraix une fragile gloire devant les hommes, il n'en a point de solide devant Dieu : *Habet gloriam, sed non apud Deum.* Que l'homme nous considére, disoit autrefois saint Paul, comme les Mi-

1. *Petr.* 2. 17.

Rom. 4. 2. 1. *Cor.* 4. 1.

* *Madame de Villeroy, Carmelite.*

niſtres de Jeſus-Chriſt, & comme les diſpenſateurs des Myſteres de Dieu. Or, Meſſieurs, comment diſpenſer fidélement des myſteres terribles, ſi l'on ne connoît toute leur grandeur & toute ſa miſere ? & quelle foi vive & pleine ne faut-il pas pour cela ? Comment les diſpenſer ſaintement, ſi ces lumieres divines ne ſont pas la regle conſtante de nos mœurs ? quelle pureté ! De plus, pour être aſſocié au miniſtere de Jeſus-Chriſt, il faut être ingénieux à découvrir les beſoins des Fidelles ; quelle vigilance ! Toujours il faut être prêt à les ſoulager ; quelle charité !

En effet, qu'eſt-ce que l'honneur de l'Epiſcopat, ſi l'on s'en tient à ce que la chair & le ſang nous révélent là-deſſus, & ſi l'on en juge par la corruption & le relâchement de ces derniers temps ? C'eſt un poſte éminent qu'il eſt permis de ſouhaiter, auquel il eſt glorieux d'atteindre, & dont il eſt doux de jouir : c'eſt un titre pompeux, mais vuide ; qui retient tous les honneurs du ſacerdoce, & qui en diſtribue aux autres les fatigues comme des faveurs ; c'eſt une autorité tranquille, qui à l'ombre du faſte qui l'environne, décide du travail de ceux qui portent le poids du jour & de la chaleur. Mais ſi l'on conſulte le Pere des lumieres, & ſi nous remontons à ces ſiecles de ferveur & de pureté, c'étoit un poids redoutable & ſaint, qu'on ne deſiroit jamais ſans témérité, dont on ne pouvoit ſe charger ſoi-même ſans pro-

fanation, sous lequel on devoit gémir avec crainte & tremblement : c'étoit une servitude pénible, qui nous établissant sur tous, nous rendoit redevables à tous ; un ministere d'amour & d'humilité qui établissoit le Pasteur dépositaire & des miséricordes du Seigneur, & des miseres du peuple. Siecles si honorables à la foi, sainte antiquité si connue en nos jours & si peu imitée, temps heureux où êtes-vous ?

Je ne vous dirai pas, Messieurs, que notre grand Archevêque, à l'exemple de Jesus-Christ, ne s'étoit pas lui-même établi Pontife ; que les desirs du Prince prévinrent ses desirs, & que l'honneur du sacerdoce lui fut offert avant qu'il s'y fût offert lui-même. Mais oserai-je le dire, & croira-t-on que la foi sur son déclin soit encore capable de ces efforts du premier âge ? il endura plus de sollicitations pour se résoudre à subir ce fardeau sacré, que les autres n'en emploient pour l'obtenir : il mit à s'en défendre presque tout le temps qu'on met à le demander : en un mot, il fut être Evêque, après l'avoir refusé. *Hebr.* 5. 5.

Persuadé que vous reprouvez souvent, ô mon Dieu ! les conseils des Princes, combien de fois répandant son cœur aux pieds de vos autels, vous conjura-t-il, comme autrefois Moyse, d'envoyer pour conduire ce peuple nombreux, celui que vous aviez marqué dans vos conseils éternels ? combien de fois mettant entre vos mains le sort de son ame & celui de sa dignité, vous *Ps.* 12. 10. *Exod.* 4. 13. *Ps.* 30. 16.

pria-t-il de le délivrer, ou des foiblesses de l'une, ou du fardeau terrible de l'autre ? Ah ! c'est qu'éclairé de vos lumieres, il apperçut peut-être dans son cœur quelques restes de ces desirs du siecle, qu'une sainte discipline a bannis du Sanctuaire, & qui blessent, sans doute, l'excellence & la gravité du Sacerdoce chrétien. Vous ne voulutes pas cependant qu'un autre reçut son Episcopat ; vous l'oignîtes de l'Onction sainte, & vous relâchâtes, ce semble, un peu de la sévérité de vos loix en faveur de celui qui devoit un jour les faire observer avec tant de soin & de bénédiction.

Et ce n'est pas ici, Messieurs, un Eloge de bienséance. A Dieu ne plaise que je dégrade ainsi mon ministere, & que je vienne insulter la vérité jusques sur les autels où on l'adore ! Vous le savez, vous qui eûtes la triste consolation de recueillir ses derniers soupirs : hélas ! suis-je destiné à vous rappeller sans cesse un souvenir si amer ? vous vîtes son ame mourante chercher à se rassurer sur les devoirs immenses du ministere dont elle étoit sur le point d'aller rendre compte par le souvenir des frayeurs qu'elle avoit éprouvées en l'acceptant ; & n'espérer une place dans le sein d'Abraham, que parce qu'elle l'avoit toujours refusée dans le Sanctuaire.

Mais qu'aurez-vous alors à répondre au tribunal de Jesus-Christ, vous dont la démarche la plus innocente, en entrant dans l'héritage du Seigneur, a été de le desi-

rer ;

rer ; qui ne devez qu'à des baſſeſſes profanes une élévation toute ſainte ; qui n'êtes monté qu'en rampant ſur le trône ſacerdotal ? vous qu'on ne voit aſſis dans le Sanctuaire du Dieu vivant, que pour avoir été long-temps debout dans les anti-chambres des Grands, & qui n'auriez jamais été placés ſur la tête des hommes, pour parler avec David, ſi vous n'aviez été mille fois lâchement à leurs pieds ? *Pſ.* 65. 12.

Les mêmes lumieres qui lui firent entrevoir l'éminence du miniſtere, lui découvrirent auſſi juſqu'où devoit aller la pureté du Miniſtre. Il comprit que c'eſt un ſpectacle monſtrueux de voir les mains ſouilléés du Pontife, tantôt levées au Ciel pour en tirer ces précieuſes roſées qui parfument les conſciences ; tantôt étendues ſur des têtes ſacrées, verſer juſques dans les ames des caracteres auguſtes & ineffaçables de puiſſance, & les marquer du ſçeau du Seigneur ; tantôt trempées dans le ſang de l'Agneau, parmi le bruit ſacré des cantiques & la fumée des encenſemens, préſenter avec ſolemnité au Dieu ſaint le ſacrifice redoutable ; tantôt lancer ſur des pécheurs rebelles des foudres dont lui-même devroit être frappé ; tantôt offrir à des pécheurs hnmiliés, des tréſors dont il eſt lui-même indigne : de voir une bouche impure, tantôt offrir pendant les myſteres terribles, le baiſer ſaint à des Miniſtres purs & irrépréhenſibles ; tantôt prononcer les paroles myſtiques, & créer ſur les au-

tels le pain sacré qui nourrit les Anges, le vin délicieux qui produit les Vierges; tantôt sanctifier les temples de Sion, & y faire descendre la gloire du Seigneur par d'augustes dédicaces ; tantôt y consacrer à JESUS-CHRIST des Vierges innocentes ; tantôt y raconter ses justices & les merveilles de son alliance.

Aussi avec quel honneur & avec quelle sainteté, posséda-t-il toujours le vase de son corps, pour parler avec l'Apôtre ? N'avoit-il pas, ce semble, atteint à ce point de pudicité sacerdotale, comme l'appelle un Pere, qui fait que la vertu la plus pénible à la nature, nous devient la plus naturelle, & qui accoutume, pour ainsi dire, le cœur à être invulnérable de son propre fonds ?

1. Thess. 4. 4.

S. Hyeron. Ep. ad Tid.

Le vit-on jamais, je ne dis pas avilir la majesté du sacerdoce jusqu'à l'indignité & aux foiblesses d'une passion, mais l'abaisser jusqu'à l'inutilité & aux amusemens des conversations ? Et ce n'étoit point ici un de ces mérites que donne la vieillesse, une de ces régularités tardives, qui font les assortimens de l'âge plutôt que les ornemens du cœur ; qui parent les débris du corps, au lieu de réparer ceux de l'ame ; où il entre plus de bienséance que de grace, & qui n'ont presque de la vertu, que la seule impuissance d'être encore vices. Il ne fit que recueillir dans l'hyver ce qu'il avoit semé pendant les jours de l'été : ses passions ne parurent éteintes sur la fin, que parce qu'il

en avoit amorti les ardeurs naiſſantes ; & dans une carriere de plus de quatre-vingt ans, on ne s'eſt jamais apperçu que ſon cœur fût ſenſible, que par l'horreur qu'il eut pour le vice.

Qui ne ſait cependant quelles ſont là-deſſus les complaiſances & les adouciſſemens de l'uſage ? Hélas ! cette foibleſſe a preſque perdu ſon nom & ſa honte parmi nous : c'eſt une lepre qui n'éloigne plus même du Sanctuaire. Des yeux chrétiens s'accoutument enfin à voir ſans horreur un feu profane s'élever du même autel où repoſe le feu ſacré ; & le même cœur qui vient de ſoupirer en ſecret devant l'idole, préſenter publiquement au Dieu ſaint les ſoupirs & les ſupplications de toute l'aſſemblée des Fidelles.

Saintes & pieuſes ordonnances, où il pourvoit avec tant de ſoin à la pudeur des Miniſtres de JESUS-CHRIST ; où il renouvelle les plus anciennes loix de l'Egliſe ſur l'âge des perſonnes d'un autre ſexe dont ils peuvent recevoir des ſecours ; de peur que les mêmes ſoins qu'on prend pour la vie de leur corps ne ſoient des ſoins meurtriers pour leurs ames : vous êtes les fruits précieux de l'amour qu'il eut pour cette vertu ſacerdotale.

Ah ! ſi les Livres ſaints ne me défendoient de révéler la honte de ceux qui montent à l'autel, je vous le repréſenterois ici par la ſévérité ſalutaire des peines canoniques, foudroyant les Miniſtres ſcanda-

leux, & mettant des vaſes d'honneur à la place de ces vaſes de honte & d'ignominie : là, par des remontrances paternelles, tendant la main à ceux que la ſeule infirmité de la chair avoit précipités dans l'abyme, & arrachant des larmes de douleur des mêmes yeux à qui la paſſion en avoit peut-être arraché mille fois de criminelles ; ſouvent enfin découvrant par de pieux artifices de charité, la puanteur de ces ſépulchres blanchis, dont les crimes ne repoſent, ce ſemble, qu'à l'ombre de la vertu, & faiſant répandre une odeur de vie à ceux qui n'avoient répandu juſques-là qu'une odeur funeſte de mort.

Sages & zélés coopérateurs de ſon Epiſcopat, interrompez ici les louanges que je lui donne, ſi elles ſont exceſſives : mais plutôt ajoutez, que l'amour qu'il eut pour cette vertu fut plus fort que la mort ; qu'il s'étendit juſqu'aux ſoins de ſa ſepulture ; que malgré l'exemple du Sauveur, il ne voulut pas que les femmes de Jeruſalem rendiſſent les dernier devoirs à ſon corps ; & qu'il fut jaloux de la pudeur dans un temps même où l'on ne peut plus en avoir le mérite.

Act. 20. 28. Mais ſuffit-il à un Evêque d'avoir été attentif à ſoi-même ? ne faut-il pas pour accomplir toute juſtice, qu'il ait encore veillé ſur le troupeau de JESUS-CHRIST ?

Or rapellez, Meſſieurs, le triſte état où ſe trouvoit ce vaſte Dioceſe ; cette Egliſe ſi vénérable qui va prendre ſa ſource juſ-

ques dans les temps apoſtoliques ; qui la premiere de nos Gaules, reçut de l'Orient les richeſſes de l'Evangile ; qui vit arriver & recueillit avec allégreſſe les Pothins & les Irenées, ces hommes divins teints encore du ſang de JESUS-CHRIST fraîchement épanché, & qui avec la foi alloient répandre par-tout des eſprits de ſouffrance & de martyre : cette Egliſe, qui formée par leurs travaux, fortifiée par leur doctrine, mérita enfin d'être illuſtrée de tout leur ſang, & qui encore aujourd'hui, pour avoir été la premiere éclairée des lumieres de la foi, en a les premiers honneurs dans le Royaume : rappellez, dis-je, le triſte état où elle ſe trouvoit, quand notre illuſtre Archevêque fut appellé à ſa conduite.

Hélas ! tout l'éclat de cette fille de Sion étoit obſcurci ; ſes Prophetes, ou n'avoient plus de viſions, ou n'en avoient que de fauſſes ; ſes ſolemnités & ſes ſabbats n'étoient preſque plus que des diſſolutions ſuperſtitieuſes ; les pierres du Sanctuaire ſe traînoient indignement dans les places publiques ; la langue de ceux qui devoient diſtribuer le lait de la doctrine s'étoit attachée à leur palais ; l'or & l'argent étoient preſque les ſeuls canaux par où l'eau des Sacremens couloit juſques à nous ; & Lyon, cette cité ſainte, que la dignité de ſon trône met à la tête de tant de Provinces, gémiſſoit dans une maniere de triſte veuvage, & étoit preſque devenue la tributaire de Garizin : *Princeps Provinciarum facta eſt ſub tributo.* *Thon.* 1. 6. *Ibid.* 2. 14. *Ibid.* 2. 6. *Ibid.* 1. 4. *Ibid.* 1. 1.

Parlons sans figure. Le Prêtre admis sans précaution aux fonctions du sacerdoce, s'en acquittoit avec indignité : le Fidelle pendant sa vie, dans un oubli profond de nos mysteres & de la loi de Dieu, mouroit tranquillement sur la bonne foi de l'ignorance & des déréglemens du Ministre ; & l'héréfie, qui, comme l'armée des Assyriens, n'attaque Jérusalem qu'à la faveur des ténebres, profitoit de celles-ci pour renverser ses murs, & venir lui enlever de vrais adorateurs jusques dans l'enceinte du Sanctuaire.

Depuis long-temps même cette Eglise n'avoit pas vu ses Pontifes aller, comme des nuées saintes, répandre des rosées salutaires sur les diverses contrées de sa dépendance : les Vieillards, qui jadis au fond de leurs campagnes avoient eu la consolation de les voir, le racontoient à leurs neveux comme une aventure singuliere ; & si l'on veut me passer ce mot, l'apparition & la course annuelle de ces astres saints, étoit devenue un phénomene presque aussi rare & aussi surprenant que les cometes.

A Dieu ne plaise cependant que je vienne ici flétrir leur mémoire pour honorer celle du Prélat que nous pleurons ! Je respecte trop les cendres sacrées de ces grands hommes : je sais qu'ils ont eu le malheur de vivre en des temps fâcheux ; que ces désordres étoient plutôt les vices de leur siecle, que de leur personne ; & que s'ils n'ont pas mieux fait, c'est qu'il n'étoit gueres alors permis de mieux faire.

Telles étoient les ruines de la maiſon du Seigneur, quand nous y vîmes entrer notre nouveau Pontife. Quels furent alors nos acclamations & nos tendres réjouiſſances ! Temple majeſtueux, où l'Onction ſainte fut répandue ſur ſon chef ſacré, vous vîtes pendant les joyeuſes ſolemnités de cette auguſte cérémonie, nos mains en foule levées au Ciel, porter le doux parfum de nos prieres & de notre reconnoiſſance, juſqu'aux pieds du trône de l'Agneau ; le remercier d'avoir donné pour Evêque à cette Ville, celui que le Prince lui avoit déjà donné pour Gouverneur ; & le prier de faire revivre les jours & les bénédictions de l'Epiſcopat d'Ambroiſe, puiſqu'il en faiſoit revivre l'hiſtoire & preſque toutes les circonſtances.

En cet endroit, Meſſieurs, je me ſens comme tranſporté dans ce premier âge de ſon miniſtere : j'y vois ce vaſte Dioceſe, comme un cahos informe & ténébreux, ſe développer peu-à-peu : chaque jour offre à mes yeux de nouveaux ſpectacles.

Ici s'élevent ſucceſſivement des Maiſons de retraite, des ſources publiques de l'eſprit Eccléſiaſtique, des Ecoles du Sacerdoce & d'Apoſtolat, de pieux Séminaires ſi néceſſaires alors & ſi rares dans le Royaume, où loin du commerce du ſiecle, & ſous les yeux des directeurs graves & conſommés, on ſauve de bonne heure l'innocence des Clercs de la contagion du monde ; où l'on purifie des cœurs qui doivent

un jour offrir à Dieu les vœux des hommes & où dans les semences de doctrine & de vérité qu'on jette dans une seule ame, on voit croître l'espoir consolant de la conquête de mille autres.

Là, par les soins d'un Ministre savant & infatiguable, les Pasteurs assemblés conferent ensemble sur ce qui regarde le Royaume du Ciel; se communiquent leurs doutes & leurs lumieres; puisent dans les plus purès regles des mœurs, de quoi régler sûrement les consciences; opposent la loi de Dieu aux interprétations des hommes; apprenent à fuir également, & ce zele amer & intraitable, qui, sans nul égard, acheve de briser un roseau déjà cassé, & d'éteindre une lampe encore fumante; & qui par les difficultés extrêmes, dont il investit l'observance de la loi, fournit presque aux pécheurs de nouvelles raisons pour la violer; & cette molle complaisance, qui, en voulant applanir les voies du Seigneur, creuse des précipices aux Fidelles.

Ici s'établissent d'utiles Retraites, où les Pasteurs accourus de toutes parts, réparent dans le silence, dans la priere, les dissipations inévitables dans leur ministere. Là, sortis de ce nouveau Cénacle, j'en vois des troupes sacrées qui vont faire dans nos champs des courses Apostoliques, & qui renouvellent les prodiges comme les travaux des premiers Disciples. En cet endroit, on jette les fondemens d'un édifice sacré, où les pauvres sont évangélisés, où

les petits trouvent le pain qui nourrit l'ame, qu'ils avoient demandé jusques-là aussi inutilement que celui qui nourrit le corps. Dans un autre, de nouvelles Communautés de l'un & de l'autre sexe, attirent de nouvelles bénédictions.

Mais je ne m'apperçois pas que c'est ici une histoire plutôt qu'un éloge. Vous représenterai-je notre Pontife infatiguable, présidant à tant de pieux établissemens ? Tantôt il parcourt ce vaste Diocese, & montre enfin un Evêque aux peuples de la campagne ; tantôt, de son Palais Episcopal, il fait mouvoir les ressorts infinis qui pourvoient aux besoins spirituels de cette grande ville : tantôt jaloux des droits vénérables de son Siege, on le voit résolu de ne point monter à une des premieres dignités de l'Etat, plutôt que de dégrader son Eglise du rang & de la dignité de premiere Eglise de France.

Vous le représenterai-je, tantôt soutenant les fatigues des plus nombreuses Ordinations ? Hélas ! nous le vîmes il y a peu de temps, malgré la caducité de son âge & la vivacité des maux, recueillir ce qui lui restoit de forces, pour donner encore à l'Eglise des Ministres, & lui laisser, pour ainsi dire, des enfans de sa douleur ; tantôt enfin, à la tête d'une assemblée de Prêtres prudens, selon l'avis du Sage, prendre avec eux de saintes mesures pour étendre le Royaume de JESUS-CHRIST ; demander leur avis avec bonté, l'écouter avec estime,

le ſuivre avec religion ; ſoutenir par ſon autorité ce qu'on y délibére par ſa ſageſſe. Oui, Meſſieurs, l'eſprit le plus élevé de ſon ſiecle, le plus vaſte, le plus droit, le plus riche de ſon fonds, ne peut ſe raſſurer ſur ſes propres lumieres, & ne croit pas que dans un miniſtere où les fautes ſont irréparables, les précautions puiſſent être exceſſives.

Sacrés Miniſtres de JESUS-CHRIST, qui formiez cette ſage & ſavante aſſemblée, puiſſe le Paſteur que la Providence deſtine à la conduite de cette illuſtre Egliſe, avoir la même déférence pour vos ſalutaires avis ! puiſſent vos anciennes & ſaintes fatigues, vous en attirer de nouvelles !

Ah ! s'il ne falloit pas ici me renfermer dans les bornes d'un diſcours ordinaire, je vous mettrois comme ſous l'œil ce que je n'ai montré qu'en éloignement : les Clercs attentifs à leur miniſtere, les peuples inſtruits par leur doctrine, ſecourus par leur zele, édifiés par leur exemple, tout ce grand Dioceſe, où régnoient avec tant de licence, les abus & les déréglemens de ces derniers ſiecles, renouvellé & rapproché preſque de la diſcipline des premiers temps.

Pere des miſéricordes & Dieu de toute conſolation ! n'avons-nous pas après cela un juſte ſujet d'eſpérer que vous n'exclurez pas du feſtin éternel celui dont vous vous êtes ſervi pour y faire entrer tant d'aveugles & tant de boiteux ? Ah ! il me ſemble que devant votre Tribunal redoutable, où

il attend la déciſion de ſon éternité : Il eſt vrai, Seigneur, vous dit-il, peut-être ne trouverez-vous pas mes œuvres pleines. Cendre & pouſſiere, je n'entreprends pas de me juſtifier à vos yeux. Vous êtes un Dieu jaloux, & peut-être que les ſollicitudes du ſiecle ont un peu trop partagé mon cœur entre la créature & vous. Vous m'aviez donné un rang d'honneur dans le repos du Sanctuaire, & peut-être y avois-je introduit un reſte de tumulte & d'amuſement encore un peu ſéculier : mais jettez les yeux ſur cette vaſte Egliſe que je laiſſe ſi affligée de ma perte. Non, je conſens de n'avoir auprès de vous que ce mérite ſeul : *Apud te laus mea in Eccleſiâ magnâ.* Pſ. 21. 26. Je vous offre les ſueurs & les peines de tant de Miniſtres que j'ai formés ; les ſupplications encore toutes ferventes ; les précieuſes larmes de componction, de tant de pécheurs à qui ils font tous les jours goûter le don céleſte & les vertus du ſiecle à venir ; les ſcandales & les profanations de tant de diſpenſateurs infidelles que j'ai corrigés : la piété de tant de Chrétiens que leur exemple auroit entraînés dans l'abyme. Je préſente au trône de votre miſéricorde, les fruits précieux de tant d'établiſſemens de piété que j'ai procurés ; les pieux exercices de tant de maiſons ſaintes que j'ai conſacrées ; & ſur-tout les vœux & l'affliction des filles du Carmel, où mon corps attend la glorieuſe immortalité. Ah ! quand l'odeur de leur ſacrifice montera juſqu'à vous,

ſouvenez-vous, Seigneur, que j'en ai allumé moi-même les premiers feux & préparé preſque tout l'appareil.

Mais oubliai-je, Meſſieurs, qu'il a raſſaſié la faim, étanché la ſoif, couvert la nudité des membres de JESUS-CHRIST? quel plus juſte ſujet de confiance! Faut-il que je ſois réduit à paſſer ſi rapidement ſur un des plus beaux endroits de ſa vie? Publiez-le donc à loiſir, vous dont il ſoulagea l'indigence; & cette même voix dont ſi ſouvent vous vous êtes ſervis pour lui expoſer vos beſoins, ſervez-vous-en déſormais pour raconter ſes largeſſes.

A combien de familles de Gentilshommes preſque chancelantes, n'a-t-il pas tendu des mains charitables? combien de jeunes perſonnes de l'autre ſexe doivent à ſes ſoins leur éducation, leur établiſſement, & peut-être leur innocence? Ces familles infortunées, qui ſont comme les aſyles ſecrets de l'indigence & de la miſere; combien de fois l'ont-elles été de ſes dons & de ſes richeſſes? La pauvreté honteuſe fut-elle jamais ſi ingénieuſe à ſe cacher, que ſa charité à la découvrir? la pauvreté publique fut-elle jamais ſi empreſſée à ſe produire, qu'il le fut lui-même à la prévenir? Enfin le revenu de ſon Archevêché n'étoit-il pas devenu le revenu annuel des pauvres de ſon Dioceſe? & ne crut-il pas qu'il falloit cacher honorablement dans leur ſein, comme dans un ſanctuaire vivant, les tréſors ſacrés qu'il retiroit du Sanctuaire même?

Tel fut le grand homme & le charitable Prélat à qui vous rendez aujourd'hui ces triſtes & pompeux devoirs, illuſtres & affligés Citoyens ! Les leçons que fournit une longue vieilleſſe ſur la vanité des grandeurs humaines ; ces fréquentes atteintes de mort qui ne l'approchoient, ce ſemble, des portes du tombeau, que pour lui faire voir de plus près la fragilité d'un monde qui nous enchante ; une attention plus ſérieuſe à la loi de Dieu, dont il ſe faiſoit lire tous les jours les vérités les plus touchantes & les plus eſſentielles ; ſa foi & ſa religion, qui ſe fortifioient par l'affoibliſſement de ſon corps terreſtre, préparerent ſa grande ame à voir enfin approcher ſans crainte le jour du Seigneur. Il le vit, & il renferma toutes ſes frayeurs dans le ſein de la miſéricorde divine ; & autant éloigné de cette fauſſe ſécurité dont le ſiecle ſe fait honneur, que de ces foibles inquiétudes qui deshonorent la foi ; allarmé à la vue de ſon Juge, raſſuré par la préſence de ſon Sauveur, tout couvert du ſang de l'Agneau que l'Egliſe venoit de lui appliquer par ſes ſacremens, accompagné des larmes de la Ville & de la Province, des ſoupirs & des gémiſſemens des pauvres, de l'élévation des mains de tant de Miniſtres, honoré des regrets ſinceres de ſon Prince, il alla ſe préſenter avec confiance devant le tribunal de JESUS-CHRIST, & laiſſa dans une ſeule mort, un ſujet commun de deuil & de triſteſſe, comme le dit ſaint Ambroiſe à l'oc-

S. Ambr. orat. fun. in ob. fratris.

caſion de ſon frere : *Privatum funus, ſed fletus publicis univerſorum fletibus eſt conſecratus.*

N'attendez pas que je recueille ici ce qui me reſte de force pour exciter votre foi ; & qu'à l'aſpect même de la mort & de ſes dépouilles, je vous faſſe ſouvenir de la triſte néceſſité de mourir ; n'attendez pas que ſous un tombeau où ſe trouve enſeveli tout ce que la gloire a de plus éclatant, ce que les dignités ont de plus pompeux, ce que le mérite a de plus ſolide, ce que la faveur a de plus éblouiſſant, ce que la naiſſance & les biens ont de plus flatteur, je vienne vous avertir que la gloire n'eſt qu'un nom ; les dignités des diſtinctions vaines ; la faveur un vrai amuſement ; la réputation un ſon qui bat l'air & qui paſſe ; la naiſſance un fantôme que les hommes ſont convenus de reſpecter ; en un mot, que tout ce que nous voyons paſſera, & que les ſeules beautés inviſibles ne paſſeront point. Ah ! j'aime mieux laiſſer à un ſpectacle ſi inſtructif & ſi touchant, le ſoin de vous déſabuſer lui-même, & ne point affoiblir par des réflexions la force ſecrette qu'ont ſûr les cœurs ces ſombres & religieuſes cérémonies.

Montez donc à l'autel, ſaint Miniſtre de JESUS-CHRIST ; achevez d'arroſer ces cheres cendres du ſang de l'Agneau ; marquez-en ce tombeau ſacré, afin que l'Ange exterminateur n'y touche point au jour terrible des vengeances. Ah ! puiſſe cet Agneau

ſaint, cette victime adorable que vous allez offrir, être pour cet illuſtre Défunt, comme autrefois pour les enfans d'Iſraël, un paſſage heureux des ténebres de l'Egypte, de ces lieux obſcurs où achevent de ſe purifier les ames des Fidelles, à la terre des vivans & au ſéjour de l'immortalité.

Ainſi ſoit-il.

ORAISON FUNEBRE DE FRANÇOIS-LOUIS DE BOURBON, PRINCE DE CONTI.

Habebo claritatem ad turbas, & honorem apud seniores, juvenis. Acutus inveniar in judicio, in conspectu potentium admirabilis ero, & habebo immortalitatem.

Je me rendrai illustre parmi les peuples, & je me ferai respecter des sages & des vieillards, même dès ma jeunesse. Les Prêtres & les Puissans admireront l'étendue de mes lumieres & la pénétration de mon jugement, & je jouirai de l'immortalité. Sap. 8. 10. 11. 13.

MONSEIGNEUR,

PUISQUE l'Esprit de Dieu, source de toute vérité, loue lui-même dans un Prince de Juda, ces talens rares & éclatans, qui forment les grands hommes; pourquoi vien-

viendrois-je ici, Meſſieurs, vous tenir un autre langage ?

Pourquoi, pouſſant trop loin, ou le devoir de mon miniſtere, ou le néant de toutes le grandeurs humaines, que cette cérémonie funebre nous met devant les yeux, emprunterois-je le langage de la piété, pour vous dire que la gloire de armes eſt un vain bruit ; que les vertus civiles, qui font toute la douceur & toute l'harmonie de la ſociété, ne ſont que des noms ; que les vaſtes connoiſſances & l'élévation du génie, ſont de fauſſes lueurs qui n'ont rien de plus réel que la mépriſe qui les admire ; & qu'enfin les plus grands hommes ne ſont que néant.

Laiſſons aux dons de l'Auteur de la nature tout leur prix & tout leur uſage : reſpectons ces grands ſpectacles, dont ſa puiſſance décore de temps en temps l'univers, en y montrant des hommes extraordinaires ; & ne confondons pas l'abus que l'orgueil fait toujours des dons de Dieu, avec la gloire attachée à l'uſage légitime que l'homme en devroit faire.

Il eſt vrai que la gloire des pécheurs n'eſt qu'un ver, qui en brillant au déhors, les ronge & les dévore en ſecret par l'injuſtice de leurs deſirs, & fait de leur grandeur même leur ſupplice. *1. Mach. 2. 62.*

Mais les pécheurs ne ſont pas l'ouvrage de Dieu : ce qu'ils ont de grand vient de lui : il met en eux ces dons éminens, pour le bonheur des peuples, pour la ſûreté

des Etats, pour la defenſe des autels, pour l'honneur de l'humanité, & pour les rappeller eux-mêmes par ces traits d'élévation, dont il les avoit ennoblis, de la baſſeſſe des choſes préſentes, à la grandeur des éternelles.

Coupables dès qu'ils font ſervir les dons de Dieu à l'injuſtice, & qu'ils trouvent dans ces reſſources de ſalut, les plus inévitables occaſions de leur perte.

Ainſi, Meſſieurs, ſi le TRÉS-HAUT, TRÉS-PUISSANT, TRÉS-EXCELLENT PRINCE, FRANÇOIS-LOUIS DE BOURBON, PRINCE DE CONTY, que toute la France pleure, que les Etrangers regrettent, que nos Ennemis mêmes, oubliant les pertes qu'ils dûrent autrefois à ſa valeur, honorent de leur douleur & de leurs éloges : ſi ce Prince n'avoit été qu'un grand homme ſelon le monde, & qu'il fut mort plein de gloire devant les hommes, mais vuide de foi & de charité devant Dieu, hélas ! que viendrai-je faire ici ? & quelle part la Religion pouroit-elle avoir à ſon Eloge ?

Mais graces à vos miſéricordes éternelles, ô mon Dieu ! vous avez vu ſes voſes, vous l'avez rappellé lorſqu'il étoit éloigné. Sa valeur au milieu des périls n'a plus été qu'une force chrétienne dans ſes infirmités. Ce fonds de raiſon, de modération, de bonté, de vérité, d'équité, de tout ce qui peut faire d'un homme les délices des autres hommes, a fourni à votre grace les

Iſ. 47. 17.

préparations de tout ce qui devoit le rendre agréable à vos yeux. Ses lumieres qui lui avoient toujours montré de loin le salut & la vérité, l'en ont enfin rapproché ; & vous avez fait succéder les consolations aux larmes de ceux qui le pleurent. *Ibid.*

Consacrons donc, sans scrupule, à l'honneur de la Religion, un Eloge où la Religion paroîtra toujours honorée ; & qu'une voix dévouée à la vérité ne se refuse point à des louanges qui ne seront que le triomphe de la vérité même.

Heureux, Messieurs ; non, si cet Eloge remplit votre attente & toute la dignité de mon sujet ; eh ! qu'importe à la gloire de ce Prince, qu'un foible discours qui ne passera point à la postérité, soit au-dessous de ses grandes qualités ? Qui de vous ne les porte gravées dans son cœur ? Vous les raconterez à ceux qui vous succéderont : nos histoires & celles de nos voisins, mais plus encore l'amour des peuples en conservera le souvenir aux âges les plus reculés ; & sa mémoire toute seule fera toujours son Eloge.

Mais heureux d'avoir à parler ici devant un Prince auguste, qui fait revivre avec le nom, l'esprit & la valeur du grand Condé ; que l'amitié, encore plus que le Sang, lioit au Prince que nous louons ; & qui par sa douleur toute seule, va justifier nos louanges.

Heureux encore si ces pieux devoirs que nous lui rendons sont pour vous une ins-

truction, & non pas un simple spectacle.

Vous l'avez admiré comme un des premiers hommes de son siecle pour la guerre; *Habebo claritatem ad turbas;* comme un des plus accomplis dans la vie civile : *Et honorem apud seniores, juvenis :* comme un des plus éclairés par la singularité des connoissances, & la supériorité des lumieres : *Acutus inveniar in judicio :* comme un Héros, comme un Sage, comme un esprit supérieur & universel. Rassemblons tous ces caracteres, de valeur, de sagesse, de lumiere ; & cherchons à la douleur de sa perte, une consolation dans le récit des merveilles de sa vie, & dans le souvenir des miséricordes du Seigneur au lit de sa mort.

I. PARTIE

QU'un Prince du sang de nos Rois ait eu de la valeur, c'est un privilege de la naissance, plutôt qu'un mérite dont on doive faire honneur à la vertu.

Le courage & l'intrépidité sont parmi eux des biens héréditaires, ainsi que les sceptres & les couronnes; & comme on ne les loue pas d'être nés Princes, on ne doit pas les louer d'être nés vaillans.

Oui, Messieurs, que le PRINCE DE CONTY n'eût rien ici de plus personnel, que de n'avoir pas dégénéré du courage de ses augustes ancêtres, leur histoire toute seule auroit embelli son Eloge, & il eût fallu chercher dans la gloire de son Sang, le plus noble de l'univers, les distinctions qui auroient manqué à sa personne.

Mais plus grand encore par l'élévation de ſon ame, que par celle de ſa naiſſance, quel puiſſant génie pour la guerre ſa premiere jeuneſſe même ne montra-t-elle pas en lui !

Quel goût pour tout ce que cet art a de plus pénible, dans un âge qui n'a de goût que pour le plaiſir ! quelle intrépidité dans les perils ! mais quelles vues ! quelles reſſources ! quelle ſupériorité dans ſon intrépidité & dans ſon courage !

Né avec toutes les graces que la nature partage aux autres hommes, la vivacité de l'eſprit, la douceur des manieres, les charmes de la converſation, les agrémens de la perſonne, les prééminences du rang; il entra dans le monde avec tout ce qu'il faut pour y plaire & pour y périr.

Dieu, qui ſembloit lui ouvrir toutes les voies des paſſions, lui fermoit en même temps celles des ſecours & des remedes.

Le Prince ſon pere, dont la pénitence édifioit l'Egliſe, & honoroit la Religion, une mort prématurée le lui ravit avant preſque qu'il put le connoître; & s'il ne perdit pas avec lui des inſtructions, qu'il a pu retrouver dans ſes ouvrages, les monumens éternels de ſes lumieres & de ſa piété, il perdit du moins des exemples qui aſſurent le ſuccès des inſtructions.

O profondes diſpoſitions de votre providence, ô mon Dieu ! peu d'années s'écoulent, & meurt encore la pieuſe Princeſſe qui l'enfantoit tous les jours à JESUS-

CHRIT. Dieu qui couronne ſes vertus, ne paroît pas exaucer ſes deſirs. Mais laiſſons croître les deux Princes ſes enfans : les momens de la grace viendront ; le deſſein de Dieu s'accomplira ; les larmes d'une Mere ſainte ne couleront pas en vain, & la race des Juſtes ne périra pas.

Les grands talens qui diſtinguent les hommes dans leur état ſe manifeſtent d'abord par le goût qui les y porte. David encore enfant cherchoit parmi les lions & les ours, une matiere à ſa valeur, & ſe déroboit volontiers au repos de la vie champêtre, pour aller s'inſtruire auprès de ſes freres, au milieu des armées d'Iſraël.

Le goût du PRINCE DE CONTY pour la guerre, fut le premier penchant que la nature montra en lui ; & ce n'étoit pas ce goût qui dans les autres eſt d'ordinaire une ardeur de l'âge, plus qu'une preuve du talent.

Guidé par la force de ſon génie, il ſe fit d'abord de l'art militaire une étude, & non pas un amuſement ; il comprit tout ce qu'il falloit d'étendue, d'élévation, de ſang froid, de vivacité, de profondeur, de reſſources, de connoiſſances pour y exceller ; & crut qu'un Prince ne devoit compter pour rien de combattre, s'il ne ſe rendoit digne de commander.

A la lecture des Anciens, & ſur-tout des Commentaires de Céſar, dont il traduiſit les plus beaux endroits, il ajouta la recherche & la converſation des hommes les plus

consommés dans la science de la guerre. Il les écoute, il les étudie; il en fait ses amis, pour être plus à portée d'en faire ses maîtres; il se rend propres les talens différens qui les distinguent entr'eux; persuadé que si la naissance peut donner les grandes dispositions, c'est l'application toute seule qui fait les grands hommes.

A la fleur de l'âge, né pour plaire, l'objet des regards & des souhaits de toute la Cour, au milieu de tout ce frivole, il a des vues vastes & sérieuses: il pense déjà qu'un Prince n'est aimable qu'autant qu'il est grand, & que les traits qui le rendront immortel, doivent être plus gravés dans la beauté de ses actions, que dans les charmes de sa personne.

Vous commenciez dès-lors, ô mon Dieu! l'ouvrage de vos miséricordes; & en lui formant ce caractere sage & solide, vous le prépariez à se désabuser enfin de ce qui n'est que folie & vanité.

La France jouissoit alors d'une paix, que nos victoires & la modération du Roi, venoient de donner presque à toute l'Europe. La seule Hongrie étoit encore le théatre de la guerre. Les Turcs, fiers de leurs conquêtes passées, manaçoient le nom Chrétien. Le Prince son frere y vole. Sur des pas si chers, marche celui que nous pleurons: ses réflexions cédent à sa tendresse; la complaisance l'y mene, & la gloire l'y attend.

Un charme secret attaché à sa personne

lui gagne d'abord tous les cœurs. Dans un pays si opposé à nos mœurs, si ennemi du nom François ; au milieu de la rudesse Germanique, il trouve les mêmes applaudissemens qu'à Versailles ; & ses charmes tout seuls vainquent déjà la fierté d'une nation, sur laquelle sa valeur doit remporter un jour bien d'autres victoires.

Oublions pour un moment tout ce qu'il fait de glorieux durant cette Campagne : voyons-le attaché au Prince Charles de Lorraine, Général des troupes de l'Empire; ce grand homme dont la France, équitable même envers ses ennemis, respectera toujours la mémoire.

Quel goût dans ce célébre Général pour notre jeune Héros ! quelle surprise de lui trouver à son âge ce que les années ne donnent pas aux hommes ordinaires ! quelle joie même de voir couler si glorieusement en lui le Sang de France ! ce Sang qu'il aima toujours, quoique les malheurs & les enchaînemens de sa vie lui eussent formé d'autres destinées.

A ses pas s'attache le PRINCE DE CONTY. A l'action, dans les conseils, dans les entreprises, dans les sentimens du cœur, dans le cours ordinaire de la vie, il ne perd pas de vue ce grand modele ; & l'usage qu'il fait de son séjour parmi nos ennemis, c'est de s'instruire dans l'art de vaincre. Nouveau Moïse, il n'étudie en Egypte les secrets de la science des Egyptiens, que pour devenir bientôt après en

les

les quittant, un des conducteurs du peuple qui doit briſer leur orgueil, & humilier leur Empire.

Mais il étoit réſervé à une main encore plus habile, d'achever ce grand ouvrage. De retour de Hongrie, le PRINCE DE CONTY va eſſuyer à Chantilli les larmes qu'il venoit de répandre ſur le tombeau du Prince ſon frere.

Là, dans un glorieux loiſir, le grand Condé jouiſſoit du fruit de ſa réputation & de ſes victoires; & ayant juſques-là vécu pour la poſtérité, il vivoit enfin pour lui-même.

Le PRINCE DE CONTY étoit là à la ſource des bons conſeils & des grands exemples. Il ne lui falloit que l'hiſtoire du Héros qu'il a devant les yeux. Que d'inſtances tendres & reſpectueuſes! que d'aimables artifices, pour la tirer de ſa propre bouche! Mais la véritable gloire eſt toujours ſimple & modeſte; & Condé ne peut ſe réſoudre à raconter ſes actions, parce qu'il ſent bien que c'eſt raconter ſes louanges.

Quel nouveau genre de combat, Meſſieurs! La vieilleſſe toujours prête à conter ſes exploits paſſés, ſe refuſe ici à des inſtructions domeſtiques & néceſſaires; & le premier âge, qui ne ſe prête jamais qu'à regret au ſérieux des leçons & des préceptes, y court ici comme aux plaiſirs, & les ſollicite comme des graces. C'eſt que les grands hommes le ſont dans tous les âges.

Enfin ſa tendreſſe pour ce cher Neveu adoucit la ſévérité de ſa modeſtie. Condé manifeſte ſon ame toute entiere : il ouvre à ce jeune Prince les tréſors de ſageſſe, de précaution, de prévoyance, d'activité, de hardieſſe, de retenue, qui l'avoient rendu le premier de tous les hommes dans l'art de combattre & de vaincre. Vrai & ſimple, il mêle au récit de ſes glorieuſes actions l'aveu de ſes fautes, & montre dans le cours de ſa vie, de grandes regles à ſuivre, & de grands écueils à éviter.

Quels jours heureux pour le PRINCE DE CONTY ! ſes yeux, ſes oreilles, ſon ame toute entiere peut à peine ſuffire à tout ce qu'il voit & à tout ce qu'il entend. A peine ſorti de ces doux entretiens, il court rédiger par écrit les merveilles qu'il a ouies, & ſe remplir en les écrivant, du génie qui les a produites.

Quel hiſtorien digne du grand Condé, ſi ces mémoires que nous avons encore écrits de ſa propre main avec tant de nobleſſe & de préciſion, étoient enfin mis au jour ! rien ne manqueroit plus à la gloire de ce grand homme.

Un ſi beau naturel & de ſi grandes eſpérances dans ce Neveu ſi chéri, tiroient des yeux du Prince de Condé, des larmes de joie, d'admiration & de tendreſſe : il ſe voyoit revivre en lui : il y retrouvoit toutes ſes rares qualités (oſons-le dire après lui) ſans y retrouver ſes défauts. La nature même avoit tracé juſques dans la reſſem-

blance de leur visage, celle de leur ame. Il acheve, il embellit en le formant, sa propre image; & comme ce premier chef du peuple de Dieu, il meurt content, en se voyant remplacé par cet autre Josué, à qui il laisse son esprit, ses maximes, ses préceptes, & une partie de sa gloire. *Et dabis ei præcepta cunctis videntibus, & partem gloriæ tuæ.* Num 27 20.

Mais que les conseils du Seigneur sont éloignés de nos pensées! Il préparoit une gloire plus durable au PRINCE DE CONTY: il vouloit le sanctifier par de longues infirmités, & nous montrer seulement ses talens éclatans & sa valeur héroïque.

Oui, Messieurs, les leçons du Prince de Condé, aidées d'un naturel si rare, que pouvoient-elles former que la valeur même?

C'est-à-dire, une valeur noble dans les sentimens, tranquille dans les périls, sûre dans les conseils, supérieure dans les vues & dans les ressources. Remarquez tous ces caracteres.

Avec quelle dignité avoit-il déjà soutenu en Allemagne le rang dû à sa naissance! & parmi cette foule de Souverains si jaloux de leurs droits, quel respect n'avoit-il pas fait rendre aux Princes du sang de France, qui ne souffrent au-dessus d'eux que les couronnes?

Ailleurs la circonstance n'auroit peut-être rien de remarquable. Mais à peine sorti de l'enfance, loin de sa patrie, accompagné de sa seule dignité, au milieu

d'une nation fiere & jalouſe, entre les mains de ceux ſur qui il prétend les préſéances, ne pas ſouffrir même que l'on conteſte ſon droit ! L'expreſſion du Prophete paroît préparée pour mon ſujet. C'eſt penſer en Prince, en un âge où les autres hommes ne penſent pas, & mériter par la grandeur des ſentimens, le prééminences déjà dues à la naiſſance. *Princeps ea quæ digna ſunt principe, cogitabit, & ipſe ſuper Duces ſtabit.*

Pſ. 32. 8.

La même grandeur d'ame l'accompagnoit dans les périls. Et ici, Meſſieurs, que pourrois-je dire qui ne ſoit au-deſſous de ce que vous avez vu la plupart ? S'eſt-il trouvé dans une ſeule action où il ne ſe ſoit attiré les yeux de toute l'armée ; & où, ſans avoir eu l'honneur du commandement, il n'ait eu preſque lui ſeul l'honneur de la victoire ?

Rappellez ſes premieres Campagnes ; on croyoit revoir le grand Condé dans ſa vive & vaillante jeuneſſe.

A Courtray, où pour la premiere fois il montra un nouveau Héros aux ennemis & à nos troupes.

A Luxembourg, où à la tête des Grenadiers, il monte à l'aſſaut d'un Baſtion l'épée à la main, & où bleſſé d'un éclat de grenade, & échappé à mille autres coups, il fait craindre que la victoire ne nous coûte une vie ſi chere.

A Novigrade, où une eſcarmouche engagée trop témérairement avec les Turcs,

change de face à l'arrivée du Prince qui y vole ; & plusieurs Officiers d'un grand nom, doivent à sa valeur & aux périls qu'il court en cette occasion, la vie & la liberté, qu'une audace indiscrette leur avoit fait mériter de perdre.

A Nenhausel, où après avoir repoussé les Infidelles jusques sur le bord du fossé, revenu tout couvert de poussiere & de gloire, il court encore avec l'Electeur de Baviere, rétablir un ouvrage où les assiégés avoient mis le feu ; & par l'amitié que l'âge & les grandes qualités forment entre eux, il fait naître dès-lors dans le cœur de ce Prince ces premieres dispositions d'attachement pour la France, qui ont depuis paru ; & où, si cet Allié généreux & fidelle n'a pas eu pour lui les succès, il a eu du moins l'honneur de la constance, de la bonne foi, l'estime de la Nation, l'amour des troupes, & l'affection du Roi, qui toute seule vaut des succès, ou qui rassure du moins contre les pertes.

Enfin à Gran, où à la tête du premier Régiment de l'Empire, il arrête la premiere fureur du Turc, le pousse, le renverse, lui arrache la victoire qu'il croyoit déjà tenir, affronte mille fois la mort qui paroît le respecter plus qu'il ne paroît la craindre ; porte par-tout la terreur du Sang de France toujours fatal aux Infidelles ; fait déjà redouter aux Allemands, dans le bras qui les defend, celui qui va bientôt les vaincre ; & montre de loin aux vœux, des

Polonois, témoins & admirateurs de ſes actions, le Héros digne d'être un jour placé ſur leur Trône.

A ces traits, le reconnoiſſez-vous, Meſſieurs ? ce ne ſont pourtant encore que les premiers eſſais de ſon courage. Ce nouveau David croiſſant va paroître de jour en jour au deſſus de ſa valeur même : *David proficiſcens, & ſemper ſe ipſo robuſtior.* 2. Reg. 3. .

Vous ne l'avez pas oublié, Meſſieurs, & le ſouvenir de ces deux mémorables journées, où le PRINCE DE CONTY parut ſi grand, eſt encore trop récent ; & trop glorieux à la France, à la mémoire du Maréchal de Luxembourg, à l'hiſtoire de ce régne ; trop honorable ſur-tout au vaillant Prince qui nous honore ici de ſa préſence, & qui en a partagé avec tant de diſtinction la gloire & les dangers ; trop rapproché même tous les jours, par la différence des événemens, pour être effacé de votre eſprit, puiſqu'il ne le ſera jamais de nos annales.

Que n'ai-je plus d'uſage dans l'art de d'écrire des victoires & des batailles ! ou plutôt, pourquoi ce Temple & ces autels m'avertiſſent-ils que mon miniſtere ne doit mettre ici dans ma bouche que des paroles de paix & de réconciliation ?

Vous l'auriez vu à Steinquerque rappellant la victoire qui d'abord nous échappe ; rétabliſſant par-tout ce que la premiere ſurpriſe nous a déjà fait perdre d'avantages ; prenant lui-même des mains d'un de nos

Officiers bleſſés, le drapeau qu'il eſt hors d'état de porter ; raſſemblant autour de lui ceux que ſa préſence raſſure, ou que le danger de ſa perſonne attire ; les exhortant, comme un autre Maccabée, de ne pas flétrir par une fuite honteuſe, la gloire du nom François juſques-là accoutumé à vaincre, & de mourir plutôt que de devoir la vie à une lâche retraite : courant porter au milieu des ennemis avec l'étendard de la France, le ſignal de la victoire ; au centre, à la droite, à la gauche, il eſt par-tout où la victoire eſt encore douteuſe, & la victoire ſe déclare dès qu'il paroît : éclairant le Marechal de Luxembourg même, par la juſteſſe de ſes conſeils & par la pénétration de ſes vues ; enfin l'ame de ce grand Général dans cette fameuſe journée, comme ce Général le fut lui-même de toute l'armée.

Tel & encore plus grand paroît-il peu de temps après à Nervinde. L'ennemi retranché dans ſon camp, comme dans un fort, mille foudres qui portent la mort par-tout, en défendent l'approche : nos troupes déjà pluſieurs fois repouſſées, le ſoldat découragé, le Général accoutumé à une victoire prompte, étonnné de la voir balancer ſi long-temps aujourd'hui, court au PRINCE DE CONTY : *Grand Prince*, lui dit-il, *tout va manquer, & il n'y a que votre préſence qui puiſſe faire tomber les difficultés.* CONTY paroît ; avec lui la confiance revient aux troupes ; la valeur de la

nation reprend le deſſus, ou le ſuit, rien ne réſiſte; les retranchemens ſont forcés en pluſieurs endroits; ils ouvrent à CONTY autant de voies à la victoire; il charge juſqu'à ſix fois à la tête de ſix Corps différens. L'ennemi qui n'a plus de rempart que ſa propre valeur, s'ébranle. Tout couvert de ſang & de feu, CONTY perce dans leurs rangs. La victoire qu'il tient déjà, un coup de ſabre qu'il reçoit ſur la tête eſt ſur le point de la lui ravir; & le téméraire qui porte le coup, eſt puni à l'inſtant de ſon audace, & percé de la main du Prince, il expire à ſes pieds. Enfin ſoldat, Général, à meſure que le beſoin du ſervice le demande, ſes conſeils commencent la victoire, & ſa valeur l'acheve.

Je dis ſes conſeils, Meſſieurs; & le Maréchal de Luxembourg n'en trouvoit pas de plus juſtes & de plus ſolides: le PRINCE DE CONTY étoit ſon oracle.

Ce grand Général en qui la nature avoit formé un ſi beau génie pour la guerre, ſi pénétrant dans ſes vues, ſi prompt à prendre ſon parti, ſi fécond en reſſources, ſi heureux dans ſes entrepriſes & qui avoit ajouté à la gloire des Montmorency ſes ancêtres, le bonheur qui ſembloit avoir manqué à la plupart d'entr'eux; ce grand homme diſoit tous les jours que le PRINCE DE CONTY lui apprenoit ſon métier. S'offroit-il des difficultés? c'étoit avec le Prince qu'il cherchoit des expédiens. Formoit-il des projets? c'étoit le Prince, ou qui le

raſſuroit dans ſes vues, ou qui lui facilitoit l'exécution. Entreprenoit-il ? c'étoit ſur le Prince qu'il ſe repoſoit du ſuccès. Enfin le génie du PRINCE DE CONTY étoit comme le guide du génie de ce fameux Général ; & l'ayant ſous ſes ordres, il ſe ſoumettoit, pour ainſi dire, lui même à ſes conſeils.

Et de-là, combien de fois lui avoit-on oui dire, *qu'il devoit au* PRINCE DE CONTY *le principal honneur de ſes victoires.* Par cet aveu il honoroit le Prince, & il ne s'ôtoit pas à lui-même un honneur que ſes grandes actions lui avoient acquis ; & que ſa modeſtie lui aſſuroit.

En dis-je trop, Meſſieurs ? ou plutôt dis-je tout ? Et que de traits chacun de vous n'ajoute-t-il pas à ſon Eloge ?

Quel homme juſqu'à lui, n'ayant pu montrer, pour ainſi dire, que des eſpérances, a jamais eu à la guerre ce haut degré de réputation, qu'une longue ſuite de commandemens & de victoires avoient enfin acquis aux Condés & aux Turennes, s'eſt jamais aſſuré à ce point la confiance des troupes, le dévouement des Officiers, l'affection des peuples, les ſuffrages de la Cour, le reſpect des Princes, qui ſembloient oublier leur rang pour déférer à ſon mérite ; l'admiration des plus grands Capitaines de ſon ſiecle, l'eſtime de nos ennemis, les applaudiſſemens de toute l'Europe, où ſon nom étoit auſſi célebre que parmi nous ? Quelle ſupériorité de mérite, pour forcer l'approbation publi-

que, de donner à des espérances seules, ces louanges unanimes qu'elle ne donne pas toujours aux succès !

Aussi, Messieurs, ces espérances étoient fondées sur la supériorité de ses talens : la sagesse, la grandeur des vues, l'éminence des lumieres. Ce fameux Romain lui même, dont les Commentaires ont immortalisé les exploits & la capacité, n'écrivoit pas mieux sur la guerre. Quelle élévation ! quelle netteté ! quelle intelligence dans ces mémoires qu'on a trouvé après sa mort, les fruits de son loisir & d'une santé infirme, & où ce grand Prince se délassoit souvent à mettre par écrit ses vues sur les événemens qui se passoient tous les jours en Europe.

Et dans ces révolutions où le bonheur a paru se déclarer quelquefois contre la justice de nos armes ; & où par les conseils impénétrables de vos jugemens, ô mon Dieu ! la victoire jusques-là attachée à la sagesse & aux grandes destinées du Roi, a semblé se refuser même à sa piété : dans ces révolutions, où l'amour du PRINCE DE CONTY, pour le Roi & pour l'Etat, montroit en lui une douleur si noble & si sincere, vous lui faisiez entrevoir de loin, ô mon Dieu ! la fragilité des choses humaines : vous ménagiez à sa raison des réflexions qui devoient être un jour mûries par la grace ; vous lui rapprochiez ce moment qui finira toutes les vicissitudes ; qui égalera tous les hommes ; où nos œuvres seront

plus comptées que nos succès ; où les événemens les plus glorieux, rappellés à leurs motifs, ne seront plus que de fausses vertus, ou de grand crimes ; où l'on ne mettra au nombre de nos victoires, que celles que nous aurons remportées sur nous-mêmes.

Tel étoit le PRINCE DE CONTY : un des premiers hommes de son siecle pour la guerre : *Habebo claritatem ad turbas* : vous l'allez voir comme un des plus accomplis dans la vie civile : *Et honorem apud seniores juvenis.* Vous avez admiré en lui le Héros, admirez encore le Sage.

II. PARTIE.

LEs grands hommes, qui ne doivent ce titre qu'à certaines actions d'éclat, n'ont quelquefois de grand, que le spectacle.

Dans ces occasions rares, les yeux du public & la gloire du succès, prêtent à l'ame une force & une grandeur étrangere ; l'orgueil emprunte les sentimens de la vertu : l'homme se surmonte, & ne se montre pas tel qu'il est.

Combien de Conquérans, fameux dans l'histoire, à la tête des armées, ou dans un jour d'action, paroissent au-dessus des Héros ; & dans le détail des mœurs & de la societé, à peine étoient-ils des hommes ?

C'est que dans les occasions d'éclat, l'homme est comme sur le théatre ; il représente ; mais dans le cours ordinaire des actions de la vie, il est, pour ainsi dire, rendu à lui-même ; c'est lui qu'on voit, il

quitte le perſonnage, & ne montre plus que ſa perſonne.

Auſſi lorſque l'Auteur ſacré loue ces hommes illuſtres, qui ont été riches en vertus, & qui ſe ſont acquis parmi leur peuple une gloire qui paſſera d'âge en âge, il comprend tout leur éloge dans ces deux traits : Ils ont maintenu & embelli au dehors, l'ordre & la beauté de la ſociété, par la douceur de toutes les vertus civiles : *Eccl. 44. 6.* *Pulchritudinis ſtudium habentes ;* & ils ont été au dedans comme les génies pacifiques *Ibid.* & tutelaires de leurs propres maiſons : *Pacificantes in domibus ſuis.*

Oui, Meſſieurs, que le PRINCE DE CONTY ait été un grand homme de guerre, c'eſt une gloire qu'il a partagée avec tant d'hommes fameux, que la France a eu dans tous les ſiecles.

Mais une louange qui lui eſt propre, c'eſt que la vie paiſible & privée ; l'écueil des réputations les plus brillantes, a laiſſé voir en lui encore plus de vertus eſtimables : c'eſt qu'en le voyant tous les jours, nous l'avons toujours vu plus grand.

Bon ſujet, bon ami, vrai, affable, humain, modeſte, ſage ; & dans toutes les ſituations, toujours égal à lui-même.

Quel étoit ſon reſpect & ſon attachement pour le Roi ! Combien de fois l'avons-nous entendu déplorer le malheur de tant de Princes qui avoient fait ſervir leur naiſſance à leur ambition ; qui loin de porter aux pieds du Souverain, les vœux & les

reſpects des peuples, portoient au milieu des peuples le mépris du reſpect dû au Souverain; loin d'être les liens du Prince & des ſujets, en étoient *le mur de ſéparation*; armoient contre leur patrie le nom qui depuis tant de ſiecles la protege, & n'étoient les premiers ſujets, que pour être les premiers rebelles!

Le PRINCE DE CONTY diſoit ſouvent que la naiſſance n'approche les Princes de plus près du trône, que pour les lier plus inſéparablement au Souverain; qu'il leur eſt plus glorieux d'obéir à leur propre Sang, que de commander à des étrangers; que la déſobéiſſance dans le commun des ſujets eſt un crime contre l'Etat, mais qu'elle eſt dans les Princes un outrage qu'ils ſe font à eux-mêmes; que les Princes ne ſont nés que pour le bonheur de leur patrie: que l'Etat ayant toujours été l'héritage de leurs Ancêtres, ils doivent en maintenir la tranquillité comme celle de leur propre famille; & que les premiers regards du trône tombant ſur eux, ils doivent les premiers baiſſer les yeux devant ſon éclat, & donner les premiers exemples da ſoumiſſion au reſte du peuple.

Tels étoient les ſentiments du PRINCE DE CONTY; telle ſa conduite toujours égale, jamais démentie. Toutes ſes voies ont été belles, & tous ſes ſentiers pacifiques: *Viæ ejus viæ pulchræ, & omnes ſemitæ illius pacificæ.* Et nous n'avons pas beſoin ici de recourir aux ménagemens de

Prov. 3. 17.

l'art ; & en louant une partie de sa vie, de tirer le rideau sur l'autre.

En cela son inclination secondoit son devoir. Les vertus du Roi l'attachoient à sa personne, autant que la royauté le soumettoit à ses ordres. Il obéissoit, mais en aimant, en admirant, en étudiant un modele, plutôt qu'en se soumettant à un Maître. Et arrivé à la rade de Dantzik, déjà près du trône, & sur le point d'y monter, sa qualité de Sujet lui est encore plus chere, que le titre de Roi qu'on doit lui donner. Il met encore, avec son cœur, la Couronne qu'il croit tenir, aux pieds de Louis : *Bien malheureux*, lui écrit-il, *que l'éloignement m'empêche d'être guidé par vos ordres, & éclairé par vos lumieres.* Son état de Sujet peut changer ; ses sentimens de respect & de soumission seront toujours les mêmes.

Et de là, son attachement tendre & respectueux pour MONSEIGNEUR, attachement que l'enfance avoit vu naître, & qui avoit toujours crû avec lui. Malgré l'amitié & la confiance dont ce grand Prince l'honoroit ; malgré la familiarité formée depuis le premier âge ; malgré cette liberté facile & aimable, qui fait les délices de sa Cour, quelles manieres toujours pleines de respect, & d'une noble attention, dans le PRINCE DE CONTY ! On apprenoit en le voyant à respecter ses Maîtres ; & son rang ne paroissoit lui donner plus d'accès & de liberté, que pour montrer plus d'égards & plus de retenue aux autres.

Autant qu'il reſpectoit ſes Maîtres, autant exigeoit-il peu de contrainte & de reſpect de ſes amis. Vous ne l'oublierez jamais, vous qu'il honora autrefois de ſa confiance : eh ! que ne pouvez-vous le dire ici à ma place ! Mais tout ce que ce cher ſouvenir vous rappelle dans ce moment ; mais les triſtes regrets que je vous vois mêler ici à ſon Eloge, & que le reſpect du lieu avoit juſqu'ici ſuſpendus, ne le diſent-ils pas aſſez ! & pourront-ils, ſans m'interrompre, me permettre à moi-même de le faire entendre ?

N'étoit-il pas, *cet homme aimable pour la ſocieté*, dont parle l'Ecriture, *& cet ami plus cher mille fois qu'un frere* ? Prov. 18. 24.

Les Princes connoiſſent peu d'ordinaire le plaiſirs de l'amitié : leur élévation, ou les rend trop inacceſſibles aux autres hommes, ou leur rend les autres hommes trop mépriſables. Ils confondent le reſpect qu'on doit au rang, avec l'amitié qui n'eſt due qu'à la perſonne : ils ſont plus jaloux de s'attirer des hommages, que de gagner des cœurs ; ou s'ils ſavent ſe faire aimer, ils n'aiment jamais beaucoup eux-mêmes.

Dans cette image, Meſſieurs, que trouverez-vous qui reſſemble au PRINCE DE CONTY ? Quel ami fut jamais plus tendre, plus facile, plus fidelle, plus digne d'être aimé ! l'amitié ne l'égaloit-elle pas à vous ? & la ſupériorité qui lui donnoit le rang & le mérite, l'apperceviez-vous que dans le ſoin aimable qu'il avoit de l'oublier ?

Quelle douceur dans les mœurs ! quelle sûreté dans la tendreſſe ! quelle vérité dans les ſentimens ! quelle fidélité dans le ſecret ! quels charmes dans le commerce ! quel goût dans le choix de ſes amis ! quelle attention à les conſerver juſqu'à la fin ! Et la mort même, la mort dans l'inſtant qu'elle vous l'a ravi, a-t-elle pu vous ravir ſon cœur ? N'avez-vous pas été les dépoſitaires de ſes ſecrets, & de ſes derniers ſoupirs ? N'a-t-il pas verſé dans votre ſein les derniers regrets de ſon ame ? Sa confiance & ſon amitié n'ont-elles pas été plus fortes que la mort ? Et ſi votre douleur vous permettoit ici d'être ſenſibles à quelque autre choſe qu'à ſa perte, ne le feriez-vous pas à ce que la poſtérité dira toujours de lui, comme de cet homme merveilleux dont parle l'Ecriture : Heureux ceux qui vous ont vu, qui ont vécu avec vous, & que votre amitié a comblés d'honneur & de gloire ! *Beati qui te viderunt, & in amicitiâ tuâ decorati ſunt* !

Eccl. 48. 11.

Mais il n'étoit pas de ceux qui doux & faciles avec un petit nombre d'amis, ne montrent que l'orgueil du rang, ou les bizarreries de l'humeur, au reſte des hommes ; qui renfermant tout ce qu'ils ont d'eſtimable dans un commerce privé, gardent leurs défauts pour le public.

L'affection des Grands & du Peuple en répondici pour moi. Les larmes de ſes amis ſont confondues avec les larmes publiques ; & ſi le deuil général n'a pas laiſſé à leur

amitié le triſte plaiſir de ſe diſtinguer par la douleur de ſa mort ; elle leur a du moins laiſſé la conſolation de n'être pas les ſeuls à la pleurer.

En quel homme ſe ſont jamais trouvé raſſemblées à un plus haut point, toutes les vertus qui nous lient aux autres hommes ?

Souverainement vrai, il n'aimoit que la vérité dans les autres : nul intérêt n'étoit jamais entré dans ſa grande ame, en concurrence avec la vérité : elle lui paroiſſoit le premier devoir de l'homme, & le titre le plus glorieux du Prince. Il laiſſoit aux ames vulgaires, les déguiſemens & les fineſſes utiles, ou pour nous parer d'une gloire qui ne nous appartient pas, ou pour cacher nos défauts véritables : toutes ſes paroles étoient dictées par la vérité même : il ne trouvoit de beau dans les hommes que la vérité : il ne cherchoit point ſes amis parmi ſes flatteurs ; ſon rang même lui étoit ſouvent à charge par les ménagemens qu'on s'impoſoit devant lui, & on lui a ſouvent oui dire, que dans ſes voyages, lorſque la bienſéance lui avoit pu permettre d'être inconnu, il n'avoit pas trouvé de plaiſir plus doux que d'entendre parler les hommes naturellement, & ſe montrer tels qu'ils ſont : plaiſir aſſez inconnu aux Grands qui, ne voient jamais des hommes que la ſurface, & qui n'en aiment ſouvent que le faux.

Et ne vous repréſentez pas ici, Meſ-

ſieurs, cet amour farouche & outré de la vérité, qui dégénere en humeur cinique, & qui eſt plutôt une haine bizarre des hommes, que de leurs défauts.

Auſſi affable que vrai, la vérité ne montroit pas en lui cet abord auſtere, & cenſeur, qui rend ſouvent le ſage odieux, ſans rendre la ſageſſe aimable.

Vit-on jamais dans un rang ſi élevé, & avec tant de ſupériorité de génie, tant de bonté & d'affabilité ? Vous le ſavez, Meſſieurs ; & vous vous le repréſentez encore ici, vivant parmi nous, montrant à tous cet air ſimple & noble de douceur, qui attiroit tous les cœurs après lui ; ne retenant de ſon rang que ce qu'il en falloit pour rendre encore plus aimable l'affabilité qui l'en faiſoit deſcendre ; & raſſurant ſi fort, ou le reſpect, ou la timidité, par un trait inſéparable de ſa perſonne, qu'au ſortir de ſon entretien, on goûtoit toujours à la fois, & le plaiſir d'être charmé de lui, & le plaiſir de n'être pas mécontent de ſoi-même.

Par-là, il laiſſoit à l'auguſte éclat de ſa naiſſance, la dignité qui la fait reſpecter, & en ôtoit l'humeur & la fierté, qui n'ajoutent rien à la grandeur, & qui ôtent beaucoup aux Grands.

Et ce n'étoit pas même en lui une douceur empruntée, où la politeſſe & les manieres ont plus de part que le ſentiment ; un ſimple uſage plutôt qu'une vertu : c'étoit un fond d'humanité.

La valeur, l'élévation forment presque toujours un caractere d'insensibilité : la gloire des armes est toujours teinte de sang ; & lorsque le rang laisse le reste des hommes si loin de nous, il est rare que le cœur nous en rapproche.

Un Héros & un Prince humain ; voilà, Messieurs, ce que le PRINCE DE CONTY allioit ensemble. Il disoit souvent que quand même la Religion n'obligeroit pas de regarder les hommes comme nos freres, il suffit d'être né homme pour être touché du malheur de ses semblables.

Et de-là, à la prise de Neuhausel, où la place emportée d'assaut, sembloit autoriser le carnage & la fureur du soldat ; combien de victimes innocentes arrache-t-il d'entre les bras de la mort ? combien arrête-t-il de ces actions barbares, que ne demande plus la victoire, mais qu'inspire la seule cruauté ? apprenant aux Allemands à mêler la valeur, qui leur est commune avec nous, à l'humanité qui nous est propre.

De-là, le lendemain du combat de Steinquerque, il vient sur le champ de bataille, encore tout couvert de morts & de mourans ; fait transporter tous les blessés, sans distinction de François & d'ennemi ; assure à une infinité de malheureux, la vie ou le salut ; & force les ennemis mêmes de bénir, dans le Héros qui a su les vaincre, le Libérateur qui les sauve.

Et dès lors, vous accordiez, Seigneur,

aux larmes de tant d'infortunés qu'il ſauvoit, les graces & les miſéricordes qui lui préparoient le ſalut à lui-même.

En cela, Meſſieurs, ne croyez pas qu'il cherchât des applaudiſſemens & des éloges ; il ne faiſoit que ſe prêter aux mouvemens & à la bonté de ſon cœur.

Jamais Prince ne fut plus éloigné de l'oſtentation & de la fauſſe gloire. Simple, modeſte, ennemi des louanges, attentif à les mériter ; l'admiration de tous, toujours le même à ſes propres yeux ; ignorant preſque ſeul, comme Moïſe, la gloire & la lumiere qui brille autour de lui : nous l'avons vu donner à peine à ſon rang l'éclat extérieur que l'uſage y attache ; vivant parmi nous comme un citoyen ; accompagné de cette dignité toute ſeule qui ſuit par-tout les grands hommes : n'empruntant rien de l'appareil & du dehors, devant tout à lui-même ; plus grand lorſqu'il paroît tout ſeul, que tant d'autres ne le ſont, enflés de tout le faſte & de toute la pompe qui les environne.

Sa modeſtie prenoit ſa ſource dans la modération naturelle de ſon ame. On l'a vu en garde contre lui-même, ſe refuſer aux goûts les plus innocens ; à la curioſité même des peintures, où ſes infirmités auroient pu trouver un délaſſement ; & aux inſtances que lui fait là-deſſus la Princeſſe ſon épouſe, toujours attentive à ſoulager l'ennui de ſes maux, que répond-il ? *Qu'en ſe livrant à un goût, on s'accoutume à ſe*

livrer à tous les autres ; & qu'il faut savoir, ou ne pas tout desirer, ou se passer souvent de ce qu'on desire.

Ecoutez, vous à qui rien ne suffit, & dont les goûts bizarres & fastueux, ne servent qu'à rappeller tous les jours la bassesse de votre naissance, l'injustice de vos trésors, & les miseres publiques qui en sont en même temps, & le fruit & la source !

Et, caractere admirable, Messieurs ! dans toutes ces vertus, quelle égalité ! Ses grandes qualités ne se bornoient pas comme dans beaucoup d'autres, à quelques actions louables, mais rares, qui échappent du milieu d'une foule de vices, qui perdent tout leur mérite par le contraste, & qui sont plutôt des saillies que des vertus.

Toujours supérieur aux événemens, s'il n'avoit pas toujours la gloire du succès, il avoit du moins la gloire de paroître toujours plus grand que sa fortune. Les Couronnes manquées le laissent aussi tranquille que l'avoient trouvé les Couronnes offertes. Content de n'avoir rien à se reprocher sur les mesures que la sagesse fournit, il ne croyoit pas devoir se reprocher les succès dont la Providence toute seule décide. Sur le point décisif même des plus grandes affaires ; au milieu des agitations que l'esprit douteux de l'événement, & les vues différentes qui s'offrent, font naître dans l'ame : on auroit cru à le voir que tout étoit décidé, & sa tranquillité ne perd rien par l'incertitude des événemens, toujours

plus difficile à soutenir que l'événement même.

Oui, Messieurs, ce caractere de raison l'accompagnoit par-tout. Quelle habileté à ménager les esprits ! quelle dextérité à se concilier les intérêts les plus contraires ! quelle connoissance profonde des hommes ! quelles vues sur tout ce qui peut assurer le bonheur des peuples & des Etats ! quel fonds de modération sur les points même où la vivacité paroît le plus à sa place ! quelle sagesse dans l'enjouement même de la conversation la plus libre !

Mais ne seroit-ce point ici de ces images que l'Orateur ne peint que d'après lui-même ; qui expriment ce que le Héros auroit dû être ; mais qui ne représentent point ce qu'il a été ; & plus propres à rappeller ses défauts, qu'à servir à son éloge ?

Vous m'interrompez ici, Messieurs ; & je sens que ma précaution vous offense. Du milieu de cette assemblé auguste, une voix publique, formée par l'amour & par la douleur, s'éleve contre moi, & me reproche des louanges trop au-dessous de mon sujet, tandis que je parois craindre d'en donner d'excessives.

Et que manqueroit-il en effet à son Eloge, s'il eût été alors aussi agréable aux yeux de Dieu, qu'il étoit grand devant les hommes ?

Et quand je dis, devant les hommes, Messieurs, ne pensez pas, que se ménageant, comme tant d'autres, l'estime du

public, par les dehors de la modération & de la ſageſſe, il vînt ſe démentir dans l'enceinte des devoirs domeſtiques ; que laſſé de ſoutenir en public le perſonnage de grand homme, il vînt porter parmi les ſiens le chagrin de la contrainte, & s'y délaſſer, par des vices, des apparences de la vertu ?

S'il eut le premier caractere de ces hommes illuſtres, loués dans les livres ſaints, qui avoient été chacun dans leur ſiecle, l'ornement de la ſociété : *Pulchritudinis ſtudium habentes* ? il ne leur reſſembla pas moins par le ſecond, qui les avoit rendus comme les génies pacifiques & tutélaires de leurs propres Maiſons : *Pacificantes in domibus ſuis.*

Bon mari, bon pere, bon maître ; mais que de plaies vais-je r'ouvrir à la fois ! Et la Princeſſe déſolée, qu'un lien ſacré lui avoit unie, que le cœur lui unira toujours, ne ſent-elle pas aſſez la violence du coup ? & faut-il rappeller toute ſa douleur, en lui rappellant tout ce qu'elle a perdu ? Ainſi nous échappent, ô mon Dieu ! les objets les plus chers : ainſi finiſſent les liaiſons les plus tendres : ainſi tout ce qui nous promettoit le plus de bonheur, ſe tourne en amertume ; & hors l'eſpérance de la foi, ne nous laiſſe plus qu'un cher ſouvenir, qui en paroiſſant ſoulager notre douleur, en perpétue le deuil & la triſteſſe.

Le PRINCE DE CONTY, Meſſieurs, pouvoit dire de lui, comme le Roi David,

Pſ. 100. 2. 3. 4. *Qu'il avoit eu en partage un bon cœur, Qu'il marchoit au milieu de ſa Maiſon dans la paix & dans l'innocence.*

Quels égards pour la Princeſſe ſon épouſe dont la conduite & les vertus ont toujours honoré le rang ! Les plus petites attentions qui ſembloient devoir échapper à la ſupériorité de ſon génie, n'échappoient pas à la bonté de ſon cœur. Quelle tendreſſe pour les Princes ſes enfans ! Formant lui-même dans leur cœur ces premiers ſentimens d'honneur & d'élévation ſi dignes de leur naiſſance : devenant, pour ainſi dire, enfant avec eux, pour leur apprendre à devenir un jour ſages, grands, équitables, humains, modérés : en un mot, tout ce qu'il étoit lui-même. Vivant comme un homme privé au milieu de ſon auguſte famille ; reſpectant les liens de la Religion & de la nature, les doux titres de pere & de mari ; & ne connoiſſant pas cet uſage inſenſé, qui fait que la plupart des Grands ſemblent être nés ſeuls ſur la terre, croient que tout ce qui renverſe la premiere inſtitution de la nature, eſt un privilege de la grandeur, & regardent tout ce qui lie, comme un joug qui les deshonore.

Qu'il faut être né Grand pour ſoûtenir juſques dans ces devoirs obſcurs & domeſtiques, où l'homme ſe relâche toujours, & où l'humeur prend ſi aiſément la place de la vertu, un caractere toujours égal de grandeur & de ſageſſe.

Vous me prévenez ici, Maiſon affligée de

de ce Prince, & je pourrois en atteſter votre douleur : quel Maître le fut jamais moins, ou plutôt mérita mieux que lui de l'être ?

Les Grands croient que tout eſt fait pour eux, & que les autres hommes ne ſont nés que pour porter le poids, ou de leur orgueil, ou de leurs caprices. Le PRINCE DE CONTY n'exerçoit ſon autorité que ſur lui-même. Quel fond de bonté & de douceur envers les ſiens ! n'exigeant preſque rien pour lui ; ne comptant point leurs fautes dès qu'il en ſouffroit tout ſeul ; aimant mieux quelquefois ſouffrir de leur peu d'habileté, que de contriſter leur tendreſſe ; jamais d'humeur, jamais un de ces momens de vivacité qui ait pu marquer que ſa grande ame étoit ſortie de ſon aſſiette naturelle : pouſſant même ſi loin la bonté, que l'affection toute ſeule des ſiens prévenoit l'abus qu'ils en auroient pu faire : paroiſſant leur ami plutôt que leur maître : les quittant de ces devoirs rigoureux qu'on donne à l'uſage bien plus qu'au beſoin : les regardant comme les compagnons de ſa fortune, & non pas comme les jouets ou les miniſtres de ſes humeurs ou de ſes paſſions ; & faiſant voir, choſe rare ! que les Grands peuvent trouver des amis, même parmi ceux qui les ſervent.

Voilà cet homme ſage, l'amour des peuples, le modele des Princes, la joie des ſiens, l'admiration de tous. Achevez, Seigneur, en lui votre ouvrage : couronnez

vos dons : ranimez ces vertus humaines, ces os arides, par un ſouffle de vie : faites ſuccéder à la beauté de ces feuilles ſtériles, des fruits d'immortalité : conduiſez ce jour de l'homme juſques au jour parfait de la grace : formez de tous ces tréſors de l'Egypte, un tabernacle à votre gloire : ne perdez pas la ſageſſe du Sage ; mais donnez-lui la foi des humbles & des petits.

Il fut donc un des hommes les plus accomplis dans la vie civile : *Et honorem apud ſeniores juvenis.* Ajoutons le dernier trait. Il fut encore un des plus éclairés par la ſingularité des connoiſſances & la ſupériorité des lumieres : *Acutus inveniar in judicio : in conſpectu potentium admirabilis ero, & habebo immortalitatem ;* non-ſeulement un Héros & un Sage, mais encore un eſprit ſupérieur & univerſel.

III. PARTIE

LA ſcience & la lumiere dans un Prince, eſt preſque toujours l'écueil de ſa gloire ou de ſa religion.

Selon le monde, elle l'engage d'ordinaire en des recherches vaines & frivoles, étrangeres aux devoirs & à l'élévation de ſon état, qui peuvent éclairer l'homme, mais qui n'inſtruiſent pas le Prince.

Devant Dieu, elle l'enfle, elle l'égare, & n'éclaire ſouvent ſa raiſon qu'aux dépens de ſa foi.

Or admirez, Meſſieurs, dans les connoiſſances rares du PRINCE DE CONTY, deux avantages, marqués d'abord dans

mon texte, & fort oppoſés à ces deux écueils.

Le bruit de ſa ſcience & de ſes lumieres lui attirent des extrêmités de la terre, non pas une Reine étrangere, mais les vœux d'un Royaume entier. Les Grands & les Puiſſans de Pologne, frappés des merveilles que la renommée répand de lui en tous lieux, lui offrent à l'envi une Couronne, qui a toujours été le prix de la valeur & du mérite : *In conſpectu potentium admirabilis ero.*

Et à ce premier fruit de ces lumieres, ajoutez-en un autre ; c'eſt le gage de la couronne d'immortalité par ſon retour à Dieu au lit de la mort : *Et habebo immortalitatem.*

Oui, Meſſieurs, quelle étendue de connoiſſances dans le PRINCE DE CONTY ! On eût dit qu'il étoit de toutes ſortes de profeſſions : Guerre, Belles-Lettres, Hiſtoire, Politique, Juriſprudence, Phyſique, Théologie même ; il ſembloit qu'il ne ſe fût appliqué qu'à chacune de ces ſciences, ſelon les différens hommes qu'il entretenoit ; & en l'entendant, on s'écrioit encore, comme autrefois ſur ce Prince le plus ſage & le plus éclairé de l'Orient :

» Quelle abondance de lumiere & d'éru-
» dition dans votre jeuneſſe ! La ſcience &
» la ſageſſe coulent de votre bouche com-
» me les eaux d'un fleuve majeſtueux : les
» lumieres de votre ame ont ſondé tous les
» ſecrets de la terre ; & dans cette gloire

» pacifique, vous avez été les délices des » peuples, comme la gloire des armes » vous en avoit rendu l'admiration & le » soutien : *Quemadmodum eruditus es in juventute tuâ ! & impletus es, quasi flumen, sapientiâ ; & terram retexit anima tua.... & dilectus es in pace tua.*

Eccl. 47. 15. 16. 17.

Et dans ces lectures immenses, remarquez deux abus évités. Point de goût pour ces Livres frivoles, qui ne sont que le délassement de l'oisiveté, & qui corrompent le cœur sans instruire la raison.

Un grand goût pour les Livres saints ; beaucoup de respect pour les vérités de la foi.

Dans le temps même, ô mon Dieu ! qu'il ne goûtoit pas encore combien vous êtes doux, il avouoit que vous êtes le Saint & le Véritable : sa raison respectoit les bornes de la foi, tandis qu'il en oublioit les devoirs : sa bouche rendoit hommage à la vérité de vos Mysteres, lors même que son cœur étoit encore loin de vous : il ne trouvoit dans ses grandes lumieres que les motifs de sa soumission ; & s'il n'aimoit pas encore la vérité qui délivre, du moins il avoit toujours offert un respect religieux à la vérité qui soumet & qui captive.

Dois-je le dire ici, Messieurs ? dans un siecle, où la Religion est devenue le jouet, ou de la débauche, ou d'une fausse science ; dans un siecle, où l'impiété est comme la premiere preuve du bel esprit ; dans un siecle, où croire encore en Dieu, est pres-

que la honte, ou de la raiſon, ou du courage : dans un ſiecle, où pour n'être pas confondu avec le vulgaire, il faut ſe donner l'affreuſe diſtinction de l'incrédulité : dans un ſiecle enfin, où tant d'hommes ſuperficiels blaſphêment ce qu'ils ignorent ; ſe croient plus habiles à meſure qu'ils ſont plus téméraires ; apprennent à douter de la Religion avant de la connoître ; s'érigent en docteurs de l'impiété avant que d'avoir été les diſciples de la foi ; & s'élevent contre la ſcience de Dieu, ſans avoir même celle des hommes.

Au milieu de ces abus, la foi du PRINCE DE CONTY, ſi ſupérieure en lumieres & en connoiſſances, honore la vérité de la Religion. Ce grand génie n'eſt plus qu'un humble fidelle devant la majeſté de celui qui peſe les eſprits, & *qui regarde les ſcrutateurs de ſes ſecrets comme s'ils n'étoient pas.* Sa curioſité ne va qu'à ſe convaincre, que la raiſon ne ſauroit aller à tout ; que l'homme ne connoît des voies de Dieu, que ce que Dieu en a voulu révéler à l'homme ; que le point fixe de nos lumieres, c'eſt la foi ; qu'on retrouve en ſecouant le joug, les mêmes abymes & les mêmes incertitudes que dans la ſoumiſſion ; que les dogmes de l'impiété n'ont rien de plus clair & de plus intelligible, que les myſteres de la Religion ; & qu'en refuſant de croire, on perd la foi, ſans que la raiſon y gagne & s'éclairciſſe. *Iſ.* 40. 23.

Sentimens dont ce grand Prince ne s'eſt jamais départi.

Mais à tant de valeur, tant de sageſſe, tant de religion, tant de lumieres, que manquoit-il, Meſſieurs ? qu'une Couronne. Content du rang que lui donnoit ſa naiſſance, le PRINCE DE CONTY ne l'avoit jamais deſirée. La gloire de tenir par le Sang au premier Trône du monde ; le zele qui le lioit au Roi encore plus que le Sang ; le plaiſir de vivre ſous ſes yeux, & d'obéir à ſes ordres ; c'eſt là que fixé par ſon cœur, il avoit toujours borné ſon ambition : & comme cette Princeſſe dans l'Ecriture, qui préféroit à la royauté la condition des ſerviteurs de Salomon, il trouvoit encore plus glorieux d'être des premiers ſujets de Louis, que Roi d'une Nation étrangere : *Beati ſervi tui, qui ſtant coram te ſemper !*

3. *Reg.* 10. 8.

Mais enfin ! la Pologne l'envie à la France. Son Trône vacant par la mort d'un Roi qui avoit été la terreur des Infidelles, redemande un Prince du ſang de nos Rois. La grande réputation du PRINCE DE CONTY eſt la ſeule intrigue qui lui gagne d'abord tous les ſuffrages.

Il falloit, à une Nation guerriere, un Prince belliqueux ; à une Nation libre, un Prince ſage & modéré ; à une Nation zélée pour la foi, un Prince éclaire & religieux, qui sût en même temps reſpecter la foi & la défendre ; à une Nation qui ſe donne elle-même ſes Rois, un Prince, que l'eſtime générale eût appellé à la royauté ; que l'amour eût fait régner, & qui eût regardé ſes ſujets comme ſes bienfaiteurs ;

enfin à une Nation presque toujours divisée par des fonctions domestiques, un Prince d'un génie supérieur, habile dans l'art de connoître les hommes & de les gouverner; qui sût ménager les esprits, concilier les intérêts, & réunir à la défense de la Patrie, les passions elles-mêmes qui la déchirent.

Peuple heureux ! si Dieu, qui dispose des Rois & des Royaumes, ne l'eût refusé dans sa colere à tes premiers vœux; ou plutôt, si toi-même, tu n'eusses conjuré contre ton propre bonheur, tes jours couleroient dans la paix, dans l'abondance & dans la gloire : tes loix seroient encore ta force & ton soutien : sur tes autels ne s'offriroient que des sacrifices de joie & d'actions de graces : les malheurs des régnes précédens seroient oubliés : tes nouvelles conquêtes iroient encore plus loin que tes pertes passées, & ta valeur ne seroit redoutable qu'à tes voisins.

Mais une faction ennemie des loix, de la Religion & de la liberté, s'éleve : des suffrages séditieux traversent une élection légitime; les droits les plus sacrés sont violés; les loix cedent à la force; un vil intérêt prévaut sur la gloire de la Nation, sur le bonheur de la Patrie, sur les intérêts mêmes de la foi. Un nouveau Jéroboam divise les Tributs, s'assied sur un Trône usurpé; & sous les apparences du culte saint, il porte au milieu de l'héritage du Seigneur, un culte profane. Le Roi que Dieu avoit choisi, est rejetté : il ne fait

que le montrer dans son indignation à la Pologne : il en retire avec lui sa protection & ses miséricordes ; & le même malheur qui l'éloigne de cette terre ingrate, est pour elle le signal & la source de tous ses malheurs.

Quel spectacle de désolation & d'horreur offre-t-elle à toute l'Europe ! L'esprit de discorde & de fureur souffle la guerre & la dissension parmi les Citoyens : la valeur de sa Nation se tourne contre elle-même : l'idole qu'elle avoit élevée sur le Trône en est renversée : sa Couronne devient le jouet des peuples & des Rois : ses villes la proie de ses alliés & de ses ennemis. *Elle donne la main aux Assyriens* : le Moscovite appellé court venger, sur ceux mêmes qui l'appellent, ses anciennes pertes ; un peuple qu'elle avoit toujours regardé comme *son esclave*, *devient son tyran*. Ses autels sont renversés ; ses Prêtres arrachés du Sanctuaire, & menés en servitude ; ses Vierges deshonorées ; *ses Princes, comme des brebis timides, marchent sans force & sans valeur devant celui qui les poursuit* ; ses campagnes inondées de sang, refusent la nourriture à son peuple ; *au-dehors le glaive, la mort au-dedans*. Le Seigneur qui les frappe ne se lasse point : il répand d'une main une coupe de venin & de mortalité, & tient élevé de l'autre le glaive de la guerre & de la vengeance : tous les fléaux de sa colere tombent à la fois sur cette terre infortunée : toutes *ses voies pleurent*, & ne sont

Jerem. orat. ℣. 6.

Ibid. ℣. 2.

Thren. 1. 6.

Ibid. ℣. 20.

plus qu'une triſte ſolitude ; & au milieu de tant de calamités, la fureur de ſes Citoyens n'eſt pas encore aſſouvie. La main qui les frappe & qui les terraſſe, ne les déſarme point : ils achevent de venger ſur eux-mêmes la juſtice de Dieu : la ruine de la Patrie ne peut être la fin de leurs diſſenſions & de leurs querelles ; & accablés de tant de pertes, ils veulent encore périr de leurs propres mains.

Grand Dieu ! frappez-vous donc pour perdre, & non pas pour corriger ? ne vous ſouviendrez-vous pas d'Abraham & de Jacob ? n'oublierez-vous pas enfin les péchés des enfans en faveur de la piété de leurs peres ? les Hedwiges & les Caſimirs, tant de ſaints Rois qui ont portés cette Couronne, & qui ont vengé la gloire de votre Nom, ne feront-ils pas tomber de vos mains le glaive de la vengeance ? *Avez-vous mis devant vous juſques à la fin un nuage d'indignation, afin que les prieres & les gémiſſemens de cette Egliſe déſolée, ne montent pas juſques à votre Trône ?* & ſes malheurs ne vous toucheront-ils pas encore plus que ſes crimes ? *Thren.* 3. 44.

Voyez, peuple & conſidérez les maux que le Seigneur a faits parmi vous. *Vous avez rejetté ſon Roi & ſon Chriſt :* vous avez éloigné celui que vous aviez appellé ; & le Seigneur vous a rejetté ; & vos Rois ſont devenus en même temps, & votre punition & votre crime. *Pſ.* 83. 29.

Mais quoi, Meſſieurs ! les jugemens de

Dieu se déclarent. Il ne vouloit donner au PRINCE DE CONTY que la gloire de la royauté, & d'une couronne terrestre, & le préparer à une couronne immortelle.

Jerem. 9. 23. Car enfin, *que le Héros*, dit le Prophete, *ne se glorifie pas de sa valeur ; que le Sage ne mette pas une vaine confiance dans sa sagesse ; que celui qui est riche en esprit & en connoissance, ne s'éleve pas des richesses de sa science & de sa lumiere.* Talens éclatans que Dieu donne, & qui presque toujours éloignent de Dieu ; sources de perdition, si Dieu qui en est l'auteur, n'en est la fin, & n'en regle l'usage ; si vous connoître & vous aimer, ô mon Dieu ! ne donne le prix à tout le reste.

Nous touchons enfin au moment où le PRINCE DE CONTY goûta ces grandes vérités. Moment heureux pour lui ! terrible pour la France, qui le pleure ; pour les siens, qui semblent le rappeller par leurs cris du fond de ce tombeau ; pour une Princesse désolée, qui le redemande ; pour ses amis, qui le perdent, (si on doit compter pour perdu celui que Dieu a sauvé.) Et que me reste-t-il ici, après que ses talens glorieux l'ont conduit presque sur le Trône, que de vous montrer l'usage qu'il en a fait pour le Ciel ?

De longues infirmités lui montroient de loin le jour du Seigneur, & nous préparoient à sa perte. Mais les ressources de l'âge, le succès des remedes, ou plutôt nos desirs, rassuroient nos frayeurs. Vaines

eſpérances des hommes ! Les momens de Dieu ne ſont jamais les nôtres : le coup eſt frappé ; la mort que nous croyons encore loin, paroît à la porte, & la lumiere d'Iſraël eſt ſur le point de s'éteindre

Quelle conſternation répandue dans le public avec cette triſte nouvelle ! Perſonne ne s'en fie au bruit commun : on veut voir de ſes yeux & entendre de ſes oreilles ; tout vient en foule s'en inſtruire, & tout le publie par ſa douleur ; le peuple lui-même, qui d'ordinaire ne ſent que ſes propres pertes, eſt ſenſible à celle qui nous menace. Que d'offrandes portées aux pieds des autels, pour demander le retour d'une ſanté ſi précieuſe ! Chacun croit aller donner en ſecret cette pieuſe conſolation à ſa douleur ; & il trouve dans le Temple ſes larmes & ſes oblations, mêlées avec les larmes & les oblations publiques.

Vous parûtes, grand Dieu ! vous laiſſer fléchir à nos vœux. Le mort s'éloigna ; nos craintes ſe changerent en eſpérances. Mais vos ordres ne changent point : cette lueur paſſagere qui nous montroit la vie, tourne tout d'un coup vers le tombeau : vos deſſeins éternels s'accompliſſent, & le coup ſuſpendu ne trompe notre eſpoir, que pour nous faire encore mieux ſentir la douleur de ſa perte.

Qu'attendez-vous ici ; Meſſieurs, de ce Héros, de ce Sage, de ce grand eſprit ? Une pénitence où ſe trouvoit tous ſes caracteres ; conſtante, ſage, éclairée : les

mêmes voies qui l'avoient conduit à la gloire, le conduiſent au ſalut.

Il eſt vrai, ce Héros ne regarde pas la mort d'un œil fier & tranquille. Car, ô mon Dieu ! le vaſe de terre, peut-il encore s'énorgueillir ſous la main toute-puiſſante qui va tomber ſur lui & le briſer ? Et qu'eſt-ce que l'intrépidité de l'homme à la mort ? qu'une lâcheté de déſeſpoir, qui n'ayant pas la force de porter la crainte de vos jugemens, trouve plus aiſé de les mépriſer ; & n'oſant eſpérer le ſalut, ſe fait un honneur affreux de ſe perdre ?

LE PRINCE DE CONTY laiſſe paroître comme le Roi Ezéchias, quand on vient lui annoncer de la part de Dieu, *Vous mourrez*, ces ſentimens de trouble & de crainte, que tout homme doit à la nature & à la vérité ; & tout Chrétien à la foi des jugemens à venir. Il ne veut ni impoſer aux autres, ni s'en impoſer à ſoi-même, ni ſe prêter une fauſſe vertu, ni ſe déguiſer ſes propres miſeres.

Mais attendez. La foi opere la crainte ; & la crainte opére l'amour, la réſignation & le ſalut. Dieu prend la place de l'homme dans ſon cœur ; & qu'on eſt grand quand on l'eſt avec Dieu !

Dès ce moment, ſon œil fixé dans l'éternité ne le perd pas de vue. Le monde s'évanouit. Ce monde, qui aux yeux des paſſions eſt tout, n'eſt plus rien aux yeux de la foi. Nul regret à la vie, hors l'uſage peu chrétien qu'il en a pu faire : nul retour

vers l'Egypte, hors le ſouvenir des miſéricordes du Seigneur qui l'ont délivré de ſon joug. Environné de Miniſtres ſaints, il marche comme le Tabernacle d'Iſraël, d'un pas majeſtueux vers la terre de promeſſe ; & la manne ſacrée & le pain des Anges qu'il a reçu, (mais avec quelle élévation de foi ! quelle tendreſſe de piété !) il le porte au-dedans de lui, & y trouve toute ſa conſolation & toute ſa force.

Au milieu des douleurs les plus aigues, le corps exténué, & qui dépérit à chaque inſtant par la violence des maux & des remedes, il refuſe même à ſes ſouffrances ces plaintes innocentes qui ſemblent le ſoulager. Et ce n'eſt pas ici une conſtance de Philoſophie ; une oſtentation, plutôt qu'une vertu : il ne donne rien aux ſpectateurs, vous l'avez vu ; tout eſt pour Dieu ; toujours dans le vrai ; effrayé quand il faut ; conſtant quand Dieu le demande : c'eſt la force de la foi ; c'eſt la patience des Saints ; c'eſt l'humiliation de la pénitence. Et c'eſt ainſi, ô mon Dieu ! que ceux qui eſpérent en vous, changent de valeur & de force : *Qui eſperant in Domino mutabunt fortitudinem.* *Iſ.* 40. 51.

Voilà le Héros que forme la grace : voici le ſage. Il appelle au ſecours de ſa foibleſſe, la derniere force du Chrétien ; la grace de l'Onction ſainte. On n'a pas beſoin de ces timides ménagemens, qui ſemblent ne propoſer au mourant les remedes de la foi, que comme le déſeſpoir de

ſes maux ; & de peur de lui rapprocher les horreurs de la mort, n'oſent lui montrer les ſecours de l'immortalité, & les ſources d'une vie meilleure. Le ſang de l'Agneau, qui coule par ces canaux ſacrés, loin de l'effrayer, fait ſa plus ferme eſpérance : il plonge avec une foi vive, les plaies de ſon cœur dans ce bain vivifiant. *Vous le laverez Seigneur, & vous renouvellerez ſa jeuneſſe comme celle de l'aigle.*

Pſ. 110. 1.

Les devoirs de la piété remplis, il n'oublie pas ceux de l'amitié, de la reconnoiſſance & de la nature. Il donne à ſes amis les dernieres marques de ſa confiance & de ſa tendreſſe : il parle en pere à des domeſtiques, qu'il a toujours aimés comme ſes enfans : il charge un Prince pieux & illuſtre, de porter aux pieds du Roi les ſentimens de reſpect, d'attachement, de fidélité dans leſquels il a toujours vécu : enfin le Prince ſon fils eſt appellé.

» Mon fils, lui dit-il, je voudrois vous » avoir donné de meilleurs exemples ; & » j'eſpére que ſi Dieu m'avoit conſervé la » vie, je vous en aurois donné. Souvenez-vous toujours qu'il faut ſervir Dieu, » lui être fidelle & au Roi ; & vivre en » honnête homme & en bon Chrétien, » pour attirer les bénédictions du Ciel.

Puiſſent ces dernieres inſtructions ne s'effacer jamais de votre cœur, Prince, la ſeule eſpérance de votre auguſte nom, & former en vous avec les qualités héroïques d'un pere, dont la vie a illuſtré notre ſie-

cle, les sentimens & les vertus qui ont sanctifié sa mort !

Enfin tous les soins, toutes les créatures s'éloignent : il demeure seul avec Dieu. Et c'est ici où toutes ses lumieres se réunissent ; où sa grande ame se dégage de plus en plus des sens ; où la majesté du Dieu, qui est proche & qui paroît, l'éclaire, le remplit, l'éleve au-dessus d'elle-même.

La voie des justes est comme une lumiere qui va toujours croissant jusqu'au jour parfait de l'éternité. Ce n'est plus la foi qui souffre avec résignation ; c'est l'amour qui aime à souffrir. « Seigneur, dit-il sans cesse au milieu de ses douleurs, » appésantissez » votre main, redoublez vos coups, bri- » sez-moi, brûlez, coupez, détruisez ce » corps de péché ; je le livre à votre jus- » tice ; réservez vos miséricordes pour » mon ame : perdez-moi dans le temps, & » me sauvez dans l'éternité. *Prov.* 4. 18.

Ce n'est plus la terreur des jugemens de Dieu qui le saisit & qui le trouble ; c'est l'excès de sa charité pour les hommes qui le calme & qui le console. Et lorsque le Ministre sage & éclairé, qui étudie les opérations de la grace dans son ame, lui renouvelle ce sentiment par les paroles de l'Apôtre : *Dieu qui est riche en miséricorde, poussé par l'amour extrême dont il nous a aimés lorsque nous étions morts par nos péchés, nous a rendus la vie en* JESUS-CHRIST, *ressuscités avec lui, & fait asseoir dans le Ciel :* sa bouche mourante peut à *Ephes.* 2. 4. 5. 6.

peine ſuffire au tranſport de ſa foi & de ſa religion : *Voilà*, s'écrie-t-il, *le fondement de toutes nos eſpérances.*

Un moment après, profondément touché de l'oubli de Dieu, dans lequel vivent preſque tous les hommes, & ſe tournant vers le Miniſtre ſacré : « Si l'on pouvoit » comprendre, ajoute-t-il, l'état où l'on » ſe trouve dans ces derniers momens, on » verroit bien qu'il n'y a de reſſource pour » l'homme que dans la Religion.

A ces mots, la langue ſe refuſe à la foi qui l'anime ; les forces manquent ; la parole ceſſe ; mais ſon cœur parle toujours à Dieu ; mais ſon ame plus pure & plus libre, à meſure que le corps terreſtre qui l'appéſantit ſe diſſoud, l'invoque, l'appelle, le ſupplie, l'adore, le loue, le poſſede déjà, & ne meurt que pour aller vivre éternellement avec lui. Grand Dieu ! ſera-t-elle fruſtrée de ſon deſir ? Vous refuſerez-vous à la brebis qui revient, vous qui courez après celle qui s'égare ? Tant de dons & de lumieres, dont vous aviez orné cette grande ame, n'iront-elles pas ſe réunir à leur ſource ? tant de larmes verſées ſur ces cheres cendres, n'acheveront-elles pas de les purifier ? Les gémiſſemens de ſa foi & de ſa pénitence, ſeront-ils montés en vain devant votre Trône ? Le ſang de l'Agneau qui crie vers vous, & qui coule ſur l'autel par les mains d'un Pontife fidelle, * ne ſe fera-t-il pas entendre ? ne

* *M. de la Barchére, Archevêque de Narbonne.*

vous ſolliciterez-vous pas vous-même en ſa faveur. Vous le ſauverez, grand Dieu ! vos promeſſes s'accompliront, & ſon eſpérance ne ſera pas confondue.

Ecoutez, Grands, & inſtruiſez-vous. Tout ce que le monde a le plus admiré, les victoires, les talens, le nom, la ſageſſe, les lumieres ; qu'on le trouve vain & frivole au lit de la mort ! que la vie la plus glorieuſe devant les hommes, la plus remplie de grands événemens, paroît alors vuide ſans Dieu, & digne d'un éternel oubli ! qu'on découvre de folie dans la ſageſſe qui ne nous a pas conduit au ſalut ! qu'on mépriſe les lumieres & les connoiſſances qui n'ont pas donné la ſcience des Saints ! Dieu paroît tout alors, & l'homme ſans Dieu ne paroît plus rien : il ne tient à l'éternité que par lui, par la foi, par la grace. Le rang, les conquêtes, la réputation, les talens, les titres ne lient qu'au temps, à un nuage qui ſe diſſipe ; au fleuve qui court rapidement ſe perdre dans l'abyme éternel. Son nom peut paſſer dans les hiſtoires : on peut graver ſes actions ſur le marbre & ſur l'airain. *Les noms de ceux qui vous oublient, ô mon Dieu ! ne ſont écrits que ſur la pouſſiere* : un ſouffle léger va les effacer : *Recedentes à te in terra ſcribentur.* *Jerem. 17. 13.*

L'immortalité n'eſt que pour le Juſte : les noms ſeuls écrits dans le Livre de vie, ne périront pas. Tout ce qui ne tient qu'au monde paſſera avec le monde ; vous ſeul, ô mon Dieu ! demeurerez toujours. Heu-

reux donc l'homme qui ne s'attache qu'à vous ſeul ; qui n'aime que ce qu'il doit toujours aimer ; qui ne veut jouir que de ce qu'il peut toujours poſſéder ; qui ne s'appuye que ſur ce qui ne peut manquer : *qui n'a pas reçu ſon ame en vain* ; qui ne vit pas au hazard ; & qui des jours de ſa vie mortelle, ſe forme inſenſiblement le jour de l'éternité.

Pſ. 23. 8.

Ainſi ſoit-il.

ORAISON FUNEBRE
DE MONSEIGNEUR
LOUIS, DAUPHIN.

Prononcée dans la ſainte Chapelle de Paris.

Erunt accepta opera mea .... & ero dignus ſedium patris mei.

Je plairai à votre peuple par la douceur de ma conduite ; & je ſerai digne du Trône de mon Pere. Sap. 9. 12.

AINSI jugeoient les Grands & le peuple : ainſi eſpéroient-ils de TRÉS-HAUT, TRÉS-PUISSANT ET TRÉS-EXCELLENT PRINCE, MONSEIGNEUR LOUIS, DAUPHIN. Nos jugemens étoient juſtes : ce n'étoit ni l'intérêt, ni l'adulation, ni la crainte : c'eſt l'amour qui les avoit formés. Nos eſpérances étoient bien fondées : le préſent nous répondoit de l'avenir ; & tout

ce que nous avons vu d'humain & de bienfaisant dans sa vie privée, nous faisoit par avance l'histoire de son regne.

Mais, ô Dieu! vous nous l'aviez donné, & vous nous l'avez ôté : vous l'aviez accordé à nos vœux : vous le refusez à nos crimes : vous l'aviez formé pour le bonheur de la France ; vous le retirez pour nous punir. *Vous emporterez comme un tourbillon ce qui nous étoit si cher : sa vie a passé comme un nuage* ; & sa mort confond nos jugemens, renverse nos espérances ; mais changera-t-elle notre cœur ?

Job. 30. 15.

Quels fléaux réservés dans les trésors de sa colere, pour instruire & châtier les hommes, Dieu peut-il donc encore faire tomber sur son peuple ? *Nous attendions la paix* : le Roi sacrifioit sa gloire, ses intérêts, sa tendresse à nos desirs : *il étoit pacifique avec ceux qui haïssoient la paix ;* elle s'éloigne encore de nous ; *& voilà encore la fureur & la guerre.* Nos champs ont gémi dans une longue stérilité : la maladie & la mort ont répandu le deuil dans nos villes : nous avons vu tomber les cedres même du Liban. Trois Princes du Sang royal, * dans l'intervalle presque d'une année, ont été enlevés à la France, qui les pleure encore ; à leurs augustes enfans, à leurs épouses désolées ; & en rendant des devoirs lugubres & religieux à leur mémoire, nous vous avons annoncé les jugemens du Seigneur & la vanité des

Jerem. 14. 19. *Ps.* 199. 7.

* *M. le Prince, M. le Prince de Conty, M. le Duc*

choſes humaines. Enfin le Fils & l'héritier lui-même vient d'être frappé. Les châtimens de Dieu vont en augmentant comme nos crimes. Mes Freres, quand arrêterons-nous donc ſon bras levé ſur nous ?

Le peuple infidelle s'énorgueillit au milieu de ſes ſuccès : * il chante des chants de joie & de victoire : & la France, la portion la plus pure de l'Egliſe ; la région de la vérité & de la lumiere ; une Nation choiſie, dont le Roi, ſelon le cœur de Dieu, a ôté tous les hauts lieux & tous les autels étrangers : la France gémit, ſon Prince lui eſt enlevé, & le Seigneur ſemble avoir oublié ſes anciennes miſéricordes.

Qu'avons-nous donc fait ? & comment cette déſolation eſt-elle arrivée en Iſraël ? Nous avons abandonné le Seigneur, & il nous a affligés. Nous ne ſommes pas retournés à lui dans notre affliction, & le Prince a été ôté du milieu du peuple. Dieu nous frappera-t-il donc toujours en vain ? Ses coups portent à faux, ſi en nous affligeant, ils ne nous corrigent pas. Et que nous prépare-t-il, ſi ce dernier malheur eſt encore pour nous une leçon inutile ?

Viendrons-nous toujours dans ces pompes lugubres, avec le langage de la douleur, n'attendre, comme ces enfans de l'Evangile, de ceux qui nous écoutent, que des larmes qui ne ſont qu'un jeu & un amuſement puérile ? Tournerons-nous en ſpectacle nos propres malheurs ? & la le-

* *Bataille d'Hoctet.*

çon la plus terrible de la foi, ne ſera-t-elle jamais pour nous qu'une vaine cérémonie ?

A la vue de ce tombeau, où toute la grandeur humaine eſt devenue cendre & pouſſiere, nos jugemens & nos eſpérances ſur les choſes d'ici-bas, ſont-elles encore les mêmes ?

La mort nous enleve un Prince doux & bienfaiſant ; nous le jugions digne du trône des Rois ſes ancêtres ; nous en eſpérions des jours tranquilles & fortunés : voilà le ſujet de nos larmes. La mort confond nos jugemens, nos eſpérances, & ne change point notre cœur : voilà le ſujet de nos inſtructions.

Rendons-nous utile notre douleur : mêlons les réflexions de la foi avec les larmes de la nature & de la tendreſſe ; & en offrant les prieres de l'Egliſe, & le ſacrifice d'expiation, pour ces cendres cheres & auguſtes, détrompons-nous de l'erreur de nos jugemens & de la vanité de nos eſpérances. C'eſt-à-dire, jugeons enfin que tout ce qui paſſe n'eſt rien, & ne trouvons digne de notre eſpérance que ce qui ne paſſe point.

I. PARTIE

LEs hommes parlent tous les jours ſur le néant des choſes humaines, le langage de la foi & de la vérité ; & ils n'en ſuivent pas moins les voies de la vanité & du menſonge. Nous diſons ſans ceſſe que le monde n'eſt rien ; & nous ne vivons que pour le monde. Sages ſeulement dans les diſcours ;

insensés dans les œuvres. Philosophes dans l'inutilité des conversations ; peuple dans tout le cours de notre conduite. Toujours éloquens à décrier le monde, toujours plus vifs à l'aimer. Nous fléchissons le genou avec la multitude, devant l'idole que nous venions de fouler aux pieds ; & à nos mépris succedent bientôt de nouveaux hommes.

Ce qui paroît grand aux yeux du monde, est toujours grand pour nous : ce qu'il appelle bonheur, est la seule félicité où notre cœur aspire ; ce qu'il vante, est la seule gloire qui nous touche. Ouvrons enfin les yeux ; & que cette cérémonie de religion & de tristesse, confonde la vanité de nos jugemens, & nous rappelle de l'erreur des sens aux lumieres de la foi.

Tout ce que le monde a de plus grand paroissoit rassemblé dans le Prince que nous pleurons. Une naissance qui efface l'éclat de toutes les généalogies de l'univers : un nom au-dessus de tous les autres noms : un sang qui prend sa premiere source dans le trône, & qui coule sans interruption depuis tant de siecles, & par tant de Souverains : une Maison auguste qui a vu naître toutes les autres ; qui a donné naissance à nos histoires ; qui compte parmi ses titres domestiques, tous les monumens qui nous restent des regnes les plus éloignés ; & qui seule demeurée depuis le commencement, au milieu du débris de tant de Maisons souveraines qui ont péri,

ſemble être, comme celle de Noé, la ſeule dépoſitaire de toute la gloire des ſiecles paſſés, & de la premiere alliance que le Seigneur fit avec nos peres : *Teſtamenta ſæculi poſita ſunt apud illum.*

Eccl. 44. 19.

Tel étoit LOUIS, DAUPHIN ; l'enfant de tant de Rois, l'héritier de la gloire de tant de ſiecles ; ajoutez encore, le fils de Louis le Grand.

Les Pyrenées venoient de voir finir, par un Traité glorieux, une guerre encore plus glorieuſe à la Nation : *les montagnes avoient reçu la paix pour le peuple.*

Pſ. 71. 3.

L'Eſpagne ſe conſoloit de ſes pertes, en donnant à Louis une Princeſſe pieuſe, qui venoit partager avec lui ſon trône & ſes victoires. La France ſortie des troubles inſéparables d'une longue minorité, voyoit croître, avec le Roi, ſes eſpérances & ſa gloire. Nos troupes aguerries par nos propres diſſenſions : de grands Généraux formés, & en combattant même contre la patrie, devenus des chefs conſommés pour la défendre ; les finances rétablies par les ſoins d'un Miniſtre habile ; la licence changée en regle ; les anciennes maximes preſque oubliées, rappellées à leur premier eſprit ; les arts déchus dans la foibleſſe du gouvernement, reprenant avec lui leur éclat & leur vigueur ? les Lettres que nos troubles & nos malheurs avoient comme bannies, rétablies en honneur pour publier nos victoires ; ces hommes uniques, dont les ouvrages ſeront de tous les temps, & qui juſques-

juſques-là n'avoient paru que ſucceſſivement de ſiecle en ſiecle, ou de régne en régne parmi nous, devenus communs, & ſe preſſant, pour ainſi dire, de naître tous à la fois ſous un régne déjà ſi glorieux; l'Etat, comme le Roi, dans une jeuneſſe vive & floriſſante.

Au milieu de tant de proſpérités, le DAUPHIN eſt donné à la France; l'objet des vœux publics, le gage du bonheur des peuples, l'eſpérance de la Monarchie, le lien de la ſucceſſion royale, l'Enfant de la gloire & de la magnificence.

Nos ſuccès croiſſent avec lui : ſes jours ne ſont plus comptés que par les victoires d'un Pere triomphant : chaque ſaiſon vient mettre aux pieds de ſon berceau royal des trophées & des dépouilles : les merveilles ſe multiplient; l'abondance embellit le dedans du Royaume, tandis que la valeur en recule les frontieres : la pompe des Maiſons Royales répond à la grandeur du Roi : de ſuperbes édifices ſortent en un inſtant, comme par enchantement, du ſein de la terre; l'ouvrage de pluſieurs ſiecles devient l'ouvrage de quelques mois : la ſtérilité des lieux ſe tourne en ornement : & le Roi de retour de ſes Campagnes, après avoir vaincu ſes ennemis, vient ſe délaſſer chez lui à vaincre encore la nature. Ce ſont les bienfaits de Dieu que nous rappellons; & ſi nous les euſſions toujours regardés comme tels, peut-être en jouirions-nous encore.

Cependant ſortoit de l'enfance l'héritier

de tant de grandeur : un naturel heureux commençoit à se montrer : les qualités héroïques du Roi, la piété de la Reine, formoient déjà ce mêlange de douceur & de majesté, qui fit toujours son caractere, & ces belles espérances, qui n'attendoient plus que le secours des maîtres.

Mais quel soin que celui d'être chargé de former la jeunesse des Souverains ; de jetter dans ces ames destinées au trône, les premieres semences du bonheur des peuples & des Empires ; de régler de bonne heure des passions, qui n'auront plus d'autre frein que l'autorité ; de prévenir des vices, ou d'inspirer des vertus, qui doivent être, pour ainsi dire, les vices & les vertus publiques ; de leur montrer la source de leur grandeur dans l'humanité ; de les accoutumer à laisser auprès d'eux à la vérité, l'accès que l'adulation usurpe toujours sur elle ; de leur faire sentir qu'ils sont Grands, & de leur apprendre à l'oublier ; de leur élever les sentimens, en leur adoucissant le cœur ; de les porter à la gloire par la modération ; de tourner à la piété des penchans, à qui tout va préparer le poison du vice ; en un mot, d'en former des maîtres & des peres, de grands Rois & des Rois chrétiens ? Quel ouvrage ! mais quels hommes la sagesse du Roi ne choisit-elle pas pour les conduire ?

L'un, (*) d'une vertu haute & austere ; d'une probité au-dessus de nos mœurs ;

* *M. le Duc de Montausier.*

d'une vérité à l'épreuve de la Cour; Philoſophe ſans oſtentation; Chrétien ſans foibleſſe; courtiſan ſans paſſion; l'arbitre du bon goût & de la rigidité des bienſéances; l'ennemi du faux; l'ami & le protecteur du mérite; le zélateur de la gloire de la Nation; le cenſeur de la licence publique; enfin un de ces hommes, qui ſemblent être comme les reſtes des anciennes mœurs, & qui ſeuls ne ſont pas de notre ſiecle.

L'autre, (*) d'un génie vaſte & heureux; d'une candeur qui caractériſe toujours les grandes ames & les eſprits du premier ordre; l'ornement de l'Epiſcopat, & dont le Clergé de France ſe fera honneur dans tous les ſiecles; un Evêque au milieu de la Cour; l'homme de tous les talens & de toutes les ſciences; le Docteur de toutes les Egliſes; la terreur de toutes les ſectes; le Pere du dix-ſeptieme ſiecle, & à qui il n'a manqué que d'être né dans les premiers temps, pour avoir été la lumiere des Conciles, l'ame des Peres aſſemblés, dicté de Canons, & préſidé à Nicée & à Ephéſe.

Deux hommes uniques chacun dans leur caractere, & qu'on auroit crû ne pouvoir plus être remplacés après leur mort, ſi ceux qui leur ont ſuccédé (**) dans l'éducation du Prince qui doit régner, ne nous

(*) *M. Boſſuet, Evêque de Meaux.*
(**) *M. le Duc de Beauvilliers. M. de Fenelon, Archevêque de Cambray.*

avoient appris que la France ne fait guere de pertes irréparables.

Voilà ce qui nous avoit paru si grand. Les termes manquoient à l'éloquence pour publier tant de merveilles : l'amour multiplioit les éloges : la politesse du siecle les rendoit dignes de passer à la derniere postérité : les Etrangers venoient des Isles les plus éloignées, mêler ici avec nous, leur admiration & leurs hommages. Et que sais-je, si pour avoir étalé avec trop de
4. *Reg.* complaisance à leurs yeux, nos trésors &
20. 13. notre magnificence, comme le Roi des Juifs aux Envoyés de Babylone, & trop vanté notre gloire, Dieu n'a pas permis qu'elle nous fût enfin, comme à eux, pour un peu de temps ôtée ?

Mais du moins la triste cérémonie qui nous assemble, dissipe le fantôme de grandeur qui nous abusoit. Tout ce qui doit passer ne peut être grand : ce n'est qu'une décoration de théatre : la mort finit la scene & la représentation : chacun dépouille la pompe du personnage, & la fiction des titres ; & le Souverain, comme l'esclave, est rendu à son néant & à sa premiere bassesse. Les dons de la grace tout seuls ne périssent point avec nous : la mort leur assure une éternelle immutabilité ; & dans ce moment, où toute la grandeur du monde se précipite dans le tombeau, s'évanouit & n'est plus ; une vertu obscure qui nous lioit à Dieu, sort éclatante de nos cendres, & mene le Juste,

comme en triomphe, dans le sein de l'éternité. Ceux qui vous craignent, ô mon Dieu! seront seuls grands, parce qu'ils le sont devant vous, & qu'ils le seront toujours : *Qui autem timent te, magni erunt apud te per omnia.* Fausse idée de grandeur! vous ne vous soutenez que jusqu'à la mort; & vous avez pourtant toujours été, & vous serez jusqu'à la fin, l'illusion la plus séduisante de toute la vie humaine. *Judith.* 15. 16.

Peut-être le bonheur qui l'environne aura-t-il quelque chose de plus réel. Ecoutons, mes Freres, & détrompons-nous. Si le monde pouvoit faire des heureux, le Prince, pour qui nous prions, devoit l'être. La tendresse du Roi pour lui croissoit avec le succès de son éducation : on voyoit ce Monarque si glorieux, en partager lui-même les soins avec les grands hommes à qui elle étoit confiée. C'étoit David de retour de ses victoires, qui faisoit venir devant lui son fils Salomon, pour l'instruire des devoirs de la Royauté, & des maximes de la vertu & de la sagesse. Les Héros peuvent être des peres tendres, & rougir des sentimens de la nature & de l'humanité, comme d'une foiblesse; c'est se prêter une fausse grandeur, & montrer en même temps qu'on n'a pas la grandeur véritable.

Les années du Prince s'avancent, & la tendresse du Roi se change en amitié : ce Fils si cher devient un ami fidelle. MONSEIGNEUR est associé aux secrets du gouvernement, & au mystere des Conseils; de ces

Conseils impénétrables, dont la sagesse & le secret faisoient alors la force & la sûreté de la Monarchie, la terreur & l'admiration de toute l'Europe. Le Roi décharge dans son sein le poids de ses pensées, & les soucis mêmes de la prospérité & de la gloire : la confiance prend la place de l'autorité paternelle : l'amitié augmente chaque jour par l'usage de la confiance ; & MONSEIGNEUR devient le collegue de l'Empire, plutôt que l'héritier de la Couronne.

A tant de bonheur, que manquoit-il que d'assurer la succession dans la Maison Royale ; & donner, par un mariage auguste, des Princes à la France & de nouveaux appuis au trône ? Une Maison, de tout temps alliée à la Couronne, nous fournit une Princesse féconde & spirituelle. Mais la Baviere ne se donnoit encore qu'à demi ; elle nous préparoit de plus grands dons. Ces deux Princes (1) croissoient pour nous. Vous les rendez, ô mon Dieu ! à leurs peuples, qui les demandent : le temps est venu ; & peut-être les conduisez-vous, par ces voies de dépouillement & d'oppression, à de plus grandes & de plus hautes destinées.

Quels furent nos chants de joie, quand de ce mariage sacré, nous vîmes naître le premier Prince (2) que nous admirons aujourd'hui ? Nous lisions dans l'avenir : nous voyions de loin une jeunesse sainte, une re-

(1) *Les Electeurs de Baviere & de Cologne retirés en France.* (2) *Le Duc de Bourgogne.*

ligion éclairée, un cœur tendre pour Dieu & pour les peuples, un esprit pour les grandes choses; la piété d'un David; la sagesse & l'élévation d'un Salomon; la clémence & l'humanité d'un Josias; des lumieres & des vertus. Et que nous sommes heureux de lui rendre cet hommage dans ce temple (1) ancien & auguste, le monument éternel de la piété de saint Louis, dont il nous rappelle si parfaitement tous les jours l'histoire & les exemples.

Quel don pour la France! mais les dons de Dieu n'étoient pas encore épuisés. La fécondité continue dans la Maison royale: MONSEIGNEUR devient le pere de deux autres Princes; (2) & ici s'ouvrent encore à nous de plus grands événemens.

L'Espagne, de tout temps jalouse de notre gloire, & qui autrefois avoit voulu nous donner des Maîtres, en vient chercher un parmi nous. Les prévoyances humaines échouent: les mesures d'une Maison rivale se tournent contre elle: les desseins de Dieu s'accomplissent: la Castille devient le patrimoine d'un Fils de France: les anciennes jalousies cessent: les deux Nations se réunissent. Semblables à deux vaillans rivaux, lesquels après avoir long-temps combattu, & tout tenté pour se renverser sur la poussiere, tirent des épreuves mêmes de valeur qu'ils ont faites l'un contre l'autre, le lien d'estime & d'amitié qui les

[1] *La Sainte Chapelle de Paris.*
[2] *Le Duc d'Anjou & le Duc de Berry.*

unit ; & qui emploient les mêmes armes dont ils avoient voulu ſe percer, à ſe prêter une défenſe commune.

Mais que vois-je ici ! L'enfer ſe déchaîne ; les temps de paix ſont abrégés ; les jours mauvais recommencent ; le bonheur de la France arme tous les peuples contre elle ; les deux Couronnes réunies dans la même Maiſon, répandent la diſcorde & la fureur dans toute l'Europe. Les Rois des environs, allarmés des merveilles que le Seigneur vient d'opérer en faveur d'Iſraël, s'entre-diſent, comme autrefois les Rois de Canaan : Ce peuple va dévorer tous les peuples, & engloutir tous les païs d'alentour : *Delebit hic populus omnes qui in noſtris finibus commorantur.* Ils ne voient pas que notre entrée eſt pacifique, & que nous ne voulons que nous mettre en poſſeſſion de la terre que le Seigneur a promiſe à nos peres. Cependant une guerre cruelle s'allume : les Nations conjurées fondent ſur nous : Dieu ſemble même abandonner ſon peuple : il ſemble oublier que l'union des deux Monarchies eſt ſon ouvrage. Nous aurions attribué nos ſuccés à notre puiſſance : il nous affoiblit ; mais c'eſt pour devenir lui ſeul notre bouclier & notre victoire. Les intérêts & les paſſions humaines ne prévaudront pas contre les deſſeins de Dieu. Le ſang de Blanche de Caſtille demeurera ſur le Trône : le Sceptre ne ſera point ôté de la maiſon de Juda : Dieu qui fait les Rois, ſaura les protéger. Nos proſ-

Num. 22. 4.

périts & l'orgueil qui les accompagne, l'avoient peut-être éloigné de nous ; il faut que nos malheurs le rapprochent.

Déjà le jour arrive : Dieu sort du nuage où il s'étoit caché ; & je le vois qui recommence à se montrer à nous. Les succés sont rendus au bon droit : l'Aragon nous venge du Brabant : le Chef de la ligue est frappé, & il n'est plus. * Ne chantons pas des chants d'allégresse sur son tombeau, nous qui pleurons une perte semblable. Le deuil de nos ennemis ne sera jamais pour nous un jour de fête & de victoire. La Religion ne sait pas se réjouir de la mort d'un Souverain Fidelle. Si la France perd un ennemi, l'Eglise perd toujours un César. Nous souhaitons seulement des jours plus heureux pour les peuples : nous demandons la paix plutôt que la victoire.

Descendez donc, fille du Ciel ! don du Très-Haut ! Que les deux Princes, que l'Eglise vient de perdre, réunis dans le sein de Dieu, & ayant dépouillé avec le corps terrestre, les intérêts & les animosités de la terre vous obtiennent à leurs peuples ! Qu'ils soient devant Dieu les Ministres & les négociateurs d'une paix, qui n'a pu être jusqu'ici l'ouvrage des hommes ! Que le traité soit conclu dans les tabernacles éternels en présence des Anges tutelaires des Nations, & apporté par eux sur la terre ! Que la mort des deux Princes, qui finit tout

* *Mort de l'Empereur Joseph, arrivée en même temps que celle de* MONSEIGNEUR.

pour eux, finiſſe auſſi nos diſſenſions & nos troubles ? Que la colere de Dieu accepte ces deux illuſtres Victimes ? Que leurs cendres ſacrées mêlées enſemble ſoient répandues ſur les deux peuples en ſigne d'alliance ; & qu'un malheur commun devienne la ſource d'une joie commune ! Mais ces vœux ont échappé à la vivacité de nos déſirs ; & les deſirs ne conſultent pas toujours l'ordre des temps. Ne hâtons pas le triſte ſpectacle de la mort du Prince que nous pleurons & rentrons dans notre ſujet.

Que paroiſſoit-il manquer au bonheur d'un pere tendre comme MONSEIGNEUR, ſi le bonheur étoit donné ſur la terre ? L'amitié du Roi, & l'amour des peuples, les plus grandes eſpérances du Prince ſon fils, que la loi du Royaume & l'ordre de la naiſſance, mais plus encore ; qu'une prédilection ſinguliere de Dieu ſur la France, nous deſtine : le Prince ſon ſecond fils ſur le trône d'Eſpagne, & maître de la plus vaſte Monarchie de l'Europe ; ſon autorité affermie contre les efforts d'un concurrent, par un Succeſſeur * que Dieu donne à ſa Couronne, & par la fidélité inouie de ſes peuples.

Prince heureux devant les hommes ! Mais qu'eſt aux yeux de la foi le bonheur humain ? que dure-t-il ? & dans ſa courte durée, combien traîne-t-il avec lui de fiel & d'amertume ? Quel privilege ont ici les Princes au-deſſus du peuple ? tout ce qui

* *Naiſſance du Prince des Aſturies.*

les environne les rend-il heureux ? hélas ? tout ce qui eſt hors de nous, ne ſauroit jamais faire un bonheur pour nous. Les plaiſirs occupent les dehors ; le dedans eſt toujours vuide. Tout paroît joie pour les Grands, & tout ſe tourne en ennui pour eux. Plus les plaiſirs ſe multiplient, plus ils s'uſent. Ce n'eſt pas être heureux, que de n'avoir plus rien à deſirer, c'eſt perdre le plaiſir de l'erreur ; & le plaiſir n'eſt que dans l'erreur, qui l'attend & qui le deſire. La grandeur elle-même eſt un poids qui laſſe. Les chagrins montent ſur le trône, & vont s'aſſeoir à côté du Souverain : la félicité les rend plus amers. Le monde étale des proſpérités ; le monde ne fait point d'heureux. Les Grands nous montrent le bonheur, & ils ne l'ont pas. Quel eſt donc l'homme heureux ſur la terre ? c'eſt l'homme qui craint le Seigneur ; c'eſt le Juſte qui n'eſt pas de ce monde ; c'eſt un cœur qui ne tient qu'à Dieu ; & à qui la mort n'ôte rien que l'embarras du corps terreſtre qui l'éloignoit de Dieu.

Tournez-vous encore d'un autre côté, dit le Sage ; la gloire même des hommes, cette idole à qui le monde a de tout temps dreſſé des autels, n'eſt encore que vanité.

Elle ne manque point, cette gloire, au Prince que nous regrettons. Une treve long-temps deſirée alors de nos ennemis, venoit de déſarmer toute l'Europe. Le Roi au milieu de ſes ſuccès, avoit préféré le bonheur des peuples à des victoires, qui

ſont toujours *le prix du ſang & le péril des ames* : quand du fond de la Hollande ſort un nouveau vaſe * de la colere du Seigneur, deſtiné de Dieu pour détrôner les plus ſaints Rois, & être l'inſtrument de ſes vengeances ſur les Royaumes & ſur les peuples : un Prince profond dans ſes vues ; habile à former des ligues & à réunir les eſprits ; plus heureux à exciter les guerres qu'à combattre ; plus à craindre encore dans le ſecret du cabinet, qu'à la tête des armées : un ennemi que la haine du nom François avoit rendu capable d'imaginer de grandes choſes & de les exécuter ; un de ces génies qui ſemblent être nés pour mouvoir à leur gré les peuples & les Souverains ; un grand homme, s'il n'avoit jamais voulu être Roi.

Il parcourt en ſecret toutes les Cours d'Allemagne : il réunit toute l'Europe en faveur de ſon uſurpation. Le Roi demeure ſeul défenſeur des droits ſacrés de la Royauté ; la cauſe de tous les Souverains protégée, arme tous les Souverains contre lui. L'orage eſt prêt à fondre ſur nous ; le Roi le prévient ; déjà MONSEIGNEUR, à la tête d'une armée triomphante, marche vers le Rhin. C'étoit alors la deſtinée de la France, de prévenir par nos conquêtes les meſures & les projets mêmes des ennemis. Philisbourg, le rempart de l'Allemagne, eſt le prix des premieres armes du Fils de Louis. Le Rhin encore effrayé du fameux

* *Le Prince d'Orange.*

paſſage du Roi, reconnoît dans le Fils, la gloire & la valeur rapide du Pere. Manhein, Frankendal, & tant d'autres places, ſuivent la deſtinée de Philisbourg. Le jeune Prince ne trouve rien qui l'arrête : il ſoutient par ſon intrépidité, le courage des troupes accoutumées à vaincre : il leur rend tout poſſible par ſon humanité & par ſes largeſſes : il ne connoît pas le péril : il veut tout voir de ſes yeux, & tout animer par ſes ordres ; & nous en ferions ici honneur à ſa mémoire, ſi la valeur étoit un éloge pour les deſcendans de Charlemagne & de Saint Louis.

Vous ne l'avez pas oublié. Nos ſuccès firent éclater par-tout la guerre déjà rallumée dans les cœurs : le feu qui couvoit, s'embraſe & ſe répand par-tout. La Flandre étoit alors le théatre de notre gloire. Le Maréchal de Luxembourg nous conſoloit tous les jours, par des victoires réitérées, de la perte des Condés & des Turennes. MONSEIGNEUR y vole : l'armée ſous ſes ordres déconcerte, par une marche inouie, les deſſeins des ennemis : nos troupes comme celles que vit le ſerviteur du Prophete, ſe trouvent par un ſoudain enchantement, de Vignamont ſur les bords de l'Eſcaut. Notre préſence glace les alliés ; & ſi leurs ruſes les dérobent au combat, elles ne dérobent pas à MONSEIGNEUR la gloire de l'avoir cherché. C'eſt avoir vaincu l'ennemi, que de lui avoir fait craindre de combattre contre nous.

4. *Reg.* 1. 17.

Mais laiſſons au monde à louer ces faits : c'eſt à nous à vous inſtruire. Les ſuccès éclatans ſont parmi nous les grands hommes ; mais les grands hommes ſont bien petits au tribunal redoutable, ſi leurs ſuccès ſont tout leur mérite. Au fond, il n'eſt de gloire réelle que celle qui nous ſuit devant Dieu. Hélas ! que ſont les Héros au lit de la mort, ſi toutes leurs vertus ſe bornent à leurs victoires ? Leur vie eſt pleine de grands événemens qui paſſeront dans nos hiſtoires, & vuide de ces œuvres qui ſeules ſeront écrites dans le Livre de vie. Ils ont vécu pour la poſtérité ; ont-ils vécu pour l'Eternité. Ils ont rempli la terre du bruit de leur nom ; & le Seigneur ne les connoît pas, *parce qu'il ne connoît que ceux qui lui appartiennent.* Ils ont remporté des victoires ; mais Dieu ne compte que les victoires de la foi, & celles que le Juſte remporte ſur lui-même. On a vanté leurs ſuccès & leur valeur héroïque ; & ſouvent leurs ſuccès ont été des crimes ; & peut-être l'injuſtice ſeule en a fait des Héros. On leur a dreſſé des ſtatues & des monumens ſuperbes : mais ce ne ſont là que les monumens de la vanité ; ils périront avec elle. *Vous les briſerez, ô mon Dieu ! dans votre Cité éternelle*, & la reſſemblance ſeule de JESUS-CHRIST crucifié ornera les portiques de la ſainte Jéruſalem : *In civitate tuâ imaginem ipſorum ad nihilum rediges.* En un mot, ils ont été les hommes du ſiecle préſent ; ſeront-ils les hommes du ſiecle à ve-

2. Tim. 2. 19.

Pſ. 72. 20.

nir ? L'hiſtoire des Conquérans ſera effacée : l'hiſtoire des Juſtes écrite en caracteres immortels, ſubſiſtera dans l'Eternité. Les paſſions, qui forment les guerres & les Héros, ſeront détruites avec le monde; les vertus qui font les Saints, ne périront jamais.

Cherchons la gloire qui vient de Dieu, mes Freres. Ne nous refuſons pas à la patrie : la Religion n'autoriſe pas la pareſſe ; mais elle ne couronne que les vertus. Combattons les ennemis de l'Etat ; mais ſouvenons-nous que la foi nous montre des ennemis encore plus à craindre. Regardons le monde, avec toute ſa gloire, comme nous le verrons à la mort, & comme l'a vu ſans doute dans ce moment, le Prince que nous pleurons. Etudions ſur ce tombeau la terreur de la puiſſance & de la majeſté de Dieu, & le néant de toutes les choſes humaines ; & que la mort d'un Prince, que la naiſſance avoit fait ſi grand, & que ſon caractere de bonté avoit rendu ſi aimable, après avoir corrigé l'erreur de nos jugemens, confonde encore la vanité de nos eſpérances.

II. PARTIE.

SI le monde n'attachoit les hommes que par le bonheur de leur condition préſente ; comme il ne fait point d'heureux, il ne feroit point d'adorateurs : l'avenir qu'il nous montre toujours, eſt ſa grande reſſource & ſa ſéduction la plus inévitable : il nous lie par ſes eſpérances, ne pouvant

nous ſatisfaire par ſes dons ; & l'erreur de ſes promeſſes nous endort toujours ſur le néant de tous ſes bienfaits. Achevons de nous inſtruire.

Epheſ. 5. 9. *Les fruits de la lumiere*, dit l'Apôtre, *ſont la bonté, la juſtice, la vérité* ; & ces fruits lumineux ne brillerent dans le Prince que nous regrettons, que pour nous détromper aujourd'hui de la vanité de nos eſpérances, en juſtifiant l'excés de notre douleur & de nos regrets.

Le plus grand éloge d'un Prince, c'eſt d'être bon ; & les ſeules louanges que le cœur donne, ſont celles que la bonté s'attire. La valeur toute ſeule ne fait que la gloire du Souverain ; la bonté fait le bonheur de ſes peuples : les victoires ne lui valent que des hommages ; la bonté lui gagne les cœurs : c'eſt pour lui qu'il eſt conquérant ; c'eſt pour nous qu'il eſt bon : & la gloire des armes ne va pas loin, dit l'eſprit de Dieu, ſi l'amour des peuples ne la rend immortelle.

Ici le deuil de la France ſe renouvelle : la plaie ſe r'ouvre : l'image de MONSEIGNEUR reparoît : les larmes publiques recommencent ; & il eſt mal-aiſé de rappeller tout ce que nous avons perdu, ſans aigrir & renouveller toute la douleur de notre perte. La bonté n'étoit pas ſeulement une de ſes vertus : c'étoit ſon fonds ; c'étoit lui-même. *Elle étoit née avec lui*, comme parle Job, *& ſortie avec lui du ſein de ſa mere.*

Job. 31. 18.

Une bonté toujours acceſſible. Il faut étudier les momens favorables pour aborder les Grands ; & le choix des temps & des occaſions, eſt la grande ſcience du courtiſan. Ici, tous les temps étoient les mêmes ; & l'habileté du courtiſan ne trouvoit pas plus d'accès & d'affabilité, que la ſimplicité du peuple ou l'ignorance du citoyen. On ne ſentoit point en l'approchant ces inquiétudes ſecrettes que forme le ſuccès douteux de l'accueil : la bonté ſe montroit d'abord avant la majeſté : on cherchoit le maître dans la douceur du particulier ; ou plutôt à ſa douceur, on ſentoit d'abord qu'il étoit digne d'être le maître : le cœur lui donnoit à l'inſtant des titres de ſouveraineté plus glorieux que ceux que donne la naiſſance. C'eſt l'amour qui fait les Rois : la naiſſance ne donne que les couronnes : c'eſt l'amour qui forme les ſujets.

Une bonté ſenſible à l'amour des peuples pour lui. Les Princes ne ſavent pas toujours goûter le plaiſir d'être aimés : ils n'eſtiment pas aſſez les hommes pour être touchés de leur amitié : ils ne connoiſſent pas aſſez le prix des cœurs ; & le long uſage des adulations les rend inſenſibles à la véritable tendreſſe.

MONSEIGNEUR aimoit les peuples ; & il aimoit d'en être aimé. Quelle joie ! quand venant ſe montrer au milieu de cette ville régnante, il voyoit tous les cœurs voler après lui, la tendreſſe publique ſe ranimer,

le peuple oublier ſes miſeres, & ne plus ſentir que le plaiſir de voir un ſi bon Maître!

Rappellez ce moment terrible, où le Seigneur menaça, pour la premiere fois, la vie de ce bon Prince. Hélas! il nous montroit de loin notre malheur. L'amour oſe tout. Le peuple, oui le peuple le plus bas & le plus obſcur, court aux pieds du Trône; & les portes auguſtes de la gloire & de la majeſté, s'ouvrent à l'amour: c'eſt un titre qui donne toujours le droit d'aborder un bon Prince. MONSEIGNEUR ſe laiſſe voir: * cette foule obſcure approche du lit de ſa douleur: il ne paroît rendu à la vie que pour ſe rendre à ſon peuple: il reſpecte dans ces démonſtrations populaires, l'amour de la Nation: il croit qu'un Prince, quelque grand qu'il puiſſe être, eſt toujours honoré d'être aimé; & eſſuie en ſe montrant, des larmes, toujours plus ſinceres dans le peuple, parce qu'il ne ſait pas emprunter la douleur, & qu'il ne regrette que ce qu'il aime.

Prince digne d'une Nation, dont le caractere perpétuel a toujours été d'aimer ſes maîtres; qui compte un ſeul de leurs regards comme un bienfait; & qui dans le temps même de ſes miſeres les plus triſtes, n'a qu'à lever les yeux vers le Souverain, pour ne plus ſentir la douleur de ſes plaies, & oublier à l'inſtant ſes malheurs & ſes peines.

Les Halles de Paris députent ſix des principales Harangeres, qui viennent à Verſailles féliciter MONSEIGNEUR *ſur ſa convaleſcence, & il veut qu'elles s'approchent de ſon lit.*

Une bonté ſage & éclairée. La bonté des Princes autoriſe ſouvent la malice des délateurs. Les meilleurs Rois, diſoit autrefois Aſſuérus, jugeant des autres par eux-mêmes, ſont moins en garde contre les artifices des méchans. *Eſther* 16. 6.

Les Cours ſur-tout ſont pleines de délation & de mauvais offices : c'eſt là où toutes les paſſions ſe réuniſſent, ce ſemble, pour s'entrechoquer & ſe détruire : les haines & les amitiés y changent ſans ceſſe avec les intérêts : il n'y a de conſtant & de perpétuel, que le deſir de ſe nuire. Les liens même du ſang ſe dénouent, s'ils ne ſont reſſerrés par des intérêts communs. *L'ami*, comme parle Jérémie, *marche frauduleuſement ſur ſon ami, & le frere ſupplante le frere.* Il ſemble qu'on ſoit convenu que la bonne foi ne ſeroit pas une vertu, & que l'amitié ne ſeroit plus qu'une bienſéance : l'art de tendre des pieges n'y deshonore que par le mauvais ſuccès : enfin la vertu elle-même ſouvent fauſſe, y devient plus à craindre que le vice. La Religion y fournit ſouvent les apparences qui cachent les embuches qu'on nous tend : l'on y donne quelquefois les dehors à la piété, pour réſerver plus sûrement le cœur à l'amertume de la jalouſie, & au deſir inſatiable de la fortune ; & comme dans ce temple de Babylone, dont il eſt parlé dans Daniel, en public tout paroît pour la divinité ; en ſecret & par des voies ſouterraines, on reprend tout pour ſoi-même. *Jerem.* 9. 4. *Dan.* 14.

MONSEIGNEUR étoit bon ; mais il falloit l'être pour avoir accès auprès de lui. Ses oreilles étoient fermées à la malignité des délations & des impostures : le détracteur secret ne trouvoit en lui qu'un silence d'indignation & de sévérité. La langue empoisonnée, loin de lui souffler le venin, s'infectoit toute seule elle-même : la malice retomboit toujours sur l'homme méchant. On se perdoit en voulant perdre l'innocent : on se préparoit à soi-même la peine & l'ignominie qu'on lui avoit destinée. Il banniſſoit de son cœur ces ennemis publics de la société, qu'il faudroit bannir du milieu des hommes, convaincu, comme il le disoit souvent, que les méchans ne décrient pas leurs semblables, & que l'imposture ne s'en prend jamais qu'à la vertu.

Enfin une bonté universelle. Bon pour ses amis : capable d'attachement & de tendresse ; aimant toujours ce qu'il avoit une fois aimé ; ne connoissant pas ces inégalités toujours attachées à l'amitié des Princes ; & n'usant pas du privilege des Grands, qui est de n'aimer rien, ou de n'aimer pas long-temps. Bon pere : partageant avec les Princes ses enfans, la douceur & l'innocence de ses plaisirs ; ne leur montrant son autorité que dans sa tendresse : sensible à leur gloire, plus sensible encore, ce semble, à leur amitié ; aimant à vivre au milieu d'eux ; & ne leur faisant sentir d'autre contrainte, que celle que donne la joie de vivre avec ce qu'on aime.

Bon maître : jamais de ces momens d'humeur si ordinaires à ceux que rien n'oblige à se contraindre : plus on le voyoit de près, plus on sentoit qu'il étoit bon : ce n'étoit plus un maître, c'étoit un ami ; entrant dans tous les besoins des siens ; croyant qu'un Prince n'est jamais plus grand que lorsque c'est la bonté qui l'abaisse ; voulant que tout le monde fût heureux avec lui ; persuadé que les Princes ne sont nés que pour le bonheur des autres hommes ; & ne comptant pas que ce fût être heureux que de l'être seul.

Grand Dieu ! quelles espérances nous montriez-vous ? L'amour des peuples ne rend pas immortel, puisque sa course a été si rapide & si précipitée ; mais la mort des bons Princes est toujours le châtiment le plus rigoureux, dont vous punissiez la malice des hommes.

Ainsi sommes-nous séduits par nos espérances, mes Freres. La Nation espéroit tout d'un si bon Prince : plusieurs de ceux qui m'écoutent, fondoient sur sa bonté & sur son amitié des vues sûres & particulieres d'élévation & de fortune. Chacun se forme dans l'avenir un fantôme qui l'éblouit : le bonheur se montre toujours à nous de loin : la mort de nos maîtres, ce grand spectacle, où le monde & toute sa gloire fond à nos yeux, leur mort change seulement nos vues, sans changer notre cœur : chacun tente la fortune par de nouvelles voies ; nous formons de nouveaux

projets : nous nous faisons un nouveau plan de Cour & de mesures : nous nous consolons de nos pertes par de nouvelles prétentions : nos projets échouent sans cesse, & nos espérances revivent de nos projets même renversés ; au milieu du débris de tout ce qui nous environne, nous nous sauvons encore dans l'avenir. Tout nous désabuse du monde, & rien ne nous rappelle à Dieu. Espérance d'élévation qui nous séduit ; espérance de durée.

C'étoit la bénédiction promise à la piété filiale ; & la justice renfermée dans l'accomplissement de ce devoir, ne fut pas moins le caractere constant de MONSEIGNNUR que la bonté : *In omni bonitate & justitiâ.* *Ephes.* 5. 7.

Mais devons-nous faire ici un mérite à la mémoire de ce Prince, de sa soumission tendre & respectueuse pour le Roi ? Quand la nature toute seule ne nous apprendroit pas à honorer nos peres ; quand l'amour que nous leur devons ne couleroit pas dans nos veines avec le sang que nous avons reçu d'eux ; quand ce respect ne seroit pas né avec nous, & formé, pour ainsi dire, avec notre cœur ; quel pere, quel Roi, est ici offert à la tendresse & à la piété filiale de MONSEIGNEUR ! un Roi, la gloire & le modele de tous les Rois ; un pere, le plus tendre & le meilleur de tous les peres.

Mais les droits de la nature sont quelquefois plus foibles dans le cœur des enfans des Grands, que dans celui des autres hommes : ils regardent les sentimens

du sang & de la nature, comme le partage du peuple : l'ambition prend chez eux la place de la tendresse : leurs peres deviennent souvent leurs rivaux. Les histoires des siecles passés & du nôtre, seront toujours souillées de ces tristes exemples ; & David, ce pere si tendre, ce Roi si grand & si glorieux, ne laissa pas de trouver un Absalon.

Le respect perpétuel & sincere de MONSEIGNEUR pour le Roi, n'a peut-être point d'exemple, non-seulement dans l'histoire des Princes, mais encore dans celle des hommes d'une destinée plus ordinaire. Plus l'âge l'approchoit du trône, plus sa soumission sembloit croître. Parvenu à des années qu'on regarde presque comme la vieillesse des Rois, on ne l'a jamais vu se lasser un instant d'être sujet. Content de voir couler ses plus beaux jours aux pieds du trône, jamais ses desirs ne monterent plus haut ; & né pour régner, il n'a jamais pensé qu'il dût vivre que pour obéir.

Réglant toujours ses volontés sur celles du Roi ; les prévenant dès qu'il avoit pu les connoître ; formant ses goûts & ses desirs sur les siens, respectant ses vues & ses destinations ; & par-là, de peur de les gêner, réservé même à demander des graces ; apprenant aux sujets le respect qu'ils doivent aux choix & aux desseins de leurs maîtres ; à ne pas entrer témérairement dans le Sanctuaire des conseils & des secrets de la Royauté ; à ne pas s'élever au-dedans d'eux-mêmes un tribunal d'indépendance & de

vanité, devant lequel ils osent citer les Rois de la terre; & à ne toucher aux mysteres du trône, comme à ceux de l'autel, qu'avec une espece de religion & de silence.

Les vues du Roi sur MONSEIGNEUR lui paroissoient toujours le seul parti qu'il eût à prendre : volant à la tête des armées dès que ses ordres l'appelloient; reprenant à Meudon, avec la même soumission, la douceur & l'innocence d'une vie privée, dès que le bien de l'Etat le demandoit. Toujours entre les mains du Roi, & toujours charmé d'y être.

Les hommes n'admirent d'ordinaire que les grands événements : la vie des Princes leur paroît vuide & obscure, & ne les frappe plus dès qu'ils n'y trouvent pas de ces actions d'éclat, qui embellissent les histoires, & auxquelles souvent ils n'ont prêté que leur nom. Il nous faut du spectacle pour attirer nos regards. *Rendons notre nom immortel*, disoient ces enfans de Noé, en laissant à nos neveux un monument éternel de notre vanité. Ce sont presque toujours les passions qui immortalisent les hommes dans l'esprit des autres hommes : les vices éclatans passent à la postérité : une vertu toujours renfermée dans les bornes de son état, est à peine connue de son siecle. Un Prince qui a toujours préféré le devoir à l'éclat, paroît n'avoir point vécu : il ne fournit rien à la vanité des éloges, dès qu'il n'a pas eu de ces desseins ambitieux qui troublent la paix des Etats; qui

Gen. 11. 4.

qui renverſent l'ordre des ſucceſſions & de la nature ; qui portent par-tout la miſere, l'horreur, la confuſion, & qui ne menent à la gloire que par le crime. Il eſt beau de remporter des victoires, & de conquérir des Provinces ; & ſans doute que les occaſions ſeules en manquerent à MONSEIGNEUR. Mais qu'il eſt grand, dit Saint Ambroiſe, de n'avoir jamais été que ce qu'on devoit être ! *Grande eſt aliquem intra ſe tranquillum eſſe & ſibi convenire.* *S. Ambroſ. de vita Job*

Non, mes Freres, la façon de penſer de la plupart des hommes eſt là-deſſus digne d'étonnement : il ſemble que nous n'aurons plus rien à dire, dès que nous n'aurons plus à louer que des vertus utiles au bonheur des peuples, & à la tranquillité des Empires ; & qu'il nous faut pour le ſuccès de ces diſcours, ou des crimes éclatans à pallier, ou des talens pernicieux au genre humain à honorer de pompeux éloges. Hommes frivoles ! vous méritez d'avoir de tels maîtres dès que vous êtes capables de les admirer.

Le talent le plus cher à MONSEIGNEUR, fut un reſpect & une ſoumiſſion conſtante, & à l'épreuve de tout pour le Roi. Et ne croyez pas que cette ſoumiſſion lui coûtât. Ce n'étoit pas ici ſeulement une vertu de raiſon : il ne donnoit rien aux égards & à la bienſéance ; il ne ſuivoit que les mouvemens de ſon cœur. Occupé ſans ceſſe de tout ce qui pouvoit plaire au Roi ; comblé de joie dès qu'il avoit sû ſe ménager l'oc-

caſion de lui plaire ; tranſporté lorſqu'il avoit l'honneur de le recevoir à Meudon ; plein d'inquiétudes aimables, & entrant dans tous les détails, afin que le plaiſir du Roi fut égal au ſien, & paroiſſant plutôt un Courtiſan empreſſé, qu'un Héritier de la Couronne.

L'eſpérance du Trône, ſi douce & ſi capable d'étouffer les ſentimens mêmes de la nature, ne s'offrit jamais à lui que comme une image affreuſe. Le téméraire qui eût oſé la lui faire entrevoir ſeulement de loin, eût trouvé à l'inſtant, comme ceux qui crurent faire leur cour à David en lui apprenant qu'il étoit Roi, la peine de ſa témérité & de ſon inſolence. Jamais on ne l'a entendu former de ces projets à venir ſi ordinaires aux hommes, & ſi inévitables à l'imagination, qui ſuppoſaſſent même qu'il pût régner un jour. Il a toujours penſé comme s'il devoit toujours obéir ; & ſi la nature ſembloit lui promettre des jours au-delà des jours du Roi, ſa tendreſſe les abrégeoit ; & on lui a ſouvent oui dire : *Que ſa plus douce eſpérance étoit de compter que le Roi lui ſurvivroit, & qu'il ne pourroit pas ſurvivre lui-même à la douleur de ſa perte.*

Auſſi nous vîmes ſes allarmes ſinceres durant ces jours d'affliction, où toute la France parut menacée avec la ſanté de ce Monarque. On auroit cru à ſa douleur profonde, qu'il alloit perdre avec lui ſa fortune & ſes eſpérances. La Royauté ne

lui paroiſſoit plus que les derniers des malheurs pour lui, dès qu'il eût fallu l'acheter par la perte d'un ſi grand Roi & d'un ſi bon pere : content d'obéir pourvû que le Roi régnât.

La longue durée des jours devoit, ce ſemble, être la récompenſe d'une piété ſi tendre ; & ſes jours ont été abrégés ; & *il a cherché en vain le reſte de ſes années.* Nous nous le promettions pour nos neveux, & il n'eſt plus même pour nous. *Pſ.* 38. 10.

Quel fonds peut-on faire ſur la vie ? c'eſt ce que nous avons dit. Qui peut compter ſur le lendemain ? ce ſont les réflexions que nous avons mêlées avec nos larmes. Et cependant nous vivons comme ſi tout ceci ne devoit jamais finir. La mort nous paroît toujours comme l'horiſon qui borne notre vue, s'éloignant de nous à meſure que nous en approchons, ne la voyant jamais qu'au plus loin, ne croyant jamais pouvoir y atteindre : chacun ſe promet une eſpece d'immortalité ſur la terre. Tout tombe à nos côtés : Dieu frappe autour de nous nos proches, nos amis, nos maîtres ; & au milieu de tant de têtes & de fortunes abattues, nous demeurons fermes, comme ſi le coup devoit toujours porter à côté de nous, ou que nous euſſions jetté ici-bas des racines éternelles. Nous comptons toujours y être à temps pour le ſalut ; & le temps du ſalut eſt aujourd'hui, & nous mourrons avec le ſeul deſir de mieux vivre.

Derniere eſpérance qui nous ſéduit. La

Religion du Prince, pour qui nous prions, a prévenu cette surprise. Bon pour les peuples, respectueux à l'égard du Roi, il n'a pas été moins religieux envers Dieu ; & la vérité avoit fait en lui une sainte alliance avec la bonté & la justice : *In omni bonitate, & justitiâ, & veritate.*

Ce n'est pas que je veuille envelopper ici sous l'artifice insipide des louanges, les foiblesses de ses premieres années. Ne louons en lui que les dons de Dieu, & déplorons les fragilités de l'homme : n'excusons pas ce qu'il a condamné : & dans le temps que l'Eglise offre ici la victime de propitiation, que ses chants lugubres demandent au Seigneur qu'il le purifie des infirmités attachées à la nature, ne craignons pas de parler comme elle prie, & d'avouer qu'il en a été capable.

Hélas ! qu'est-ce que la jeunesse des Princes ? & les inclinations les plus heureuses & les plus louables, que peuvent-elles contre tout ce qui les environne ? Moins exposés qu'eux, sommes-nous plus fidelles ? Nos chûtes se cachent sous l'obscurité de notre destinée : mais qu'offriroit notre vie aux yeux du public, si elle étoit en spectacle comme la leur ? Ah ! c'est un malheur de leur rang ; que souvent, avec plus d'innocence que nous, ils ne sauroient jouir comme nous de l'impunité d'un seul de leurs vices.

S'il y a eu quelque dérangement dans les premieres années de ce Prince, l'âge y eut

plus de part que le cœur : l'occaſion put le trouver foible ; elle ne le rendit jamais vicieux ; & le reſte de ſes jours paſſés depuis dans la regle, montrent aſſez que l'égarement n'avoit été qu'un oubli, & qu'en ſe rendant au devoir, il s'étoit rendu à lui-même.

Oui, MONSEIGNEUR pouvoit dire comme Salomon, qu'il avoit eu en partage une ame bonne, & un cœur tourné à la vertu : d'une droiture & d'une vérité digne de l'éducation qu'il avoit reçue de ce Courtiſan Chrétien, qui paſſa pour l'homme le plus vrai de ſon ſiecle. Religieux obſervateur de la bonne foi, des ſentimens d'honneur & de probité, plus sûrs quelquefois pour la vertu, que les ardeurs les plus vives du zele. Un ſecret à l'épreuve de la familiarité même la plus privée : & en un mot, un de ces hommes, dont chacun auroit voulu ſe faire un ami, ſi le reſpect eût permis de ſe faire un ami de ſon Maître. *Sap.* 8. 19.

Plus MONSEIGNEUR étoit vrai, plus il étoit ennemi du faux. Quel mépris pour les adulateurs, la honte des Cours, & l'écueil des meilleurs Princes ! regardant les fauſſes louanges comme un aveu public de la mauvaiſe foi de celui qui les donne, & de la vanité de celui qui les reçoit ; croyant que les éloges donnés aux vertus que nous n'avons pas, devinnent pour la poſtérité des cenſures qui ne ſervent qu'à immortaliſer nos défauts véritables ; & perſuadé qu'un bon Prince eſt toujours aſſez loué d'être aimé.

Mais jusqu'ici il n'a paru vertueux que devant les hommes. Vous l'allez voir vertueux devant Dieu, juste & charitable. Et de quoi n'est pas capable la bonté naturelle, quand elle est aidée d'un fonds de religion, & que la nature donne, pour ainsi dire, les mains à la grace ?

Maison déserte & désolée, qui devenue sans habitans, comme parle un Prophete, pleurez votre solitude, * & la gloire de vos anciens jours ! vous n'oublierez jamais les pieuses largesses de ce bon Prince : vos pauvres pleureront avec vous : la veuve & l'orphelin viendront vous redemander leur consolateur & leur pere : ils mouilleront de leurs larmes les lieux heureux qu'il habita ; & leurs clameurs, en vous renouvellant sans cesse le souvenir de sa perte, vous renouvelleront aussi l'espérance consolante qu'il n'est perdu que pour le temps.

Ses largesses saintes n'autorisoient pas l'oubli de ses devoirs religieux ; & il ne croyoit pas, comme la plupart des Grands, que tout l'Evangile se borne pour eux à la miséricorde. Tout le monde a connu son respect conservé depuis l'enfance pour les loix de l'Eglise. Les jours qu'elle consacre à l'abstinence, à peine connus des Grands, furent toujours pour lui des jours sacrés. On l'a vu se refuser même le morceau pris par oubli ; & comme Jonathas, se croire presque digne de mort, pour avoir par ignorance, goûté un peu de miel contre le vœu du peuple saint.

* *Meudon.*

Et ce n'étoit pas ici une obſervance ſcrupuleuſe, où il entre ſouvent plus de foibleſſe que de foi ; c'étoit un cœur religieux ; c'étoit un fonds de piété ſincere : tout ce qui appartenoit à la Religion, lui paroiſſoit grand : & c'eſt ce fonds de religion, qu'il oppoſa toujours aux diſcours de l'impiété. Car qu'il eſt rare que les Grands, ſur-tout dans le premier âge, ne ſoient pas environnés de ces hommes audacieux, qui diſent : *Quel eſt notre Dieu :* & qui trop foibles pour le ſervir, croient paroître forts, en faiſant ſemblant de ne le pas connoître : ces hommes, qui ne ſavent de la ſcience de la foi, que les blaſphêmes qui l'attaquent ; qui ont appris à être incrédules avant que d'apprendre à croire ; qui ne ſont impies que par oſtentation ; & qui ſouvent inſpirent aux autres l'incrédulité à laquelle ils n'ont pu encore parvenir eux-mêmes.

La langue de l'impie ſécha toujours devant lui de honte & de confuſion. Il n'uſa de ſon autorité, que lorſqu'il vit l'autorité de la foi attaquée : ſa douceur n'étoit plus qu'un courroux majeſtueux & digne d'un deſcendant de Clovis : c'étoit la force & la ſévérité, qui ſortoit du doux & du clément. Et qu'il étoit beau de voir l'Héritier de la Couronne défendre, en défendant la Religion, le plus beau privilege qui illuſtre le trône de ſes Peres ; ne pouvoir ſouffrir que l'impie ôtât à la Maiſon de France le plus ancien patrimoine dont elle ſe glorifie ;

& qu'il regardât le titre de la foi & de premier Roi Chrétien, dont les Rois ſes ancêtres ſe ſont toujours honorés, comme un titre vain & une erreur populaire !

Leçon immortelle pour les Souverains, qui doivent ſe ſouvenir que la Religion aſſure leur autorité ; que l'incrédule, qui a ſecoué le joug de la foi, ſe déſaccoutume bientôt du joug de l'obéiſſance ; que ceux qui ne connoiſſent point de Dieu, ne reſpectent pas plus les hommes ; & que les impies ſont toujours mauvais ſujets.

Ainſi la piété ſincere de ce Prince honoroit la Religion. Mais enfin, ô mon Dieu ? la France n'en étoit pas digne ; vous ne le formiez que pour vous ſeul : il n'a régné que ſur les cœurs, & ſon autre régne ne devoit pas être de ce monde.

L'ordre part des conſeils éternels : l'Ange d'en-haut, Miniſtre des deſſeins & des vengeances du Seigneur, vient marquer la maiſon du premier né : la plaie, qui afflige le peuple, entre juſques dans la maiſon du Prince, & le bien-aimé eſt frappé. Quelle conſternation répandue dans le public avec cette triſte nouvelle ! Le peuple eſt tremblant ; la ville pleure ; les temples ſaints ſont les dépoſitaires de la douleur & de la crainte publique ; toutes les mains ſont levées au Ciel ; la Cour change en deuil ſa majeſté & ſa gloire. Un bon Prince eſt l'héritage de chaque particulier, & chacun craint, parce que chacun doit perdre.

Le Roi touché du péril de MONSEI-

GNEUR n'en connoît plus pour lui-même : il oublie qu'il se doit à son peuple, & se livre à sa tendresse : il expose, avec sa personne sacrée, le salut de l'Etat, & ajoute au poison de la douleur, dont son cœur tendre & paternel est déjà flétri, celui de l'air mortel qu'il respire. Un si bon fils étoit digne, sans doute, que le malheur de tous les peres reçut ses derniers soupirs : il avoit toujours vécu entre ses mains, il falloit qu'il mourût de même.

Hélas ! tout couvert de sa douleur, & de la plaie qui infecte tous ses membres, quelles sont ses craintes & ses inquiétudes ? Il craint pour le Roi : une vie si précieuse exposée devient la plus vive de ses peines. *Je mourrois de douleur*, dit-il, *si le Roi au sortir d'ici avoit seulement mal à la tête.*

Quel spectacle de tendresse s'offre ici à la postérité ! La douleur d'un pere, toujours grand dans ses afflictions comme dans ses prospérités, ne compte pour rien le danger ; & le danger du pere devient l'unique douleur du fils mourant. Quelle leçon domestique dans les siecles à venir, pour les descendans de cette auguste Maison ! Et les histoires doivent-elles moins immortaliser ces exemples touchans d'humanité, que les victoires & les conquêtes ; lesquelles n'ont souvent attiré de la gloire aux hommes, qu'aux dépens de l'humanité même ?

Les deux Princes ses fils, déjà accablés des inquiétudes de la crainte, portent en-

core l'accablement de la séparation. Meudon, qui renferme tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, leur devient un lieu interdit. Une Princesse auguste, * le lien & la joie de la Maison Royale, & qui donne si heureusement pour l'État des Héritiers à la Couronne qu'elle doit porter, demande, comme une grace, qu'il lui soit permis d'aller partager le peril. Mais la France se refuse à leur tendresse; nous devions assez perdre, & il ne falloit pas tout risquer.

Cependant tout flattoit encore nos espérances. Une douce sécurité semble toujours précéder les grands malheurs : plus on doit perdre, plus on espére. Les apparences du mal ne sembloient annoncer qu'un danger ordinaire : les conjectures de l'art, que l'affection & l'habileté rendoient également éclairées, étoient favorables à nos desirs : le coup de foudre qui alloit éclater, se cachoit encore sous l'éclat trompeur de la nuée. Dieu nous laissoit encore jouir de notre erreur : hélas! nous sommes toujours à ses yeux les jouets de nos vaines espérances : *la parole de mort étoit sortie de sa bouche, & elle ne devoit pas retourner à lui vuide.* Is. 55. 11.

Déjà des présages douteux nous l'annoncent : le mal surmonte les remedes : le Prince paroît menacé de plus près : soumis à Dieu, il adore la main qui le frappe : nulle impatience au milieu de ses douleurs :

* *Adelaïde de Savoie, Ducheſſe de Bourgogne.*

la violence du mal toute seule nous apprend qu'il souffre : on n'en tire pas même les plaintes nécessaires au secours de l'art. Il ne se plaint qu'à Dieu seul, & ce n'est pas de ses douleurs : il ne sent que le regret de ses fautes : il en trouve l'expiation dans sa patience & dans ses desirs. Une révolution soudaine l'accable : elle répand déjà un nuage sur ses yeux, & arrête sur sa langue les paroles de pénitence & de réconciliation : il tend, par des signes de douleur & de repentir, les mains à l'Eglise : cette Eglise dont il avoit toujours respecté les loix, qui venoit de le nourrir depuis peu de ce Pain mystérieux qui fait les délices des Rois, & de laquelle la naissance le destinoit à être le protecteur. Sa langue déjà immobile se délie enfin pour demander les graces des Sacremens ; ces graces dont il avoit toujours usé avec tant de religion, & auxquelles les derniers mysteres de la Pâques l'avoient vu participer, avec des sentimens de foi & de piété plus vifs & plus touchans que jamais, comme s'il eût pressenti que cette Pâques devoit être la veille & l'appareil de sa mort ; qu'il ne boiroit plus de ce breuvage mystérieux, qu'il ne le bût nouveau dans le Royaume du Pere céleste.

Mais enfin la foi supplée au ministere des hommes. Le feu du Ciel tout seul peut allumer, quand il le faut, le sacrifice, & sanctifier la victime : ses desirs fervens deviennent eux-mêmes la grace qu'il demande :

il ne lui en a manqué que la consolation : il en a eu l'effet & la vertu ; & nous en avons l'espérance.

Grand Dieu ! une ame si bonne & si religieuse n'auroit-elle pas trouvé ouvert le sein de vos miséricordes éternelles ? un Prince si fort, selon le cœur des hommes, ne seroit-il pas selon votre cœur ? Recevez, Seigneur, le sacrifice de nos larmes & de nos prieres : regardez du haut du Ciel sur ces offrandes saintes : que le sang de la Victime, qui coule sur l'autel, ne coule pas en vain pour lui : consolez la piété d'un Roi & la douleur d'un pere, qui ne demande plus que son fils vive, pourvû qu'il vive devant vous : que ce temple auguste parle lui-même en faveur du sang de saint Louis ! *Donnez votre justice au fils du Roi*, si ses justices se trouvent défectueuses ! placez-le devant vous parmi ses saints Rois ses ancêtres, qui occuperent le trône que sa naissance lui destinoit : que le livre éternel le fasse rentrer dans la succession des Charlemagne & des saint Louis, dont il sera exclu dans nos histoires ; & rendez-lui dans le Ciel la Couronne que vous n'avez pas voulu permettre qu'il portât sur la terre.

Pſ. 71. 1.

Ainsi soit-il.

ORAISON FUNEBRE DE LOUIS LE GRAND, ROI DE FRANCE.

Prononcée dans la ſainte Chapelle de Paris.

Ecce magnus effectus ſum, & præceſſit omnes ſapientiâ, qui fuerunt ante me in Jeruſalem .... & agnovi quod in his quoque eſſet labor, & afflictio ſpiritûs.

Je ſuis devenu grand : j'ai ſurpaſſé en gloire & en ſageſſe tous ceux qui m'ont précédé dans Jéruſalem ; & j'ai reconnu qu'en cela même il n'y avoit que vanité, & affliction d'eſprit. Eccleſ. 1. 16. 17.

DIEU ſeul eſt grand, mes Freres, & dans ces derniers momens ſur-tout, où il préſide à la mort des Rois de la terre : plus leur gloire & leur puiſſance ont éclaté, plus, en s'évanouiſſant alors, elles rendent

hommage à ſa grandeur ſuprême : Dieu paroît tout ce qu'il eſt ; & l'homme n'eſt plus rien de tout ce qu'il croyoit être.

Heureux le Prince dont le cœur ne s'eſt point élevé au milieu de ſes proſpérités & de ſa gloire ; qui, ſemblable à Salomon, n'a pas attendu que toute ſa grandeur expirât avec lui au lit de la mort, pour avouer qu'elle n'étoit que vanité & affliction d'eſprit ; & qui s'eſt humilié ſous la main de Dieu, dans le temps même que l'adulation ſembloit le mettre au-deſſus de l'homme !

Oui, mes Freres, la grandeur & les victoires du Roi que nous pleurons, ont été autrefois aſſez publiées : la magnificence des éloges a égalé celle des événemens : les hommes ont tout dit, il y a long-temps, en parlant de ſa gloire. Que nous reſte-t-il ici, que d'en parler pour notre inſtruction ?

Ce Roi, la terreur de ſes voiſins, l'étonnement de l'univers, le pere des Rois ; plus grand que tous ſes Ancêtres, plus magnifique que Salomon dans toute ſa gloire, a reconnu comme lui, que tout étoit vanité. Le monde a été ébloui de l'éclat qui l'environnoit : ſes ennemis ont envié ſa puiſſance : les Etrangers ſont venus des Iſles les plus éloignées baiſſer les yeux devant la gloire de ſa majeſté : ſes ſujets lui ont preſque dreſſé des autels ; & le preſtige, qui ſe formoit autour de lui, n'a pu le ſéduire lui-même.

Vous l'aviez rempli, ô mon Dieu ! de la crainte de votre nom : vous l'aviez écrit sur le livre éternel, dans la succession des saints Rois qui devoient gouverner vos peuples : vous l'aviez revêtu de grandeur & de magnificence. Mais ce n'étoit pas assez ; il falloit encore qu'il fût marqué du caractere propre de vos Elus : vous avez récompensé sa foi par des tribulations & par des disgraces. L'usage chrétien des prospérités peut nous donner droit au royaume des Cieux ; mais il n'y a que l'affliction & la violence qui nous l'assure.

Voyons-nous des mêmes yeux, mes Freres, la vicissitude des choses humaines ? Sans remonter aux siecles de nos peres, quelles leçons n'a-t-il pas données au nôtre ? Nous avons vu toute la race royale presque éteinte : les Princes, l'espérance & l'appui du trône, moissonnés à la fleur de leur âge : l'époux & l'épouse auguste, au milieu de leurs plus beaux jours, enfermés dans le même cercueil, & les cendres de l'enfant suivre tristement & augmenter l'appareil lugubre de leurs funérailles : le Roi qui avoit passé d'une minorité orageuse, au régne le plus glorieux dont il soit parlé dans nos histoires, retomber de cette gloire dans des malheurs, presque supérieurs à ses anciennes prospérités ; se relever encore plus grand de toutes ces pertes, & survivre à tant d'événemens divers pour rendre gloire à Dieu, & s'affermir dans la foi des biens immuables.

Ces grands objets paſſent devant nos yeux comme des ſcenes fabuleuſes : le cœur ſe prête pour un moment au ſpectacle ; l'attendriſſement finit avec la repréſentation : & il ſemble que Dieu n'opére ici-bas tant de révolutions, que pour ſe jouer dans l'univers, & nous amuſer plutôt que nous inſtruire.

Ajoutons donc les paroles de la foi à cette triſte cérémonie, qui ſans cela nous prêcheroit en vain : racontons, non les merveilles d'un régne que les hommes ont déjà tant exalté ; mais les merveilles de Dieu ſur le Roi qui nous eſt ôté. Rappellons ici ſes vertus plutôt que ſes victoires : montrons-le plus grand encore au lit de la mort, qu'il ne l'étoit autrefois ſur ſon trône, dans les jours de ſa gloire. N'ôtons les louanges à la vanité, que pour les rendre à la grace ; & quoiqu'il ait été grand, & par l'éclat inoui de ſon régne & les ſentimens héroïques de ſa piété, deux réflexions ſur leſquelles va rouler ce devoir de Religion que nous rendons à la mémoire de TRÉS-HAUT, TRÉS-PUISSANT ET TRÉS-EXCELLENT PRINCE LOUIS XIV. DU NOM, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : ne parlons de la gloire & de la grandeur de ſon régne, que pour en montrer les écueils & le néant qu'il a connu ; & de ſa piété, que pour en propoſer & immortaliſer les exemples.

TOut ce qui fait la grandeur des Rois sur la terre, en fait aussi le danger. Les succès éclatans dans la guerre, la magnificence dans la paix, l'élévation des sentimens, & la majesté dans la personne : voilà tout ce que la vanité peut faire souhaiter aux Souverains ; & voilà aussi tout ce que la foi doit leur faire craindre. I. PARTIE

Le Roi, pour qui nous prions, passa, pour ainsi dire, du berceau sur le trône : il ne jouit point des avantages de la vie privée, toujours utile au Souverain, parce qu'elle lui apprend à connoître les hommes, & que les hommes lui apprennent à se connoître lui-même.

Mais Dieu qui veille à l'enfance des Rois, & qui en formant leurs premieres inclinations, semble former les destinées publiques, versa de bonne heure dans son ame ces grandes qualités qui suppléent aux instructions, & que l'instruction toute seule ne donne pas toujours.

Les troubles d'une longue minorité étant calmés par les soins d'une Régente vertueuse & d'un Ministre habile, LOUIS au sortir de ces nuages, commence à se montrer à ses peuples. La jeunesse, toujours plus aimable, ce semble, dans les Princes ; cet air grand & auguste, qui tout seul annonçoit le Souverain ; la tendresse perpétuelle de la nation pour ses Rois, tout le rendit maître des cœurs ; & c'est alors qu'un Prince est véritablement Roi, quand

l'amour des peuples, ſi j'oſe parler ainſi, le proclame.

La France reprenoit alors cet état floriſſant qu'un nouveau régne ſemble toujours promettre aux Empires. Les diſſenſions civiles l'avoient plus aguerrie & purgée de mauvais citoyens, qu'épuiſée. Les Grands réunis aux pieds du trône, ne penſoient plus qu'à le ſoutenir. Les guerres étrangeres, & qui n'étoient encore que de Nation à Nation, occupoient la valeur de ſes ſujets, ſans accabler ſes peuples. Heureuſe, ſi elle n'eût pas connu depuis toute ſa puiſſance; & ſi en ignorant combien il lui étoit aiſé de conquérir, elle n'eût pas ſenti dans la ſuite tout ce qu'elle pouvoit perdre!

Le mariage de l'Infante d'Eſpagne avec LOUIS, venoit de ſuſpendre les anciennes jalouſies, que le voiſinage, la valeur, la puiſſance formoient entre les deux Nations. Les Pyrenées qui les avoient vues tant de fois ſe diſputer la victoire, les virent mener en triomphe ſur les mêmes lieux, les gages auguſtes de la paix. Le lit nuptial fut, pour ainſi dire, dreſſé ſur le champ fameux de tant de batailles. On y célébroit, ſans le ſavoir, la naiſſance future d'un Souverain, que ce mariage devoit un jour donner à l'Eſpagne. Mais ce grand jour, qui enfanta depuis la réunion des deux Empires, ne put encore réunir les cœurs.

La Régente ne ſurvécut pas long-temps

à la joie d'une cérémonie, qui fut le fruit de sa sagesse, l'objet fixe de ses desirs, & qui couronna sa glorieuse administration. Le grand Ministre qui l'avoit aidée à soutenir le poids des affaires, & qui avoit su sauver la France, malgré la France conjurée contre lui, avoit vu peu auparavant expirer avec lui une autorité, que la France ne souffrit jamais sans jalousie entre les mains d'un étranger, mais que les orages avoient affermie.

LOUIS se trouva seul, jeune, paisible, absolu, puissant, à la tête d'une Nation belliqueuse; maître du cœur de ses sujets & du plus florissant royaume du monde; avide de gloire; environné de vieux Chefs, dont les exploits passés sembloient lui reprocher le repos où il les laissoit encore. Qu'il est difficile, quand on peut tout, de se défier qu'on peut aussi trop entreprendre!

Les succès justifient bientôt nos entreprises. La Flandre est d'abord revendiquée comme le patrimoine de Therese; & tandis que les Manifestes éclaircissent notre droit, nos victoires le décident.

La Hollande, ce boulevard, que nous avions élevé nous-mêmes contre l'Espagne, tombe sous nos coups: ses villes devant lesquelles l'intrépidité Espagnolle avoit tant de fois échoué, n'ont plus de mur à l'épreuve de la bravoure Françoise; & LOUIS est sur le point de renverser en une Campagne, l'ouvrage lent & pénible de la valeur & de la politique d'un siecle entier.

Déjà le feu de la guerre s'allume dans toute l'Europe : le nombre de nos victoires augmente celui de nos ennemis ; & plus nos ennemis augmentent, plus nos victoires se multiplient. L'Escaut, le Rhin, le Pô, le Ther, n'opposent qu'une foible digue à la rapidité de nos conquêtes. Toute l'Europe se ligue, & ses forces réunies ne servent qu'à montrer la supériorité des nôtres : les mauvais succès irritent nos ennemis, sans les désarmer : leurs défaites, qui doivent finir la guerre, l'éternisent : tant de sang déjà répandu, nourrit les haines, loin de les éteindre : les traités de paix ne sont que comme l'appareil d'une nouvelle guerre. Munster, Nimegues, Risvic, où toute la sagesse de l'Europe assemblée promettoit de si beaux jours, ne forment que des éclairs qui annoncent de nouveaux orages : les situations changent, & nos prospérités continuent. La Monarchie n'avoit pas encore vu des jours si brillans : elle s'étoit relevée autrefois de ses malheurs : elle a pensé périr & s'écrouler sous le poids de sa propre gloire.

La terre toute seule ne sembloit pas même suffire à nos triomphes. La mer encore gémissoit sous le nombre & sous la grandeur énorme de nos Navires. Nos Flottes, qui suffisoient à peine sous les derniers régnes pour mettre nos côtes à couvert de l'insulte des Pirates, portoient par-tout au loin la terreur & la victoire. Les ennemis attaqués jusques dans leurs Ports, avoient

paru céder à l'étendard de la France, l'empire des deux mers. La Sicile, la Manche, les Isles du Nouveau-Monde, avoient vu leurs ondes rougies par les défaites les plus sanglantes ; & l'Afrique même, encore fiere d'avoir vu autrefois échouer sur ses côtes, la valeur de St. Louis & toute la puissance de Charles-Quint, ne trouvant plus d'asyle sous ses remparts foudroyés, avoit été obligée de venir s'humilier, & d'en chercher un aux pieds du trône de LOUIS.

Nous nous élevions de tant de prospérités, & nous ne savions pas que l'orgueil des Empires est toujours le premier signal de leur décadence.

Telle fut la grandeur de LOUIS dans la guerre. Jamais la France n'avoit mis sur pied des armées si formidables : jamais l'art militaire, c'est-à-dire, l'art funeste d'apprendre aux hommes à s'exterminer les uns les autres, n'avoit été poussé si loin : jamais tant de Généraux fameux ; & pour ne parler que de ces premiers temps, un Condé, dont le premier coup d'œil décidoit toujours de la victoire ; un Turenne, qui plus tardif en apparence n'en étoit que plus sûr du succès : un Crequi, plus grand le jour de sa défaite, que dans les jours de ses triomphes ; un Luxembourg, qui sembloit se jouer de la victoire ; & tant d'autres venus depuis, que nos annales mettront un jour parmi les Guesclins & les Dunois de notre siecle.

Mais hélas ! triſte ſouvenir de nos victoires ; que nous rappellez-vous ? Monumens ſuperbes élevés au milieu de nos places publiques, pour en immortaliſer la mémoire, que rappellerez-vous à nos neveux, lorſqu'ils vous demanderont, comme autrefois les Iſraëlites, ce que ſignifient vos maſſes pompeuſes & énormes ? Joſ. 4. 6. *Quando interrogaverint vos filii veſtri, dicentes : Quid ſibi volunt iſti lapides ?* Vous leur rappelleriez un ſiecle entier d'horreur & de carnage : l'élite de la Nobleſſe Françoiſe précipitée dans le tombeau ; tant de Maiſons anciennes éteintes ; tant de meres point conſolées, qui pleurent encore ſur leurs enfans ; nos campagnes déſertes, & au lieu des tréſors qu'elles renferment dans leur ſein, n'offrant plus que des ronces au petit nombre des Laboureurs forcés de les négliger : nos villes déſolées ; nos peuples épuiſés ; les arts à la fin ſans émulation ; le commerce languiſſant : vous leur rappellerez nos pertes, plutôt que nos conquêtes : *Quando interrogaverint vos filii veſtri, dicentes : Quid ſibi volunt iſti lapides ?* Vous leur rappelleriez tant de lieux ſaints profanés ; tant de diſſolutions capables d'attirer la colere du Ciel ſur les plus juſtes entrepriſes ; le feu, le ſang, le blaſphême, l'abomination, & toutes les horreurs qu'enfante la guerre : vous leur rappellerez nos crimes, plutôt que nos victoires : *Quando interrogaverint vos filii veſtri, dicentes : quid ſibi volunt iſti lapides ?*

O fléau de Dieu ! ô guerre ! ceſſerez-vous enfin de ravager l'héritage de JESUS-CHRIST ? O glaive du Seigneur, levé depuis long-temps ſur les peuples & ſur les Nations, ne vous repoſerez-vous pas encore ? *O mucro Domini ! uſquequò non quieſces* ? Vos vengeances, ô mon Dieu ! ne ſont-elles pas encore accomplies ? N'auriez-vous encore donné qu'une fauſſe paix à la terre ? L'innocence de l'auguſte Enfant que vous venez d'établir ſur la Nation, ne déſarme-t-elle pas votre bras, plus que nos iniquités ne l'irritent ? Regardez-le du haut du Ciel, & n'exercez plus ſur nous des châtimens qui n'ont ſervi juſqu'ici qu'à multiplier nos crimes : *O mucro Domini ! uſquequò non quieſces ? Ingredere in vaginam tuam, refrigerare, & file.* Jerem. 47. 6.

Un ſi long cours de proſpérités inouies, qui devoit un jour nous coûter ſi cher, éleva bientôt le Royaume à un point de gloire & de magnificence, où les ſiecles paſſés ne l'avoient pas encore vu. La France devint comme le ſpectacle pompeux de toute l'Europe. Que de Maiſons royales s'éleverent, demeure ſuperbe de LOUIS, où toutes les merveilles de l'Aſie & de l'Italie raſſemblées, ſembloient venir rendre hommage à ſa grandeur. Paris, comme Rome triomphante, s'embelliſſoit des dépouilles des nations. La Cour, à l'exemple du Souverain, plus brillante & plus magnifique que jamais, ſe piqua d'effacer l'éclat des Cours étrangeres. La ville, l'imi-

tatrice éternelle de la Cour : en copia le faſte. Les Provinces à l'envi marcherent de loin ſur les traces de la ville. La ſimplicité des anciennes mœurs changea ; il ne reſta plus de veſtiges de la modeſtie de nos peres, que dans leurs vieux & reſpectables portraits, qui en ornant les murs de nos Palais, nous en reprochoient tout bas la magnificence. Le luxe, toujours le précurſeur de l'indigence, en corrompant les mœurs, tarit la ſource de nos biens : la miſere même, qu'il avoit enfantée, ne pût le modérer : la perpétuelle inconſtance des ornemens fut un des attributs de la nation : la bizarrerie devint un goût : nos voiſins mêmes, à qui notre faſte nous rendoit ſi odieux, ne laiſſerent pas d'en venir chercher chez nous le modele ; & après les avoir épuiſés par nos victoires, nous sûmes encore les corrompre par nos exemples.

Cependant chaque jour embelliſſoit le régne de Louis. La navigation plus floriſſante que ſous tous les régnes précédens, étendit notre commerce dans toutes les parties du monde connu. Des hommes habiles furent envoyés vers les côtes les plus éloignées de l'un & de l'autre hémiſphere, pour prendre des points fixes & en perfectionner les connoiſſances. Un édifice célebre * s'éleva hors de nos murs, où en obſervant le cours des aſtres & toute la magnificence des cieux, on marque au Pilote des routes certaines ſur la vaſte étendue de

* *L'Obſervatoire.*

l'Océan ;

l'Océan ; & on apprend au Philosophe à s'humilier sous la majesté immense de l'Auteur de l'univers. Nos flottes, aidées de ces secours, nous apportoient tous les ans, comme celles de Salomon, les richesses du nouveau monde. Hélas ! ces nations insulaires & simples, nous envoyoient leur or & leur argent & nous leur portions peut-être en échange, au lieu de la foi, nos déréglemens & nos vices.

Le commerce, si étendu au dehors, fut facilité au dedans par des ouvrages dignes de la grandeur des Romains. Des rivieres, malgré les terres & les collines qui les séparoient, virent réunir leurs eaux, & porter aux pieds des murs de la Capitale, le tribut & les richesses diverses de chaque Province. Les deux mers, qui entourent & qui enrichissent ce vaste Royaume, se donnerent, pour ainsi dire, la main ; & un canal miraculeux, par la hardiesse & les travaux incompréhensibles de l'entreprise, rapprocha ce que la nature avoit séparé par des espaces immenses.

Il étoit réservé à LOUIS d'achever ce que les siecles précédens de la Monarchie n'auroient même osé souhaiter : c'étoit le régne des prodiges : nos peres ne les avoient pas même imaginés, & nos neveux n'en verront jamais de semblables ; mais plus heureux que nous, ils verront peut-être le régne de la paix, de la frugalité & de l'innocence. Qu'ils n'arrivent jamais au comble frivole de notre gloire, plutôt que de l'ache-

ter au prix des vices & des malheurs, où elle nous a précipités !

Il eſt vrai que les ſoins de LOUIS, pour augmenter l'éclat & le bon ordre du Royaume, ne ſe propoſoient point de bornes. La ville régnante, l'abord de toutes les Nations, & qui raſſemble le choix, comme le rebut de nos Provinces, vit ce nombre prodigieux d'habitans ſi différens de mœurs, d'intérêts, de païs, vivre comme un ſeul homme. La Police y ôta au crime la ſûreté que la confuſion & la multitude lui avoient juſques-là donnée. Au milieu de ce cahos régnerent l'ordre & la paix ; & dans ce concours innombrable d'hommes ſi inconnus les uns aux autres, nul preſque ne fut inconnu à la vigilance du Magiſtrat.

Le Royaume entier changea de face comme la Capitale : la Juſtice eut des loix fixes ; & le bon droit ne dépendit plus, ou du caprice du Juge, ou du crédit de la Partie : des réglemens utiles, & qui deviendront la Juriſprudence de tous les régnes à venir, furent publiés ; l'étude du Droit François & du Droit Public, ſe ranima : des Sénateurs célebres, & dont les noms formeront un jour la tradition des grands hommes, qui embelliront l'hiſtoire de la Magiſtrature, ornerent nos Tribunaux : l'éloquence, & la ſcience des loix & des maximes, brillerent dans le Barreau ; & la Tribune du Sénat principal devint auſſi célebre par la majeſté des plaidoyers publics, que l'avoit été ſous les

Hortenſes & ſous les Cicerons, celle de Rome.

A quel point de perfection les ſciences & les arts ne furent-ils pas portés ? Vous en ſerez les monumens éternels, Ecoles fameuſes raſſemblées autour du Trône, & qui en aſſurez plus l'éclat & la majeſté, que les ſoixante Vaillans qui environnoient le trône de Salomon ! l'émulation y forma le goût : les récompenſes augmenterent l'émulation : le mérite qui ſe multiplioit, multiplia ſes récompenſes. *Cant.* 3. 7.

Quels hommes, & quels ouvrages, vois-je ſortir à la fois de ces aſſemblées ſavantes ? des Phidias, des Appelles, des Platons, des Sophocles, des Plautes, des Démoſthenes, des Horaces ; des hommes & des ouvrages, au goût deſquels le goût des âges futurs de la Monarchie ſe rappellera toujours ? Je vois revivre le ſiecle d'Auguſte, & les temps les plus polis & les plus cultivés de la Grece. Il falloit que tout fût marqué au coin de l'immortalité ſous le régne de LOUIS ; & que les époques des Lettres y fuſſent auſſi célebres que celles des victoires.

La France a retenti long-temps de ces pompeux éloges ; & nous nous ſommes comme raſſaſiés là-deſſus de nos propres louanges. Mais le dirai-je ici, en ajoutant à la ſcience, nous avons ajouté au travail & à la malice : les arts en flattant la curioſité, ont enfanté la molleſſe : le théatre plus floriſſant, mais toujours le triſte fruit

de l'abondance, de l'oiſiveté & de la corruption, ou a donné du ridicule au vice, ſans corriger les mœurs; ou a corrompu les mœurs, en rendant le vice plus aimable : la poéſie, en nous rappellant tout le ſel & tous les agrémens des Anciens, nous en a rappellé les ſéductions & la licence : la philoſophie a paru perdre du côté de la ſimplicité de la foi, ce qu'elle acquéroit de plus ſur les connoiſſances de la nature : l'éloquence, toujours flatteuſe dans les Monarchies, s'eſt affadie par des adulations dangereuſes aux meilleurs Princes : enfin la ſcience même de la Religion, plus exacte & plus approfondie, & d'où devoient naître la paix & la vérité, a dégénéré en vaines ſubtilités, & éterniſé les diſputes. O ſiecle ſi vanté ! *votre ignominie s'eſt donc multipliée avec votre gloire.* Mais la gloire appartenoit à LOUIS, & l'abus qu'on en a fait, a été notre ſeul ouvrage. Ainſi éclatoit au loin la grandeur & la réputation de la France, tandis qu'au dedans, elle s'affoibliſſoit par ſes propres avantages.

Oſée. 4. 7.

Je ne rappelle ici qu'une partie des merveilles dont vous avez été témoins. Tout ce qui fait la grandeur des Empires, ſe trouvoit réuni autour de LOUIS. Des Miniſtres ſages & habiles, reſſource des peuples & des Rois : nos frontieres reculées, & qui ſembloient éloigner de nous la guerre pour toujours : des fortereſſes inacceſſibles élevées de toutes parts, & qui paroiſſoient plus deſtinées à menacer les Etats voiſins,

qu'à mettre nos Etats à couvert : l'Eſpagne forcée de nous céder, par un acte ſolemnel, la préſéance qu'elle nous avoit juſques-là diſputée : Rome même déſavouer par un monument public, le droit des gens violé, & l'outrage fait à une Couronne, de qui elle tient ſa ſplendeur & la vaſte étendue de ſon patrimoine : enfin le Souverain lui-même d'une République floriſſante, deſcendre de ſon Trône, d'où ſes prédéceſſeurs n'étoient pas encore deſcendus, quitter ſes citoyens & ſa patrie, & venir mettre les marques faſtueuſes de ſa dignité aux pieds de LOUIS, pour fléchir ſa clémence.

Grands événemens qui nous attiroient la jalouſie bien plus que l'admiration de l'Europe! & des événemens, qui font tant de jaloux peuvent bien embellir l'hiſtoire d'un régne, mais ils n'aſſurent jamais le bonheur d'un Etat.

Que manquoit-il dans ces temps heureux à la gloire de LOUIS ? Arbitre de la paix & de la guerre ; maître de l'Europe ; formant preſque avec la même autorité les déciſions des Cours Etrangeres, que celles de ſes propres Conſeils ; trouvant dans l'amour de ſes ſujets des reſſources, qui en tariſſant leurs biens, ne pouvoient épuiſer leur zele ; conſervant ſur les Princes iſſus de ſon ſang, ſignalés par mille victoires, un pouvoir auſſi abſolu que ſur le reſte de ſes ſujets ; voyant autour de ſon trône les enfans de ſes enfans ; le Pere d'une nombreuſe poſtérité ; le Patriarche, pour

ainſi dire, de la famille Royale, & élevant tout à la fois, ſous ſes yeux, les ſucceſſeurs de trois régnes ſuivans. Jamais la ſucceſſion Royale n'avoit paru plus affermie. Nous voyions croître aux pieds du trône, les Rois de nos enfans & de nos neveux. Hélas ! à peine en reſte-t-il un pour nous-mêmes ; & il n'eſt demeuré qu'une étincelle dans Iſraël. Mais ne hâtons pas ces triſtes images, que la conſtance de LOUIS doit nous ramener dans la ſuite de ce diſcours.

Que ces jours de deuil paroiſſoient loin de nous en ce jour brillant, où nous donnions des Rois à nos voiſins ; & où l'Eſpagne même, qui avoit ébranlé tant de fois l'Empire François, & qui depuis ſi longtemps uſurpoit une de nos Couronnes, vînt mettre toutes les ſiennes ſur la tête d'un des petits-fils de LOUIS !

Ce fut ce grand jour qu'il parut comme un nouveau Charlemagne, établiſſant ſes Enfans Souverains dans l'Europe ; voyant ſon Trône environné de Rois ſortis de ſon Sang ; réuniſſant encore une fois, ſous la race auguſte des Francs, les peuples & les Nations ; faiſant mouvoir du fond de ſon Palais, les reſſorts de tant de Royaumes : & devenu le centre & le lien de deux vaſtes Monarchies, dont les intérêts avoient ſemblé juſques-là auſſi incompatibles que les humeurs.

Jour mémorable ! il eſt vrai, vous ne ſerez écrit ſur nos faſtes qu'avec le ſang de

tant de François que vous avez fait verſer : les malheurs que vous prépariez, nous ont rendu cette gloire triſte & amere : vos dons éclatans, en flattant notre vanité, ont humilié, & penſé renverſer notre puiſſance. L'Eſpagne ennemie n'avoit pu nous nuire : l'Eſpagne alliée nous a accablés : nos diſgraces ſeront éternellement gravées autour de la Couronne qu'elle a miſe ſur la tête d'un de nos Princes. Mais ſi la Caſtille a vu notre joie modérée par nos pertes, elle ne verra jamais notre eſtime pour ſa valeur & ſa fidélité, & notre réconnoiſſance pour ſon choix, affoiblie.

J'avoue, mes Freres, que la gloire des événemens, qui embellit un régne, eſt ſouvent étrangere au Souverain : les Rois ne ſont grands que par les vertus qui leur ſont propres : leurs ſuccès les plus éclatans peuvent ne couvrir que des qualités fort obſcures, & prouver qu'ils ſont bien ſervis, plutôt que dignes de commander.

Mais ici nous ne craignons pas de dépouiller LOUIS de tout cet éclat qui l'environnoit, & de vous le montrer lui-même. Quelle ſageſſe ! & quel uſage des affaires ! l'Europe redoutoit la ſupériorité de ſes conſeils, autant que celle de ſes armes : ſes Miniſtres étudioient ſous lui l'art de gouverner : ſa longue expérience mûriſſoit leur jeuneſſe, & aſſuroit leurs lumieres : les négociations conduites par l'habileté, réuſſiſſoient toujours par le ſecret. Quel bonheur la réputation ſeule du gouvernement nº

promettoit-elle pas à la France, ſi nous euſſions sû nous contenter de la gloire de la ſageſſe ? Tous les Rois voiſins, qui en naiſſant avoient trouvé LOUIS déjà vieilli ſur le trône, ſe fuſſent regardés comme les enfans & les pupiles d'un ſi grand Roi : il n'eût pas été leur vainqueur ; *mais il étoit aſſez grand pour mépriſer les triomphes*, * & il eût eté leur tuteur & leur pere.

De ce fond de ſageſſe ſortoit la majeſté répandue ſur ſa perſonne : la vie la plus privée ne le vit jamais un moment oublier la gravité & les bienſéances de la dignité Royale : jamais Roi ne ſut mieux ſoutenir que lui le caractere majeſtueux de la ſouveraineté. Quelle grandeur, quand les Miniſtres des Rois venoient aux pieds de ſon trône ! quelle préciſion dans ſes paroles ! quelle majeſté dans ſes réponſes ! Nous les recueillions comme les maximes de la ſageſſe : jaloux que ſon ſilence nous dérobât trop ſouvent des tréſors qui étoient à nous ; & s'il m'eſt permis de le dire, qu'il ménageât trop ſes paroles à des ſujets qui lui prodiguoient leur ſang & leur tendreſſe.

Cependant, vous le ſavez, cette majeſté n'avoit rien de farouche : un abord charmant, quand il vouloit ſe laiſſer approcher ; un art d'aſſaiſonner les graces, qui touchoit plus que les graces mêmes ; une politeſſe de diſcours qui trouvoit toujours à placer ce qu'on aimoit le plus à

* *Jam Cæſar tantus erat, ut poſſet triumphos contemnere.* Flor.

entendre. Nous en sortions transportés, & nous regrettons des momens que sa solitude & ses occupations rendoient tous les jours plus rares. Nation fidelle nous aimons de tout temps à voir nos Rois, & les Rois gagnent toujours à se montrer à une Nation qui les aime.

Et quel Roi y auroit plus gagné que LOUIS ? Vous pouvez le dire ici à ma place, anciens & illustres sujets occupés autour de sa personne. Au milieu de vous ce n'étoit plus ce grand Roi, la terreur de l'Europe, & dont nos yeux pouvoient à peine soutenir la majesté ; c'étoit un maître humain, facile, bienfaisant, affable : l'éclat qui l'environnoit, le déroboit à nos regards ; nous ne voyons que sa gloire, & vous voyez toutes ses vertus.

Un fond d'honneur, de droiture, de probité, de vérité, qualités si essentielles aux Rois, & si rares pourtant même parmi les autres hommes : un ami fidelle ; un époux, malgré les foiblesses qui partagerent son cœur, toujours respectueux pour la vertu de Therese ; condamnant, pour ainsi dire, par ses égards pour elle, l'injustice de ses engagemens, & renouant par l'estime, un lien affoibli par les passions ; un pere tendre, plus grand dans cette histoire domestique, qui ne passera peut-être point à nos neveux, que dans les événemens éclatans de son regne, que les histoires publiques conserveront à la postérité.

Mais ces vertus humaines, que sont-

elles devant Dieu, quand la piété ne les a pas sanctifiées ? hélas ! le vain sujet souvent des louanges des hommes & des vengeances du Seigneur. Mais cette gloire si célébrée, & qui a fait tant de jaloux ou de flatteurs ; à quoi mene-t-elle pour l'éternité, si l'on ne l'a pas rendue à celui à qui seul la gloire est dûe ? à un jugement plus rigoureux, & par l'ambition qui toujours y conduit, & par l'orgueil qu'elle inspire. Destinée terrible, & toujours à craindre pour les plus grands Rois sur-tout, vous n'augmenterez pas le dueil de nos prieres ; & vous ne troublerez pas la paix des offrandes saintes qui reposent sur l'autel, & qui vont solliciter pour LOUIS, le Pere des miséricordes.

Il connoît le néant de la gloire humaine : *Et agnovit quòd in his quoque esset labor, & afflictio spiritûs ;* & il fut encore plus grand par une foi humble & par une piété sincere, que par l'éclat de sa puissance & de ses victoires.

II. PARTIE L'Onction sainte répandue sur les Rois consacre leur caractere, & ne sanctifie pas toujours leur personne : l'étendue de leurs devoirs répond à celle de leur puissance ; le sceptre est plutôt le titre de leurs soins & de leur servitude, que de leur autorité : ils ne sont Rois, que pour être les peres & les Pasteurs des peuples : ils ne sont pas nés pour eux seuls ; & les vertus privées, qui assurent le salut du sujet toutes seules,

ſe tourneroient en vices pour le Souverain.

C'eſt à la ſublimité de ces idées primitives, que l'Ecriture rappelle l'éloge d'un des plus ſaints Rois de Juda. Il conſerva ſon cœur fidelle à Dieu : *Gubernavit ad Dominum cor ipſius ;* c'eſt le devoir eſſentiel de l'homme. Il renverſa les abominations de l'impiété & tous les momens de l'erreur : *Tulit abominationes impietatis ;* c'eſt le zele du Souverain. Il affermit la piété dans les jours de péché & de malice, en l'honorant de ſes faveurs & de ſa confiance : *In diebus peccatorum corroboravit pietatem* ; & c'eſt l'exemple que doit à ſes ſujets celui qui en eſt le Paſteur & le pere. *Eccli.* 49. 3. 4.

LOUIS porta en naiſſant un fonds de religion & de crainte de Dieu, que les égaremens mêmes de l'âge ne purent jamais effacer. Le Sang de ſaint Louis & de tant de Rois chrétiens, qui couloit dans ſes veines ; le ſouvenir encore tout récent d'un Pere juſte ; les exemples d'une Mere pieuſe ; les inſtructions du Prélat irrépréhenſible, qui préſidoit à ſon éducation ; d'heureuſes inclinations, encore plus sûres que les inſtructions & les exemples ; tout paroiſſoit le deſtiner à la vertu comme au trône.

Mais hélas ! qu'eſt-ce que la jeuneſſe des Rois ? une ſaiſon périlleuſe, où les paſſions commencent à jouir de la même autorité que le Souverain, & à monter avec lui ſur le trône. Et que pouvoit attendre LOUIS ſur-tout dans ce premier âge ?

l'homme le mieux fait de sa Cour ; tout brillant d'agrémens & de gloire ; maître de tout vouloir, & ne voulant rien en vain ; voyant naître tous les jours sous ses pas des plaisirs nouveaux, qui attendoient à peine ses desirs ; ne rencontrant autour de lui que des regards toujours trop instruits à plaire, & qui paroissoient tous réunis & conjurés pour plaire à lui seul ; environné d'apologistes des passions, qui souffloient encore le feu de la volupté, & qui cherchoient à effacer ses premieres impressions de vertu, en donnant des titres d'honneur à la licence ; au milieu d'une Cour polie, où la mollesse & le plaisir ont trouvé de tout temps le secret de s'allier, & même d'aller de pair, avec la valeur & le courage ; & enfin dans un siecle, où le sexe peu content d'oublier sa propre pudeur, semble même défier ce qui peut en rester encore dans ceux à qui il veut plaire.

Et cependant de l'exemple du Prince, quel déluge de maux dans le peuple ! Ses mœurs forment bientôt les mœurs publiques : l'imitation toujours sûre de plaire & d'attirer des graces, reconcilie l'ambition avec la volupté ; les plaisirs, d'ordinaire gênés par les vues de la fortune, en facilitent les avenues, & en deviennent la plus sûre route : des Ecrivains profanes vendent leur plume à l'iniquité, & chantent des passions que le respect tout seul auroit dû ensevelir dans un éternel silence : de nouveaux spectacles s'élevent pour en faire

des leçons publiques ; tout devient la paſſion du Souverain.

O Rois des peuples, dit l'Eſprit de Dieu! vous qui aſſis ſur votre trône, voyez avec tant de complaiſance à vos pieds la multitude des Nations ! c'eſt à vous que j'adreſſe ces paroles : *Ad vos, ô Reges, ſunt hi ſermones mei.* Souvenez-vous que la puiſſance vous a été donnée d'en-haut ; que l'uſage en doit être ſaint, comme l'origine en eſt ſainte ; qu'un jugement très-dur eſt préparé à ceux qui ſont établis pour commander aux autres, & qu'à l'étendue de l'autorité l'abondance du châtiment eſt preſque toujours réſervée. *Sap. 6. 3. 4. 5. 10.*

Mais ici les miſéricordes éternelles préparées à LOUIS commencent à ſe manifeſter. Dieu le prépare de loin à la vertu en armant les premiers traits de ſon autorité contre les vices. L'uſage barbare des duels, ancien reſte de la férocité de nos premiers Conquérans, que la religion & la politeſſe qu'elle met dans les mœurs, n'avoit pu depuis modérer ; que tant de Rois avoient vainement condamné, & qui avoit coûté tant de ſang à la Nation, fut aboli ; & LOUIS conſacra le commencement de ſon régne, par une action qui aſſure le repos & la tranquillité de tous les régnes à venir.

Oui, mes Freres, dans le temps que LOUIS paroiſſoit encore loin du Seigneur, le Seigneur étoit déjà près de lui : les paſſions mêmes qui bleſſent ſon cœur, reſpectent ſa foi. Quelle horreur pour ce genre

d'hommes, qui ne goûtent qu'à demi le plaisir, s'il n'est assaisonné d'impiété, & qui paroissent ne se souvenir de Dieu, que pour le mettre dans leurs affreuses débauches ! L'impie étoit proscrit, dès-là qu'il étoit connu : la naissance & les services, loin d'assurer l'impunité à l'irréligion, en rendoient le châtiment plus éclatant : les agrémens mêmes de l'esprit, séduction dont on a tant de peine à se défendre, n'en avoient plus pour lui, dès qu'il y voyoit luire une étincelle d'incrédulité. Il ne connoissoit point de mérite dans l'homme qui ne connoît point de Dieu ; & l'impie, qui dit anathême au Ciel, devenoit à l'instant pour lui, l'anathême de la terre.

Ainsi se préparoit l'ouvrage de la sanctification de LOUIS. Mais sortons de ces temps de ténebres, si inévitables aux Rois, & si ordinaires aux autres hommes ; périssent & soient à jamais effacés de notre souvenir, ces jours qu'il a effacés par ses larmes & par sa piété, & que le Seigneur a sans doute oubliés ! Les premieres années de la jeunesse des Souverains, comme les commencemens de leur naissance, se ressemblent presque toutes : *Nemo enim ex regibus habuit aliud nativitatis initium.* Sap. 7. 5. Mais si LOUIS les a suivis dans ces premieres voies des passions ; où sont les Rois qui aient marché depuis avec autant de grandeur & de fidélité que lui, dans les voies de la grace ? où sont même ceux de ses sujets, qui vivoient sous ses yeux, & que leur rang ap-

prochoit du trône ? Hélas ! imitateurs la plupart, pour ne pas dire coupables adulateurs de ſes foibleſſes, ils ont peut-être fini par cenſurer ſa vertu.

Et quelle vertu ? uniforme, tendre, conſtante. On ne vit point en lui de ce inégalités de piété ſi inſéparables de l'inconſtance des hommes, que l'uniformité toute ſeule laſſe ; que l'ennui du vice attire ſouvent tout ſeul à la nouveauté de la vertu ; pour qui l'uſage de la vertu redevient bientôt un nouvel attrait favorable au vice ; & qui en repaſſant ſans ceſſe du vice à la vertu, cherchent plus à ſoulager leur inconſtance, qu'à fixer leur infidelité.

Dès la premiere démarche que LOUIS eût fait dans la voie de Dieu, il y marcha toujours d'un pas égal & majeſtueux. Un jour inſtruiſoit l'autre jour ; & une nuit donnoit des leçons ſemblables à l'autre nuit. L'hiſtoire de ſa piété eſt l'hiſtoire d'une de ſes journées ; & hors les événemens inattendus, qui montroient en lui de nouvelles vertus, la vertu du premier jour fut celle du reſte de ſa vie.

Soins immenſes du gouvernement, dont il portoit preſque tout ſeul le poids, vous n'interrompîtes jamais l'exactitude de ſes devoirs religieux : jamais la vie de la Cour, toujours inégale, parce qu'elle eſt oiſeuſe, ne dérangea la reſpectable uniforme de ſa conduite ; & dans un lieu, où le caprice & le loiſir ſont ſi ingénieux à varier les jours & les momens, LOUIS ſeul étoit le point

fixe où tous les jours & tous les momens ſe trouvoient les mêmes : vertu rare, dans les Princes ſur-tout que rien ne contraint, & en qui l'inconſtance de l'imagination eſt ſans ceſſe revèillée par le choix & la multiplicité des reſſources.

La piété & la bonne foi des diſpoſitions répondoit à l'exactitude des devoirs. Quelle profonde religion aux pieds des autels ! Avec quel reſpect venoit-il courber devant la gloire du Sanctuaire, cette tête qui portoit pour ainſi dire l'univers ; & que l'âge, la majeſté, les victoires rendoient encore moins auguſte que la piété ! Quelle terreur en approchant des Myſteres ſaints & de cette Viande céleſte, qui fait les délices des Rois ! Quelle attention à la parole de vie ! & malgré les dégoûts & les cenſures d'une Cour éclairée & difficile, quel reſpect pour la ſainte liberté du Miniſtere & pour les défauts même du Miniſtre ! *Il nous en a dit aſſez pour nous corriger*, répondoit-il à ceux de ſa Cour qui paroiſſoient mécontens de l'inſtruction. Quelle tendreſſe de conſcience ! quelle horreur pour les plus légeres trangreſſions ! Tout le bien qui lui fut montré, il l'aima ; & s'il n'accomplit pas toute juſtice, c'eſt qu'elle ne lui fut pas toute connue. C'eſt la deſtinée des meilleurs Rois : c'eſt le malheur du rang, plutôt que le vice de la perſonne.

Mais l'épreuve la moins équivoque d'une vertu ſolide, c'eſt l'adverſité. Et quels coups, ô mon Dieu ! ne prépariez-vous pas

à ſa conſtance ! Ce grand Roi, que la victoire avoit ſuivi dès le berceau, & qui comptoit ſes proſpérités par les jours de ſon régne : ce Roi, dont les entrepriſes toutes ſeules annonçoient toujours le ſuccès ; & qui juſques-là n'ayant jamais trouvé d'obſtacle, n'avoit eu qu'à ſe défier de ſes propres deſirs ; ce Roi dont tant d'éloges & de trophées publics avoient immortaliſé les conquêtes, & qui n'avoit jamais eu à craindre que les écueils qui naiſſent du ſein même de la louange & de la gloire : ce Roi, ſi long-temps maître des événemens, les avoit par une révolution ſubite, tous tournés contre lui. Les ennemis prennent notre place : ils n'ont qu'à ſe montrer, la victoire ſe montre avec eux : leurs propres ſuccès les étonnent : la valeur de nos troupes a ſemblé paſſer dans leur camp : le nombre prodigieux de nos armées en facilite la déroute : la diverſité des lieux ne fait que diverſifier nos malheurs : tant de champs fameux de nos victoires ſont ſurpris de ſervir de théatre à nos défaites : le peuple eſt conſterné ; la Capitale eſt menacée ; la miſere & la mortalité ſemblent ſe joindre aux ennemis ; tous les maux paroiſſent réunis ſur nous : & Dieu qui nous en préparoit les reſſources, ne nous les montroit pas encore ; Denain & Landreci étoient encore cachés dans les conſeils éternels. Cependant notre cauſe étoit juſte ; mais l'avoit-elle toujours été ? & que ſais-je, ſi nos dernieres défaites n'expioient pas l'équité douteuſe, ou l'or-

gueil inévitable de nos anciennes victoires?

Louis le reconnut; il le dit : *J'avois autrefois entrepris la guerre légérement, & Dieu avoit semblé me favoriser : je la fais pour soutenir les droits légitimes de mon petit-fils à la Couronne d'Espagne, & il m'abandonne : il me préparoit cette punition que j'ai mérité.* Il s'humilia sous la main qui s'appésantissoit sur lui : sa foi ôta même à ses malheurs la nouvelle amertume que le long usage des prospérités leur donne toujours : sa grande ame ne parut point émue : au milieu de la tristesse & de l'abattement de la Cour; la sérénité seule de son auguste front rassuroit les frayeurs publiques. Il regarda les châtimens du Ciel, comme la peine de l'abus qu'il avoit fait de ses faveurs passées : il répara par la plénitude de sa soumission, ce qui pouvoit avoir manqué autrefois à sa reconnoissance. Il s'étoit peut-être attribué la gloire des événemens; Dieu la lui ôte pour lui donner celle de la soumission & de la constance.

Mais le temps des épreuves n'est pas encore fini. Vous l'avez frappé dans son peuple; ô mon Dieu! comme David; vous le frappez encore comme lui dans ses enfans : il vous avoit sacrifié sa gloire, & vous voulez encore le sacrifice de sa tendresse.

Que vois-je ici! & quel spectacle attendrissant même pour nos neveux, quand ils en liront l'histoire! Dieu répand la désolation & la mort sur toute la Maison royale. Que de têtes augustes frappées!

que d'appuis du trône renverſés ! Le jugement commence par le premier né : ſa bonté nous promettoit des jours heureux ; & nous répandîmes ici nos prieres & nos larmes ſur ſes cendres cheres & auguſtes. Mais il nous reſtoit encore de quoi nous conſoler. Elles n'étoient pas encore eſſuïées nos larmes ; & une Princeſſe aimable (1) qui délaſſoit LOUIS des ſoins de la Royauté, eſt enlevée dans la plus belle ſaiſon de ſon âge aux charmes de la vie, à l'eſpérance d'une Couronne, & à la tendreſſe des peuples, qu'elle commençoit à regarder & à aimer comme ſes ſujets. Vos vengeances, ô mon Dieu ! ſe préparent encore de nouvelles victimes : ſes derniers ſoupirs ſoufflent la douleur & la mort dans le cœur de ſon royal Epoux. (2) Les cendres du jeune Prince ſe hâtent de s'unir à celles de ſon épouſe : il ne lui ſurvit que les momens rapides qu'il faut pour ſentir qu'il l'a perdue ; & nous perdons avec lui les eſpérances de ſageſſe & de piété, qui devoient faire revivre le régne des meilleurs Rois, & les anciens jours de paix & d'innocence.

Arrêtez, grand Dieu ! montrerez-vous encore votre colere & votre puiſſance contre l'enfant qui vient de naître ? voulez-vous tarir la ſource de la race royale ? & le ſang de Charlemagne & de ſaint Louis, qui ont tant combattu pour la gloire de votre nom, eſt-il devenu pour vous comme le

(1) *Mort d'Adelaïde de Savoie.*
(2) *Mort du Duc de Bourgogne.*

ſang d'Achab ; & de tant de Rois impies dont vous exterminiez toute la poſtérité.

Le glaive eſt encore levé, mes Freres : Dieu eſt ſourd à nos larmes, à la tendreſſe & à la piété de LOUIS. Cette fleur naiſſante, & dont les premiers jours étoient ſi brillans, eſt moiſſonnée, (1) & ſi la cruelle mort ſe contente de menacer celui qui eſt encore attaché à la mammelle, (2) ce reſte précieux que Dieu vouloit nous ſauver de tant de pertes, ce n'eſt que pour finir cette triſte & ſanglante ſcene, par nous enlever le ſeul des trois Princes (3) qui nous reſtoit encore, pour préſider à ſon enfance, & le conduire ou l'affermir ſur le trône.

Au milieu des débris lugubres de ſon auguſte Maiſon, LOUIS demeure ferme dans la foi. Dieu ſouffle ſa nombreuſe poſtérité ; & en un inſtant elle eſt effacée comme les caracteres tracés ſur le ſable. De tous les Princes qui l'environnoient, & qui formoient comme la gloire & les rayons de ſa Couronne, il ne reſte qu'une foible étincelle ſur le point même alors de s'éteindre. Mais le fonds de ſa foi ne peut être épuiſé par ſes malheurs : il eſpére comme Abraham, que le ſeul enfant de la promeſſe ne périra point : il adore celui qui diſpoſe des ſceptres & des couronnes ; & voit peut-être dans ces pertes domeſtiques, la miſéricor-

(1) *Mort du Duc de Bretagne, frere aîné de Louis XV. arrivée encore peu de jours après.*
(2) *Le Roi Louis XV. fut alors à l'extrêmité.*
(3) *Mort du Duc de Berry, oncle du Roi Louis XV.*

de qui expie & qui acheve d'effacer du Livre des juſtices du Seigneur, ſes anciennes paſſions étrangeres.

LOUIS conſerva donc à Dieu un cœur fidelle : *Gubernavit ad Dominum cor ipſius* ; & c'eſt là le devoir eſſentiel de l'homme. Mais juſqu'où ne porta-t-il point ſon zele pour l'Egliſe, cette vertu des Souverains, qui n'ont reçu le glaive & la puiſſance, que pour être les appuis des autels & les défenſeurs de ſa doctrine ? *Tulit abominationes impietatis.*

Ici les événemens parlent pour moi ; & les plaintes ſéditieuſes de l'héréſie chaſſée du Royaume, qui ont ſi long-temps retenti dans toute l'Europe ; & les clameurs des faux Prophetes diſperſés, qui ſonnoient partout, à l'exemple de leurs peres, le ſignal de la guerre & de la vengeance contre LOUIS, ont fait avant nous l'éloge de ſon zele.

Spécieuſe raiſon d'Etat, en vain vous opposâtes à LOUIS les vues timides de la ſageſſe humaine : le corps de la Monarchie affoibli par l'évaſion de tant de citoyens ; le cours du commerce rallenti ou par la privation de leur induſtrie, ou par le tranſport furtif de leurs richeſſes ; les nations voiſines, protectrices de l'héréſie, prêtes à s'armer pour la défendre. Les périls fortifient ſon zele ; l'œuvre de Dieu ne craint point les hommes ; il croit même affermir ſon trône en renverſant celui de l'erreur : les Temples profanes ſont détruits ; les Chaj-

res de séduction abattues ; les Prophetes de mensonge arrachés des troupeaux qu'ils séduisoient ; les assemblées étrangeres réunies à l'assemblée des Fidelles. Le mur de séparation est ôté ; nos freres viennent retrouver aux pieds de nos autels, avec les tombeaux de leurs ancêtres, les titres domestiques de la foi dont ils avoient dégénéré : le temps, la grace, l'instruction achevent peu-à-peu un changement, dont la force n'obtient jamais que les apparences ; & l'erreur, qui née en France sembloit y avoir jetté des racines éternelles ; & cette zizanie qui tant de fois avoit pensé étouffer parmi nous le bon grain ; & l'héréſie, depuis si long-temps redoutable au trône, par la force de ses Places, par la foiblesse des régnes précédens forcés à la tolérer, par un délnge de sang François qu'elle avoit fait verser, par le nombre de ses Partisans, & par la science orgueilleuse de ses Docteurs, par l'appui de tant de Nations, & même par l'ancien souvenir & l'injustice de cette journée sanglante, qui devroit être effacée de nos annales, que la piété & l'humanité désavoueront toujours, & qui en voulant l'écraser sous un de nos derniers Rois, ranima sa force & sa fureur, & fit, si je j'ose dire, de son sang, la semence de nouveaux disciples ; l'héréſie à l'abri de tant de remparts, tombe au premier coup que LOUIS lui porte ; disparoît, & est réduite, ou à se cacher dans les ténebres, d'où elle étoit sortie, ou à passer les mers, & à porter

avec ſes faux Dieux, ſa rage & ſon amertume dans les contrées étrangeres.

Heureuſe ſi la ſoumiſſion eût précédé les châtimens ; ſi au lieu de céder à l'autorité, elle n'eût cédé qu'à la vérité ; & ſi ſes Sectateurs contens la plupart d'obéir en apparence au Souverain, n'euſſent tiré d'autre avantage du zele de LOUIS, que de laiſſer à leurs enfans & à leurs neveux, le bonheur d'obéir aujourd'hui à l'Egliſe! Mais enfin la France, à la gloire éternelle de LOUIS, eſt purgée de ce ſcandale ; la contagion ne ſe perpétue plus dans les familles ; il n'y a plus parmi nous qu'un bercail & un Paſteur ; & ſi la crainte fit alors des hypocrites, l'inſtruction a fait depuis, de ceux qui ſont venus après eux, de véritables Fidelles.

Auſſi ſous quelque couleur que l'erreur cherchât à reparoître, elle reveilloit également le zele & la piété de LOUIS. Vaines idées de perfection, qui ſous prétexte d'élever l'homme juſqu'à Dieu, le laiſſiez tout entier à lui-même, & lui faiſiez de la pureté ſublime de ſa vertu, la sûreté de ſon libertinage ! nouveau ſyſtême d'oraiſon, ſi inconnu à la ſimplicité de la foi, & qui mettent l'acquieſcement odieux & le fanatiſme de vos prieres à la place des devoirs & des violences de l'Evangile ! doctrine impie & ridicule, qui cherchiez à perſuader en ſecret, que la piété ; qui ſeule nous obtient la grace de ſurmonter les tentations, nous donne elle-même le droit d'y ſuccomber ſans crime ! LOUIS eut horreur de vos blaſ-

phêmes ; il arma le zele de l'Egliſe contre les pieges myſtérieux que vous tendiez à la piété ; & le grand Evêque, (1) qui pour démêler vos illuſions, s'en étoit preſque laiſſé éblouir ; plus ſéduit par ſon amour pour la priere, que par les fauſſes maximes qui en abuſoient, ſe joignit à la voix unanime des Paſteurs contre lui-même, laiſſa un exemple à l'Epiſcopat, qui ſauveroit à l'Egliſe bien des ſcandales s'il étoit imité ; & changea par la candeur & la promptitude de ſa ſoumiſſion, les éclairs & les foudres de l'Egliſe qui le mecaçoient, en une pluie abondante de graces & de bénédictions pour lui : *Fulgura in pluviam fecit.* *Pſ.* 134. 7.

Mais l'homme ennemi veille toujours pour ſemer des ſcandales dans le champ du Seigneur. La vérité a triomphé de l'héréſie & du fanatiſme ; mais la paix que nous attendions n'eſt point encore venue : *Expectavimus pacem & non erat bonum.* Les myſteres de la grace, où l'orgueil de l'eſprit humain a ſi ſouvent échoué, échauffent de nouveau les eſprits : les Paſteurs de l'Egliſe, qui toujours unis entr'eux, ne devroient jamais prendre les armes que contre les ennemis du dehors, ſe diviſent, comme s'ils avoient des intérêts & des eſpérances différentes : les eſprits s'aigriſſent, les diſputes s'animent ; ce n'eſt par-tout que trouble & que confuſion. Grand Dieu ! à quoi aboutiront ces diſſenſions funeſtes ? Un ſiecle entier de conteſtations ne devroit-il pas *Jerem.* 8. 15.

(1) *M. de Fenelon, Archevêque de Cambrai.*

en

en avoir enfin rallenti la fureur ? les troupes des Philiſtins nous environnent ; au lieu de nous réunir pour repouſſer les infidelles, c'eſt nous-mêmes qui leur fourniſſons des prétextes ſpécieux d'inſulter aux armées du Dieu vivant. Mais laiſſons une matiere dont le ſeul récit ne peut qu'affliger les enfans de l'Egliſe qui ont quelque amour pour cette mere commune des Fidelles : il ſuffit à mon ſujet de dire que LOUIS n'eut rien tant à cœur, que de voir la concorde & l'union régner parmi les Paſteurs ; la foi maintenue dans la pureté ; les Fidelles point partagés entre Paul, Apollon ou Céphas : mais uniquement attachés à Jeſus-Chriſt & à ſon Egliſe ; & que c'étoit là conſtamment le but de toutes ſes démarches. Dieu ne lui a pas donné la conſolation avant de mourir, de voir finir nos triſtes diſſenſions : mais avec quelle douleur les voyoit-il ſe perpétuer dans ſon Royaume ! Les malheurs de l'Etat le trouvoient conſtant : les troubles de la Religion flétriſſoient ſon cœur, & effaçoient l'auguſte ſérénité de ſon viſage ; & dans le lit même de ſa douleur & de ſa mort, comme un autre Théodoſe mourant, les maux de l'Egliſe l'occupoient plus, le touchoient plus, que les horreurs de la mort dont il étoit environné : *Qui cùm jam corpore ſolveretur, magis de ſtatu Eccleſiarum, quàm de ſuis periculis angebatur.* *S. Ambroſ. in orat. funeb. Th.*

Tout ce qui pouvoit avancer les intérêts de la Religion, devenoit un intérêt d'Etat pour lui. Avec quelle magnificence

ouvroit-il ſon Royaume & ſes tréſors, à un Roi (*) & à une Reine pieuſe, qui, pour avoir voulu faire remonter la foi ſur le Trône de leurs Ancêtres, en avoient été eux-mêmes chaſſés ? Une Nation vaillante, mais auſſi orageuſe que la mer qui l'environne, & accoutumée à donner de ſemblables ſpectacles à l'Europe, s'ébranle, s'agite, ſe ſouleve, & jette hors de ſon ſein ces ſacrés dépôts. LOUIS ſeul de tous les Souverains, que cet outrage intéreſſoit tous, court au-devant d'eux ; les eſſuye du naufrage, offre un aſyle à la Religion & à la Royauté fugitives ; s'arme pour venger la majeſté des Rois & la ſainteté de la foi, foulées aux pieds en leurs perſonnes ; attire ſur ſes Etats les fureurs d'une ligue redoutable, & les calamités d'une longue guerre qui n'a penſé finir qu'avec la Monarchie ; & s'il n'a pas eu la gloire de leur rendre leur Couronne, il a eu le mérite d'expoſer la ſienne.

Mais ſi ſon zele pour la défenſe de la foi ſembloit croître & ſe ranimer avec ſon grand âge ; rappellez-vous quels furent ſes ſoins pour le rétabliſſement de la piété en ces jours de péché & de malice : *Corroboravit pietatem in diebus peccatorum* ; & c'eſt l'exemple que doit le Paſteur & le pere de ſes ſujets.

Vous le ſavez, mes Freres ; la ſource de la régularité & de la pureté des mœurs

(*) *Le Roi Jacques II, & la Reine ſa femme, chaſſés d'Angleterre & refugiés en France.*

publiques, est toujours dans le zele & dans la sainteté des Evêques, établis pour être la forme du troupeau, pour le sanctifier & pour le conduire : aux soins & aux exemples des premiers Pasteurs, est presque toujours attaché le salut ou la perte des Fidelles. Pénétré de cette vérité, quelles furent les attentions de LOUIS à choisir des Ministres irrépréhensibles ! quelles précautions ! quelle délicatesse de conscience ! Les témoignages les plus sûrs, les plus publics, pouvoient à peine suffire pour le rassurer dans ses choix. Plus effrayé que flatté de ce droit brillant attaché à sa Couronne, il le regarda comme l'écueil des Rois, & le fardeau le plus pénible & le plus dangereux de la Royauté. Les brigues, la faveur, la chair & le sang, n'étoient pas un droit auprès de lui, pour posséder les places de l'Eglise, qui est le Royaume de Jesus-Christ. Les services mêmes, la naissance, la longue suite d'ancêtres ne lui paroissoient pas une vocation suffisante au Sacerdoce de Melchisedec, qui n'avoit point de généalogie. Il étoit vivement persuadé que l'Episcopat n'étoit pas une faveur temporelle, destinée à gratifier les familles ; mais un don celeste destiné à honorer l'Eglise, en lui donnant des Ministres capables d'honorer leur ministeres : & l'exactitude de sa Religion & de son zele là-dessus, alla peut-être quelquefois plus loin même que celle des regles.

Il vouloit que la puissance de son regne

ne ſervit qu'à établir le regne de Dieu ſur ſes peuples. Quelle joie quand il voyoit quelqu'un de ſa Cour revenir des égaremens des paſſions, & mener une vie conforme à la ſageſſe & à la piété de la ſienne ! c'étoit pour lui comme une nouvelle conquête ajoutée à ſes anciennes victoires. La vertu n'étoit plus un titre de dériſion à la Cour : c'étoit elle qui rempliſſoit les premieres places ; elle qui étoit comblée d'honneur ; elle enfin qui frayoit l'accès au trône & à la confiance du Souverain.

Jours fortunés ! vous deviez ramener parmi nous le regne de la piété & de l'innocence ; & cependant jamais la malice n'a plus abondé ; & les faveurs royales, accordées à la vertu, n'en ont peut-être rendu que les apparences eſtimables. Siecle pervers ! tout coopére donc à ta perte ! Si le Prince oublie Dieu, il affermit & perpétue les vices : s'il favoriſe les Juſtes, il multiplie les hypocrites.

Mais enfin, LOUIS contraignit les œuvres de ténebres à ſe cacher, & à ne plus inſulter à la lumiere : le déſordre ne fut plus un bon air ; & s'il n'en arrêta pas le cours, il en ôta du moins l'oſtentation & le ſcandale.

La licence d'un théatre étranger, où, à la honte des mœurs publiques & de la politeſſe de la Nation, les plus groſſieres obſcénités aſſembloient les Grands & le peuple ; où le vice parloit un langage dont notre langue même rougit ; & où le ſexe lui-

même venoit publiquement applaudir à des indécences qui étoient comme des insultes solemnelles faites à sa pudeur, cette licence fut proscrite ; & les débris de cette scene impure éleverent à la piété de LOUIS un monument plus immortel, que les murs renversés de tant de villes conquises, n'en avoient élevé à sa gloire.

En renversant les écoles du vice, quels asyles n'érigea-t-il point à la piété ? Vous l'apprendrez à nos neveux, Edifice auguste, (1) où la valeur refugiée consacre aux pieds des autels, les restes tronqués & languissans d'une vie tant de fois exposée pour l'Etat ! Vous l'apprendrez encore, Maison sainte, (2) où la naissance & la pauvreté dotées, sauvent également l'innocence du sexe des périls, & sa noblesse de la honte & de l'indigence !

Que d'établissemens pieux vois-je s'élever sous son regne, au milieu de la Capitale & dans les Provinces ! Le regne de Dieu croît & s'étend avec celui de LOUIS. Les jeunes Ministres du Sanctuaire reprennent dans des Maisons saintes, que chaque Pasteur éleve à l'envi, ce premier esprit de science, de ferveur, de discipline, si déchu du temps de nos peres. Les forêts mêmes se repeuplent de Solitaires ; & comme au temps des Maccabées ; plusieurs descendent dans le désert, (3) pour y chercher le jugement & la justice ; parce que les

(1) *L'Hôtel des Invalides.*
(2) *Maison de St. Cyr.* (3) *La Trappe & Sept-Fonts.*

maux & la corruption avoient inondé, & que Dieu n'étoit plus connu au milieu des
1. Mac. villes : *Tunc descenderunt multi quærentes*
2. 29. *judicium & justitiam in desertum, quoniam*
30. *inundaverunt super eos mala.* Des ouvrages infinis remplis de doctrine & de lumiere, paroissent pour aider à la piété des Fidelles. Nos neveux ; qui en remontant, retrouveront dans ce siecle les premiers monumens de la science & de la piété renouvellées, béniront le regne de LOUIS, recevront la grace que nous avons rejettée, & puiseront dans ces secours, dûs à ses soins & transmis d'âge en âge, les regles des mœurs, la justice & le salut que nous n'avons pû trouver même dans ses exemples.

Qu'étoit-il réservé à une piété si fidelle à Dieu, si zélée pour l'Eglise, si utile aux peuples ; qu'une Couronne de justice, encore plus éclatante que celle qu'il avoit reçue de ses Ancêtres, & une mort encore plus glorieuse à la grace & plus héroïque que sa vie ?

Non, mes Freres, la source du véritable héroïsme & de l'élévation des sentimens, est dans la foi : le monde n'a jamais fait que de faux héros ; & la mort qui nous montre toujours tels que nous sommes, découvre enfin en eux, ou une foiblesse de timidité qui les deshonore, ou une ostentation de fermeté, encore plus foible & plus mépriſable que leur frayeur, parce qu'elle est plus fausse.

LOUIS meurt en Roi, en Héros, en

Saint. Un soudain dépérissement ébranle d'abord les fondemens, ce semble, inaltérables d'une santé, que l'âge, les afflictions & les soins laborieux d'un long regne avoient jusques-là respectée. Il avoit vécu au-delà de l'âge des Rois; & elle nous promettoit encore une vie au-delà du cours ordinaire de celle des autres hommes : il avoit vu naître nos peres, & il semble que nous comptions que c'étoit à nos neveux à le voir mourir. Tout ce qui nous flatte, nous paroît toujours devoir être éternel.

Mais Dieu, dont le regne seul ne finit point, & qui avoit déjà empreint au dedans de lui les caracteres ineffaçables de la mort les cachoit encore aux lumieres de l'art & aux vaines espérances d'une Cour, que l'excellence du tempérament rassuroit encore. Mais enfin le secret de Dieu se déclare : la mort cachée au dedans, laisse voir au dehors des signes toujours trop infaillibles qui l'annoncent : on ne peut plus la méconnoître; sa lenteur augmente encore les horreurs de l'appareil. LOUIS seul la voit d'un œil tranquille au milieu des sanglots de ses anciens & fidelles serviteurs, de la consternation des Princes & des Grands, des larmes de toute sa Cour, LOUIS trouve dans la foi une paix, une fermeté, une grandeur d'ame, que le monde n'a pas encore donné. *Pourquoi pleurez-vous*, dit-il à un des siens, que les larmes abondantes d'une douleur moins circonspecte lui font remarquer; *aviez-vous cru que les Rois étoient immortels?*

Ce Monarque environné de tant de gloire, & qui voyoit autour de lui tant d'objets si capables de reveiller, ou ses desirs, ou sa tendresse, ne jette pas même un œil de regret sur la vie : il ne lui reste pas même ces incertitudes, qui montrent encore la vie au mourant, & qui mêlent du moins aux tristes saisissemens de la crainte, les douceurs de l'espérance. Il sait que son heure est venue & qu'il n'y a plus de ressource ; & il conserve dans le lit de sa douleur, cette majesté, cette sérénité, qu'on lui avoit vu autrefois aux jours de ses prospérités sur son trône : il regle les affaires de l'Etat, qui ne le regardent déjà plus, avec le même soin & la même tranquillité, que s'il commençoit seulement à régner ; & la vue sûre & prochaine de la mort ne lui donne pas ce dégoût, & cette horreur de penser à ce qu'on va quitter, qui est plutôt un désespoir secret de le perdre, qu'une marque que l'on ne l'aime plus. Les Sacremens des mourans n'ont pas autour de lui cet air sombre & lugubre, qui d'ordinaire les accompagne ; ce sont des mysteres de paix & de magnificence. Et ce n'est pas ici un de ces momens rapides & uniques, où la vertu se rappelle toute entiere, & trouve dans la courte durée de l'effroi du spectacle, la ressource de sa fermeté : les jours vuides, & les nuits laborieuses se prolongent, & l'intrépidité de sa vertu semble croître & s'affermir sur les débris de son corps terrestre. Qu'on est grand, quand on l'est par la foi !

La vue fixe & assurée de la mort, soutenue durant plusieurs jours, sans foiblesse, mais avec religion; sans philosophie, mais avec une majestueuse fermeté; ne voulant exciter, ni l'attendrissement, ni l'admiration des spectateurs; ne cherchant, ni à les intéresser à sa perte par ses regrets, ni à s'attirer leurs éloges par sa constance; plus grand mille fois que s'il eût affecté de le paroître. Accourez à ce spectacle, censeurs frivoles & éternels de sa vertu, & qui aviez traité peut-être sa piété de foiblesse; & voyez si la vanité toute seule ne se feroit pas honneur de tout ce que la grace opere de grand en LOUIS dans ces derniers momens? Mais la vanité n'a jamais eu que le masque de la grandeur: c'est la grace, qui en a la verité.

Il assemble autour de son lit, comme un autre David mourant, chargé d'années, de victoires & de vertus, les Princes de son auguste Sang & les Grands de l'Etat. Avec quelle dignité soutient-il le spectacle de leur désolation & de leurs larmes? Il leur rappelle comme David, leurs anciens services: il leur recommande l'union, la bonne intelligence, si rare sous un Prince enfant, les intérêts de la Monarchie dont ils sont l'ornement & le plus ferme soutien: il leur demande pour son fils Salomon & pour la foiblesse de son âge, le même zele, la même fidélité qui les avoit toujours si fort distingués sous son regne. Jamais il n'a paru plus véritablement Roi: c'est qu'il l'é-

toit déjà dans le ciel ; & que le régne du Juſte eſt encore plus grand & plus glorieux que celui des Rois de la terre.

Enfin le jeune Salomon, l'auguſte Enfant, eſt appellé. LOUIS offre au Dieu de ſes Ancêtres ce reſte précieux de ſa Maiſon royale ; cet Enfant ſauvé du débris qui lui rappelle la perte encore récente de tant de Princes, & que ſes prieres & ſa piété ont ſans doute conſervé à la France. Il demande pour lui à Dieu, comme David pour ſon fils Salomon, un cœur fidelle à ſa loi, tendre pour ſes peuples, zélé pour ſes autels & pour la gloire de ſon nom : *Salomoni quoque filio meo da cor perfectum, ut cuſtodiat mandata tua.* Il lui laiſſe pour dernieres inſtructions, comme un héritage encore plus cher que ſa Couronne, les maximes de la piété & de la ſageſſe. *Mon fils*, lui dit-il, *vous allez être un grand Roi ;*
1. Par. 29. 19. *mais ſouvenez-vous que tout votre bonheur dépendra d'être ſoumis à Dieu, & du ſoin que vous aurez de ſoulager vos peuples. Evitez la guerre ; ne ſuivez pas là-deſſus mes exemples ; ſoyez un Prince pacifique : craignez Dieu, & ſoulagez vos ſujets.* Il leve les mains au ciel, comme les Patriarches au lit de la mort, & répand ſur cet enfant, avec ſes vœux & ſes bénédictions, des larmes qui échappent à ſa tendreſſe, ou à la joie qu'il a d'aller poſſéder le Royaume de l'éternité qui lui eſt préparé.

Retournez donc dans le ſein de Dieu d'où vous étiez ſortie, ame héroïque &

chrétienne ! votre cœur eſt déjà où eſt votre tréſor. Briſez ces foibles liens de votre mortalité, qui prolongent vos deſirs & qui retardent votre eſpérance : le jour de notre deuil, eſt le jour de votre gloire & de vos triomphes Que les Anges tutelaires de la France viennent au-devant de vous, pour vous conduire avec pompe ſur le trône qui vous eſt deſtiné dans le ciel à côté des ſaints Rois vos ancêtres, de Charlemagne & de ſaint Louis. Allez rejoindre Thereſe, Louis, Adelaïde, qui vous attendent, & eſſuïer auprès d'eux, dans le ſéjour de l'immortalité, les larmes que vous avez répandues ſur leurs cendres : & ſi, comme nous l'eſpérons, la ſainteté & la droiture de vos intentions a ſuppléé devant Dieu ce qui peut avoir manqué, durant le cours d'un ſi long regne, au mérite de vos œuvres & à l'intégrité de vos juſtices, veillez du haut de ſa demeure céleſte ſur un Royaume que vous laiſſez dans l'affliction, ſur un Roi enfant qui n'a pas eu le loiſir de croître & de mûrir ſous vos yeux & ſous vos exemples ; & obtenez la fin des malheurs qui nous accablent, & des crimes qui ſemblent ſe multiplier avec nos malheurs.

Et vous, grand Dieu, jettez du haut du ciel des yeux de miſéricorde ſur cette Monarchie déſolée, où la gloire de votre nom eſt plus connue que parmi les autres Nations ; où la foi eſt auſſi ancienne que la Couronne ; & où elle a toujours été auſſi pure ſur le trône, que le Sang même de

nos Rois qui l'ont occupé. Défendez-nous des troubles & des diſſenſions auxquelles vous livrez preſque toujours l'enfance des Rois : laiſſez-nous du moins la conſolation de pleurer paiſiblement nos malheurs & nos pertes. Étendez les aîles de votre protection ſur l'enfant précieux que vous avez mis à la tête de votre peuple ; cet auguſte Rejetton de tant de Rois ; cette Victime inoncente échappée toute ſeule aux traits de votre colere & à l'extinction de toute la Race royale. Donnez-lui un cœur docile à des inſtructions qui vont être ſoutenues de grands exemples : que la piété, la clémence, l'humanité & tant d'autres vertus, qui vont préſider à ſon éducation, ſe répandent ſur tout le cours de ſon regne. Soyez ſon Dieu & ſon Pere, pour lui apprendre à être le pere de ſes ſujets ; & conduiſez-nous tous enſemble à la bienheureuſe immortalité.

Ainſi ſoit-il.

ORAISON FUNEBRE DE MADAME, DUCHESSE D'ORLÉANS.

Surrexerunt filii ejus, & beatissimam prædicaverunt; vir ejus, & laudavit eam, & laudent eam in portis opera ejus.

Ses enfans l'ont appellée bienheureuse : son époux l'a comblée de louanges ; & ses actions ont fait son éloge dans toutes les assemblées publiques. Prov. 31. 28. 31.

APRÉS ces éloges publics & domestiques, que nous resteroit-il à dire sur les louanges de TRÉS-HAUTE, TRÉS-PUISSANTE ET TRÉS-EXCELLENTE PRINCESSE, MADAME, DUCHESSE D'ORLÉANS, si nous ne venions ici que pour la louer plutôt que pour vous instruire.

Nous venons rendre de tristes & pieux devoirs à sa mémoire : la Religion les con-

ſacre ; la piété les juſtifie ; & la douleur publique les exige. Mais en vous rappellant ſes vertus, qui ſeules peuvent nous conſoler de ſa perte, que prétendons-nous que vous rappeller à ce moment fatal & peut-être proche, où dégradés devant Dieu, de votre rang & de vos titres, ce que vous aurez fait pour le ſalut, fera ſeul notre conſolation & votre éloge.

Eh ! quelle autre image pourrions-nous vous offrir au milieu de cette cérémonie lugubre ; & dans ce Temple (1) auguſte ſur-tout, où ſont expoſées de toutes parts les triſtes dépouilles de la grandeur humaine ; où les Sceptres & les Couronnes briſées, rappellent à peine le ſouvenir de ceux qui les ont portées ; où toute la magnificence des Souverains eſt renfermée dans celle de leurs tombeaux ; où les cendres de tant de Princes que nos yeux ont vus, & qui faiſoient nos plus douces eſpérances, fument encore ; & où le grand Roi lui-même, que nous avons tant pleuré, n'eſt plus que pouſſiere ?

Quel ſpectacle pour les yeux mêmes de la chair ! Madame depuis long-temps ne le perdoit plus de vue : elle ne parut ſurvivre à toutes les pertes de la Maiſon royale, que pour attendre la mort avec plus de courage, & s'y diſpoſer avec plus de foi : elle vit de plus près le néant de tout, & ne crut digne d'elle, que ce qui étoit digne de l'immortalité.

(1) *L'Egliſe de Saint Denis, où ſont les Tombeaux de nos Rois.*

Ne craignons donc pas de mêler aux prieres de l'Egliſe, & à la ſolemnité des ſaints Myſteres, des louanges honorables à l'Egliſe, dont le vice ſeul doit rougir. Nous les devons à l'amour des peuples, qui les publient ; au deuil de toute la Nation, qui la regrette ; à la douleur amere d'un auguſte Fils, (1) qui la pleure ; aux larmes d'une Maiſon déſolée, dont elle fut toujours la mere plutôt que la maîtreſſe : nous nous les devons à nous-mêmes ; & de tous ceux qui m'écoutent, en eſt-il peut-être un ſeul que la bonté de cette Princeſſe n'ait honoré de quelque marque particuliere de bienveillance ; & qui dans la perte publique, comme le diſoit ſaint Ambroiſe d'un Empereur, ne pleure encore une perte qui lui eſt perſonnelle ? *Omnes enim tanquam parentem publicum obliſſe domeſtico fletu doloris illacrymant, ſuaque omnes funera dolent.* *In obit. Valent.*

Epouſe fidelle, mere tendre, maîtreſſe douce & bienfaiſante, Princeſſe chrétienne ; c'eſt à-dire, devoirs domeſtiques & publics, toujours remplis durant le cours d'une longue vie avec décence, avec nobleſſe, avec humanité, avec religion. Vous la reconnoiſſez à ces traits ſimples & peu recherchés ; ils ſuffiſent à la vérité, & ſon caractere eſt ſon éloge. C'eſt par vous ſeul, ô mon Dieu ! que ſon éloge peut devenir notre inſtruction.

(1) *Philippe Duc d'Orleans, Regent de France.*

I. PARTIE LA Cour étoit à peine consolée de la mort d'Henriette d'Angleterre * quand l'Allemagne la remplaça à la France par la Princesse que nous pleurons. Née des anciens Souverains du Rhin, elle vint se mettre à côté du trône, où sa naissance auroit pû la placer ; & les Couronnes étrangeres lui parurent moins brillantes, que l'honneur de toucher de près, par un mariage auguste à celle de Louis.

De quelle gloire & de quelle magnificence se vit-elle environnée dans ces jours fortunés de la Monarchie ? Un Souverain maître de l'Europe ; plus glorieux que tous ses Prédécesseurs ; plus grand par l'amour de ses peuples, que par le nombre de ses conquêtes : un époux aimable, & qui, aux charmes de la jeunesse, ajoutoit l'honneur des victoires & des triomphes : une Cour, où nos guerres avoient formé tant de Héros ; où les largesses du Prince attiroient tous les jours les plus grands talens ; où de nouveaux plaisirs se succédoient sans cesse ; où les monumens les plus superbes de la magnificence excitoient la curiosité, & peut-être la jalousie de toutes les Nations ; & où l'excès seul de nos prospérités pouvoit nous préparer de loin des disgraces.

Rappellons, sans crainte, ces temps heureux. Ils furent effacés, je le sais, par des jours de tribulation & d'amertume, qui leur succéderent. Mais le Seigneur vouloit

* *Premiere femme de Monsieur, frere unique du Roi Louis le Grand.*

nous châtier ; il ne vouloit pas nous détruire. Le nuage depuis long-temps se dissipe ; la lumiere reparoît ; un nouveau soleil se leve sur nos têtes ; * une Régence paisible & glorieuse lui a préparé les voies. C'est le destin de la France ; ou plutôt, c'est de tout temps la conduite de Dieu sur une Nation qu'il chérit. Nos malheurs ont toujours été les précurseurs infaillibles de notre élévation & de notre gloire.

MADAME se montra à la France dans ces temps plus heureux du dernier regne. La licence est d'ordinaire inséparable des prospérités : les bienfaits de Dieu nous amollissent ! nous tournons contre lui ses propres dons ; & les jours de ses faveurs sont presque toujours les jours de nos crimes. Au milieu de tant d'écueils, où l'exemple décide toujours des devoirs, la Princesse, pour qui nous prions, demeura fidelle ; & Dieu qui venoit de la retirer du sein de l'hérésie qu'elle avoit succée avec le lait, conserva le nouvel ouvrage de sa grace. Livrée à l'erreur par sa naissance & par son éducation, un trait d'élection singuliere avoit été la discerner comme une autre Ruth, dans une terre étrangere, pour l'appeller à l'héritage du Seigneur, & l'associer à son peuple. Vos miséricordes, ô mon Dieu ! sont fidelles, & vous les multipliez sur vos Elus : les lumieres de la foi, en dissipant les ténebres de l'esprit, ne per-

* *Louis XV venoit d'être sacré, & alloit être déclaré majeur.*

cent pas toujours les nuages que l'âge & les passions forment autour du cœur : dociles aux vérités de la doctrine sainte, nous n'en sommes pas moins rebelles aux devoirs qu'elle nous impose. Hélas ! les mœurs ne discernent presque plus le peuple de Dieu des incirconcis ; le Seigneur n'est pas plus servi dans la Judée, que dans Samarie ; & la face de la terre partagée par tant de doctrines diverses, ne montre presque par-tout que des hommes qui se ressemblent.

La fidélité de MADAME à ses devoirs, honora son retour à la foi. Entrée dans la voie de la vérité, elle y marcha d'un pas noble & constant ; & de peur que l'erreur jalouse ne disputât à la grace la gloire de son changement, elle le ratifia tous les jours par sa conduite.

Les liens sacrés du mariage, qui venoient de l'attacher au Prince son époux, lui attacherent en même temps toute sa tendresse : son cœur & son devoir ne se séparerent jamais. La Cour même qui ne pardonne jamais à ses maîtres, & qui outre toujours à leur égard & l'adulation & la censure, en parla comme nous : il faut que la vertu soit bien pure, quand le courtisan la respecte.

Vous ne tardâtes pas, ô mon Dieu ! de répandre sur cette union sainte les bénédictions promises à la postérité de saint Louis ! Un Prince, l'appui du trône ; Philippe, * le tuteur du Roi & de l'Etat ; le

* *Le Duc d'Orléans, Régent de France.*

protecteur éclairé des droits du Sacerdoce & de l'Empire ; le premier exemple d'une minorité pacifique : le modele des Princes bienfaisans, fut le premier fruit de vos promesses. Vous prévoyiez nos malheurs & nos pertes, & vous nous prépariez une ressource. Une nouvelle fécondité honora encore les chastes amours de cet auguste hymenée. La France en vit naître avec joie une Princesse, * qui régnoit déjà sur tous les cœurs, & que nous ne devions pas posséder. Heureux les peuples qui la voient ! Au milieu du calme & des plaisirs innocens d'une Cour paisible & chrétienne, elle fait depuis long-temps les délices de ses sujets, & le lien de la Monarchie avec une Maison féconde en Héros, & à qui la Maison de France seule peut disputer la gloire des siecles & l'antiquité de l'origine.

Les sentimens de la Nation perdent souvent leurs droits dans le cœur des Princes : élevés au-dessus de nous, il leur paroît trop vulgaire de penser & de sentir comme nous : nés les maîtres des hommes, ils ne veulent pas même leur ressembler par l'humanité ; & destinés par leur naissance à être les peres des peuples, ils se font quelquefois une honte de ce titre aimable à l'égard même de leurs enfans. Fausse grandeur que MADAME ne connut point : elle crut que les devoirs & les sentimens de la Nation, étoient les plus nobles, parce qu'ils étoient les plus anciens ; que la simplicité des pre-

* *La Ducheſſe de Lorraine.*

mieres mœurs avoit plus de dignité & de véritable élévation, que tout le faſte de nos uſages ; & la Princeſſe la plus majeſtueuſe que la France ait vue, fut en même temps la mere la plus tendre.

Dois-je en atteſter ici les larmes du Prince affligé qui m'écoute, & ne point ménager ſa douleur ? Mais ces cheres cendres parleroient à ma place ; & c'eſt le conſoler, que de rappeller un ſouvenir même qui l'afflige.

Quelle tendreſſe reſſembla jamais à celle de MADAME pour ce Prince auguſte ! ſes yeux pouvoient à peine ſuffire à le voir, & ſon cœur à l'aimer. Quelle joie, quand elle vit briller dans ſon enfance preſque, les eſpérances de ces grands talens, & de cette ſupériorité de lumieres, que la variété & l'immenſité des connoiſſances cultiverent depuis ; que les victoires ennoblirent, & qu'une Régence mémorable éterniſera dans nos annales ! Elle le vit, ſans l'avoir deſiré, comme la mere des enfans de Zébédée, aſſis par le droit de ſa naiſſance à la premiere place du Royaume ; dépoſitaire du Sceptre : maître de nos deſtinées & de celles de l'Etat ; & plus touchée de ſa gloire que de ſon élévation, elle vit alors avec des larmes de tendreſſe, dans le cœur de tous les François, les mêmes ſentimens d'amour que ceux qu'elle avoit pour ſon fils ; & toute la Nation l'adopter, ſi je l'oſe dire, comme ſon enfant, dans le temps qu'elle le choiſiſſoit pour ſon maître.

Mais nous pouvons l'ajouter ici ; ſon ſalut l'intéreſſoit encore plus que ſa grandeur. Comme une autre Monique, elle l'enfantoit tous les jours par ſes prieres & par ſes larmes : elle n'offroit jamais à Dieu le ſacrifice de ſon cœur & de ſes levres, ſans lui demander qu'il jettât enfin des regards de miſéricordes ſur ce cher enfant. Et que que reſtoit-il en effet à deſirer pour lui, que la gloire des Saints ?

Une Princeſſe vertueuſe l'avoit déjà rendu pere d'une nombreuſe famille : elle voyoit les enfans de ſes enfans : un jeune Prince (1) dont les deſtinées raſſurent l'Etat & affermiſſent le Trône : des Princeſſes (2) régner dans les plus brillantes Cours de l'Europe : l'Eſpagne nous (3) envoyer & recevoir de nous, les gages précieux d'une union éternelle ; le feu qui avoit paru s'allumer, éteint par des alliances ſacrées : le Sang royal réuni à ſa ſource ; & par l'habileté d'un Miniſtre, pour qui les difficultés mêmes ſemblent devenir des reſſources, le fruit du nos victoires & de nos pertes, conſervé à l'Etat ; & une Couronne qui nous avoit tant coûté, & que la valeur du Prince, que nous conſolons, avoit aſſurée au petit-fils de Louis le Grand, miſe ſur la tête de la Princeſſe ſa fille. C'eſt ainſi, ô mon Dieu ! que les profondeurs de votre

(1) *Le Duc de Chartres.*

(2) *La Princeſſe de Modene, la Reine d'Eſpagne, femme de Louis I. mort depuis.*

[3] *L'Infante d'Eſpagne deſtinée à être Reine de France, & retournée depuis à Madrid.*

ſageſſe diſpoſe les événemens ; & qu'en paroiſſant ébranler les Empires que vous protégez, vous ne voulez qu'en affermir le trône, & en accroître la domination & la puiſſance.

Peuples déjà ſi rapprochés par la valeur & par les guerres mêmes qui vous avoient toujours diviſés, & aujourd'hui ſi unis par le Sang même de nos Maîtres ; puiſſiez-vous tranſmettre, avec la ſucceſſion de vos Rois, cette alliance ſainte aux races futures ! que les deux peuples ne forment jamais qu'un peuple ! que les campagnes ne voient jamais nos étendards oppoſés, & les lys déployés contre les lys ! que cette alliance reſſerrée par tant de nouveaux liens, devienne la loi fondamentale des deux Monarchies ! que l'ame de LOUIS le Grand, qui en a été le principe, en ſoit le nœud éternel ! & puiſſent les deux Nations, pour ſe ſoutenir, ſe prêter juſqu'à la fin des âges les mêmes armes qu'elles avoient employées pour ſe détruire.

Mais faiſons-nous honneur ici à MADAME d'une tendreſſe maternelle, où la nature a, ce ſemble, plus de part que la vertu ? Oui, mes Freres, & nous devons cette conſolation à la douleur du Prince qui la pleure. Un cœur qui aime ce qu'il doit aimer, eſt toujours digne d'éloge ; & ce n'eſt que par vertu, qu'on ſatisfait aux devoirs de la nature. Mais d'ailleurs, MADAME aima les Princes ſes enfans, en mere, en Princeſſe, en Chrétienne. Ce n'étoit pas ici une de ces

ſenſibilités vulgaires que les foibleſſes deshonorent, & où à force de donner tout à la tendreſſe, on ne donne rien à la raiſon & au devoir. Quelles leçons de grandeur, de dignité, de bienſéance, de ſageſſe, furent les fruits de ſon amour maternel! mais quels exemples encore plus puiſſans que les leçons! Vous en conſerverez un tendre & éternel ſouvenir, famille déſolée; & vous honorerez ſa mémoire en imitant ſes vertus. Et vous pieuſe Adelaïde, * qui cachée dès vos plus jeunes ans dans le ſecret du Sanctuaire, avez préféré l'opprobre de JESUS-CHRIST à tout ce que le ſiecle peut laiſſer eſpérer de plus éclatant, vous ne ceſſerez de demander aux pieds des autels, que vos vœux & les nôtres, ſur les deſtinées de votre auguſte Maiſon, s'accompliſſent.

Rien en effet n'eſt plus rare pour les Grands, que les vertus domeſtiques: la vie privée eſt preſque toujours le point de vue le moins favorable à leur gloire. Au dehors, le rang, les hommages, les regards publics qui les environnent, les gardent, pour ainſi dire, contre eux-mêmes: toujours en ſpectacle, ils repréſentent; ils ne ſe montrent pas tels qu'ils ſont. Dans l'enceinte de leur Palais, renfermés avec leurs humeurs & leurs caprices, au milieu d'un petit nombre de témoins domeſtiques & accoutumés, le perſonnage ceſſe, & l'homme prend ſa place & ſe développe.

Louiſe-Adelaïde d'Orléans, Abbeſſe de Chelles.

Ici nous pouvons tirer le voile, & entrer ſans crainte dans ce ſecret domeſtique, où la plupart des Grands ceſſent d'être ce qu'ils paroiſſent. Ce qu'il y a eu de privé & d'intérieur dans la vie de MADAME, eſt auſſi grand & reſpectable, que ce qui en a paru aux yeux du public.

Dites-le ici à ma place, témoins affligés & fidelles, de l'humanité, de la douceur, & de l'égalité d'une ſi bonne Maîtreſſe ! Aviez-vous à ſouffrir de ſon rang ou de ſes caprices ? votre zele n'étoit-il compté pour rien ? vous croyoit-elle trop honorés de lui ſacrifier vos ſoins & vos peines ? vous regardoit-elle comme des victimes vouées à la bizarrerie & à l'humeur d'un maître ? ſentiez-vous votre dépendance que par ſes égards & ſes attentions à vous l'adoucir ? en ſatisfaiſant à vos ſervices, pouviez-vous ſatisfaire à toute votre tendreſſe pour elle ? votre cœur n'alloit-il pas toujours plus loin que votre devoir ? Et quel chagrin avez-vous jamais ſenti en la ſervant, que la crainte de la perdre & la douleur de l'avoir perdue ? l'abondance de vos larmes répond pour vous ; & plus vivement que mes foibles expreſſions, elle fait ſon éloge & le vôtre.

Oui, mes Freres, au milieu de ſa nombreuſe maiſon, MADAME n'étoit plus une maîtreſſe ; c'étoit une mere affable & bienfaiſante : dépouillée de ſa grandeur, ſans l'être jamais de ſa dignité, elle deſcendoit avec bonté dans le détail des peines & des beſoins

besoins des siens. L'élévation est d'ordinaire, ou dure, ou inattentive; & il suffit, ce semble, d'être né heureux, pour n'être pas né sensible. MADAME, avec un cœur élevé & digne de l'Empire, avoit un cœur plus humain & plus compatissant, que ceux mêmes qui naissent pour obéir.

L'enceinte de sa maison ne borna pas, vous le savez son inclination bienfaisante: son crédit fut toujours une ressource publique: nous trouvions tous en elle une protectrice assurée: l'accès n'étoit pas même refusé aux plus inconnus; & le besoin, où la misere seule, devenoit le titre qui donnoit droit de l'approcher. Si les regrets de la reconnoissance sont les plus sinceres & les plus sûrs, quel deuil a jamais dû être plus universel!

L'autorité de la Régence ne lui parut même souhaitable pour le Prince son fils, que par la possession où ce nouveau rang alloit le mettre de faire des graces. L'événement a été encore plus loin que vos desirs, Princesse si digne de nos regrets! Les faveurs du Prince sont aujourd'hui écrites dans les titres de nos plus illustres Maisons, & en perpétueront les honneurs & les prééminences: chaque jour de son administration a été le jour de ses bienfaits; & la reconnoissance s'est plutôt épuisée que ses largesses.

Il n'est pas étonnant que le cœur de MADAME, si sensible aux besoins & aux intérêts des personnes les plus indifférentes,

fut si tendre & si fidelle pour ses amis. L'amitié est le seul plaisir presque que la plupart des Grands font gloire de s'interdire. Prévenus que les hommes leur doivent tout, ils croient ne leur rien devoir eux-mêmes, & que c'est assez payer leurs empressemens, que de les souffrir. L'amitié plus sincere, & de-là moins rampante & moins empressée que l'adulation, leur paroît un hommage sec & aride : leur attachement même & leur confiance, n'est qu'un goût passager qui les gêne & les ennuye bientôt, & dont ils se débarrassent comme d'une contrainte. Ainsi vivant seuls, dès qu'ils vivent sans amis au milieu de la multitude qui les environne, leurs vices font des adulateurs ; leurs bienfaits, des ingrats ; leurs vertus mêmes, des censures injustes. MADAME eut pour ses amis, cette confiance & cette fidélité, dont on cherche depuis long-temps des exemples même parmi les hommes du commun. Un ami lui parut toujours le bien le plus précieux de la terre, & qui honore même les Princes & les Rois. Tous les autres biens, nous les devons, ou à la fortune, ou à la naissance : celui-là nous le devons qu'à nous-mêmes.

Tel fut le caractere de MADAME dans sa vie privée ; caractere connu, respecté, non-seulement de la Nation, mais de toute l'Europe : une épouse fidelle, une mere tendre, une amie constante, une maîtresse douce & bienfaisante. Nos voisins l'ont

toujours caractérisée par ces traits comme nous : c'étoit l'éloge public que toutes les Cours ont toujours fait d'elle ; & si ces traits paroissent vulgaires, ce ne sera jamais qu'à ces hommes frivoles, qui ne voient rien de grand dans les devoirs ; qui croient que les vertus domestiques ne sont faites que pour le peuple ; que les Princes ne sont dignes de nos éloges, que lorsque leur faste & leur fierté les rend indignes de nôtre amour ; qu'un cœur tendre & compatissant, deshonore le rang & la naissance ; que l'humanité dégrade l'homme ; & qu'il faut être né dur & bizarre, pour être né Grand. Quel fléau pour le genre humain, si celui qui donne les Princes à la terre punissoit l'erreur de ces images, en nous donnant des maîtres qui leur fussent semblables !

Et qu'y a-t-il de plus honorable à la grandeur que l'humanité ? Les Princes ne sont puissans que pour être bons : ils doivent, si je l'ose dire, leur puissance & leur grandeur à nos besoins ; & s'il n'y avoit pas des foibles & des malheureux, le Ciel n'auroit pas donné des maîtres à la terre.

C'est par-là que MADAME remplit toute la destinée de son rang : comblée des louanges de son époux ; appellée bienheureuse par ses enfans, & par ceux qui attachés à son service, l'avoient toujours aimée comme leur mere : *Surrexerunt filii ejus, & beatissimam prædicaverunt ; vir ejus, & laudavit eam ; & domestici ejus vestiti sunt*

duplicibus. Il nous reſte encore la voix des peuples à écouter. Son hiſtoire publique pourroit fournir des traits plus brillans que ſa vie privée : mais elle n'offrira pas de plus grandes vertus ; & ſi la fidélité d'une épouſe, la tendreſſe d'une mere, la bonté d'une maîtreſſe ont fait ſon éloge domeſtique, la majeſté, la bienſéance, la piété ſolide & toujours ſoutenue d'une Princeſſe, ſon amour pour le Roi & pour l'Etat, vont remettre devant nos yeux un ſpectacle qui a long-temps honoré notre ſiecle, & qui a toujours fait ſon éloge public : *Et laudent eam in portis opera ejus.*

II. PARTIE

LEs Princes ont plus de devoirs à remplir que le reſte des hommes : plus ils ſont Grands, plus ils doivent de grands exemples : ils ſont en ſpectacle aux regards, comme aux hommages de la multitude. Les premieres obligations de leur rang ſont le zele pour l'Etat, dont ils ſont les premiers ſujets, & dont ils peuvent devenir les maîtres ; la bienſéance dans les mœurs publiques, dont ils ſont toujours les modeles : la fidélité aux devoirs de la Religion, que leurs Ancêtres placerent ſur le Trône.

A ces traits, nous croyons voir revivre la Princeſſe que nous avons perdue. Les mêmes liens qui l'attacherent au Prince ſon époux, l'attacherent à la France : elle parut avoir épouſé la Nation. Le ſang Germanique, qui couloit dans ſes veines, re-

trouva pour le ſang François, les penchans & les affections de la même origine ; & deſcendue de ces anciens Conquérans, qui des bords du Rhin, vinrent fonder dans les Gaules une Monarchie, qui a vu depuis commencer toutes celles de l'Europe, elle parut, en arrivant parmi nous, s'être rendue à ſa Patrie, plutôt qu'en être ſortie. Notre culte étoit devenu ſon culte, & notre peuple fut le ſien ; nos Dieux furent ſes dieux ; nos uſages, ſes uſages ; notre gloire ou nos malheurs, ſes malheurs ou ſa gloire ; & oubliant ſes premieres deſtinées, elle n'en connut plus d'autres que celles de la Monarchie. Liée par le ſang, ou par des commerces d'amitié & de bienfiance, à la plupart des Souverains de l'Europe, elle ne le fut jamais, par le cœur, qu'à la Nation ; & au milieu des guerres qui les avoient armés contre nous, ſes liaiſons avec les Cours étrangeres, ne furent jamais que des témoignages éclatans de ſon amour pour la France. Nos hiſtoires lui en feront honneur ; & parmi les Princeſſes étrangeres, que les liens du mariage unirent au Sang de nos Rois, & qui vécurent au milieu de nous, elles lui oppoſeront des exemples qui l'honoreront encore davantage.

Louis le Grand connut ſon zele, & le paya d'une amitié & d'une confiance, qui ne finirent qu'avec lui. Nul de vous ne l'ignore, quelle fut la conſtance de l'eſtime & de la tendreſſe de ce grand Roi pour MADAME. Les Cours ſont orageuſes ; les

intérêts y décident toujours des affections ; & comme les intérêts y changent sans cesse, les affections n'y connoissent presque pas de durée : tout y forme des nuages ; les jours ne s'y ressemblent jamais ; les mêmes flots, qui vous élevent, vous ouvrent le gouffre à l'instant ; & la vicissitude éternelle des événemens est comme le seul événement & le seul point qu'on y voit de fixe.

MADAME n'éprouva point ces révolutions. Une noble franchise, si ignorée dans les Cours & qui sied si bien aux Grands, la rendit toujours respectable au Roi : il trouvoit en elle, ce que les Rois ne trouvent guere ailleurs, la vérité. Plus éloignée encore par l'élévation de son caractere, que par celle de sa naissance, d'une basse adulation, elle n'employa jamais pour plaire que sa droiture & sa candeur. Les soupleſſes & les artifices de la dissimulation, qui font toute la science & tout le mérite des Cours, lui parurent toujours le sort des ames vulgaires. C'est se mépriser soi-même, que de n'oser paroître ce qu'on est. L'art de se contrefaire & de se cacher, n'est souvent que l'aveu tacite de nos vices ; & elle crut qu'on n'étoit grand, qu'autant qu'on étoit vrai.

Aussi Louis, plus touché du simple & du naturel, que du faste des hommages, venoit se délasser des adulations auprès de MADAME. C'étoit là que sa Cour prenoit une nouvelle face : le faux en étoit banni : la vérité y présidoit, & reprenoit ses droits ;

la confiance & la noble simplicité environnoient le trône, & la tendresse en faisoit le plus superbe hommage.

Ce Prince, qui avoit élevé plus haut que tous ses Ancêtres, la gloire de la Monarchie, & qui vit un si long cours de prospérités finir par des disgraces, vit aussi l'amour & le courage de MADAME, croître avec nos malheurs. Quelles larmes ne donna-t-elle point alors à nos pertes ! La vie même de son cher fils tant de fois exposée, ne l'occupoit pas plus vivement que le danger de l'État. Les plaies de la Nation étoient aussi douloureuses pour elle, que celles dont ce Prince belliqueux sortoit souvent couvert des combats ; & sa gloire même ne pouvoit la consoler de nos disgraces.

Rappellerai-je ici ces jours de deuil tant de fois déjà rappellés, où toute la Famille Royale presque éteinte ; où le Trône environné de tant d'appuis, demeuré seul en un instant ; où tant de têtes que la Couronne attendoit, abattues, il ne nous restoit de toutes nos espérances, que la caducité d'un grand Roi que nous allions perdre, & l'enfance d'un Successeur que nous craignions de ne pouvoir conserver. Louis inébranlable, au milieu des débris de sa Maison, ne vit dans ces lugubres funérailles, que l'appareil & le préparatif des siennes ; il avoit assez vécu pour sa gloire ; mais il n'avoit pas encore vécu assez pour nous. Cependant ce regne long & glorieux

devoit avoir le deſtin des choſes humaines ; ſes jours, comme les nôtres, étoient comptés ; le terme fatal arriva ; les deſſeins du Ciel ſur ſa grande ame étoient accomplis ; & la France perdit un Roi, qui ſera toujours encore plus grand dans nos cœurs, que dans nos annales. Mais MADAME perdoit un ami ; & s'ils ſont rares ſur la terre, ils le ſont encore plus ſur le trône. Sa douleur égala ſa perte, & lui cacha même des eſpérances flatteuſes qu'auroit pu entrevoir un cœur moins touché. La Cour, que Louis ſeul rempliſſoit de ſa gloire & de ſa majeſté, ne lui parut plus qu'une ſolitude affreuſe : elle crut vivre dans une terre déſerte & abandonnée ; & ce Monarque ſi glorieux, qui laiſſoit en mourant un ſi grand vuide ſur la terre, en laiſſa un dans ſon cœur que rien depuis ne pût jamais remplacer.

Son zele ſeul pour nos Rois ſurvécut à Louis ; & s'attendriſſant ſur le bas âge du Prince que tant de morts venoient d'élever ſur le trône, en le reconnoiſſant pour ſon maître, elle l'aima comme ſon enfant. De quels yeux voyoit-elle croître tous les jours avec lui ſes heureuſes inclinations & nos eſpérances ! avec quels tranſports de tendreſſe y voyoit-elle ſe développer chaque jour les traits, la majeſté, les manieres, tout le grand du caractere de ſon auguſte Biſaïeul ! avec quelle circonſpection reſpectueuſe approchoit-elle de ce trône naiſſant ! L'enfance des Souverains, qui rend

toujours autour d'eux les bienséances du respect & des hommages moins attentives, redoubloit la bienséance & l'attention de son respect & de ses hommages ; & si une Nation si tendre, si fidelle, si respectueuse envers ses Rois, avoit eu besoin là-dessus de ces grands exemples, elle nous avoit appris à aimer nos maîtres, elles nous apprenoit alors à les respecter.

C'étoit la louange publique que la France donnoit à MADAME. Et ce zele pour nos Rois, qui fait ici son éloge, n'a-t-il pas lui-même hâté notre deuil ? Ses yeux qui voyoient déjà de loin la terre des vivans, avant de se fermer à la lumiere, voulurent voir le Roi, dans sa splendeur & dans toute la gloire de son Sacre : * *Regem in decore suo videbunt oculi ejus, cernent terram de longè.* Ses forces parurent se ranimer ; son courage n'écouta point nos frayeurs. Munie des saints Mysteres & de cette Viande qui fait la force des voyageurs, nous la vîmes partir en triomphe pour la cérémonie auguste, comme si elle alloit elle-même prendre possession de l'Empire, ou, pour mieux dire, de l'immortalité. Elle vit, avec des yeux déjà mourans, l'Onction sainte couler sur l'Enfant de tant de Rois : cette Onction qui est le titre le plus ancien & le plus vénérable de la foi de nos Monarques, & des prérogatives de la Monarchie : cette Onction qui consacra les

Is. 33. 17.

* *Voyage de* MADAME *à Rheims, pour voir le Sacre de Louis XV. Elle y alla malade, & mourut peu de jours après son retour.*

Clovis, les Charlemagnes, les saints Louis, & qui a donné tant de Saints & tant de Héros au trône des François. Elle porta aux pieds des autels, avec ses derniers vœux, les vœux de toute la Nation, pour le salut & la gloire d'un Prince, que le Dieu de ses peres venoit de marquer du caractere sacré de la Royauté. Elle parut, comme le saint Vieillard de Jérusalem, si respectable par ses années & par sa piété, n'avoir plus de regret à la vie, depuis que ses yeux avoient vu cet Enfant précieux, qui devoit être la gloire & l'espérance de son peuple, faire dans le Temple, au Maître des Rois, le premier hommage public de sa souveraineté.

Jour trop heureux, que vous nous prépariez de larmes ! elles couleront longtemps pour vous sur-tout, Princesse affligée, * que la présence d'une Mere si chérie avoit attirée d'une Cour étrangere, à cette superbe solemnité ! Vous couriez recevoir ses tendres embrassemens, hélas ! & vous veniez recevoir ses derniers soupirs : vous redoubliez pour elle vos soins, vos empressemens, vos tendresses, hélas ! & vous lui rendiez vos derniers devoirs. Ainsi, ô mon Dieu ! vous menez toujours à l'affliction par des jours de sérénité & d'allegresse.

Mais cachons-nous encore pour un moment ce triste spectacle. L'amour de MADAME pour le Roi & pour l'Etat, prenoit sa source dans un cœur, pour qui les de-

* *La Duchesse de Lerraine ; fils de* MADAME.

voirs étoient devenus des penchans : plus son rang l'approchoit de la Majesté royale, plus elle fut attentive à n'en pas laisser avilir la dignité : elle le rendit plus respectable, en le respectant toujours elle-même. Quelle bienséance & quelle majesté dans les mœurs publiques ! Les Grands regardent souvent leur naissance comme une prérogative, qui en autorise les aviliſſemens, & se font de nos hommages mêmes un titre d'indécence. Persuadés qu'ils ne doivent rien au reste des hommes, ils croient aussi ne se devoir rien à eux-mêmes.

La France a-t-elle jamais vu de Princesse soutenir avec plus de décence & de dignité, l'élévation de son rang ? Les mœurs avoient beau changer ; en vain le siecle ne connoissoit plus l'ancienne gravité de nos peres ; en vain la licence avoit pris la place des regles & des bienséances ; en vain la modestie & la pudeur, n'étoient plus pour le sexe que des usages surannés ; en vain la Cour elle-même, loin de s'opposer à ces nouvelles mœurs, en fournissoit souvent le modele : MADAME se ressembla toujours à elle-même. Nous l'avons vue, seule presque, conserver aux regnes à venir, la bienséance & la tradition des premiers usages, que l'amour de la paresse & de la commodité, aboliſſoient peu-à-peu ; faire passer aux âges suivans, ce qui nous reste de grand & d'honorable des anciennes Cours ; & sauver l'uniformité à une Nation, que la lassitude seule des changemens pourra fixer un jour.

Majeſtueuſe, ſans faſte, elle ne regarda pas la fierté comme une bienſéance de ſon rang : la majeſté qui l'environnoit, étoit affable & acceſſible : en lui offrant nos hommages, nous ne pouvions lui refuſer nos cœurs : on ne trouvoit point autour d'elle cette barriere d'orgueil, de ſilence, ou de dédain, qui fait ſouvent toute la majeſté des Grands ; on n'y voyoit pas une Cour tremblante, n'oſer preſque lever les regards juſques au maître, & craindre de manquer au reſpect dans l'excès même de ſes hommages. L'adulation en étoit encore plus bannie que la crainte : aſſurée de nos cœurs, elle ne cherchoit pas nos louanges : vraie, franche, naturelle, la fadeur des éloges lui étoit à charge : le langage des Cours qu'elle n'avoit jamais parlé, elle ne l'écouta auſſi jamais qu'avec dégoût. Cependant jamais de ces momens fâcheux, où il eſt ſi dangereux d'aborder nos maîtres : une douce affabilité nous raſſuroit toujours contre ſon rang : tous les momens etoient ceux que nous aurions choiſis nous-mêmes : en ſortant d'auprès d'elle, chacun ſe trouvoit marqué par quelque trait ſingulier de bonté ; & nous ne comptions les devoirs que nous lui rendions, que par les marques de bienveillance que nous en avions reçues. Qu'il eſt rare de ſavoir être Grand, & de ne pas faire ſouffrir de notre grandeur ceux qui nous approchent !

Enfant auguſte * que l'Eſpagne vient de

* *L'Infante d'Eſpagne encore alors à Verſailles.*

nous rendre, élevée au milieu de nous pour régner un jour sur nous, & destinée à partager avec le jeune Louis le trône de vos Ancêtres, pourquoi vos jeunes ans ont-ils été si-tôt privés d'un si grand exemple ? Puissiez-vous l'avoir assez connue pour l'imiter ! que ces vertus douces & bienfaisantes brillent en vous, autant que la couronne qui vous attend ! Tout ce que la France peut desirer, c'est une maîtresse qui lui ressemble.

Mais, mes Freres, ce qui nous rend aimables devant les hommes, ne nous rend pas toujours agréables aux yeux de Dieu. Les vertus humaines peuvent nous attirer des éloges humains ; les siecles peuvent louer des actions qui honorent les siecles, & qui s'effaceront avec eux ; la piété seule survit aux siecles & aux temps, & va écrire nos louanges, ou plutôt les louanges de la grace, dans les Livres éternels. Ce seroit peu d'avoir mis le monde dans les intérêts de notre gloire : hélas ! la gloire que le monde donne n'a pas plus de durée ni plus de réalité que lui : la vie la plus éclatante sans la foi, n'est qu'un songe & un fantôme ; & on n'a pas vécu, quand on n'a pas vécu pour Dieu. Vérités saintes, que le monde ne connoît pas, une foi vive vous avoit gravées dans le cœur de notre pieuse Princesse !

Quels exemples de piété n'a-telle pas donnés à la France, & d'une piété qui portoit tous les traits de son caractere ; simple

& soumise, exacte & reguliere, noble & héroïque.

Les préjugés de l'erreur qui avoient présidé à son éducation, ne paroissoient plus en elle, que par une docilité plus religieuse aux mysteres de la foi. Ses lumieres se bornoient à ses devoirs : elle respectoit le nuage qui couvre toujours le Sanctuaire. Les saintes ténebres de la Religion fixoient elles-mêmes sa foi, & affermissoient sa soumission : elle croyoit qu'il étoit insensé à l'homme de vouloir connoître ce que Dieu a voulu nous cacher. *Il y a trop à hazarder*, disoit-elle souvent ; *& c'est une folie de vouloir chercher dans le doute une sûreté que la Religion seule permet.* Jamais de ces ostentations, si indécentes au sexe sur-tout, de ces étalages vulgaires d'incrédulité, qui croit tout savoir quand elle doute de tout ; qui ne se glorifie du naufrage de la foi, que pour se calmer souvent sur celui de la grandeur ; & qui ne connoît pas même assez ce qu'il faut croire pour en douter.

Désabusée des erreurs étrangeres, elle ne voyoit qu'avec une vive douleur, les tristes dissensions, qui dans ces jours de trouble & de confusion, se sont élevées dans le sein même de l'Église : elle adressoit au Ciel les vœux les plus ardens, afin qu'il bénit les soins que le Prince son fils prenoit de les calmer. Mais instruite qu'il est nécessaire qu'il y ait des scandales, les troubles de l'Église affligerent son cœur,

ſans ébranler jamais ſa foi & ſa ſoumiſſion : jamais de retour ſur ce qu'elle avoit quitté, parce qu'elle l'avoit quitté volontairement : jamais de doute ſur le parti qu'elle avoit pris, parce qu'elle l'avoit pris avec lumiere & par conviction. L'Egliſe, quoique battue de flots, agitée par les tempêtes, n'en étoit pas moins à ſes yeux la colonne & la baze de la verité, & l'Arche ſainte dans laquelle ſeule ſe trouve la paix & le ſalut. Vous avez marqué, ô mon Dieu ! des bornes aux maux de cette Egliſe, l'objet éternel de votre amour ; de cette Epouſe chérie, que vous avez acquiſe au prix de tout le Sang de votre Fils. C'eſt de ces temps de trouble & d'obſcurité, que ſort toujours le calme & la lumiere : toujours dans votre colere, vous vous ſouvenez de faire miſéricorde. Quand viendront des ours paiſibles & ſereins, ſuccéder à ces jours malheureux ? Puiſſent nos ſoupirs & nos larmes les hâter ! puiſſions-nous en être les heureux témoins ; & ne tranſmettre à nos neveux, que l'hiſtoire déplorable de nos diſſenſions !

Piété de MADAME, ſimple & ſoumiſe ; mais exacte & réguliere. La foi veut des œuvres ; & l'on croit en vain, quand on vit mal. Avec quelle profonde religion approchoit-elle réguliérement des ſaints Myſteres ? abymée devant la majeſté de Dieu, toutes les grandeurs de la terre ne lui paroiſſoient plus qu'un atôme & un néant. Les Livres ſaints étoient ſa conſolation de

tous les jours : elle y ſentoit ce touchant, ce ſublime, ce divin, qui ne peut être l'ouvrage de l'eſprit de l'homme. Ces vérités ſaintes dans nos bouches, ne lui paroiſſoient pas moins dignes de ſon amour & de ſes empreſſemens ; & nous la voyions avec joie dans nos temples, au milieu de la multitude des Fidelles, venir ſoutenir par la majeſté de ſa préſence, & la dignité de notre miniſtere, & le reſpect dû à la parole dont nous ſommes les Miniſtres.

Ses ſentimens ne dementoient pas ces œuvres publiques. Vous le ſavez, Vierges ſaintes, * pieuſes dépoſitaires des plus ſecrets mouvemens de ſon cœur ! que de prieres ferventes, que de pratiques de piété, que d'entretiens édifians vos murs ſacrés ont cachés au public ! L'auſtérité de votre retraite déjà ſi adoucie par la ferveur, ne l'étoit-elle pas encore par ces grands exemples ? permettoit-elle ſeulement à votre tendreſſe des vœux pour la prolongation de ſes jours ? *Bornez vos vœux à mon ſalut*, vous diſoit-elle ſouvent : *il importe peu de vivre ; mais il importe de s'aſſurer de l'éternité.*

Elle ſe l'aſſuroit en effet tous les jours par le mérite de ſes œuvres. Les pauvres ſoulagés avec profuſion ; les ſerviteurs de Dieu honorés de ſa familiarité & de ſa confiance ; les offenſes oubliées, & cachées aux pieds de la Croix ; une conf-

* *Les Religieuſes Carmelites de la rue de Grenelle, où* MADAME *ſe retiroit ſouvent.*

tance chrétienne & une tranquillité même héroïque dans la durée de ſes maux ; une humilité que l'élévation de ſon caractere & de ſon cœur rehauſſoit encore ; une attention ſcrupuleuſe ſur tous les devoirs de la Religion, où tout lui paroiſſoit grand ; un ſainte avidité pour le froment des élus ; une confiance ſans reſerve pour le Miniſtre qui la conduiſoit dans les voies du Ciel ; un goût pour le bien, un dégoût pour tout ce qui ne mene pas à Dieu : c'eſt l'hiſtoire nue & ſimple de ſa vie ; & tout ce que l'art pourroit y ajouter deshonoreroit ſon éloge.

Ne nous abuſons pas, mes Freres : ainſi vécut cette pieuſe Princeſſe ; & ce ne ſont que les mêmes routes qui peuvent nous conduire à la paix, au calme, au courage, qui accompagnerent ſa mort. On ne la voit approcher avec confiance, que lorſqu'on l'a attendue avec frayeur. Dieu, qui ſe préparoit ſa victime pour l'autel éternel, la purifioit depuis long-temps par l'épreuve des infirmités & des ſouffrances. Nous voyions de loin approcher notre deuil : les remedes prolongeoient ſes jours, & ne calmoient pas nos craintes : ſon courage ſembloit donner une nouvelle force aux remedes, & ne donnoit pas une nouvelle ſûreté à nos eſpérances ; le Ciel touché des vœux & des larmes d'une Maiſon déſolée, ſembloit ſuſpendre quelquefois le cours de ſes maux ; mais ne ſuſpendoit pas l'ordre des deſſeins éternels, & le cours

deſtiné aux jours de ſa vie mortelle. Nous avions beau la raſſurer par nos ſouhaits, l'Eternité s'ouvroit de jour en jour à ſes yeux : plus le Seigneur ſembloit différer, plus elle le voyoit près ; elle le hâtoit même par ſes deſirs : en cela ſeul peu attentive à nos vœux, elle craignoit d'avoir trop vécu, & ſouhaitoit de ne plus vivre. *Je ne crois pas que de vivre plus long-temps me rende meilleure* : c'étoit ſon langage ordinaire. Nous nous flattons tous par des eſpérances de converſion : elle nous apprenoit que le temps qu'on déſtine au repentir, ne fait qu'accumuler de nouveaux crimes ; & qu'un vain eſpoir de changer, eſt plutôt un écueil qu'une reſſource de ſalut.

Enfin, ſourd à nos gémiſſemens, le Ciel ſe rend à ſes deſirs. De retour du voyage où ſa tendreſſe avoit eu plus de part que la pompe du ſpectacle, l'accablement augmente : nos frayeurs redoublent ; nos eſpérances s'évanouiſſent : la mort, qu'elle portoit depuis long-temps dans ſon ſein, ſe montre à découvert & ſe déclare. Et de quels yeux MADAME la voit-elle approcher ? Faut-il recourir, pour lui annoncer le jour du Seigneur, à ces précautions étudiées, qui ne le montrent qu'en le cachant ? C'eſt elle qui le publie, qui l'annonce à des ſpectateurs déſolés, & qui voudroient ſe le cacher à eux-mêmes. A-t-on beſoin, pour la calmer ſur les frayeurs de la mort, de lui montrer de fauſſes eſpérances de vie ?

Au milieu du trouble, de la consternation, des cris, des sanglots, qui environnent le lit de sa mort : *Nous nous retrouverons dans le Ciel*, dit-elle, avec une sérénité que ses maux & ses souffrances ne peuvent altérer. Elle console notre douleur : elle sourit à nos clameurs : c'est le jour de son triomphe, & elle ne veut pas qu'on le deshonore par des larmes. Les larmes mêmes du Prince son fils, ce fils, l'objet le plus cher de sa tendresse ; ce fils, qu'elle voit à ses pieds, accablé, pénétré d'une profonde douleur ; & pour qui elle avoit sollicité si long-temps aux pieds des autels, les miséricordes éternelles ; les larmes de ce cher fils touchent son cœur maternel, mais n'ébranlent point sa foi. Ses vœux mourans le présentent encore au Dieu qui vient au devant d'elle : en le comblant de ses bénédictions, elle ne lui souhaite pas, comme autrefois un Patriarche au lit de la mort, à son fils ; *Que les peuples lui obéissent, que les Tribus l'adorent comme leur Chef, qu'il soit le maître de ses Freres, que les enfans de sa mere se prosternent devant lui.* Elle l'avoit vu jouir presque de toutes ces vaines prospérités : ses desirs sont plus hauts & plus dignes de la foi : elle ne lui souhaite que le don de Dieu, & ne compte pour rien de se séparer de lui dans le temps, pourvû qu'elle ne le perde pas dans l'éternité. *Servez Dieu & le Roi*, lui dit-elle, *& ne m'oubliez jamais.* *Gen. 27. 29.*

Non, vous ne serez jamais effacée de

ſon ſouvenir, Princeſſe ſi digne de ſes regrets & de ſa tendreſſe ! la grandeur de ſa perte ne nous répond que trop de la durée de ſa douleur : nous mêlerons toujours nos larmes aux ſiennes. Et ſi les vœux des Juſtes mourans ſont toujours exaucés, grand Dieu ! Puiſſent ceux de la Princeſſe qui expire, être écoutés ! Puiſſent les derniers deſirs de ſa foi & de ſa tendreſſe pour ſon fils, être montés avec elle aux pieds de votre trône : attirer ſur lui les regards de votre miſéricorde ; le rendre auſſi agréable à vos yeux, qu'il eſt grand devant les hommes ; & écrire ſon nom dans le Livre de l'immortalité, en caracteres auſſi glorieux qu'il le ſera dans nos hiſtoires.

Pour nous, mes Freres, n'attendons pas à la derniere heure : ceux qui attendent toujours ne changent jamais. Comptons avec nous-mêmes avant que Dieu compte avec nous. Vivons comme nous voudrions alors avoir vécu. Aſſurons-nous ce que nous eſpérons. Ne faiſons pas du ſalut un vain projet ; mais faiſons de tous nos projets la voie de notre ſalut. Et quelque éclatante qu'ait été notre vie, ſouvenons-nous que nous n'y trouverons de réel, que ce que nous aurons fait pour l'éternité.

Ainſi ſoit-il.

PREMIER
SERMON

Pour une Profession Religieuse.

Misit de summo, & accepit me, & assumpsit me de aquis multis; .... & eduxit me in latitudinem, quoniam voluit me.

Le Seigneur a tendu sa main du haut du Ciel; il m'a choisi; & m'a retiré du milieu des grandes eaux; & il m'a conduit dans un lieu spacieux & assuré, parce qu'il m'a aimé. Ps. 17. 17. 20.

C'Est ainsi qu'un Roi selon le cœur de Dieu, délivré de tous ses ennemis, échappé de tous les périls qui avoient tant de fois menacé sa vie, tranquille enfin sur un trône où la main du Seigneur l'avoit placé, & jouissant au milieu de Jérusalem du fruit de ses victoires passées, de l'amour de ses peuples, de l'estime de ses sujets, & de toutes les douceurs d'un regne heureux & florissant; c'est ainsi que rappellant tant de bienfaits à leur source, & sentant croître sa reconnoissance avec sa prospéri-

té, il repaſſoit ſans ceſſe dans ſon eſprit les merveilles du Seigneur, & ne ſe laſſoit point de publier les miſéricordes dont il l'avoit prévenu dès le ſein de ſa mere.

Il m'a tendu la main du haut du Ciel, ſe diſoit tous les jours à lui-même ce Prince religieux; il m'a choiſi ſur tous mes freres; il m'a préféré à tous ceux de ma Tribu; il a rejetté la poſtérité de Saül; il a dédaigné les Grands & les Puiſſans; & il m'eſt venu chercher dans ma plus tendre jeuneſſe, moi qui n'offrois encore à ſes yeux que la ſimplicité de mon cœur, & l'obſcurité de mes premieres années: *Miſit de ſummo, & accepit me.*

Comment pourrois-je aſſez publier la magnificence de ſes graces, continuoit ce Roi fidelle? Il ne s'eſt pas contenté de jetter ſur moi les regards d'une élection éternelle; ſa main toute puiſſante m'a délivré de tous les périls qui m'environnoient; de l'inſolence de Goliath, des perſécutions de Saül, des embuches des Philiſtins, de la perfidie d'Abſalom, & des pieges mêmes de ma proſpérité & de ma gloire: *Et aſſumpſit me de aquis multis.*

Enfin pour couronner ſes miſéricordes, il m'a conduit dans la ſainte Jéruſalem; & par un pur effet de ſa bonne volonté, il a établi pour toujours ma demeure dans ce lieu de paix, de ſûreté & d'abondance: *Et eduxit me in latitudinem, quoniam voluit me.*

Voilà, ma chere Sœur, l'hiſtoire des

miſéricordes du Seigneur ſur votre ame, & les trois points de vue par où vous devez enviſager, le reſte de vos jours, le bienfait ſignalé qui vous conſacre aujourd'hui à JESUS-CHRIST. Sans ceſſe déſormais ranimant aux pieds des Autels votre reconnoiſſance, par le ſouvenir des miſéricordes de Dieu ſur vous, vous devez vous dire à vous-même comme David :

Il m'a tendu la main du haut du Ciel ; il a daigné me choiſir ſeule dans la maiſon de mon pere ; il m'a préférée à tant d'ames qu'il laiſſe périr dans le monde, ſans jetter ſur elles ce regard puiſſant de miſéricorde qui m'en a retirée : *Miſit de ſummo, & accepit me.*

Auſſi ce n'a pas été aſſez pour ſon amour, de me choiſir dans ſes conſeils éternels ; combien d'ames appellées ſont infidelles à l'attrait de leur vocation ? Il a briſé tous les liens qui auroient pu me retenir encore ſous l'empire de ce monde corrompu, & m'a aidé à me ſauver d'un lieu où les naufrages ſont ſi communs, & où le ſalut eſt ſi rare. *Et aſſumpſit me de aquis multis.*

Que lui rendrai-je pour tant de bienfaits ? il a comblé tous ſes dons en me conduiſant dans le lieu ſaint ; il m'a ouvert les portes de la ſainte Sion, & m'a placée au milieu des Vierges fidelles qui le ſervent ; & ce qui enchérit encore le prix de ſes faveurs, c'eſt qu'il n'en a trouvé les motifs que dans les richeſſes de ſa miſéricorde & de ſa bonne volonté pour moi : *Et eduxit*

me in latitudinem, quoniam voluit me.

Et voilà, ma chere Sœur, les trois consolations de la vie religieuse que vous allez embrasser. Premiere consolation tirée du choix que Dieu fait d'une ame qui la prend pour son partage : *Misit de summo, & accepit me.* Seconde consolation prise des périls infinis & de la corruption générale du monde, d'où il la retire : *Et assumpsit me de aquis multis.* Enfin derniere consolation produite par les sûretés & les avantages de la Religion, où il l'appelle : *Et eduxit me in latitudinem quoniam voluit me.* Une consolation d'élection ; une consolation de préservation ; une consolation de consécration. Implorons, &c. *Ave Maria.*

I. PARTIE

LE premier choix que Dieu fait d'une ame qu'il veut rendre à jamais heureuse avec lui, est cette bonne volonté éternelle par laquelle, comme dit l'Apôtre, avant que nous fussions nés, & sans aucun égard à ce que nous devions un jour être, sa miséricorde nous a marqués du sçeau du salut ; nous a séparés de cette masse de perdition, où depuis le premier péché, toute chair étoit enveloppée, & nous a élus avant la naissance des siecles, afin que nous fussions purs & irrépréhensibles à ses yeux ; & que devenus citoyens de la céleste Jérusalem, nous pussions rendre avec tous les Saints, des louanges éternelles à la gloire de sa grace.

Mais outre cette élection invisible, dont nulle

nulle créature n'eſt jamais ici-bas aſſurée, & qui renferme le myſtere profond des conſeils éternels de Dieu ſur nous ; il eſt des élections viſibles & extérieures, qu'on peut regarder comme les moyens & les préjugés conſolans de la premiere. Or telle eſt, ma chere Sœur, la vie Religieuſe, où la miſéricorde de JESUS-CHRIST vous appelle.

Ainſi lorſque Moïſe, ſur le point d'entrer dans cette terre heureuſe que le Seigneur avoit promiſe à ſes peres, voulut conſoler & ſoutenir les Iſraëlites contre toutes les difficultés qu'offroit cette entrepriſe, il ſe contenta de leur rappeller toutes les circonſtances du choix que Dieu avoit fait d'eux au milieu de l'Egypte, pour les conduire à la terre des promeſſes. Souvenez-vous, leur diſoit-il, que Dieu vous a choiſis ſur tous les autres peuples de la terre, quoiqu'ils fuſſent plus nombreux & plus puiſſans que vous : *Te elegit Dominus de cunctis populis qui ſunt ſuper terram* ; & voilà les préférences de cette élection. Il vous a fait ſortir de l'Egypte, continuoit-il, malgré tous les efforts de Pharaon, & en opérant en votre faveur des ſignes & des prodiges : *Eduxitque vos in manu forti de manu Pharaonis* ; en voilà les moyens. Enfin il vous aimera & vous protégera ; il bénira vos terres & vos troupeaux ; il éloignera de vous tous les malheurs & toutes les plaies dont il avoit frappé l'Egypte ; & vous ne pourrez plus

Deut. 7. 6.

Ibid. X. 8.

douter que le Seigneur, grand & miséricordieux, ne vous conduise, puisqu'il établira sa demeure au milieu de vous : *Diliget te ac multiplicabit ..... auferet à te omnem languorem, & infirmitates Ægypti pessimas. Non timebis, quia Dominus Deus tuus in medio tui est ;* en voilà les secours & les sûretés.

Ibid. V. 13. 15. 21.

Or sur le point où vous êtes, ma chere Sœur, de sortir de l'Egypte pour entrer dans ce lieu des promesses, souffrez que pour soutenir votre foi contre toutes les difficultés que vous pourriez trouver un jour dans la suite de cette sainte entreprise, je vous tienne ici le même langage.

Souvenez-vous que le Seigneur vous a choisie au milieu d'une infinité d'ames qu'il abandonne : *Te elegit Dominus de cunctis populis qui sunt super terram* ; voilà la préférence de ce choix.

Préférence de pure bonté. Lorsque les hommes nous préférent dans la distribution de leurs graces, c'est qu'ils nous trouvent, ou plus utiles à leurs desseins, ou plus dignes de leurs bienfaits : ils prennent en nous les motifs de leur préférence. Mais le Seigneur dans ses choix ne consulte que ses miséricordes ; nous sommes tous à ses yeux également indignes de ses premiers bienfaits, & nous n'y apportons point d'autre mérite, que celui de son choix & de son amour.

Non, ma chere Sœur, ce ne sont, ni ces inclinations heureuses que vous avez

portées en naiſſant; ni ce premier âge paſſé avec tant d'innocence dans le ſecret du Sanctuaire ; ni cet éloignement naturel du monde, qu'on a toujours remarqué en vous, qui ont attiré la grace de préférence qui vous conſacre aujourd'hui à JESUS-CHRIST : ce ſont là les ſuites heureuſes, & non les cauſes de votre élection. Hélas ! combien d'ames dans le monde nées avec les mêmes inclinations que vous ; élevées comme vous dans l'innocence & dans le ſecret d'un ſaint aſyle ; ornées de toutes ces vertus naturelles, qui ſemblent deſtiner de bonne heure un cœur à la piété ; touchées d'abord, comme vous, de la beauté de la maiſon du Seigneur ; ſouhaitant dans un premier âge, de renoncer au ſiecle, & de s'enſevelir avec JESUS-CHRIST dans l'obſcurité de ces retraites ſacrées, ont ſenti peu-à-peu ce deſir s'affoiblir ; ces premieres vues changer ; le monde, vu de plus près, devenir plus aimable ; & ſéduites par leur propre cœur, ont étouffé ces premiers attraits de grace & de vocation, pour ſuivre les vaines lueurs de fortune & de plaiſir, que le ſiecle faiſoit briller à leurs yeux ! Qui vous a diſcernée, ma chere Sœur, de ces ames infidelles dont le monde eſt ſi plein ? Vous dites ſans doute ici dans le ſecret de votre cœur : C'eſt votre miſéricorde toute ſeule, ô mon Dieu ! qui m'a prévenue de ſes bénédictions : vous m'avez choiſie, parce que vous l'avez voulu : ce ſont là les ſecrets

adorables de votre amour, qu'il n'eſt pas permis à la créature de ſonder, & qui doivent faire le ſujet éternel de mes louanges & de mes actions de graces.

Préférence conſolante encore par la ſingularité. Car, ma chere Sœur, jettez les yeux, comme dit le Prophete, ſur toutes les Nations de la terre : *Reſpicite nationes hominum* : conſidérez ce qui ſe paſſe dans l'univers. Que de peuples encore enſevelis dans les ténebres ! que de nations barbares & à peine connues, qui vivent encore ſans Dieu dans ce monde ! que de terres & de contrées, où la lumiere de l'Evangile n'a pas encore paru ! que de Royaumes & de Provinces ſéparées de l'unité, livrées à un eſprit d'erreur & de menſonge ; & qui connoiſſant JESUS-CHRIST, ne l'adorent pas comme il faut ! & dans l'enceinte même de la véritable Egliſe, que d'impies ! que d'incrédules ! que de pécheurs voluptueux ! que d'ames mondaines & corrompues, qui adorant JESUS-CHRIST, l'outragent & le deshonorent ! Comparez, ſi vous le pouvez, le petit nombre d'ames juſtes & fidelles, qui au milieu de nous vivent de la foi, à cette multitude effroyables d'infidelles, d'errans, de pécheurs, de mondains de tous les païs & de toutes les nations, qui ſuivent les voies de la perdition & de colere ; c'eſt un atôme au milieu d'un eſpace immenſe. Et cependant, ma chere Sœur, c'eſt parmi un petit nom-

Eccl. ℣. 11.

bre même, que le Seigneur vous a choisie : *Te elegit Dominus de cunctis populis qui sunt super terram.* Il vous a encore distinguée d'elles par un bienfait singulier ; il vous a élue même parmi ses Elus, comme dit l'Epouse ; il ne s'est pas contenté de vous faire croître dans son champ, comme un froment pur au milieu de l'ivraie ; il vous a coupée avant la moisson, pour ainsi dire ; il vous a dérobée aux embuches de l'homme ennemi ; il vous a mise de bonne heure à couvert dans ses greniers, c'est-à-dire, dans le secret de son Sanctuaire : *Te elegit Dominus de cunctis populis qui sunt super terram.* Que de graces dans une seule grace ! que de bienfaits rassemblés dans le bienfait seul de votre vocation ! Séparée de toutes ces nations innombrables qui ne le connoissent pas encore ; séparée de tant de peuples, qui le connoissant, suivent des voies d'erreur, & ne l'adorent pas comme il faut ; discernée de tant de fidelles mondains, qui en l'adorant, violent sa loi sainte ; privilégiée encore par-dessus ce petit nombre d'ames, justes, qui au milieu des périls du monde, le servent ; mais sont obligées de se partager entre le monde & lui : sentez-vous, ma chere Sœur, tout le prix de cette préférence ? voyez-vous de ce point de vue toute la grandeur de ce bienfait ? & frappée de ce nouveau mystere de grace, qui se développe à vos yeux, ne vous écriez-vous pas avec un saint Roi, dont je vous

ai déjà appliqué les paroles : Venez, vous qui craignez le Seigneur, & qui vous contentez peut-être d'admirer ici en secret le courage de mon sacrifice, & les vains avantages d'un grand nom & d'une fortune éclatante, auſquels je renonce ; admirez plutôt les bienfaits & les miſéricordes de Dieu ſur mon ame ; & voyez par combien de faveurs ſignalées il me choiſit & me préfére aujourd'hui, pour me conſacrer toute entiere en ſon nom & à ſa gloire ?

Pſ. 65. 16. *Venite, audite, & narrabo, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ.*

Mais ſi des préférences qui renferment votre élection, nous venons aux moyens dont le Seigneur s'eſt ſervi pour vous y conduire, que de nouveaux ſujets de conſolation, ma chere Sœur, vont s'offrir à votre ame ! C'eſt le ſecond motif dont Moïſe ſe ſervoit pour ſoutenir les Iſraëlites contre les difficultés que leur offroit l'entrée dans la terre de promeſſe. Le Seigneur, leur diſoit-il, vous a fait ſortir de l'Egypte malgré tous les efforts de Pharaon, & en opérant en votre faveur des ſignes & des prodiges : *Eduxitque vos in manu forti, de manu Pharaonis.* Oui, ma chere Sœur, quels prodiges le bras du Seigneur n'a-t-il pas opérés, & quels moyens ſa ſageſſe n'a-t-il pas employés, pour vous retirer du monde, & vous conduire dans ce lieu ſaint ? Que de ſecrettes invitations ! que de ſollicitations réitérées ! que de nuages diſſipés ! que de dégoûts vaincus ! Ce n'eſt pas

assez ; que d'obstacles écartés ! que de facilités ménagées ! que d'événemens inattendus ! que de révolutions & de changemens, pour vous frayer le chemin où il vouloit vous conduire ! Il bouleverse tout ; il frappe de mort les premiers nés ; remplit les Palais de Pharaon & des Grands de l'Egypte, de deuil & de tristesse, pour amollir leur cœur, & afin qu'ils ne s'opposent plus à la sortie de son peuple de l'Egypte, c'est à-dire, au dessein d'une ame choisie, de sortir du monde, & de se retirer dans le lieu saint. Ainsi, ma chere Sœur, dès le sein de votre mere toutes les opérations de la grace sur votre ame étoient comme autant de démarches qui vous avançoient vers la maison du Seigneur. Dès-lors tout ce qui vous arrivoit, avoit quelque rapport secret avec le sacrifice que vous allez faire. La sagesse de Dieu faisoit tout servir dès-lors à la destinée qu'elle vous préparoit; l'ordre de votre naissance, la piété de vos proches, les soins de votre éducation, les événemens domestiques, l'élévation ou la décadence de ceux qui vous appartenoient ; la faveur ou le refroidissement des Princes de la terre; tout cela ménagé par une Providence attentive, vous frayoit déjà les voies à cette sainte retraite. De sorte que le Seigneur ne vous a jamais perdu de vue ; & que vous pouvez lui dire avec le Prophete : C'est vous, Seigneur, qui avez préparé toutes mes voies ; & qui dès le sein de ma mere, avez mis votre main sur moi, com-

me ſur une victime qui vous appartenoit déjà, & que vous vous réſerviez toute entiere : *Tu formaſti me, & poſuiſti ſuper me manum tuam ; ſuſcepiſti me de utero matris meæ.*

Pſ. 138. *v.* 13.

Telles ſont, mes Freres, les grandes miſéricordes du Seigneur ſur les ſiens. Vous-même qui m'écoutez, mon cher Auditeur ; vous que la grace a rappellé de l'égarement du monde & des paſſions, à une vie réguliere & chrétienne ; ce qui diminue peut-être en vous le ſentiment de ce bienfait ineſtimable de Dieu, c'eſt que vous n'entrez pas aſſez dans les routes adorables & ſecrettes, par leſquelles ſa ſageſſe vous a conduit au moment heureux qui a changé votre cœur : vous n'étudiez pas aſſez quelles ont été les voies de la grace ſur votre ame ; vous ne voyez qu'à demi & comme ſuperficiellement, tout le myſtere des miſéricordes de Dieu ſur vous. Mais ſi vos yeux pouvoient s'ouvrir ; mais ſi vous pouviez parcourir toute l'hiſtoire ſecrette de ſes graces & de ſa providence ſur votre ame, ah ! vous verriez que tous les événemens de votre vie paſſée ſe rapportoient tous de loin à ce moment unique qui vous a converti au Seigneur ; vous verriez que ces afflictions, ces contre-temps, que vous regardiez comme l'ouvrage de la malignité de l'injuſtice des hommes, n'étoient que des diſpoſitions éloignées que le Seigneur vous ménageoit, pour vous préparer à ſa grace : vous verriez que ces établiſſemens,

ces aliances, ces situations qui vous paroissoient, ou les suites du hazard, ou les fruits de vos ménagemens & de vos mesures, n'étoient que des facilités que la bonté de Dieu assembloit de loin, pour vous frayer les voies à un changement de vie : vous verriez que ces égaremens même de passion, ces societés de crime & de débauche, qui auroient dû fermer pour toujours à la grace l'entrée de votre cœur, par les secrets adorables de la miséricorde de celui qui sait tirer le bien du mal, avançoient votre conversion, & devoient avoir leur utilité pour votre salut. Que dirai-je ! vous verriez que votre naissance, votre fortune, vos dignités, vos biens, vos talens, entroient tous pour quelque chose dans ce mystere de grace & de miséricorde, qui commençoit dès-lors à se former ; que tout vous conduisoit au moment fortuné de votre pénitence ; que tout ce que vous faisiez servir à vos passions, la bonté de Dieu le faisoit servir à votre repentir Vous verriez que tous le momens de votre vie criminelle, étoient, pour ainsi dire, des momens de miséricorde ; que le Seigneur délioit peu-à-peu les chaînes qui devoient enfin tomber tout d'un coup : que tantôt il éloignoit un obstacle par une perte ; tantôt il affoiblissoit une passion par une perfidie ; tantôt il refroidissoit un desir par un contre-temps ; tantôt il inspiroit un dégoût par la durée même de l'habitude criminelle ; tantôt il ménageoit des réflexions

par un bon exemple ; tantôt il réveilloit la conſcience par la fin ſoudaine de complices de vos crimes ; tantôt il rompoit une ſociété de plaiſir par des diſſenſions & des concurrences ; enfin que ſa miſéricorde commençoit de ſon côté l'ouvrage de votre ſalut, le même moment que vous commenciez du vôtre celui de votre perte.

Oui, mes Freres, nous ne voyons ici-bas qu'avec des yeux humains, toute la ſuite de notre deſtinée. Nous ne jugeons des événemens, qui ont compoſé le cours de notre vie, que par les occaſions fortuites qui les ont produits : nous ne nous connoiſſons que par les rapports extérieurs que nous avons avec les créatures qui nous environnent : nous ne nous conſidérons pas comme faiſant une portion de cette cité inviſible, que le ſouverain Architecte forme depuis la naiſſance des ſiecles, qui eſt la fin de tous les deſſeins de Dieu, & à la formation de laquelle il fait ſervir par une ſageſſe adorable & profonde, toutes les diverſes révolutions & tout l'arangement de ce monde viſible. Mais un jour quand l'ordre de la Providence ſur nos deſtinées nous ſera manifeſté, ah ! nous verrons que l'ordre de notre naiſſance, la ſuite de nos ancêtres, les diverſes fortunes de nos aïeux, leur proſpérité ou leur décadence, que tout cela ne ſe rapportoit peut-être qu'a nous ſeuls ? que peut-être au milieu de tant de révolutions, la miſéricorde de Dieu n'étoit occupée que de nous ſeuls, ne vouloit

que se former un Elu : qu'elle rassembloit de loin tous les événemens qui pouvoient nous placer dans les circonstances, où sa grace quoiqu'indépendante des temps & des lieux, devoit changer notre cœur ; & que peut-être dans ce long enchaînement des temps & des siecles, qui ont composé l'histoire de nos ancêtres, nous sommes entrés tous seuls dans les vues éternelles de Dieu ; nous avons été la fin de tous ses desseins sur nos peres ; & que toutes les circonstances extérieures de leur vie n'ont été peut-être que les moyens secrets de notre élection. Grand Dieu ! que les voies de votre miséricorde sont profondes & adorables ! vous les cachez aux insensés & aux mondains : ils vous font agir comme l'homme, & ne découvrent pas votre sagesse invisible dans la conduite de l'univers, & dans vos desseins de graces sur les Justes. Mais que les ames qui sont à vous, trouvent de consolation à méditer ces merveilles secrettes de votre puissance, & les conseils éternels de vos miséricordes sur elles ! *Nimis profundæ factæ sunt cogitationes tuæ. Vir insipiens non cognoscet, & stultus non intelliget hæc.* Ps. 92. 6. 7.

Voilà, ma chere Sœur, les moyens dont le Seigneur se sert pour assurer le choix qu'il fait d'une ame : il faut y ajouter les secours & la protection qu'il promet, & qui sont toujours les suites ordinaires de cette élection. Il vous aimera, disoit Moïse aux Israëlites, & il vous protégera : il éloi-

gnera de vous tous les malheurs & toutes les plaies, dont il avoit frappé l'Egypte, & vous ne pourrez plus douter que le Seigneur, grand & miséricordieux, ne vous conduise, puisqu'il établira sa demeure au milieu de vous : *Diliget te, ac multiplicabit. Auferet àte omnem languorem, & infirmitates Ægypti pessimas. Non timebis quia Dominus Deus tuus in medio tui est.*

Deut. 7. 13. 15. 21.

Nouvelle consolation pour vous, ma chere Sœur. En effet, c'est une vérité du salut, que les secours particuliers de la grace suivent d'ordinaire le choix qu'elle fait de nous ; & que la même miséricorde qui nous appelle à un état de vie, nous prépare en même temps les graces propres & spéciales, pour en remplir les devoirs, pour en soutenir les difficultés, pour en éviter les périls, pour en surmonter les obstacles. Je vous ai choisis, disoit JESUS-CHRIST à ses Disciples, & c'est assez : que votre cœur ne se trouble & ne se décourage point des difficultés & des persécutions que je vous prédis, & qui vous attendent : je vous soutiendrai dans cette carriere pénible où vous allez entrer ; vous y recueillerez même des fruits durables & abondans : *Ego elegi vos ut eatis, & fructum afferatis.*

Joan. 15. 19.

Tel est l'avantage d'une ame, ma chere Sœur, qui entre dans une voie que la main même du Seigneur lui a frayée : elle ne doit plus se regarder elle-même, ni s'arrêter à la disproportion qu'elle trouve entre sa foi-

bleſſe & les difficultés de la voie où Dieu l'appelle : elle ne doit plus s'allarmer, ni de la repugnance de ſes penchans, ni de la médiocrité de ſes forces, ni de l'inſtabilité de ſon goût, ni des obſtacles qu'elle prévoit dans la ſainte carriere où la grace la fait entrer. C'eſt vous-même qui l'y conduiſez, ô mon Dieu ! & c'eſt aſſez : elle peut vous dire avec le Prophete : *Le Seigneur eſt mon guide ; rien ne me manquera. Quand je devrois marcher au milieu des ombres de la mort, je ne craindrois point, parce qu'il eſt avec moi.* Pſ. 23. 1. 4.

Mais il s'en faut bien, ma chere Sœur, que les ames mondaines puiſſent ſe flatter de cette eſpérance : entrées la plupart dans des engagemens de place, de mariage, d'affaires, de dignité, ſans vocation du Ciel, & ſans avoir conſulté les deſſeins de Dieu ſur elles, il les livre à leur propre foibleſſe ; il ne les ſoutient pas dans les voies que lui-même ne leur a point choiſies : il laiſſe élever les vents & les orages ſur une mer, où les Jonas infidelles ſe ſont embarqués contre ſon ordre ; & voilà pourquoi nous voyons tous les jours tant d'ames dans le monde, qui remplies d'ailleurs de bons deſirs, ſe plaignent ſans ceſſe de leur foibleſſe : des ames qui, nées avec d'heureuſes inclinations, ne trouvent en elles aucune force pour rompre les chaînes qui les lient à leur propre miſere ; des ames pour qui tout devient un écueil ; que les premieres occaſions entraînent, & en qui les

plus fermes réſolutions ne vont jamais plus loin que juſqu'au premier péril. Ah ! c'eſt qu'appellées peut-être à ſuivre l'Epoux dans le ſecret du Sanctuaire, & s'étant frayées d'autres routes, le Seigneur les laiſſe errer au gré de leurs paſſions dans un monde, où ſa main ne les a pas placées : c'eſt que n'ayant pas eu le Seigneur pour guide dans des périls où elles ſe ſont témérairement engagées, elles ne l'ont pas auſſi pour ſoutien : c'eſt que leur deſtinée étant l'ouvrage de leurs paſſions, elle en eſt auſſi l'attrait & le principe ; c'eſt en un mot, que n'ayant compté Dieu pour rien dans le choix qu'elles ont fait, Dieu ne les compte plus pour rien elles-mêmes.

Que d'ames de ce caractere dans le monde ! & après cela nous les entendons s'excuſer ſur les dangers de leur état ; ſe plaindre preſque de Dieu même ; nous dire qu'elles ſe trouvent dans des occaſions inévitables, où la vertu la plus auſtere ne ſauroit ſe ſoutenir ; qu'elles ſe voient tous les jours expoſées à des périls, où les Saints eux-mêmes auroient ſuccombé ; qu'elles ſont placées dans des ſituations funeſtes, où l'innocence ne peut être achetée qu'au prix de la réputation, & où il faut faire éclater leurs crimes pour les finir. Mais elles ne diſent pas que ces occaſions, ce ſont leurs paſſions, & non l'ordre de Dieu, qui les leur a ménagées ; elles ne diſent pas que ces périls, c'eſt leur imprudence, & non la voix du Ciel, qui les y a engagées. Quelle

injuſtice de vouloir rendre la Religion reſponſable du précipice qu'on s'eſt ſoi-même creuſé, & de regarder comme des tranſgreſſions innocentes, celles que notre témérité nous a rendu comme inévitables ! Nous accuſons tous les jours la Religion, mes Freres, de nous preſcrire des devoirs impraticables en certaines ſituations : mais un jour nous apprendrons que les graces n'ont été ſi rares pour nous, les périls ſi inévitables, & notre foibleſſe ſi extrême, que parce que nous n'étions pas à la place que la ſageſſe de Dieu nous avoit marquée dès le commencement ; ſemblables à des membres qui ſont hors de leur ſituation naturelle, & qui ne recevant plus cette vertu ſecrette qui ſe répand ſur tout le corps, languiſſent ſans force & preſque ſans mouvement, & ſe trouvent inhabiles à tous les autres miniſteres.

Pour vous, ma chere Sœur, que la main du Seigneur conduit dans le lieu ſaint, vous pouvez avec confiance vous répondre de ſa protection & de ſes graces. Ainſi ne craignez pas les peines & les difficultés que la vie Religieuſe ſemble d'abord offrir à la nature : ſes auſtérités ſe changeront pour vous en de douces conſolations ; ſes devoirs les plus pénibles ſoutiendront votre foi, loin de l'abattre ; ſes aſſujettiſſemens conſoleront votre cœur, loin de le revolter ; ſes ſacrifices répandront la joie ſur toutes vos démarches, loin d'y mêler une triſteſſe dangereuſe : vous ſerez ſurpriſe vous-même de

votre force & de votre courage ; de vous trouver le goût changé sur mille choses, qui autrefois vous paroissoient incompatibles avec vos penchans; de sentir de l'attrait pour des pratiques, sur lesquelles vous ne croyiez jamais pouvoir vous vaincre, & que vous regardiez comme les tentations les plus dangereuses de l'état que vous embrassez. Ce n'est pas, ma chere Sœur, que l'élection de Dieu vous assure tellement de sa protection, que persuadée que le secours du Ciel ne sauroit plus vous manquer, vous deviez vous livrer sur cette assurance, à une sorte de sécurité, qui ôtant toute crainte, vous jetteroit d'abord dans le relâchement, & aboutiroit enfin à quelque chûte déplorable. L'effet propre de la grace, est de nous rendre fidelles à nos devoirs ; mais c'est ensuite la fidélité à nos devoirs qui nous attire & nous mérite de nouvelles graces. Ne laissez donc point affoiblir en vous, ma chere Sœur, cette premiere ferveur de l'esprit : car si vous venez à vous relâcher, en vain étiez-vous appellée aux nôces de l'Epoux ; vous serez rejettée comme les vierges imprudentes : leur vocation étoit certaine, mais leur infidélité la rendit inutile.

C'est donc cette certitude, que vous êtes à la place où Dieu vous veut, qui me paroît la plus continuelle & la plus sensible consolation de votre état. En effet, le supplice continuel d'un grand nombre d'ames mondaines, c'est de vivre incertaines de leur

condition. Comme elles ſe ſont engagées la plupart dans leur état, ſans précaution, ſans conſeil, ſans prieres, elles ont raiſon de douter, ſi c'eſt la grace ou la cupidité, le Seigneur ou le monde qui les y a placées. Sans ceſſe on ſe dit à ſoi-même, qu'on eſt malheureux dans ſa ſituation, parce que peut-être Dieu ne nous y vouloit pas; qu'on n'y ſauroit faire ſon ſalut, que parce que peut-être ce n'eſt pas le Seigneur qui nous y a placé: on rappelle mille deſirs de retraite, qu'on avoit formés dans un âge tendre, qui avoient été comme les prémices de notre foi, & la premiere voix que le Seigneur avoit fait entendre dans notre cœur, encore innocent; & l'on croit que c'eſt la voie qu'il nous montroit de loin, & la ſeule que nous aurions dû ſuivre. Il n'eſt pas un ſeul chagrin dans notre état, qui ne reveille ces triſtes idées: ſans ceſſe on ſe redit à ſoi-même: Je ne ſuis pas à la place où Dieu me demandoit: j'aurois fait mon ſalut dans un autre état: je n'y aurois pas trouvé les contre temps, les répugnances, les embarras, qui m'empêchent de penſer à l'Eternité. Et là-deſſus, on s'abbat, on ſe dévore ſoi-même, on renonce preſque à l'eſpérance de ſon ſalut, & l'on fait de cet état affreux de découragement & de déſeſpoir, ou le ſupplice continuel de ſon propre cœur, ou peut-être un motif impie de tranquillité & d'indolence dans ſes crimes.

Et voilà, mes Freres, quel eſt quelquefois le triſte état d'une Vierge infortunée,

que les intérêts de votre cupidité, & non le choix du Seigneur ont conduite dans le lieu saint. Accablée sous le poids des chaînes qu'elle-même ne s'est point imposées ; trouvant des occasions de chûte dans les mêmes devoirs, qui pour les autres sont des motifs de vertus, changeant les secours de la piété, dont elle est environnée, en des attraits de vice ; nourrissant la corruption de son cœur, de tout ce qui devoit en soutenir la foi ; ne retirant point d'autre fruit de tous ces spectacles de religion, qui s'offrent sans cesse à ses yeux, que de nouveaux sujets de dégoût de la Religion même ; se faisant une tentation de la tranquilité de sa retraite ; & de l'éloignement même du monde, un nouvel attrait qui le lui fait paroître plus aimable ; elle se dit sans cesse à elle-même, qu'une vertu moins nécessaire & moins contrainte, ne lui eût pas paru si odieuse ; qu'il est terrible de porter un joug auquel on ne s'est pas soi-même condamné ; & que Dieu est trop juste, pour exiger qu'on soit fidelle aux devoirs d'un état que des passions étrangeres nous ont choisi. Et de-là, ô mon Dieu ! que de retours affreux sur moi-même ! que de regards d'envie & de complaisance sur un monde, auquel on n'a renoncé que malgré soi ! quelle tristesse répandue sur toutes les pratiques saintes de son état ! quelles imprécations secrettes peut-être contre les auteurs de son infortune ! quelles réflexions ameres sur l'impossibilité prétendue de salut dans la si-

tuation forcée & involontaire où l'on ſe trouve.

Et ici, mes Freres, n'aurois-je pas raiſon de vous dire en gémiſſant : Sacrifiez à la bonne heure au monde ces enfans infortunés que vous y deſtinez : inſpirez-leur de bonne heure l'ambition, l'orgueil, le faſte, la vengeance, l'amour des plaiſirs, & toutes les paſſions qui peuvent flatter votre vanité, & les faire réuſſir dans ce lieu de dépravation & de déréglement ; ce ſont là les enfans de perdition & de colere, que Dieu accorde à la corruption de votre cœur ; mais du moins ſauvez ceux que vous lui deſtinez pour le ſervir dans ces ſaints aſyles ; ne ſoyez pas les meurtriers barbares des enfans même que vous conſacrez à la Religion ; ne ſacrifiez pas ceux qui deviennent inutiles à vos paſſions, & qui ſeuls auroient pu obtenir du Seigneur que vous ne périſſiez pas vous-même ; & ne perdez pas tout ou par le plaiſir du monde, ou par les contraintes & les amertumes du Sanctuaire.

Ce ne ſont pas là, ma chere Sœur, les voies qui vous ont conduite à l'autel : les mains qui vous offrent au Seigneur, ſont les mains de la foi & de la piété : la chair & le ſang n'ont ici de part que par le mépris que vous en faites : le feu du ciel tout ſeul allume votre ſacrifice : vous ne tenez de vos parens que la piété, qui vous fait renoncer à tous les grands avantages que vous pouviez attendre d'eux ; & s'ils ont quelque part à la démarche que vous allez

faire, c'eſt que leurs exemples vous ont appris de bonne heure à craindre le Seigneur; & que le Seigneur vous a enſuite appris lui-même à renoncer à tout pour lui plaire.

Auſſi quelle conſolation pour vous le reſte de vos jours, lorſque rappellant devant Dieu les deſſeins de ſa miſéricorde ſur votre ame, vous pourrez lui dire avec le Prophete : C'eſt vous-même, Seigneur, qui m'avez conduite par la main, & placée dans le lieu ſaint : j'ai du moins la conſolation de pouvoir me dire à moi-même, que je ſuis dans la voie que votre bonté me deſtinoit avant la naiſſance des ſiecles, & que je n'y courrai point en vain : *Tenuiſti manum dexteram meam ; & in voluntate tua deduxiſti me.* Qu'on eſt bien payé, ô mon Dieu ! de laiſſer faire votre volonté toute ſeule, & de ne pas mêler les erreurs de nos paſſions avec les conſeils éternels de vos miſéricordes ſur nos deſtinées ! Nous ne réuſſiſſons jamais qu'à nous rendre nous-mêmes malheureux : nous ne ſavons que nous former des chaînes accablantes ; & comme nous ignorons tout ce qui nous convient, tout ce que nous croyons faire pour nous aſſurer ici bas une vaine félicité, ſe trouve toujours la ſource de nos malheurs & de nos peines. Premiere conſolation de la vie Religieuſe, tirée du choix que Dieu fait d'une ame qu'il y appelle. *Miſit de ſummo, & accepit me.* La ſeconde ſe prend du côté de la dépravation générale du monde, d'où il la retire : *Et aſſumpſit me de aquis multis.*

II. PARTIE.

CE fut sans doute une grande consolation pour les enfans d'Israël, lorsqu'échappés de la Mer rouge, & tournant les yeux vers ces abymes d'eau, d'où le Seigneur venoit de les délivrer, ils virent, du lieu de sûreté où ils étoient enfin arrivés, les Egyptiens tristement aux prises avec les flots, & finissant tous leurs vains efforts par un déplorable naufrage. Ce fut alors que leur cœur ne pouvant plus suffire aux transports de leur joie & de leur reconnoissance: Qui est semblable à vous, Seigneur, s'écrierent-ils? Que vous êtes terrible dans vos vengeances! & que les merveilles de votre puissance & de votre miséricorde, sont dignes de nos actions de graces & de nos hommages! *Quis similis tui in fortibus Domine? magnificus in sanctitate, terribilis atque laudabilis.* *Exod.* 15. 11.

Voilà, ma chere Sœur, le point de vue où vous devez vous placer aujourd'hui. Echappée aux périls & aux orages du siecle, arrivée au port du salut, vous n'avez plus, pour soutenir tout le prix du bienfait inestimable qui vous en a délivrée, qu'à tourner la tête, voir un instant le monde, d'où vous venez de sortir, tel qu'il est; cette mer orageuse, ce gouffre immense qui engloutit presque tous les enfans d'Adam; & quelles sont les tempêtes & les naufrages d'où la main miséricordieuse du Seigneur vient de vous retirer. Sans doute un premier âge passé loin des périls dans la

sûreté d'un saint asyle, vous a caché jusqu'ici toute la dépravation d'un monde corrompu: vous ne le connoissez que par les préjugés heureux qu'une sainte éducation vous a donnés contre lui. Mais souffrez qu'avant que vous tiriez un voile éternel entre lui & vous, je vous le montre tel qu'il est, & que je vous le fasse connoître dans un discours, où je ne devrois ce semble, vous exhorter qu'à l'oublier. Hélas! je ne risquerai rien en vous le rapprochant, pourvû qu'il paroisse tel qu'il est, il n'est pas assez aimable pour se faire regretter : ceux mêmes qui le voient de plus près, sont ceux qui en sentent plus vivement le vuide & la misere : il n'a de beau que la surface & le premier coup d'œil ; & semblable à ces cadavres, qu'un esprit étranger & imposteur anime, & fait paroître revêtus d'éclat & d'agrémens, il n'y a qu'à les approcher pour faire évanouir le prestige, & en voir toute l'horreur & toute la difformité.

Qu'est-ce donc, ma chere Sœur, que ce monde misérable, duquel la miséricorde de Jesus-Christ va vous séparer à jamais ? Ce monde, c'est une région de ténebres ; une voie toute semée d'écueils & de précipices ; c'est le lieu des tourmens & des tristes inquiétudes. Dans ces trois traits, vous en voyez l'affreuse image.

Une région de ténébres : hélas! ma chere Sœur ! la vérité n'y trouve, ou que des aveugles qui ne la connoissent pas, ou que des ennemis qui la combattent. Je ne parle

pas même de ces ames déſeſpérées, qui ne pouvant plus porter le poids de leurs crimes, le ſecouent enfin avec la foi, & cherchent dans l'incrédulité, cette paix affreuſe qu'elles n'avoient pu trouver dans le crime même : je ne parle pas de ces ames flottantes & incertaines ſur la Religion, qui voudroient bien que la foi fût une fable, pour jouir plus paiſiblement de leurs paſſions, mais qui n'oſent encore ſe le perſuader ; qui ſe défient de la vérité de ſes promeſſes, mais qui craignent encore tout bas la terreur de ſes menaces ; qui doutent de tout, & qui n'oſent franchir le pas ſur rien ; qui flottent entre leurs paſſions & leurs doutes, & qui ſemblent ſouhaiter, ou d'avoir une foi plus vive pour finir leurs égaremens, ou de n'en avoir point du tout pour s'y livrer ſans remords & ſans ſcrupule. Je laiſſe tous ces divers genres d'aveuglement ſi répandus cependant dans le monde, & qui attaquent le fondement de la foi & de la doctrine ſainte : je ne parle que des erreurs qui en altérent les regles & les maximes.

Nous les annonçons tous les jours, ma chere Sœur, ces maximes ſaintes : depuis les premiers âges de l'Egliſe, les Chaires chrétiennes ne les ont pas publiées avec plus de force, plus d'exactitude, plus de lumiere ; & cependant il n'en eſt aucune ſur laquelle le monde ne répande encore des adouciſſemens, de fauſſes couleurs qui les défigurent, ou des nuages qui les cachent. La pénitence ſans laquelle l'homme pé-

cheur ne doit rien prétendre au salut, on la regarde comme le partage des Cloîtres & des déserts : la retraite, si nécessaire à la fragilité du cœur humain, elle n'y paroît plus qu'une singularité, ou d'humeur, ou de vertu, qui ne sauroit servir d'exemple : la priere, cette ressource unique de toutes nos miseres, on en laisse l'usage aux ames oiseuses & inutiles : les afflictions, que les Saints ont toujours reçu comme des graces, on les craint comme des malheurs : les prospérités, que les Justes ont toujours craint comme des malheurs, on les souhaite comme des graces : l'ambition démesurée, si opposée à l'esprit & au fonds de la Religion, n'est plus qu'un sentiment noble & légitime de ce qu'on est & de ce qu'on doit prétendre : la haine qui attaque la Religion dans le cœur, & qui anéantit tout l'Evangile, on en fait un juste ressentiment, ou une bienséance de son rang, qui ne permet pas d'aller se reconcilier avec son frere : la vie somptueuse & magnifique, si souvent frappée d'anathême dans les Livres saints, n'est qu'un usage noble de nos biens, & une loi qu'impose la condition & la naissance : les plaisirs les plus dangereux, on les appelle des délassemens nécessaires ; les passions les plus honteuses, des foiblesses inévitables ; les médisances les plus cruelles, des vérités publiques & innocentes : que dirai-je ? la vertu même, la piété véritable, y a perdu son nom : ce n'est plus un don de Dieu & le seul parti

nécessaire

néceſſaire ; c'eſt une bizarrerie d'humeur, un goût de ſingularité, une puſillanimité d'eſprit ; que ſais-je ? un parti bon à quelque choſe, quand on n'eſt plus ſoi-même bon à rien. O Dieu ! eſt-ce donc là le langage d'un peuple éclairé des lumieres de l'Evangile, ou les diſcours de ces nations barbares & infidelles, à qui vous n'avez pas encore daigné révéler la ſcience du ſalut & les vérités éternelles ?

Et ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'eſt que ce ne ſont pas là les erreurs de quelques particuliers ; ce ſont les erreurs de preſque tous les hommes ; c'eſt la doctrine du monde entier ; ce ſont des maximes univerſellement reçues, approuvées, autoriſées, & contre leſquelles il n'eſt plus temps de vouloir s'élever. Nous ſeuls dans ces Chaires Chrétiennes, oſons parler un langage différent : un petit nombre de Juſtes tiennent encore pour nous au milieu du monde, & oſent encore parler comme nous. Mais ce n'eſt-là qu'une foible voix abſorbée, pour ainſi dire, par le bruit formidable de la multitude. Ce qui domine, ce qu'on entend, ce qui regle tout le monde, ce qui décide de tout, ce qui eſt le grand reſſort des Royaumes, des Empires, des familles, ce ſont les erreurs que je viens d'expoſer. C'eſt une tradition d'aveuglement qui s'eſt perpétuée depuis le commencement dans le monde, & qui a paſſé des peres aux enfans. Les Grands, le peuple, les ſavans, les ignorans, les

ſages, les inſenſés, les jeunes, les vieillards, ſe conduiſent par-tout ſur ces fauſſes regles : ceux même à qui la lumiere de la vérité luit encore en ſecret, croient ſe tromper, en voyant que l'exemple commun dément l'évidence ſecrette de leur conſcience ; & regardent leurs doutes comme de vains ſcrupules que l'erreur publique calme & diſſipe à l'inſtant.

Ainſi marchent, ſans le ſavoir, tous les hommes preſque dans les ténebres : ainſi ils courent avec une profonde ſécurité vers le précipice éternel qui doit enfin terminer leur courſe : ainſi auriez-vous vécu, ma chere Sœur, ſi la miſéricorde de JESUS-CHRIST ne vous avoit retirée de cette région de ténebres, pour vous faire paſſer à un Royaume de lumiere. Vous auriez regardé comme des vérités, les erreurs reçues de la multitude : vous auriez ſuivi les voies que tout le monde regarde comme ſûres : vous ſeriez devenue même la protectrice des maximes que l'uſage de tous les temps & de tous les païs a conſacrées : vous vous ſeriez révoltée contre la vérité qui les condamne : vous auriez écouté, comme le monde écoute aujourd'hui, les regles de la foi que nous leur oppoſons, comme des diſcours dont il faut rabattre, & où le zele va toujours plus loin que la vérité. Car qu'il eſt difficile de démêler la lumiere à travers ce nuage univerſel d'uſages, de fauſſes maximes, de préjugés, d'erreurs, répandu ſur le monde entier !

qu'il eſt difficile de diſcerner la voie de la vérité, étroite, écartée, imperceptible, preſque inconnue, & où ſi peu de gens entrent, au milieu de tant de fauſſes voies, larges, ſpacieuſes, battues, autoriſées, & que tous les hommes preſque ſuivent!

Vous le voyez vous-même, ma chere Sœur, ſi le nombre des ames fidelles, & qui marchent dans la voie de la vérité, eſt fort grand dans le monde. Il en eſt encore ſans doute; car le Seigneur a les ſiens dans tous les états; mais ce ſont quelques étoiles rares, comme dit l'Apôtre, qui percent par hazard les nuages, & qu'on peut compter aiſément au milieu d'une nuit obſcure & ténébreuſe : *Sicut luminaria in mundo.* Et encore dans ce petit nombre, combien d'ames molles & indolentes qui ne paroiſſent vertueuſes, que parce que le monde, à qui on les compare, eſt extrêmement corrompu! combien d'ames immortifiées & impénitentes, qui après les égaremens des premieres mœurs, bornent toute leur pénitence à la ſeule ceſſation de leurs crimes; & ne s'attirent les éloges dûs à la vertu, que parce que le monde n'a plus à blâmer en elles les mêmes vices! combien d'autres, qui après avoir fini les paſſions d'éclat, conſervent encore toutes les autres, font entrer toutes leurs foibleſſes dans leur vertu, & offrent aux yeux de Dieu un cœur encore vain, jaloux, ambitieux, vindicatif, tandis que le monde les canoniſe! Car le monde, toujours *Philip.* 2. 15.

plein de contradictions, & jamais d'accord avec lui-même, tantôt dégrade la vertu véritable & la confond avec le vice; tantôt il se hâte d'exalter le vice à peine éteint, & de lui rendre les mêmes honneurs qu'à la vertu consommée.

Que les miséricordes du Seigneur sur vous, ma chere Sœur, sont dignes d'une reconnoissance, qui ne doit plus finir qu'avec votre vie! Voyez, comme disoit autrefois un Prophete à la sainte Sion; & je puis vous le dire ici avec plus de justice: voyez, tandis que des ténebres épaisses couvrent toute la terre; qu'une nuit obscure est répandue sur tous les peuples; que le mensonge & l'erreur ont pris la place de la vérité parmi les hommes: *Ecce tenebræ operient terram, & caligo populos*: voyez comme la lumiere du Seigneur s'est levée sur vous seule; comme il vous a conduite dans un lieu où tout vous montrera la vérité; ces murs sacrés, ces autels saints, ces Vierges fidelles, ce voile religieux lui-même, qui va vous cacher le monde & sa vanité; tout vous montrera ici vos devoirs; tout dissipera les nuages légers qui pourroient s'élever du fond de votre cœur. Une nuée resplendissante vous précédera, comme autrefois les Israëlites dans le désert, pour vous marquer les routes que vous devez suivre; & tandis que le monde, frappé d'aveuglement, ne discernera pas même les vérités les plus

Is. 62. 2.

communes & les plus palpables du salut, la lumiere du Ciel se levera ici sur vous, & vous montrera la perfection même des devoirs, & des secrets inconnus aux Sages du siecle : *Super te autem orietur Dominus, & gloria ejus in te videbitur.* *Ibid.*

Rien n'est donc plus consolant, pour une ame que la miséricorde du Seigneur a séparée du monde, que ce premier coup d'œil, qui lui en découvre les erreurs & les fausses maximes. Mais quand même on pourroit se flatter d'y avoir toujours suivi la voie de la vérité, au milieu de tant de voies fausses & dangereuses qui la font perdre de vue ; comment auroit-on pu se promettre, en second lieu, d'y conserver l'innocence au milieu de sa dépravation & de ses dangers innombrables ! Et quand je parle de ses dangers, ma chere Sœur, n'attendez pas que j'en fasse ici un juste dénombrement. Hélas ! tout y est danger : dangers dans la naissance ; elle est une espece d'engagement à toutes les passions : dangers dans l'élévation ; elle vous fait une loi de tout ce que l'Evangile condamne : dangers dans les soins publics ; il faut prendre sur soi les passions des Grands & la misere des peuples ; allier les maximes de la Religion avec celles de la prudence de la chair, & opter entre sa conscience & sa fortune : dangers dans l'usage des grands biens ; vous avez sans cesse à vous défendre, ou des profusions qu'inspire la vanité, ou de la dureté que produit l'avarice : dangers dans

les exemples ; le vice perd ſon horreur par l'autorité de ceux qui nous le montrent ; & nous ſommes raſſurés en trouvant dans les foibleſſes d'autrui, une excuſe à nos foibleſſes propres : dangers dans les entretiens ; on veut plaire, & l'on ne plaît que par les paſſions, ou qu'on reçoit, ou qu'on inſpire : dangers dans les amitiés ; le venin s'inſinue par la conformité des humeurs & par les douceurs de la ſociété ; on ne peut ſe paſſer de délaſſement, & le monde n'en fournit que de funeſtes à l'innocence : dangers dans les concurrences ; on veut s'élever, & il eſt mal-aiſé d'aimer ceux qui nous ſupplantent & qu'on nous préfére ; dès que les intérêts ſont diviſés, les cœurs auſſi ne tardent pas de l'être : dangers dans le mariage ; la durée du lien refroidit preſque toujours celle de la tendreſſe ; il eſt rare que la conformité des humeurs ratifie un nœud, que la conformité ſeule des intérêts forme preſque toujours ; une ſociété ſainte devient une tentation domeſtique ; & dès que le devoir devient un joug, le cœur s'eſt bientôt formé d'autres chaînes : dangers dans l'état de liberté ; les paſſions qui n'ont point de frein, s'échappent malgré nous-mêmes, & l'éloignement d'un lien ſacré n'eſt ſouvent que l'amour d'une ſervitude plus univerſelle : dangers dans la probité mondaine ; dès que le monde eſt content de nous, on ſe perſuade auſſi que le Seigneur doit l'être : on confond la réputation de la vertu, avec

la vertu même ; & parce qu'on n'a pas de ces vices que le monde condamne, on croit avoir toutes les vertus que l'Evangile exige : enfin dangers dans la piété même ; comme elle eſt rare dans le monde, les louanges qu'elle s'attire en corrompent ſouvent le principe : on avoit d'abord cherché Dieu dans la vertu, on s'y cherche bientôt ſoi-même.

Voilà le monde, ma chere Sœur. Si vous échappez d'un péril, vous venez bientôt échouer à un autre : ſi l'exemple vous trouve inébranlable, l'amitié vous ſéduit : ſi l'intérêt ne vous touche pas, la gloire & la réputation vous entraînent : ſi vous vous défendez des grands excès, des paſſions plus douces & plus dangereuſes ne vous trouvent pas inſenſible : ſi l'inclination vous éloigne du déréglement & de la débauche, la complaiſance vous y jette : ſi vous êtes libre d'ambition pour vous-même, vous la ſentez revivre pour vos enfans : ſi vous êtes fidelle à ne pas chercher les occaſions, vous ne ſauriez répondre de celles qui vous cherchent.

Et ne croyez pas, ma chere Sœur, que tous ces dangers euſſent été moindres pour vous que pour un autre. Des exemples domeſtiques de vertu, & la piété comme héréditaire à votre ſang, y auroient peut-être quelque-temps défendu votre innocence. Mais que les exemples touchent peu dans cette premiere ſaiſon de la

vie, qu'on deſtine à l'oubli de Dieu! on les regarde comme des bienſéances de l'âge; & on renvoie à des temps plus mûrs, des vertus qu'on croit que le temps tout ſeul a formées dans ceux qu'on nous propoſe pour modeles. Ainſi environnée de proſpérité & d'abondance; trouvant plus d'occaſion de chûte qu'une autre par les avantages de la naiſſance, par le rang & le crédit de vos proches, par l'eſpérance d'un grand établiſſement, que de piéges n'auriez-vous point trouvé ſous vos pas! Vous auriez ſuivi cette route de tous les ſiecles, dont parle Job, que les ames mondaines ont toujours ſuivie: *Semitam ſæculorum, quam calcaverunt viri iniqui*; c'eſt-à-dire, vous auriez formé peut-être mille bons deſirs; mais votre foibleſſe l'auroit toujours emporté ſur toutes vos réſolutions. Vous auriez envié le bonheur des ames qui ſervent Dieu, & qui ſont à lui ſans réſerve; mais rentraînée à l'inſtant par le torrent fatal des exemples, la vertu n'auroit jamais eu que vos foibles deſirs, & le monde toujours votre cœur & vos affections véritables: vous auriez peut-être quelquefois ſoupiré en ſecret ſur les périls infinis & inévitables de votre état; mais ces périls ſeroient devenus eux-mêmes une raiſon ſecrette, qui vous auroit juſtifié à vos yeux vos propres foibleſſes.

Job. 21. 15.

Et qu'entendons-nous tous les jours, ma chere Sœur, que des prétextes de la part des mondains, ſur les obſtacles infinis que

le monde met à leur salut ? Ils se plaignent qu'il est comme impossible de s'y sauver : ils forment mille bons desirs ; mais ils prétendent que c'est en vain qu'on les forme ; & qu'il n'est pas en eux de les mettre à exécution au milieu des périls & des embarras où ils vivent ; ils font même quelques efforts ; mais à peine se sont-ils surmontés sur un point, qu'une nouvelle difficulté les lasse & les abbat ! ils voudroient être au fond des déserts ; mais ils n'ont pas la force de se faire un désert du monde lui-même : nous leur disons qu'il est aisé de rompre à tout quand on le veut ; & ils soutiennent qu'en le voulant, ils n'en sauroient être les maîtres.

Ce n'est pas qu'en convenant des périls innombrables du monde, & de la difficulté d'y faire son salut, je veuille ici justifier vos vaines excuses, mes Freres. Il est difficile de vivre chrétiennement dans le monde ; cela est vrai : mais combien d'ames fidelles la grace y forme & y conserve-t-elle tous les jours à vos yeux ? Le plus sûr, dites-vous, seroit de tout quitter, & de s'aller cacher au fond d'une retraite. Ah ! je l'avoue avec vous : que n'avez-vous été du petit nombre de ces ames heureuses, que le Seigneur a de bonne heure séparées de la corruption du siecle, & conduites dans le secret du Sanctuaire ! que ne vous a-t-il d'abord tendu, comme à elles, cette main miséricordieuse, qui les a retirées du milieu de périls, pour les

faire entrer dans le lieu de la paix & de la sûreté ; que ne vous a-t-il fermé dès le commencement toutes les voies de l'élévation & de la vanité, pour vous ouvrir celles de l'humilité, du dépouillement & du silence ! Vos mœurs auroient été innocentes, hélas ! & tous vos jours ont été de nouveaux crimes ! vos premieres années eussent été les prémices pures d'une vie sainte ; hélas ! & vous n'osez tourner les yeux derriere vous, de peur d'y voir les horreurs & le tréfor d'iniquité que vous y avez accumulé ! vos inclinations seroient encore celles qu'une heureuse éducation vous avoit donnés ; hélas ! & le monde a corrompu en vous les dons de la grace & de la nature ; & il ne vous reste plus de ces premieres espérances de vertu, que le regret inutile de les voir tout-à-fait éteintes ! votre mort finiroit des jours pleins des œuvres précieuses, & une vie digne de l'immortalité ; hélas ! & elle ne laissera qu'un grand vuide, des passions infinies, des agitations sans nombre, des chagrins amers, des plaisirs souvent dégoûtans, toujours tristes par le reproche secret de la conscience ; & une vie digne d'une mort éternelle, si elle n'est purifiée par de dignes fruits de pénitence, avant que vous alliez en rendre compte au Tribunal redoutable du souverain Juge.

Mais il ne faut pas que les desirs d'un état devenu impossible, vous calment sur les dangers de votre état présent. C'étoit

l'erreur de cet ami de saint Augustin, lequel encore payen, auroit bien voulu l'imiter dans sa conversion & dans sa retraite : mais engagé dans le mariage, il regardoit ce lien sacré comme incompatible avec la foi & la sainteté du Baptême ; & auroit souhaité pouvoir le rompre pour entrer dans l'Eglise de JESUS-CHRIST. Il ne vouloit être Chrétien, dit saint Augustin, que d'une maniere dont il étoit impossible qu'il le fût : *Nolebat esse Christianus, nisi eo modo quo non poterat.* S. Aug. On voudroit tout quitter si l'on se donnoit à Dieu : on voudroit se retirer du monde, & se cacher pour toujours aux yeux de l'univers : on ne croit pas le salut possible autrement : on nourrit son imagination de ces projets chimériques, qui ne sauroient jamais s'exécuter ; & parce que l'état où la Providence nous a placés, ne nous permet plus de tout quitter, & de nous aller jetter au fond d'une solitude, on ne se donne point à Dieu : on ne fait pas ce qu'on doit faire, parce qu'on voudoit faire ce qu'on ne peut pas ; & on ne veut être Chrétien qu'aux seules conditions auxquelles il est impossible qu'on le soit : *Nolebat esse Christianus, nisi eo modo quo non poterat.* C'est-à-dire qu'on ne le veut pas ; car il ne s'agit point de soupirer après une situation qui ne sauroit plus nous convenir ; mais de trouver des moyens de sanctification dans les périls mêmes qui sont attachés à la nôtre.

Pour vous, ma chere Sœur, la destinée

des ames mondaines ne vous paroît pas sans doute digne d'envie : mais que sera-ce, si au récit des erreurs & des dangers du monde, nous ajoutons ici celui de ses soucis, de ses peines & de ses chagrins dévorans ?

Oui, ma chere Sœur, on croiroit d'abord que la joie & les plaisirs sont le partage de ce monde réprouvé ; & que n'ayant pas de son côté le bonheur de l'innocence & de la vertu, il a du moins les douceurs & les réjouissances du vice. Mais il s'en faut bien. Hélas ! si l'on pouvoit y être heureux du moins en oubliant Dieu, & en ne refusant rien aux passions insensées, ce seroit toujours sans doute une yvresse & une frénésie digne de pitié, d'acheter, par un instant rapide de plaisir, des peines & des horreurs éternelles ; mais du moins on ne perdroit pas tout ; on auroit du moins quelques momens de bon ; du moins on jouiroit du présent : mais ce présent même, cet instant rapide est refusé au pécheur. L'Etre souverain & miséricordieux, qui nous a faits pour lui, ne veut pas que nous puissons être un instant même heureux sans lui : il se sert de nos passions pour nous punir de nos passions mêmes. Toutes les créatures que nous voulons faire servir à nos plaisirs, il en fait en secret les instrumens de nos peines : tous nos desirs les plus flatteurs, & que nous ne formons que pour soulager notre cœur, en deviennent les tyrans & le supplice : tous nos projets

les plus ſpécieux, que l'imagination n'enfante & n'embellit que pour endormir nos peines, les réveillent & les aigriſſent : tous les plaiſirs les plus vifs, & qui auroient dû, ce ſemble, ſatisfaire notre cœur, n'y portent que la ſatiété, & en augmentent le dégoût, le vuide & l'inquiétude. Dieu, pour nous faire ſentir que l'ordre eſt le ſeul bonheur de l'homme, permet que tout ce qui le trouble nous rend malheureux. En vain nous formons-nous un plan de félicité dans le crime, notre cœur dément bientôt cette eſpérance, & il ne nous reſte rien de plus réel de cette vaine idée de bonheur, que le chagrin de nous l'être en vain formée : en vain, par une vaine philoſophie, détachons-nous des paſſions tout ce qu'elles ont d'extrême & de fatiguant, pour nous ménager des plaiſirs modérés & tranquilles ; les plaiſirs réglés par la raiſon ne ſont pas loin de l'ennui ; & ceux qu'elle ne conduit plus, ne ſont plus que des fureurs & des gouffres ; & d'ailleurs tout ce qui ſouille notre ame, quelque modéré qu'il ſoit aux yeux des hommes, eſt tout ce qu'il y a de plus extrême & de plus malheureux pour notre repos. *Vous l'avez voulu, ô mon Dieu, & il étoit juſte que vous le vouluſſiez ainſi, que toute ame déſordonnée fût à elle-même ſon ſupplice.* S. Aug.

Non, ma chere Sœur, Jeſus-Chriſt n'a pas laiſſé ſa paix au monde ; il ne l'a laiſſée qu'à ſes diſciples : ainſi en le lui ſacrifiant

aujourd'hui, vous ne lui sacrifiez rien de trop aimable ; & ce qui fait le prix & le mérite de votre sacrifice, est bien plutôt le plaisir saint avec lequel vous le consommez, que les plaisirs frivoles auxquels vous renoncez. Hélas ! si vous connoissiez le fond & l'intérieur de ce monde misérable ; si vous pouviez entrer dans le détail secret de ses soucis & de ses noires inquiétudes ; si vous pouviez percer cette premiere écorce, qui n'offre aux yeux que joie, que plaisirs, que pompe & magnificence, que vous le trouveriez différent de ce qu'il paroît ! Vous n'y verriez que des malheureux : le pere divisé d'avec l'enfant ; l'époux d'avec l'épouse ; le frere dresser des embuches au frere ; l'ami se défier de son ami ; le secret des familles ne cacher aux yeux du public, que des antipathies, des jalousies, des murmures, des dissensions éternelles ; les amitiés troublées par les soupçons, par les intérêts, par les caprices ; les liaisons les plus étroites refroidies par l'inconstance ; les engagemens les plus tendres finir par la haine & par la perfidie ; les liens les plus sacrés devenus des supplices par l'incompatibilité ; les fortunes les plus brillantes perdre tout leur agrément par les assujettissemens qu'elles exigent ; les places les plus honorables ne faire sentir que le chagrin de ne pouvoir monter plus haut : chacun s'y plaint de sa destinée ; les plus élevés n'y sont pas les plus heureux. Ils montent, dit le Prophete, par leur

rang & par leur fortune, jusques au dessus des nuées; on les perd de vue, si haut ils sont placés : ils paroissent au dessus du reste des hommes par les hommages qu'on leur rend, par l'éclat qui les environne, par les graces qu'ils distribuent, par les adulations éternelles dont la prospérité & la puissance sont toujours accompagnées : *Ascendunt usque ad cœlos.* Et par le ver secret & dévorant de leur conscience corrompue; & par la satiété même des plaisirs; & par la gêne des assujettissemens & des bienséances; & par la bizarrerie de leurs desirs; & par l'amertume de leurs jalousies; & par les bassesses qu'ils emploient pour plaire au maître; & par les dégoûts qu'ils en essuïent, ils sont plus bas que le peuple & plus malheureux que lui : *Descendunt usque ad abyssos.* O fille de Sion! réjouissez-vous, dit le Seigneur; publiez les merveilles de ma miséricorde, parce que je viens pour vous posséder, pour vous délivrer de la tyrannie d'un monde, qui ne fait que des malheureux; pour faire ma demeure au milieu de votre cœur, & y établir une paix & une sérénité éternelle : *Quia ecce ego venio, & habitabo in medio tuî.*

Ps. 106 26.

Ibid.

Zach. 2. 11.

Regardez maintenant, ma chere Sœur; voilà le monde avec toutes ses erreurs, ses périls & ses inquiétudes. C'est une terre, dont on vante les fruits & la beauté, & où il semble que coulent le lait & le miel; mais c'est une terre qui dévore ses habitans par les passions infinies qui l'agi-

tent, & où les plus grands plaisirs sont toujours la source des inquiétudes les plus dévorantes : *Terra devorat habitatores suos.* Num. 23. 13. Regardez encore une fois ; je ne vous le montre pas en éloignement, comme le tentateur le montra autrefois à JESUS-CHRIST : de loin il en impose ; on ne voit que la gloire, les plaïsirs & la pompe qui l'environnent ; ce point de vue lui est favorable : je vous le rapproche ; je vous le mets sous l'œil. Voyez si vous le trouvez digne d'être regretté ; si sur le point de l'abandonner vous verserez sur lui des larmes de joie ou de tristesse : voyez si cette grande action que vous allez faire, & que le monde appelle un sacrifice héroïque, un renoncement généreux, n'est pas au fond une sage préférence de la paix au trouble ; de la joie aux chagrins dévorans, de la liberté à la servitude ; d'une douce & sainte société, à l'ennui, à la fausseté & à la perfidie des sociétés mondaines.

Et que ne pouvez-vous, ma chere Sœur, consulter le monde lui-même ! Interrogez vos proches que cette cérémonie assemble en ce lieu saint, & ils vous répondront : *Interroga majores tuos, & dicent tibi.* Deut. 32. 7. Peut-être une tendresse naturelle les attriste & les attendrit ici sur votre sacrifice : mais au fond, ils envient votre destinée ; ils soupirent en secret sur la multitude & la pésanteur des liens qui les attachent au monde ; & sentent, après avoir essuyé longtemps des plaisirs, de vanités & des espé-

rances humaines, qu'il n'eſt rien de plus heureux ici bas que la crainte du Seigneur & l'obſervance de ſa Loi ſainte : *Interroga majores tuos & dicent tibi.* Ils accordent peut-être des larmes à ce ſpectacle de Religion : votre foi, votre innocence, votre joie ſainte : le courage avec lequel vous allez dire au monde un adieu éternel, tout cela tire peut-être de leurs yeux des marques d'un amour tendre & ſenſible ; mais que ſais-je s'ils ne pleurent pas bien moins ſur vous que ſur eux-mêmes ? que ſai-je ſi dans ce moment, les vues de la foi plus vives, ne reveillent pas en eux mille deſirs de ſéparation & de retraite, & ne les font pas gémir de l'impuiſſance où ils ſe trouvent de conſacrer à Jeſus-Chriſt les reſtes d'une vie, que le monde & les paſſions ont peut-être juſqu'ici toute occupée ? *Interroga majores tuos, & dicent tibi.* Que ſais-je ſi vous voyant mourir à tout, ils ne ſe rappellent pas à ce terrible moment où tout mourra pour eux ; & où ſéparés par la juſtice de Dieu des mêmes objets dont ſa miſéricorde aujourd'hui vous ſépare, ils verront que par votre ſacrifice, vous n'avez fait que prévenir d'un inſtant le dépouillement de toutes les créatures, inévitable à la mort, & vous épargner le crime d'en avoir joui, & le chagrin de les perdre : *Interroga majores tuos & dicent tibi.* Que dirai-je encore, ma chere Sœur, puiſqu'il faut parler ici pour la derniere fois, de tout ce que vous êtes de

grand selon le monde, afin que vous l'oubliez à jamais ? Que ne pouvez-vous consulter vos illustres ancêtres, si célebres dans nos histoires par les services rendus à l'Etat, par les premieres dignités de la Couronne perpétuées dans leurs descendans, & par tant de monumens de leur gloire élevés au milieu de nous ! que ne pouvez-vous les consulter ! & du fond de ces pompeux mausolées, où toute leur grandeur n'est plus qu'un peu de poussiere, ils vous répondroient que la gloire du monde n'est rien : que la naissance n'est qu'un orgueil qui se transmet avec le sang ; que les titres & les dignités ne nous accompagnent pas devant Dieu, & ne demeurent écrites que sur nos cendres & sur la vanité de nos tombeaux : qu'il n'y a d'éternel & de durable, que ce que nous avons fait pour le Ciel ; qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son ame : *Interroga majores tuos, & dicent tibi.*

Heureuse, ma chere Sœur : (puisque les bornes d'un discours ne me permettent pas de vous exposer ici tout ce que je m'étois proposé, & d'ajouter aux deux autres motifs de consolation, tirés du côté de Dieu qui vous choisit, & du côté du monde d'où il vous retire, le dernier tiré de la solitude sainte où il vous met à couvert des périls,) heureuse de renoncer pour toujours à un monde, qui ne paye que d'ingratitude l'esclavage de ses adorateurs,

& qui jusqu'ici n'a fait que des malheureux & des mécontens ! heureuse encore plus de ne l'avoir jamais connu, & de mettre de bonne heure entre vous & lui un mur de séparation éternelle ! heureuse de sacrifier tout ce qu'il ne vous étoit pas permis d'aimer ! heureuse de diminuer vos peines, en diminuant vos attachemens ! heureuse de mourir à tout, avant que tout meure pour vous ! heureuse enfin de mettre à profit le temps court & rapide de la vie présente, pour vous assurer une meilleure condition pendant les années éternelles !

Que nous reste-t-il présentement, ma chere Sœur, sinon de faire pour vous les mêmes souhaits que les Prêtres & les Citoyens de Bethulie firent pour Judith, lorsqu'elle parut au milieu de l'assemblée sainte, sur le point d'aller exécuter le grand dessein que Dieu lui avoit inspiré. Que le Dieu de vos peres qui vous a protégée depuis votre enfance, répande abondamment sur vous les secours de sa grace : qu'il béniſſe la pureté de vos intentions ; qu'il soutienne par sa force toute-puissante, la grandeur de votre entreprise ; & qu'il ne permette pas que vous succombiez dans un dessein généreux, où vous ne vous proposez que de lui plaire : *Deus patrum nostrorum det tibi gratiam, & omne consilium tui cordis suâ virtute corroboret.* Que la sainte Jérusalem ; que cette maison de bénédiction, qui vous ouvre aujourd'hui ses portes ; qui a cultivé en vous depuis un

Judith. 10. 8.

âge tendre, les dons de la grace & de la piété, & qui recueille, en vous associant aujourd'hui à ces Vierges fidelles, le fruit de ses soins & de ses peines; qu'elle puisse à jamais se glorifier en vous: que vous soyez pour elle jusqu'à la fin un sujet de joie, de consolation, de gloire; non par l'éclat de votre nom & de votre naissance, mais par celui de vos vertus religieuses: *Ut glorietur super te Jerusalem.* Qu'elle soit également édifiée & illustrée, par la sainteté de vos exemples, & par la ferveur & la perfection de toutes vos voies qu'elle puisse mettre un jour votre nom au nombre de ces Vierges illustres, de ces saintes Meres, de ces premieres Fondatrices, dont la mémoire vit encore dans ce lieu saint; & dont les noms déjà écrits dans le Ciel, se conserveront jusqu'aux derniers âges dans les annales sacrées de ce fervent institut: *Et sit nomen tuum in numero sanctorum & justorum.*

Ibid.

Ibid.

Dites donc, ma chere Sœur, sur le point de sacrifier le monde, & d'abattre à vos pieds cet autre Holopherne: dites, comme cette Héroïne d'Israël, sur le point de lui donner le dernier coup: Frappez-le, Seigneur, par les paroles qui vont sortir de ma bouche, afin qu'il ne revive jamais dans un cœur que je vous ai consacré tout entier: *Et percutiet eum ex labiis caritatis meæ.* Donnez-moi cette foi vive & généreuse; cette insensibilité chrétienne; cette élévation de cœur & de piété, dont

Judith. 9. 13.

j'ai besoin pour mépriser jusqu'à la fin ses vanités & sa gloire : pour voir toujours d'un œil indifférent ses plaisirs & sa vaine félicité, pour ne regretter de tout l'éclat qui l'environne, que le malheur & l'aveuglement de ceux qui s'en laissent éblouir ; & ne jamais introduire dans le lieu saint son esprit & ses maximes ! *Da mihi in animo constantiam, ut contemnam illum.* Quelle gloire pour vous, Seigneur ! quel monument éternel de la puissance de votre bras ! quel opprobre & quelle confusion pour les ames mondaines, quand elles verront que vous ne vous servez que de la foiblesse de mon sexe, d'une Fille de Sion, foible & timide, pour fouler aux pieds sa gloire & ses plaisirs ; & qu'il n'est pas si difficile à vaincre qu'ils le publient pour excuser la honte de leurs attachemens & de leur servitude ! *Erit enim hoc memoriale nominis tui, cùm manus fœminæ dejecerit eum.* *Judith.* 9. 14. *Ibid.* ℣. 15.

Recevez, grand Dieu, le sacrifice de cette hostie innocente, comme vous reçutes autrefois celui d'Abel ; & que ce grand exemple de foi & de religion, apprenne à ceux qui m'écoutent, que c'est tout gagner que de tout perdre pour s'assurer un bonheur éternel.

Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

Pour une Profession Religieuse.

Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum ! concupiscit, & deficit anima mea in atria Domini.

Seigneur des armées, que vos tabernacles sont aimables ! mon ame desire ardemment d'être dans la maison du Seigneur ; & elle est presque dans la défaillance, par l'ardeur de ce desir. Ps. 83. 1. 2.

VOilà, ma chere Sœur, à quoi se bornoient tous les desirs d'un saint Roi, que le Seigneur avoit comblé de gloire, de prospérité & d'abondance. Ce n'étoit ni l'éclat du Trône où la main du Seigneur l'avoit placé, ni le nombre de ses victoires, ni la magnificence de son regne, qui le touchoient d'une joie vive & continuelle. L'Arche sainte, le tabernacle du Dieu vivant, d'où il se voyoit éloigné par la revolte de son fils ; la consolation d'aller dans ce lieu saint, se décharger, pour ainsi dire, aux

pieds des autels du poids de la Royauté ; d'y répandre ſon ame devant le Seigneur ; d'y chanter en ſa préſence des cantiques d'action de graces ; d'y mêler ſes larmes au ſang des victimes ; d'y célébrer au milieu des enfans d'Aaron, la mémoire des bienfaits dont le Seigneur avoit autrefois favoriſé ſon peuple ; d'y méditer les merveilles de ſa loi & les promeſſes faites à ſes peres : voilà tout ce qui lui paroiſſoit digne d'être regretté dans l'élévation & la puiſſance dont un fils rebelle venoit de le dépouiller.

Et voilà, ma chere Sœur, les ſaintes diſpoſitions que la grace met dans votre cœur. Ce ne ſont ni les avantages au milieu deſquels la Providence vous a fait naître, ni un nom reſpecté dans le monde, ni tout ce qu'il ſembloit vous promettre de plus flatteur & de plus ſéduiſant, qui ont ſu toucher votre cœur. La maiſon du Seigneur ; les ſaintes conſolations d'une retraite religieuſe ; la joie de venir vous cacher dans le ſecret du tabernacle ; & dans ce Temple nouveau (*), où vous allez être la premiere Victime qui s'offre ſur l'autel ; & auquel votre ſacrifice va ſervir comme de conſécration & de dédicace ſolemnelle : voilà ce qui vous a paru plus digne de vos ſouhaits, que toute la gloire du monde & la vanité de ſes promeſſes : *Concupiſcit, & deficit anima mea in atria Domini.*

(*) *Ce fut la premiere cérémonie qui ſe fit dans la nouvelle Egliſe de la Viſitation de Chaillot.*

Heureux, ô mon Dieu ! lui avez-vous dit mille fois avec le Prophete, heureux ceux qui habitent dans votre maiſon ; & qui à l'abri des périls & des ſéductions du monde, ne ſont nuit & jour occupés qu'à chanter vos louanges & publier vos miſéricordes éternelles ! *Beati qui habitant in domo tua, Domine* ! Le monde n'éblouit que ceux qui le voient de loin, & qui n'en connoiſſent pas le vuide & l'amertume. Heureuſe l'ame, ô mon Dieu ! qui a pu enfin ſecouer le joug de toutes les eſpérances humaines, & qui voyant que tout eſt vanité & affliction d'eſprit dans cette vallée de larmes, forme en ſon cœur la réſolution généreuſe de s'attacher à vous ſeul ; & de monter de degré en degré, juſqu'à cet état ſublime de dépouillement entier ; juſqu'à cette perfection religieuſe, d'où les vrais biens ſe faiſant voir de plus près, le monde & toute ſa gloire ne paroiſſent plus qu'un vain atôme ! *Beatus cujus eſt auxilium abs te : aſcenſiones in corde ſuo diſpoſuit, in vallo lacrymarum in loco quem poſuit* !

Pſ. 83. 5.

Ibid. ℣. 5. 7.

Ce n'eſt pas, ma chere Sœur, que la maiſon du Seigneur, où vous entrez aujourd'hui avec tant de foi, n'ait ſes tentations comme ſes conſolations & ſes avantages. Il y a des pieges ſur le Thabor, ſelon l'expreſſion d'un Prophete, comme dans les plaines de Samarie : *Rete expanſum ſuper Thabor.* Le lieu ſaint peut avoir ſes déſolations & ſes périls comme le ſiecle.

Oſée 5. 3.

Ce

Ce ne seroit donc pas assez de vous entretenir ici seulement des avantages de la vie Religieuse, il faut encore vous en exposer les tentations. Il est important qu'à l'entrée de cette sainte carriere, où les ressources & les consolations s'offrent en foule, on vous montre aussi de loin quelques écueils, que vous pourriez y trouver sur vos pas. Il faut, il est vrai, encourager votre foi, en vous étalant toutes les consolations que JESUS-CHRIST vous prépare dans cette retraite sainte; & nos foibles discours ne vous exposeront jamais qu'à demi l'abondance de ses dons & les richesses de sa miséricorde : mais d'un autre côté, il n'est pas moins essentiel d'armer d'abord votre vigilance, en vous découvrant les pieges qui pourroient s'y rencontrer. Et voilà tout ce que je me propose dans cette instruction de vous exposer les tentations & les consolations de la vie Religieuse; c'est-à-dire, de vous prémunir contre ses tentations, pour vous mieux disposer à en goûter toutes les consolations. Implorons, &c. *Ave Maria.*

I. PARTIE

MOn Fils, dit le Sage, lorsque vous entrez dans le service de Dieu, préparez votre ame à la tentation; & souvenez-vous que les voies mêmes de la sagesse & de la vertu, cachent des écueils d'autant plus dangereux, qu'on s'y croit plus en sûreté, & qu'on y marche sans précaution & sans défense : *Fili, accedens ad servitutem* *Eccl.* 2. 1.

Dei, præpara animam tuam ad tentationem.

Cet avis d'autant plus essentiel pour les ames qui se consacrent à JESUS-CHRIST dans la vie Religieuse, qu'on se persuade que tout est fait, quand on a une fois renoncé au monde, & embrassé un état saint; & que les difficultés de cette premiere démarche surmontées, on n'en doit plus attendre dans le reste de la carriere.

Cependant, ma chere Sœur, la vie Religieuse elle-même, où la grace aujourd'hui vous appelle, cet état divin, & qui nous fait être par avance sur la terre ce que les Anges de Dieu sont dans le Ciel; cet état a ses écueils & ses tentations, où viennent tous les jours échouer plusieurs vierges infidelles.

Tous les Israëlites, dit l'Apôtre, étoient sortis du milieu des abominations de l'Egypte; ils avoient tous suivi la nuée lumineuse qui les conduisoit dans le désert. Cependant, continue l'Apôtre, malgré cette premiere démarche, qui sembloit les mettre en sûreté, il s'en faut bien qu'ils ne
1. *Cor.* 10. 5. fussent tous agréables à Dieu : *Sed non in pluribus eorum beneplacitum est Deo.* D'où vient cela? c'est que cette premiere ferveur passée, ils commencerent à regarder derriere eux, & à jetter des regards de complaisance sur l'Egypte, qu'ils venoient d'abandonner avec tant de joie! & c'est ce que j'appelle la tentation du temps. C'est en second lieu, que lassés des fatigues du désert, & ennuyés même du pain céleste,

dont le Seigneur les nourrissoit, ils commencerent à se dégoûter; & leurs dégoûts furent bientôt suivis de murmure : & voilà la tentation du dégoût. C'est enfin que se laissant entraîner aux exemples de quelques-uns d'entr'eux, ils négligerent de venir porter leurs vœux & leurs prieres devant le Tabernacle saint; & ne furent plus occupés que de danses & de festins autour du veau d'or; & c'est ici la tentation des exemples. Or ce n'étoit là, dit l'Apôtre, qu'une figure pour nous instruire : *Hæc autem in figura facta sunt nostri.* Et voilà en effet, ma chere Sœur, les trois tentations à craindre dans ce désert religieux où vous êtes entrée, en sortant du monde, & de toute la corruption de l'Egypte. *Ibid. ℣. 6.*

En premier lieu la tentation du temps. Oui, ma chere Sœur, les commencemens sont d'ordinaire fervens & fidelles : on jette les premiers fondemens de l'édifice saint avec un zele & une vivacité, qui semble ne devoir plus se démentir : on se dispute les adoucissemens les plus permis : on a horreur des infidélités les plus légeres : on marche à pas de géant dans les voies du Seigneur; rien ne coûte; rien n'arrête : on dévore toutes les amertumes de l'obéissance : on ne sent point l'assujettissement des regles : on vole par-tout où le devoir & l'exemple nous appelle : on ajoute même aux œuvres prescrites, ces œuvres de surcroît : enfin rien ne paroît de trop

au zele & à la ferveur qui commence.

Mais, ces premieres années passées dans la ferveur, on croit être en droit de se reposer : on laisse à celles qui commencent, cette exactitude trop rigoureuse : on regarde tous les adoucissemens & les infidélités, comme le privilege du temps & des années : on se rabat à un genre de vie plus à portée des sens & de l'amour propre : on se permet tranquillement des omissions, dont on se faisoit autrefois un grand scrupule : enfin on se persuade que le temps de la ferveur est passé, & qu'il ne convient qu'à des commençantes d'observer les regles & les saints usages dans toute leur perfection & leur étendue. Premiere tentation.

Or pour vous armer contre un écueil, où la grace de la vocation vient souvent échouer & faire un triste naufrage, souvenez-vous, ma chere Sœur, que l'esprit de la vie Religieuse que vous embrassez, est le même pour tous les âges ; que les regles sages & pieuses, que votre saint Fondateur, dont la solemnité concourt si heureusement aujourd'hui à votre consécration, & semble vous promettre d'avance la grace de son esprit, l'abondance de sa charité, & la grandeur de sa foi ; que les regles saintes, dis-je, que votre bienheureux Pere a laissées à cet institut fervent, sont les mêmes pour tous les temps ; toujours égales pour toutes les Epouses de JESUS-CHRIST ici assemblées ; toujours uniformes,

& pour celles qui commencent & pour celles qui portent déjà depuis long-temps le joug du Seigneur, & qu'ainſi dans un âge plus avancé, comme dans une premiere jeuneſſe ; dans les ferveurs du noviciat, comme dans la ſuite de votre carriere, puiſque la ſainteté de votre état ſera toujours égale, votre fidélité doit toujours être la même ; votre zele jamais ſe démentir ; vos diſpoſitions de foi, d'amour, de ſacrifice, toujours perſévérer ; & qu'en un mot, le dernier jour, qui finira cette carriere heureuſe, doit reſſembler, du côté de la ferveur & du zele, au premier, qui aujourd'hui vous l'ouvre & la commence.

Mais que dis-je, ma chere Sœur, ce ne ſeroit pas même aſſez que le dernier jour reſſemblât au premier. Plus vous avancerez dans la Profeſſion Religieuſe, plus vous devez croître dans la grace de votre état, dans le deſir de votre perfection, dans l'amour de vos devoirs & de vos regles : plus vous avancerez, plus celles qui commencent auront les yeux ſur vous, ſe régleront ſur votre conduite, expliqueront l'étendue de leurs devoirs par votre fidélité ou par votre négligence ; plus vos foibleſſes ou vos vertus deviendront leurs vertus ou leurs foibleſſes ; & qu'ainſi plus le Seigneur demandera de vous de fidélité dans vos devoirs & de perfection dans vos exemples. Qui n'avance pas dans les voies de Dieu, recule ; auſſi

l'esprit saint maudit ceux qui font l'œuvre du Seigneur négligemment. Mais s'il étoit un temps où il fut permis de le servir avec une sorte de tiédeur & de paresse, il semble que ce devroit être plutôt dans le commencement de la carriere, où la grace encore foible, toutes les vertus religieuses, encore, pour ainsi dire, dans leur naissance, semblent rendre le relâchement moins criminel, & les imperfections plus pardonnables; au lieu que dans la suite, la grace ayant dû croître en nous, l'esprit de notre vocation se fortifie, la tiédeur devient un crime; les inobservances, une maniere d'apostasie, qui ne sauroit plus trouver d'excuse que dans un cœur ingrat & infidelle.

Celui qui commence, dit Jesus-Christ; & qui après cela se relâche & regarde derriere lui n'est pas propre au Royaume de Dieu : *Non est aptus Regno Dei.* Cette parole est terrible, ma chere Sœur; il n'est point propre au Royaume de Dieu; c'est-à-dire, c'est une ame foible & paresseuse, qui ne doit rien prétendre au salut destiné à ceux qui ont persévéré jusqu'à la fin; une ame infructueuse & stérile, laquelle après avoir poussé d'abord des feuilles spécieuses, en demeure là, ne donne point de fruit, & ne doit point attendre d'autre sort que celui de l'arbre infortuné de l'Evangile : *Non est aptus Regno Dei.* Hélas, ma chere Sœur! si, selon l'Apôtre, tous ceux mêmes qui courent n'arrivent pas au but; si parmi les ames

Luc. 9. 62.

mêmes qui paroiſſent les plus ferventes & les plus fidelles, il s'en trouve encore qui ſeront un jour rejettées des nôces de l'Epoux, parce qu'un orgueil ſecret aura corrompu toutes leurs voies & infecté toutes leurs œuvres, quelle deſtinée pourroient ſe promettre celles, qui après les premieres démarches, ſe repoſent lâchement, & croient être quittes du reſte de la carriere !

Non, ma chere Sœur, il n'en eſt pas de la milice de Jeſus-Chriſt, comme de celle des Princes de la terre : dans celle-ci, après un certain temps de travail & de ſervice, on acquiert le droit de chercher dans le repos, le délaſſement, & comme la récompenſe de ſes fatigues paſſées : mais dans la milice de Jeſus-Chriſt, c'eſt en être déſerteur que de ceſſer un moment de combattre. Tout le temps de la vie préſente eſt une milice continuelle, dit Job, eſt le temps des peines & des combats ; le repos ne nous eſt montré qu'au bout de la carriere ; plus même nos années avancent, plus nous touchons de près à ce terme heureux ; hélas ! plus nos deſirs pour le Ciel doivent s'emflammer, plus la vue de la patrie, à laquelle nous touchons, doit nous tranſporter ; plus toutes les créatures, qui vont bientôt nous manquer, doivent nous paroître indignes de nos attachemens, plus notre rédemption, qui approche, doit ranimer notre amour, exciter notre foi, réveiller notre eſpérance ; plus nous devons lever la tête avec une ſainte joie, dit Jeſus-

Christ ; c'est-à-dire, avoir l'œil déjà fixé dans le Ciel ; perdre de vue la terre, & n'attendre plus que le moment qui va nous réunir Jesus-Christ : *Respicite, & levate capita vestra ; quoniam appropinquat redemptio vestra.*

Luc. 21. 28.

Et certes, ma chere Sœur, voudriez-vous, en vous relâchant après quelques années de ferveur, perdre tout le fruit de votre fidélité passée ? voudriez-vous dissiper ce que vous auriez si heureusement amassé, & vous laisser ravir la gloire de mille victoires que vous auriez remportées sur l'ennemi ? Ah ! c'est alors que vous devrez être plus sur vos gardes ; & que vous étant enrichie des biens spirituels, le Démon fera plus d'efforts pour vous les enlever : il vous laissera plus paisible dans ces commencemens : semblable à un Pirate qui laisse passer tranquillement les Navires, qui partent pour fournir une longue carriere, & aller chercher au loin des marchandises précieuses, & ne les attaque qu'au retour, & presque sur la fin de leur course, parce qu'il les trouve alors chargés de richesses qu'il s'efforce de leur ravir, & de leur rendre inutiles les travaux & les périls au prix desquels ils les avoient acquises.

Mais après tout, ma chere Sœur, croiriez-vous en avoir assez fait pour Jesus-Christ, quand vous aurez consacré quelques années de zele à son service ? La vie, cet instant rapide, est-elle trop longue pour remercier le Seigneur de la grace inesti-

mable qu'il nous a faite, en nous séparant du monde & de sa corruption ? L'éternité elle-même ne suffira pas aux Saints, pour rendre graces à celui qui les aura retirés de la voie de la perdition & de la colere : & une vierge infidelle, après les premieres années de zele & de ferveur, croiroit être en droit de se reposer, comme si le temps des combats étoit fini, & qu'elle n'eût plus, ou d'ennemis à craindre, ou d'actions de graces à rendre au Seigneur miséricordieux, qui l'a mise à couvert de la dépravation générale dans le secret de son Sanctuaire ? que dis-je ! & elle regarderoit même cette exactitude rigoureuse, dont elle avoit d'abord fait profession, comme des excès puériles du premier âge, & qu'une raison plus mûre doit modérer ! C'est-à-dire, que ce seroit comme si elle disoit à Dieu : Seigneur, tandis que je suivois encore les mouvemens d'un âge peu avancé, & les foibles lumieres d'une raison peu formée, je vous servois avec ferveur ; je me disputois tout ; je me faisois un scrupule de tout, je faisois consister la piété à ne donner rien à ma propre satisfaction ; à remplir jusques aux moindres devoirs, avec une exactitude où il entroit plus de petitesse que de vertu ; à suivre tout ce qui me paroissoit le plus parfait dans vos voies, & le plus conforme à l'esprit de ma vocation. Mais à mesure qu'un âge plus mûr a mûri la raison ; & que ces premiers transports ont passé, j'ai com-

pris qu'on pouvoit vous ſervir à moins : que vous ne demandiez pas des empreſſemens ſi vifs, & une fidélité ſi ſcrupuleuſe ; que vous étiez un Maître aiſé à contenter, & qui ſe payoit de tout ; que c'étoit bien aſſez de ne pas rompre avec vous par des tranſgreſſions manifeſtes, & qu'on pouvoit être à vous ſans ſe faire une guerre ſi importune à ſoi-même. Si ce n'eſt pas-là le langage que la bouche d'une Vierge tient à Dieu, c'eſt du moins réellement le langage de ſon cœur, & l'outrage qu'elle ajoute à ſes infidélités, & au dégoût où elle eſt tombée de ſon état.

Et voilà, ma chere Sœur, ce que j'ai appellé la ſeconde tentation de la vie Religieuſe : la tentation du dégoût.

Comme nous ſommes pleins d'amour propre, il nous arrive preſque toujours de nous rechercher nous-mêmes dans la vertu ; c'eſt-à-dire, de conſulter plus un certain goût ſenſible, qui nous rappelle à Dieu, que la juſtice de ſa loi & les vérités de la vie éternelle. Les commencemens ſur-tout de la vie chrétienne & religieuſe, ſont toujours accompagnés d'un certain attendriſſement de cœur, qui nous en adoucit d'abord tous les exercices : la nouveauté, le tempérament quelquefois, la grace même alors plus vive, tout cela fait ſur le cœur certaines impreſſions ſenſibles, qui nous ſoutiennent dans la pratique des devoirs & des regles ſaintes tout s'applanit alors : tout paroît aiſé. Or:

on se persuade aisément que les suites répondront à de si heureux commencemens ; que les devoirs auront toujours pour nous le même attrait, & que rien n'affoiblira ce goût sensible, qui nous rend d'abord si heureux, & si pénétrés de notre bonheur dans la voie de Dieu.

Cependant ce premier goût s'use d'ordinaire ; cet attrait passe ; rien d'humain, ni de sensible, ne soutient plus dans la pratique des regles saintes : on en sent le poids ; & les consolations qui l'adouciſſoient, sont refusées. Les penchans d'abord si dociles, se soulevent contre le joug ; notre cœur d'abord touché, ne trouve plus rien presque dans le détail des devoirs, qui le pique & l'intéresse : les mortifications coûtent ; les observances deviennent pénibles ; la priere, loin de consoler, gêne & captive ; les Mysteres saints n'excitent plus que médiocrement la ferveur ; enfin on marche encore à la vérité ; mais chaque pas est un nouvel effort ; mais on marche sans goût & sans consolation ; & de-là vient qu'on se décourage ; on se traîne dans la voie sainte ; on cherche dans les relâchemens de l'amour propre, les consolations sensibles qui manquent à la vertu ; & l'on se dédommage avec soi-même, pour ainsi dire, des dégoûts qu'on éprouve avec Dieu.

Or pour prévenir une tentation si ordinaire dans ces retraites Religieuses, écoutez, ma chere Sœur, les avis suivans, & ne les oubliez pas.

Le premier avis est que la source de nos dégoûts dans les voies de Dieu, est d'ordinaire dans nos infidélités. Ce n'est que lorsque nous commençons à mêler des adoucissemens aux devoirs, que les devoirs commencent à devenir tristes & pénibles : on se figure qu'en se permettant mille relâchemens, on rendra le joug plus supportable ; & on le rend plus ennuyeux & plus pesant. Aussi c'est dans les maisons Religieuses où la premiere ferveur régne encore, où l'on vit dans une entiere séparation du monde, où l'esprit de silence, de priere, de dépouillement, de mortification, n'est point affoibli ; c'est dans ces maisons heureuses, qu'on voit une joie sainte répandue sur les visages ; toutes les Epouses de Jesus-Christ porter son joug avec un goût & une allégresse qui surprend ; & qu'on les voit surprises elles-mêmes de ce que le monde est étonné de les trouver si contentes & si heureuses dans cet état de retraite, de privation & d'austérité : au lieu que les dégoûts & les murmures ne régnent que dans ces maisons infortunées, où le premier esprit est tombé, où la régularité primitive ne s'observe plus, où toutes les observances Religieuses sont altérées, & où l'on ne connoît plus les anciennes regles, que par les adoucissemens qui les ont anéanties ; c'est là où se trouvent en grand nombre des vierges infidelles, mécontentes & malheureuses dans leur état, portant ce reste de joug avec une tristesse & un

répugnance qui les accable. Plus elles conſervent de liaiſon & de conformité avec le monde, plus la Religion leur paroît triſte & affreuſe; & les adouciſſemens mêmes que l'uſage a introduits parmi elles, deviennent la ſource funeſte de leurs dégoûts & de leurs peines.

Non, ma chere Sœur, telle eſt toujours la deſtinée d'une Vierge tiede & infidelle: loin d'adoucir les obſervances de la vie Religieuſe, en ne les accompliſſant qu'à demi, elle ſe les rend plus inſupportables: plus elle ſe relâche, plus les degoûts augmentent; parce que plus l'amour, qui rend tout léger, s'affoiblit: tout lui peſe dans le ſervice de JESUS-CHRIST, parce que les graces abondantes, qui ſont la récompenſe de la ferveur, n'y ſont plus données. La priere n'étant plus pour elle un ſaint commerce de tendreſſe & de confiance avec le Seigneur, n'eſt plus qu'une contrainte qui la fatigue: la retraite, ne lui faiſant plus goûter la préſence de ſon Dieu, & le bonheur de jouir de lui à l'écart, loin de la vue des hommes, n'eſt plus qu'une triſte ſolitude, où elle eſt à charge à elle-même: les exercices journaliers ne ſont plus qu'un train de vie accoutumé, qui ne lui font plus ſentir que le dégoût de faire toujours la même choſe; tout le détail de la vie Religieuſe n'eſt qu'une ſuite d'occupations dégoûtantes, qui ne ſont que diverſifier ſon ennui. Le monde, qui ne lui offroit autrefois que des miſeres & des chagrins, qui

lui adouciſſoient les peines de ſon état, ne lui offre plus que des joies ſpécieuſes, qui lui rendent les peines de ſon état plus inſoutenables. Privée des plaiſirs frivoles des mondains, elle participe à leurs ennuis & à leurs inquiétudes : elle trouve dans le lieu ſaint toutes les amertumes dont le monde abreuve ſes partiſans ; & c'eſt à elle que le Seigneur fait ce reproche dans ſon Prophete, en la perſonne de Jéruſalem infidelle : Vous avez marché dans la voie de Samarie votre ſœur ; vous avez imité dans le lieu ſaint, les manieres, les relâchemens, le culte tiede & imparfait d'un monde que j'ai réprouvé, vous que j'avois choiſie & prévenue de tant de graces : *In viâ ſororis tuæ Samariæ ambulaſti* : Auſſi voici ce que dit le Seigneur : Vous participerez au calice de Samarie, puiſque vous participez encore à ſon eſprit & à ſes infidélités ; à ce calice d'ennui & de triſteſſe : je changerai les conſolations que je vous préparois dans ce lieu que j'ai choiſi, en des dégoûts & des amertumes ſecrettes : ma Maiſon ne ſera plus pour vous qu'une maiſon de deuil & de contrainte : vos jours, qui devoient être des jours de paix, de conſolation & de lumiere, ſeront des jours de trouble, d'inquiétude & de ténebres ; vos voies, qui devoient être ſi douces & ſi tranquilles, ſeront ſemées de ronces & d'épines ; & Samarie au milieu de ſes abominations, ne ſera pas plus malheureuſe que vous le ſerez dans une maiſon de paix

Ezech. 23. 31.

& d'innocence : *Repleberis calice mœroris* *Ibid* 33.
& triſtitiæ, calice ſororis tuæ Samariæ; 34.
& bibes illum, & epotabis uſque ad fœces.

Ainſi, ma chere Sœur, ſi vous éprouvez jamais ces dégoûts dans la voie ſainte où vous entrez, examinez-vous d'abord vous-même : voyez s'il n'y a pas dans votre cœur quelque principe ſecret d'infidélité qui infecte tout le détail de vos exercices, & qui éloigne Dieu de vous : voyez ſi vos dégoûts ne ſont pas la punition de vos relâchemens ; ſi vous n'avez pas dégénéré de votre premiere ferveur ; ſi vous ne tenez pas trop à vous-même ; ſi vous ne nourriſſez pas des antipathies ſecrettes & des prédilections trop humaines : ſi vous ne refuſez pas à la grace mille ſacrifices ſecrets qu'elle vous inſpire ; ſi vous n'accordez pas trop à l'humeur, à l'indolence, à mille attachemens légers, qui vous occupent tout entiere. Rappellez-vous à votre cœur ; remontez à l'origine de vos dégoûts ; & ſans doute, loin de la retrouver dans les devoirs, vous la trouverez en vous-même.

Ce n'eſt pas, ma chere Sœur, & c'eſt ici un ſecond avis ; ce n'eſt pas que les dégoûts ne ſe trouvent quelquefois dans la vie même la plus fervente & la plus fidelle ; & qu'en vous conſacrant aujourd'hui à JESUS-CHRIST, vous ne deviez vous attendre à des amertumes dans ſon ſervice. Ce ſont des épreuves dont il ſe ſert pour purifier notre cœur, & pour perfectionner toutes

nos démarches. Au commencement de la carriere, il nous soutient par des consolations sensibles ; c'est un lait dont il nourrit notre foiblesse : comme nous sommes encore des enfans de la grace & peu affermis dans la foi, il faut qu'il nous mene par des sentiers doux & faciles. Mais à mesure que nous avançons, il nous traite comme des hommes forts : il ne nous nourrit plus que du pain de la Vérité, qui est la nourriture des parfaits, & un pain souvent de tribulation & d'amertume : il nous ne laisse plus d'autre ressource que la foi, que les épines de la Croix, que les rigueurs & la sainte tristesse de sa doctrine : il est pour nous un Epoux de sang, comme Moïse à l'égard de Séphora : *Sponsus sanguinum tu mihi es.* Quand il a fallu nous arracher de la terre de Madian, & nous faire oublier notre peuple & la maison de notre pere, ah ! il a eu pour nous des manieres tendres & consolantes, qui nous ont engagé à renoncer à tout pour le suivre : mais dès que nous avons eu marché quelque temps avec lui, & qu'il nous a vû avancés dans la voie, il a pris le glaive douloureux ; il n'a plus eu d'égard à ces consolations humaines qui nous soutenoient, & a laissé notre cœur dans une espece d'abattement & de sécheresse : *Sponsus sanguinum tu mihi es.* Mais, ma cheré Sœur, ce qui doit alors vous consoler, c'est que le Seigneur ne demande pas de nous le goût, mais la fidélité ; c'est que la vie Religieuse est une

Exod. 4. 25.

vie de mort & de ſacrifice, & que cet état de peine & de triſteſſe, paroît l'état le plus naturel d'une ame qui a pris la Croix de JESUS-CHRIST pour ſon patage ; c'eſt que moins le Seigneur paroît nous ſoutenir par des attraits ſenſibles, plus il nous ſoutient, en affermiſſant notre foi & augmentant notre courage ; c'eſt qu'il ne permet pas que ce temps de nuage & d'obſcurciſſement dure, & que les lumieres & les conſolations plus abondantes lui ſuccedent toujours : c'eſt enfin que s'il le prolonge quelquefois, c'eſt qu'il eſt jaloux de tout notre cœur, & qu'il ne veut plus qu'il tienne à ces appuis ſenſibles ; c'eſt qu'il veut que nous le ſervions uniquement pour lui ; & que nous n'ayons point d'autre dédommagement dans la fidélité que nous lui devons, que le plaiſir de lui être fidelles.

Mais une réflexion encore plus conſolante, ma chere Sœur, c'eſt que les dégoûts que vous éprouverez quelquefois dans la vie Religieuſe, ſont bien différens de ceux que vous auriez trouvés dans le monde ; je dis dans le monde, au milieu de ce cahos, qui paroît le centre des plaiſirs, & des félicités humaines ; hélas ! & cependant c'eſt la patrie des malheureux : ceux qui l'habitent ſont des cœurs rongés, dévorés ou par leurs propres iniquités, ou par les objets mêmes de leurs paſſions qui les environnent ; chacun y cherche la paix & le bonheur ; & nul ne peut le trou-

ver ni au-dehors ni au-dedans de lui-même ; les ressources des chagrins y deviennent des chagrins nouveaux ; les plaisirs lassent : les passions fatiguent ; les richesses inquiétent ; les honneurs gênent ; les sociétés ennuient ; le crime porte son poison avec lui dans le cœur ; les événemens trompent toujours notre attente ; & au milieu d'une vie si triste, si vuide, si agitée, nulle ressource au-dedans ; la foi éteinte ; Dieu retiré ; & un cœur toujours en proie à lui-même. O mon Dieu ! que les rigueurs qu'offrent aux sens ces retraites sacrées, paroissent douces & souhaitables, rapprochées des inquiétudes cruelles des pécheurs ! & que votre grace change aisément ce qui paroît de plus triste & de plus rebutant dans votre maison, en un joug doux & agréable, qui va faire toute la joie & tout le bonheur de ma vie : *Convertisti planctum meum in gaudium mihi, & circumdedisti me lætitiâ.* Seconde tentation de la vie Religieuse : la tentation du dégoût.

Ps. 29. 12.

Enfin la derniere est celle que j'ai appellée la tentation des exemples ; & c'est encore un des plus dangereux écueils de la vie Religieuse. Oui, ma chere Sœur, quelque sainte que soit la maison où la Providence aujourd'hui vous attache ; quoique Dieu y soit servi avec tant de bénédiction, & qu'elle conserve encore le premier esprit de zele, de charité, de fidélité qu'elle reçut des mains de son bienheureux Fon-

dateur ; néanmoins parmi tant de Vierges fidelles & ſerventes, il eſt difficile qu'il ne s'en trouve encore quelqu'une qui ſe traîne dans la voie de Dieu ; en qui la foi paroiſſe plus foible, la piété plus languiſſante, la grace de la vocation plus douteuſe, les diſpoſitions plus terreſtres ; en un mot, toute la conduite plus humaine.

Or rien n'eſt plus à craindre que la tentation de cet exemple. Car, ma chere Sœur, ſi c'étoient des exemples d'un déréglement ouvert & déclaré, juſques ici inouis dans cette Maiſon ſainte, on ſeroit en garde ; & ils ne trouveroient en vous que l'indignation & l'horreur qu'ils méritent ; mais ce ſont des exemples qui s'offrent à nous ſous une couleur ſpécieuſe d'innocence ; qui ne nous préſentent que des adouciſſemens légers & preſque néceſſaires à la foibleſſe humaine ; qui s'inſinuent même à la faveur de nos penchans ; qui pour toute apologie, n'ont beſoin que d'une ſeule de nos Sœurs, qui oſe nous les montrer ; & qui trouvant au-dedans de nous une ſecrette conformité qui les autoriſe, paroiſſent plus innocens, parce que c'eſt notre cœur même qui les juſtifie. D'ailleurs comme ces Vierges infidelles ſont celles d'ordinaire, dont la ſociété eſt plus douce & plus commode, le caractere plus liant, les manieres plus prévenantes ; on a d'autant plus de peine à ſe défendre de leur exemple, que leur ſociété nous gagne & nous attire : on forme des liaiſons

fatales à la régularité : les penchans qui nous uniſſent, forment bientôt des mœurs ſemblables; & le relâchement ne tarde pas de nous paroître innocent pour nous, dès qu'il nous a paru innocent dans les autres. Combien d'Epouſes de JESUS-CHRIST, d'abord fideles & ferventes, ont vu échouer contre cet écueil leur premiere fidélité, & toute l'édification que promettoient à ces ſaints aſyles, la ferveur & l'exacte régularité de leur commencement !

Mais quel remede, ma chere Sœur, contre une contagion ſi a craindre, même dans le lieu ſaint ? C'eſt premiérement, de ſe dire à ſoi-même que Dieu permet ces exemples de relâchement dans les maiſons même les plus ferventes, pour éprouver les ames qui lui ſont fidelles : il faut qu'il y ait des tentations dans les voies de Dieu; & ſi tout ce qui nous environne ſoutenoit la piété, nous aurions bien le mérite de la fidélite ; mais nous n'aurions pas celui de la force & de la réſiſtance. C'eſt en ſecond lieu, de rappeller ſouvent l'exemple de ces premieres Meres, de ces pieuſes Fondatrices, qui vous ont frayé les premieres voies de ce fervent Inſtitut; qui répandirent dans l'Egliſe une ſi grande odeur de ſainteté ; dont la piété étoit ſi tendre, ſi ſimple & en même temps ſi ſublime, & qui forcerent le monde même à les reſpecter & à admirer le don de Dieu en elles : c'eſt de jetter quelquefois les yeux ſur leurs portraits qu'étalent de toutes parts les murs

de ces Maisons saintes ; & où elles semblent encore vivantes, pour nous reprocher nos infidélités, & nous inspirer le même esprit dont elles furent animées ; & par l'extrême différence que vous trouverez entr'elles & vous, vous exciter du moins à marcher de loin sur leurs traces. C'est en troisième lieu, sans chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, de vous proposer sans cesse celui des Vierges ferventes, qui marchent ici à vos yeux avec tant de fidélité dans la voie du Seigneur : c'est de ne point perdre de vue celles de vos Sœurs, qui travaillent avec plus de courage pour atteindre à la perfection de leur état : c'est d'étudier leur conduite, aimer leur société, rechercher leur confiance. Les exemples doivent faire d'autant plus d'impression sur vous, qu'ils sont ici plus communs ; & que de quelque côté que vous regardiez, vous les trouvez par-tout sous vos yeux. Mais encore plus que tout cela, c'est en dernier lieu, de jetter vos regards sur cette grande & pieuse Reine, * dont la présence honore ici votre sacrifice ; qui renfermée dans l'enceinte de ces murs sacrés, vient puiser tous les jours aux pieds des autels les seules consolations capables de soutenir une ame fidelle ; anime par son exemple les Vierges saintes au milieu desquelles elle vit ; les devance même dans les voies de la grace, & dans la pratique des saintes

* *La Reine d'Angleterre.*

obſervances ; leur montre plutôt ſes vertus, que ſa grandeur & ſes titres ; & vous apprend que plus on eſt élevé, plus on voit de près le néant de toutes les choſes humaines.

Ainſi, ma chere Sœur, ſouffrez que je finiſſe cette premiere Partie de mon diſcours, en vous adreſſant les mêmes paroles que ſaint Cyprien adreſſoit autrefois aux ſaints Confeſſeurs de la foi, leſquels après s'être généreuſement expoſés pour JESUS-CHRIST dans le temps de la perſécution, commençoient durant la paix à ſe relâcher de cette premiere ferveur qui les avoit fait renoncer à tout & courir au martyre. Souffrez, dis-je, que je vous adreſſe les mêmes paroles, puiſque la démarche que vous allez faire eſt une confeſſion publique & généreuſe de la foi de JESUS-CHRIST, & un martyre de foi & de pénitence auquel vous courez. Il eſt inutile, leur diſoit ce grand Evêque, & je vous le dis ici de même, il eſt inutile d'avoir renoncé à tout pour confeſſer une fois publiquement JESUS-CHRIST, ſi en mourant tous les jours au monde & à vous-même, votre vie n'eſt pas une confeſſion continuelle de ſon nom, & comme un martyre perpétuel de foi & d'abnégation. Vous devez après de ſi beaux commencemens, ne trouver plus rien qui vous attache, & qui vous empêche d'avancer : *Danda opera eſt, ut poſt hæc initia, ad incrementa quoque veniatur.* Il faut que la grace, qui vous a fait faire,

Cypr. Ep. 13. ad conf.

avec tant de générosité, cette premiere démarche, aille toujours en croissant : *Et consummetur in vobis quod jam rudimentis felicibus esse cœpistis.* Il est beau d'avoir acquis un titre saint & glorieux de Confesseur, d'Epouse de JESUS-CHRIST, en renonçant à tout pour lui ; mais ce n'est rien, si la suite de votre vie ne soutient pas la sainteté & l'excellence de ce titre sublime : *Parùm est adipisci aliquid potuisse ; plus est quod adeptus es posse servare.*

Mais c'est assez, ma chere Sœur, vous prévenir contre les tentations de l'état saint que vous embrassez. Vous portez dans la grace d'une vocation singuliere, & dans la ferveur avec laquelle vous y répondez, toutes les précautions & tous les remedes marqués dans ce discours. On ne vous a montré les pieges, que pour animer votre charité envers celles de vos Sœurs, qui pourroient s'y laisser surprendre. Il est temps de tirer le voile qui cache toutes les beautés & toutes les richesses du Sanctuaire où vous voulez aller entrer ; de vous y promettre, & d'exposer à vos yeux tout ce que vous y attendez ; & de vous entretenir des avantages & des consolations de la vie Religieuse, où la miséricorde de JESUS-CHRIST vous appelle.

II. PARTIE

LA terre où vous allez entrer, & qui doit être votre possession éternelle, disoit autrefois le Seigneur à son peuple, est bien différente de l'Egypte, d'où vous venez de

Deuter. 11. 10. sortir : *Terra quam ingrederis possidendam, non est sicut terra Ægypti de quâ existi.* Cette terre heureuse est environnée de montagnes & de forêts : *Montuosa & campestris* : le Seigneur l'habite & la visite sans cesse ; & ses yeux ne se détournent pas de dessus elle depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin : *Quam Dominus Deus tuus semper invisit, & oculi illius in eâ sunt, à principio anni usque ad finem ejus :* enfin elle n'attend & ne reçoit que du Ciel les rosées & les pluies qui l'enrichissent & la rendent féconde : *De cœlo expectans pluvias.*

Ibid. ℣. 12.

Ibid. ℣. 11.

Et voilà, ma chere Sœur, ce que je puis vous dire aujourd'hui de la terre heureuse où le Seigneur vous a choisi votre demeure, & les trois avantages de la vie Religieuse. Il n'en est pas d'elle comme de l'Egypte, c'est-à-dire, du monde misérable & corrompu, d'où vous sortez. Le monde, semblable à l'Egypte, est comme une plaine infortunée, où de toutes parts, on est en proie aux traits enflammés de Satan ; c'est le lieu des tentations & des chûtes : ici c'est une terre environnée de montagnes & de forêts, inaccessible à l'ennemi, & qui n'offre de tous côtés que des remparts impénétrables à ses séductions ou à ses attaques : *Montuosa & campestris* ; c'est-à-dire que les tentations y sont moindres ; premier avantage. En second lieu, le Seigneur la visite sans cesse ; ses yeux ne s'en détournent jamais, & il y est toujours présent pour protéger les ames qui le servent : *Quam Dominus*

Ibid.

minus Deus tuus semper invisit : c'est-à-dire, que les secours y sont plus grands ; second avantage. Enfin elle ne reçoit & n'attend que du Ciel les rosées & les pluies, qui temperent sa sécheresse : elle en reçoit même abondamment ; & tandis que l'Egypte n'est arrosée que par les eaux bourbeuses du Nil, les eaux du Ciel font ici toute la douceur & toute la richesse de cette terre heureuse : *de cœlo expectans pluvias* ; c'est-à-dire, que les consolations y sont plus pures & plus abondantes ; dernier avantage.

Je dis donc en premier lieu, que les tentations y sont moindres ; parce que les trois grands écueils de l'innocence des hommes, les trois grandes plaies qui infectent presque le monde entier, n'exercent ici qu'à demi leur malignité & leur empire.

Es premiérement, le dépouillement religieux y met à couvert de la tentation des richesses : premier écueil de la vie humaine. Et quand je dis la tentation des richesses, ma chere Sœur, que de tentations renfermées dans celle-là seule ! c'est-à-dire en premier lieu, cette complaisance criminelle, qui fait qu'on y met son repos, sa consolation, sa confiance & toute sa ressource ; qui fait que l'on goûte, comme l'insensé de l'Evangile, le plaisir de jouir & de ne dépendre de personne ; qui fait que le cœur s'attache & se fixe à la terre ; qu'on la regarde comme sa patrie & son héritage ; que l'or & l'argent deviennent nos idoles, comme dit l'Apôtre, & notre seule divinité ;

qu'on ne desire plus les biens éternels ; qui fait en un mot, qu'on n'est plus pour ainsi dire, Chrétien ; qu'on a perdu la foi, j'entends la foi vive & opérante par la charité, & qu'on n'a plus de part aux promesses. Où sont les riches du siecle, ma chere Sœur, à couvert de cette malédiction ? Jesus-Christ semble les y envelopper tous. Qu'il est difficile en effet que notre cœur ne soit pas où est notre trésor ! A l'attachement aux biens de la terre, ajoutez l'usage injuste qu'on en fait : nouvelle tentation. Où sont ceux qui en usent selon les regles de la foi ; qui ne les font pas servir à la sensualité, au luxe, à l'orgueil, au crime ; & qui ne croient pas qu'ils ne nous sont donnés, que pour ménager à nos sens tout ce que la vie chrétienne devroit nous interdire ? Je ne parle pas même des voies illicites par où on les acquiert. Hélas ! ma chere Sœur, où sont ceux qui ont les mains pures & innocentes ? où sont ceux, qui ayant succédé aux grands biens de leurs peres, n'ont pas recueilli une succession d'injustice & d'iniquité ? où sont ceux qui ne doivent, ni à des moyens douteux, ni à une industrie suspecte, ni à des usages équivoques, ni à des emplois odieux, ni a des services injustes, l'accroissement de leur fortune ? Combien peu de prospérités innocentes ! que de maximes dangereuses ne se forme-t-on pas pour se dispenser, ou d'approfondir ses injustices, ou de les réparer ! que de regles de bienséance & d'usage, pour ne pas se

dépouiller de ce qu'on poſſede injuſtement ? que de prétextes pour ne pas payer des dettes qu'on accumule, & ne pas ſe retrancher ſur mille profuſions, ou inutiles, ou criminelles ; tandis qu'on refuſe à des créanciers malheureux leur pain & leur propre ſubſtance ! A tout cela, ma chere Sœur, ajoutez encore les ſoucis inſéparables des richeſſes, les accidens imprévus, les fortunes menacées ou renverſées, les affaires en décadence, les embarras à démêler, les révolutions à ſoutenir, les ſoins mêmes pour conſerver ce qu'on poſſede, toujours plus pénibles que les ſoins mêmes qu'on a employés pour l'acquérir ; autant de tentations & de pieges répandus ſur les voies des enfans d'Adam.

Quel bonheur, ma chere Sœur, que celui d'une Epouſe de JESUS-CHRIST, qui en ſe dépouillant de tout, ôte à l'ennemi toutes les priſes qu'il pouvoit avoir ſur elle ! quel bonheur de ne poſſéder, pour tout tréſor que JESUS-CHRIST, & de renoncer à des biens inutiles pour la paix du cœur, & dont l'uſage, qui paroît le plus innocent, eſt rarement exempt de péché ! quel bonheur de n'être riche que des biens de la grace, que perſonne ne peut nous ravir, & qui ſeuls nous accompagneront dans le Ciel ! quel bonheur de ne pas voir multiplier nos beſoins, nos ſoucis, notre dépendance, en voyant multiplier nos richeſſes, & de nous débarraſſer de bonne heure d'un poids qui entraîne preſque toujours avec

lui dans le précipice ! enfin, quel bonheur de ne posséder rien qui nous attache, d'être riche en ne desirant rien, & de posséder tout en se contentant de Dieu seul ! O mon Dieu ! mon unique héritage sera désormais
Ps. 128. *v.* 57. l'observance de votre loi sainte : *Portio mea, Domine, dixi custodire legem tuam.* Trop heureuse, Seigneur, que vous vouliez bien vous donner à moi, à la place d'un monde misérable & frivole, que je vous sacrifie ! Les insensés regarderont peut-être comme une folie le choix que je fais aujourd'hui : ils viendront m'étaler les vains avantages que le monde sembloit me promettre. Mais, ô mon Dieu ! que ces discours puériles, que ces fables sont peu propres à toucher une ame pénétrée du bonheur qu'elle a de vous posséder, & de l'espérance des biens ineſtimables que vous préparez à ceux qui font toutes leurs délices de votre loi sainte ! *Narraverunt mihi*
Ibid. *v.* 85. *iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.*

Mais non-seulement le dépouillement religieux vous met à couvert de la tentation des richesses, & de tous les périls attachés à leur possession & à leur usage; le sacrifice que vous allez faire à JESUS-CHRIST de votre corps en le consacrant à une continence perpétuelle, vous rend supérieure à la tentation de la chair : second écueil où le monde entier semble s'empresser & se glorifier de faire naufrage. Je dis le monde entier : oui, ma chere Sœur, je n'entends pas seulement parler de ces passions d'ignominie,

dont on a tant de peine à se défendre dans le monde ; dont les premieres mœurs ne sont presque jamais exemptes ; qui souillent souvent tout le cours de la vie ; & que la justice de Dieu permet quelquefois qu'on pousse jusqu'à une vieillesse honteuse & débordée : j'entends les desirs de plaire, si naturels, contre lesquels on n'est point en garde, dont on fait gloire même, & qui forment comme le crime continuel des commerces & des conversations mondaines ; ces desirs qui se glissent jusques dans les démarches les plus innocentes ; qui souillent tant d'ames à leur insçu, & celle mêmes qu'une exacte régularité rend d'ailleurs irrépréhensibles devant les hommes. J'entends encore les assemblées, les plaisirs publics, où l'usage & la bienséance nous forcent de nous trouver, & d'où l'innocence ne sort jamais entiere : tant de pieges pour les yeux ; tant de scandales pour la pudeur ; tant de discours de licence & de libertinages pour les oreilles. Et cependant voilà la vie du monde la plus innocente : au lieu que dans les asyles saints, tout inspire la pudeur, tout soutient l'innocence ; tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, ne porte que l'amour de la vertu & l'horreur du vice dans le cœur. Que dirai-je ? j'entends enfin les liaisons dangereuses que la société rend inévitables : ces liaisons qu'on forme sans le croire & sans le vouloir ; auxquelles on se livre sans scrupule, parce que les commencemens en sont tou-

jour innocens ; mais qui venues à un certain point, deviennent des passions, des engagemens honteux, des liens indissolubles, dont on ne peut plus se déprendre ; & cependant c'est la destinée de celles même qui vivent avec plus de réserve, & qui ne cherchent pas comme tant d'autres avec empressement, les occasions de plaire & de périr. Mais dans ces lieux saints, on ne forme des liaisons que pour s'animer à la vertu : c'est l'uniformité seule des regles, des devoirs, des exercices de piété, qui nous lie ; & tout ce qui nous lie, nous instruit, nous soutient, nous perfectionne. En un mot, j'entends les périls mêmes du mariage ; les abus qu'on en fait ; les dégoûts & les antipathies qui le suivent ; les passions souvent qu'il allume & qu'il reveille, loin de les calmer & de les éteindre : tel est le malheur du monde : les remedes même de ce vice en deviennent les aiguillons. Hélas ! combien peu d'unions chastes & fidelles ! que de divorces scandaleux ! que de mariages infortunés, ou par les débauches d'un époux emporté, ou par les entêtemens & les passions étrangeres d'une épouse mondaine & dérangée ! O mon Dieu ! tendez-moi donc cette main de miséricorde, pour m'aider à sortir d'une région souillée, où régnent la mort, la corruption & le péché ; & conduisez-moi dans un lieu de paix & d'innocence, où je puisse bénir à jamais votre saint nom, & publier les merveilles de votre grace sur

mon ame : *Educ de cuſtodiâ animam meam ad confitendum nomini tuo.* Pſ. 141.

Que d'inquiétudes ! que de périls ! que de tentations vous épargnez-vous donc, ma chere Sœur, par le ſacrifice de votre corps que vous faites à JESUS-CHRIST, en le prenant aujourd'hui pour votre Epoux ! Mais le ſacrifice de votre eſprit & de votre volonté que vous allez lui faire, par le vœu ſolemnel d'obéiſſance, ne vous ſauve pas moins de chûtes & d'embarras, qui ſuivent toujours l'uſage capricieux de notre liberté. Car, ma chere Sœur, ce que le monde nous fait tant valoir comme ſa ſouveraine félicité ; cette liberté, cette indépendance qu'il nous vante tant, c'eſt préciſément la ſource de cet ennui qui empoiſonne tous ſes plaiſirs : c'eſt là le ſupplice continuel des ames mondaines, de vivre ſans regle & au hazard ; de ne conſulter que le goût & les inégalités de l'imagination; d'être incapables de ſuite & d'uniformité ; de mener une vie qui ne ſe reſſemble jamais à elle-même; où chaque jour amene de nouveaux goûts & de nouvelles occupations ; où preſque jamais rien n'eſt à ſa place ; où l'on ſe porte ſoi-même par-tout, & où par-tout on eſt à charge à ſoi-même; une vie incertaine, inégale, oiſeuſe dans ſon agitation; une vie qu'on nomme libre, mais d'une liberté qui nous peſe, qui nous embarraſſe, dont nous ne ſavons ſouvent quel uſage faire, où l'on eſſaie de tout, & où l'on s'ennuye de tout. Non, ma chere

Sœur, les hommes ſont trop légers, trop inconſtans, trop foibles, pour ſe conduire tout ſeuls : il leur a fallu des loix pour les fixer dans la ſociété ; il leur en faudroit pour les fixer avec eux-mêmes.

Mais dans la vie Religieuſe, tout eſt reglé : on n'eſt point ici livré à ſoi-même : chaque moment a ſon emploi marqué ; chaque heure ſon œuvre preſcrite ; chaque journée ſon uſage déterminé. L'inconſtance naturelle eſt ici fixée par l'uniformité des regles : on ne donne rien à la bizarrerie du goût, qui nous laiſſe toujours inquiets & pleins de nouveaux deſirs : on donne tout à la foi, à l'ordre, à l'obéiſſance qui nous laiſſe toujours tranquilles & contens. La tentation de l'ennui, de l'inutilité, de cette inaction éternelle, où l'on vit dans le monde, n'eſt point ici à craindre : tous les jours ſont pleins ; tous les momens occupés : toute la vie arrangée : on n'y vit point au hazard, & ſous la conduite ſi incertaine & toujours dangereuſe de ſoi-même : on y vit ſous la main des regles, pour ainſi dire, toujours sûres, toujours égales ; que dis-je ? ſous la main de Dieu même qui ſe charge de nous, dès que nous nous ſommes dépouillés de nous-mêmes ; on n'y traîne pas ſon ennui de lieu en lieu, on y porte par tout la joie, parce qu'on porte par-tout l'ordre de Dieu qui nous y amene : & quand même le goût ſe refuſeroit quelquefois à la regle, l'ordre de Dieu nous y ſoutient, & nous paye à l'inſtant par une

joie & une consolation secrette de la légere violence que nous venons de nous faire. O fille de Sion ! s'écrie un Prophete, hâtez-vous donc de fuir de Babylone : dérobez-vous aux ennuis de cette triste captivité ; & venez respirer dans le lieu saint cet air d'innocence & de liberté, dont le monde n'a que le nom, & dont vous aurez ici le plaisir & l'usage : *O Sion, fuge, quæ habitas apud filiam Babylonis !* Zach. 2. 7.

Mais, ma chere Sœur, quoique les tentations soient moindres dans la vie Religieuse, les secours en second lieu, y sont cependant plus grands. Je dis les secours : les secours de la retraite. Hélas ! ma chere Sœur, quand il n'y auroit ici que ce seul avantage d'y être à couvert des périls dont le monde est plein ; de n'y être plus à portée de ses prétentions, exposée à ses agitations & à ses vicissitudes, assujettie à ses usages & à bienséances, de n'y voir que de loin ses dégoûts, ses chagrins & ses caprices ; de ne tenir plus à lui par des ménagemens quelquefois justes, mais toujours funestes à la piété : quand il n'y auroit que ce seul avantage ; hélas ! les miséricordes du Seigneur sur vous ne seroient-elles pas dignes d'une reconnoissance éternelle ?

Le secours des exercices religieux, qui mortifient les passions, qui réglent les sens, qui nourrissent la ferveur, qui anéantissent

peu-à-peu l'amour propre, qui perfectionnent toutes les vertus. Dans le monde, toutes les occupations ſont des périls, ou des crimes : tous les devoirs ſont des écueils ; toutes les bienſéances ſont des inutilités ou des pieges. Ici, ma chere Sœur, toutes les occupations ſont des vertus, ou des ſecours qui y conduiſent : tous les pas tendent vers le Ciel ; les œuvres mêmes les plus indifférentes ont leur mérite par l'obéiſſance qui les regle : tout ſoutient au dehors, & l'on n'y peut trouver d'écueil que dans ſoi-même.

Le ſecours des exemples. Quel bonheur de vivre parmi des vierges fidelles, qui nous inſpirent l'amour du devoir, qui nous le rendent aimable ; qui nous ſoutiennent dans nos découragemens ; qui nous animent dans nos dégoûts ; & qui portant le joug avec nous, en adouciſſent la peſanteur ! Dans le monde, il faut ſans ceſſe ſe défendre de tout ce qui nous environne. Ici tout ce qui eſt autour de nous, nous inſtruit : quelque vîte que nous marchions dans la voie de Dieu, nous en voyons toujours qui nous dévancent ; & dans ces momens de dégoût, où les forces ſemblent nous manquer, nous ſommes comme portés par le mouvement unanime de nos Sœurs, qui fourniſſent la même carriere.

Les ſecours de la charité, des attentions & des prévenances de nos Sœurs. Quelle douceur d'avoir à paſſer le reſte

de ſes jours, au milieu des perſonnes qui nous aiment, qui veulent que notre ſalut ; qui ſont touchées de nos malheurs, ſenſibles à nos afflictions, attentives à nos beſoins, ſecourables dans nos foibleſſes ; toujours prêtes à nous ouvrir leur cœur, ou à recevoir les effuſions du nôtre, & de nous faire trouver dans la ſincérité de leur tendreſſe & de leur charité, toute la reſſource & la plus grande conſolation de notre vie ! Il s'en faut bien, ma chere Sœur, qu'on ne puiſſe ſe flatter d'un ſemblable bonheur dans le monde : hélas ! on y vit au milieu de ſes ennemis : ceux mêmes que l'amitié nous lie, ne tiennent d'ordinaire à nous que par des liens d'intérêt, de bienſéance, ou de caprice : on s'y plaint ſans ceſſe qu'il n'y a point d'ami véritable, parce que ce n'eſt pas la charité & la vérité qui lie les cœurs. Ici tous les cœurs ſont à nous parce qu'ils ſont tous au même maître que nous : c'eſt le même intérêt qui nons lie, la même eſpérance qui nous unit ; & nous trouvons dans chacune de nos Sœurs, tout ce qu'elles trouvent à leur tour en nous-mêmes.

Le ſecours des avis & des ſages conſeils, qui nous redreſſent ſans nous aigrir ; qui nous guériſſent ſans nous faire une nouvelle plaie ; qui préviennent nos fautes, ou qui en deviennent auſſi-tôt le remede. Dans le monde, on ne trouve, ou que des flatteurs qui nourriſſent nos foibleſſes, ou que des cenſeurs qui les exagerent. Ici

la même charité qui nous montre nos fautes, y compatit & les cache ; & si nous n'avons par le bonheur de vivre exempts de défauts, nous avons du moins la consolation de vivre exempts d'erreurs, & de ne pas ignorer ce que nous sommes.

Que dirai-je enfin ? le secours des prieres & des gémissemens de nos Sœurs, qui s'intéressent pour nous auprès de Dieu, qui attirent sur nous ses miséricordes, qui lui offrent leur ferveur, leur vigilance, leurs austérités, pour remplacer nos momens d'infidélité & de paresse ; qui joignant leurs vœux & leurs soupirs aux nôtres, donnent une nouvelle vertu & un nouveau mérite à nos prieres.

A tous ces secours extérieurs, ajoutez, ma chere Sœur, les graces intérieures que le Seigneur verse ici avec abondance selon sa promesse ; & qui non-seulement adoucissent son joug & les rigueurs apparentes de ces saintes solitudes, mais qui nous les rendent aimables, & en font toute la douceur & toute la consolation de notre vie.

Que de secours, ma chere Sœur, la miséricorde de JESUS-CHRIST vous prépare dans ce saint asyle ! que de soutiens pour votre foiblesse ! que de sûreté pour l'innocence de votre âge ! que de remparts contre vous-même ! que de facilités pour tous vos devoirs ! que de remedes pour tous vos maux ! que de ressources pour tous les événemens de votre vie ! Et tan-

dis que tant d'ames dans le monde vivent au milieu des écueils & des précipices, ſans défiance, ſans ſecours, en proie à tout ce qui les environne; expoſées au-dehors à tous les ennemis de leur ſalut; vuides au-dedans de ces dons ſinguliers de foi & de grace, qui rendent tous les efforts de Satan & tous ſes pieges inutiles; que les miſéricordes du Seigneur ſur vous, ma chere Sœur, ſont uniques & admirables! lui, comme dit le Prophete, qui délivre votre ame de mille morts que le monde vous préparoit: *Qui redimit de interitu animam tuam*; lui qui vous comble & vous couronne de ſes dons & de ſes graces: *Qui coronat te in miſericordiâ & miſerationibus;* lui qui vient au-devant même de vos deſirs, qui vous accorde toutes les demandes de votre cœur, en vous ouvrant ces portes ſacrées, & qui ſemble prodiguer en votre faveur ſes biens & tous les tréſors de ſes richeſſes: *Qui replet in bonis deſiderium tuum*: lui enfin qui renouvellera ici ſans ceſſe votre force, & qui prolongera juſqu'à la vieilleſſe la plus avancée, toute la ferveur & toute la ſainte vivacité de votre premier âge: *Renovabitur ut aquilæ juventus tua.* *Pſ.* 102. 4. *& ſeq.*

Revêtez-vous donc, ma chere Sœur, avec un cœur pénétré de reconnoiſſance, de ce voile religieux qui va vous mettre déſormais à couvert des ſéductions du monde & des attaques de l'ennemi: regardez les vêtemens ſacrés dont la Reli-

gion vous revêt aujourd'hui, & qui vont ſuccéder aux dépouilles du ſiecle ; regardez-les comme les ſignes éclatans de votre délivrance, & les témoignages éternels de la bonté de Dieu pour vous, & ſi l'on vous demande un jour, comme autrefois aux Juifs, ce que ſignifient ces marques extérieures de conſécration & de ſacrifice dont vous allez être revêtue : *Quid ſibi volunt teſtimonia hæc ?* répondez hardiment comme eux : Nous étions eſclaves en Egypte, & nous gémiſſons ſous le joug de Pharaon ; & le Seigneur a opéré un prodige éclatant en notre faveur pour nous en délivrer, & nous conduire dans une terre ſainte, où nous célébrons ſans ceſſe le ſouvenir de ſes merveilles, & la gloire de ſon Nom : *Servi eramus Pharaonis in Ægypto, & eduxit nos Dominus in manu forti.*

Deuter. 6. 20.

Ibid. V. 21.

Et voilà, ma chere Sœur, les conſolations que la miſéricorde de Dieu raſſemble dans la vie Religieuſe ; dernier avantage dont je devois vous entretenir : mais il faut finir. Oui, ma chere Sœur, que ne puis-je vous expoſer toutes les douceurs que vous allez goûter dans la retraite ſainte, où la grace aujourd'hui vous appelle ! cette paix du cœur que le monde ne connoît pas, & que le monde ne ſauroit donner ; cette joie qui ſort du fond d'une conſcience pure : ce calme heureux dont jouit une ame morte à tout ce qui agite les enfans d'Adam ; ne goûtant que

Dieu seul, ne desirant que Dieu seul, & ne s'étant réservée que Dieu seul. Quel repos, ma chere Sœur ! quelle innocence de vie ! les passions tranquilles, les penchans réglés ; tous les desirs éteints, hors celui d'aller jouir de JESUS-CHRIST ; l'imagination pure, les goûts innocens, l'esprit soumis & paisible, l'ame toute entiere dans la paix & dans la joie du Seigneur.

Tels sont les trois avantages de la vie Religieuse, & l'accomplissement des promesses que le Seigneur dans son Prophete fait à cette portion pure de son troupeau, à ces épouses fidelles & ferventes, à ce peuple nouveau & choisi. Il habitera dans un séjour de paix : *Et sedebit in pulchritudine pacis* ; premier avantage ; les tentations y sont moindres. Il habitera sous des tentes de sûreté & de confiance : *Et in tabernaculis fiduciæ ;* second avantage ; les secours y sont plus grands. Enfin il habitera au milieu des richesses & des douceurs de l'abondance : *Et in requie opulentâ* ; dernier avantage ; les consolations y sont plus abondantes. *Is.* 32. 18.

Que pourrois-je vous dire ici à vous, mes Freres, qui avez le malheur de vivre dans le monde ? (car ces cérémonies Religieuses ne doivent pas être pour vous un simple spectacle, mais une instruction ;) que pourrois-je vous dire ici ? de sortir du monde, où l'ordre de Dieu & les devoirs de votre état vous retiennent ? non, mes Freres ; mais de tacher de vous faire des

périls mêmes, des embarras & des amertumes du monde, une voie de salut : vous y trouverez, je l'avoue, plus de difficultés ; mais tout est possible à la grace. Vous enviez le calme & l'heureuse tranquillité, où vivent ces Epouses de JESUS-CHRIST : vous la comparez aux agitations éternelles, aux craintes, aux chagrins, aux perplexités, à ce tumulte d'affaires, de passions, de devoirs, de bienséances, qui ne vous laissent pas un moment tranquilles. Mais, mes Freres, ce n'est pas la retraite précisément qui donne la paix du cœur, c'est l'innocence de la vie ; ce sont des mœurs conformes à la loi de Dieu : vivez bien, & vous serez heureux. Vous ne trouvez point le repos, parce que vous le cherchez où il n'est pas ; dans la faveur, dans l'élévation, dans les plaisirs, souvent même dans le crime : tout cela trouble, lasse, ronge, remplit le cœur de poison & d'amertume ; vous le savez : cherchez-le en Dieu seul, & vous le trouverez : lui seul est un Dieu de paix & de consolation. Le crime n'a point fait jusqu'ici d'heureux ; ne vous y promettez pas une destinée plus favorable que celle de tous les pécheurs qui ont marché avant vous dans les voies tristes & ameres de l'iniquité. Notre cœur n'est fait que pour la vertu & pour l'innocence : tout ce qui le tire delà, le tire de sa situation naturelle & primitive, & le rend malheureux. Quel bonheur pour nous, mes Freres, de ne pou-

voir abandonner Dieu ſans qu'il nous en coûte, ſans que notre cœur ſe révolte contre nous-mêmes ! Et ne ſommes-nous pas bien criminels, d'acheter au prix de tout notre repos, notre infortune éternelle ?

Grand Dieu ! que tardai-je donc en effet de vous rendre un cœur, convaincu tous les jours par ſon inquiétude dans le crime, qu'il n'eſt fait que pour vous ? pourquoi m'obſtinai-je à chercher dans les créatures cette paix & cette félicité chimérique que je n'ai pu y trouver juſqu'ici ? pourquoi ſoutenir plus long-temps des dégoûts & des remords affreux, qui empoiſonnent toute la douceur de ma vie ; moi qui n'ai qu'à revenir à vous, ô mon Dieu ! pour voir commencer mon bonheur & finir ma miſere ? Des Vierges ſimples & innocentes raviſſent le Ciel à mes yeux, & ſans balancer, renoncent à tout dès l'entrée même de la vie, pour s'aſſurer vos promeſſes éternelles ; & depuis tant d'années que je gémis ſous le joug du monde & des paſſions, & moi déjà bien avancé dans ma carriere, je n'ai pas la force de me dégager des chaînes fatales qui m'accablent, & vous conſacrer les reſtes d'une vie infortunée, que le monde & les paſſions ont juſques ici toute occupée ! O mon Dieu ! laiſſez-vous toucher à mes malheurs & à ma foibleſſe : répandez toujours des amertumes ſur mes paſſions inſenſées, & ne vous laſſez pas de me

pourſuivre & de me rendre malheureux, juſqu'à ce que je me ſois laſſé moi-même de vous fuir, & d'aimer mon infortune : afin que revenu à vous, ô mon Dieu ! je puiſſe enfin poſſéder mon cœur dans la paix & dans la joie, & attendre cette paix éternelle que vous avez préparée à ceux qui vous aiment.

Ainſi ſoit-il.

TROISIEME
SERMON

Pour une Profession Religieuse.

Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra.

La volonté de Dieu est que vous soyez saints. 1. Thess. 4. 3.

LA sainteté est la vocation générale de tous les Fidelles : il faut être saint pour être chrétien ; & la vie éternelle que nous attendons tous, n'est promise qu'à la sainteté à laquelle nous sommes tous appellés.

Il n'est là-dessus aucune exception : le libre & l'esclave, le puissant & le pauvre, la Vierge consacrée au Seigneur & la femme partagée entre JESUS-CHRIST & les sollicitudes du siecle, tous ont la même espérance & la même vocation : la regle est ici commune ; & nul ne peut prétendre au salut, s'il n'est saint.

Il ne s'agit donc, ma chere Sœur, que d'examiner en quoi consiste cette sainteté, sans laquelle nous ne jouirons jamais de Dieu, & ce que la sainteté de la vie Reli-

gieuſe, que vous embraſſez, ajoute à la ſainteté de la vie chrétienne.

La ſainteté de l'homme conſiſte à rentrer dans l'ordre & dans la beauté de ſa premiere inſtitution, & à réparer autant qu'il eſt poſſible, tous les dommages que le péché avoit d'abord fait en lui, à l'ouvrage de Dieu; car afin que l'homme ſoit ſaint, il faut pour ainſi dire, qu'il redevienne tel que le Seigneur l'avoit d'abord fait: or le péché, qui a fait décheoir l'homme de ſa ſainteté, a été en lui la ſource de trois déſordres, que ſaint Jean appelle trois concupiſcences.

Premiérement, il a revolté la chair & les ſens contre l'eſprit: l'ame, ſupérieure au corps & maîtreſſe de ſes mouvemens, en eſt devenue comme l'eſclave: de ſorte que nous ne faiſons pas toujours le bien que nous voulons, mais ſouvent même, comme dit l'Apôtre, nous faiſons le mal que nous ne voudrions pas; & c'eſt ce que ſaint Jean appelle la concupiſcence de la chair.

Secondement en chaſſant Dieu de notre cœur qui le rempliſſoit tout entier, le péché y a laiſſé un vuide affreux & une indigence extrême; de ſorte que l'homme depuis, pour remplacer ce vuide, a appellé toutes les créatures dans ſon cœur; en a fait ſes divinités & ſes idoles; s'eſt attaché ſucceſſivement à tous les faux biens qui étoient autour de lui & qui l'éblouiſſoient, & a cru ſoulager ainſi la privation

du bien souverain & l'indigence intérieure où le péché l'avoit d'abord laissé ; & voilà ce que le même Apôtre appelle la concupiscence des yeux.

Enfin sa propre misere a rendu l'homme vain & orgueilleux : plus il a senti sa bassesse, sa corruption & son impuissance, plus, pour s'étourdir sur un sentiment si humiliant, il a affecté au dehors de force, de grandeur, d'indépendance ; plus il a voulu exhausser sa bassesse par tout ce qui étoit hors de lui ; au défaut de l'innocence, qui faisoit sa véritable & sa premiere grandeur, il a appellé à son secours les titres, les dignités, la gloire, la naissance : de tous ces biens qui sont hors de lui, il s'est formé une grandeur imaginaire qu'il a prise pour lui-même ; & comme les ténebres sont toujours la juste peine de l'orgueil, il a voulu être admiré & applaudi ; & a cru que l'homme pouvoit être grand par d'autres titres, que par ceux que la main de Dieu avoit gravés dans son ame ; troisieme désordre, que saint Jean appelle l'orgueil de la vie.

La sainteté de l'homme consiste donc à remédier à ces trois désordres ; parce que plus nous les réparons, plus nous nous rapprochons de ce premier état de justice & d'innocence, où nous avions été créés. Les Philosophes, qui n'avoient pas connu ces trois plaies, n'avoient garde d'en prescrire les remedes aux hommes ; & leurs préceptes n'étoient que comme des vêtemens

pompeux & inutiles, qui couvrent un malade tout gangrené. Jesus-Christ tout seul, le souverain Médecin des ames, pouvoit les guérir: sa doctrine seule nous en montre les remedes spécifiques; & comme les trois vœux de notre Baptême ne sont qu'un précis de ses préceptes & de toute sa doctrine, ils renferment aussi tous les remedes, qui seuls peuvent guérir les trois désordres, du péché, & rétablir les hommes dans leur premier état de sainteté & de justice.

Car premiérement, en renonçant à la chair, premier vœu de notre Baptême, nous nous engageons à ne plus suivre ses desirs, qu'autant qu'ils seront conformes à la loi de Dieu, & à la tenir sans cesse soumise à l'esprit; & voilà dans le premier engagement de notre Baptême, le remede qui répare le premier désordre du péché.

Secondement, quand nous renonçons au monde & à ses pompes, second vœu de notre Baptême, nous promettons que le monde & tout ce qu'il renferme, ne partagera plus notre cœur avec Dieu; & que nous userons de tous les biens qui nous environnent, comme des étrangers qui passent & qui n'y mettent pas leur affection; second remede du second désordre du péché dans la seconde promesse de notre Baptême.

Enfin, en disant anathême à Satan, qui est le premier modele de l'orgueil & de l'indépendance, dernier vœu de notre Baptême, nous nous reconnoissons pécheurs & misérables: nous confessons à la face

des autels, que loin d'être semblables aux Dieux, comme cet ennemi du genre humain l'avoit promis à nos premiers peres, nous sommes mêmes déchus de l'excellence de la nature humaine, & que nous avons besoin d'un Libérateur qui nous délivre de tous nos maux : par cet aveu nous nous soumettons à Jesus-Christ, comme à notre réparateur & à notre maître ; & nous promettons de ne plus chercher notre grandeur & notre délivrance, que dans l'humble aveu de nos miseres ; troisieme désordre du péché réparé par le troisieme engagement de notre Baptême.

Voilà, ma chere Sœur, dans ces trois vœux, tous les engagemens de la vie chrétienne, & l'unique voie de sanctification marquée à tous les hommes. La vie Religieuse, que vous embrassez, n'ajoute de nouveau à ces trois obligations essentielles à tous les chrétiens, que des moyens qui en facilitent l'observance. Aussi les saints Instituteurs ont renfermé tous les engagemens de votre état, dans les trois vœux de Religion, qui répondent aux trois vœux de votre Baptême ; qui n'en sont pour ainsi dire, qu'un renouvellement, & une nouvelle profession, & qui renferment seulement de nouvelles facilités pour s'en acquitter. Car premiérement, en consacrant votre corps à Jesus-Christ par l'engagement d'une virginité perpétuelle, ils ont voulu vous faciliter l'observance de la premiere obligation de votre Baptême, par la-

quelle vous avez renoncé à la chair & à ſes œuvres. Secondement, la pauvreté & le dépouillement Religieux, n'eſt preſcrit que pour vous aider à renoncer facilement au monde & à ſes pompes ; ſeconde promeſſe de votre Baptême. Enfin le ſacrifice de la ſoumiſſion & de l'obéiſſance, n'eſt exigé que pour anéantir l'orgueil dans ſa ſource, & détruire tout ce que ce vice laiſſoit encore de commun entre vous & Satan qui en eſt le pere ; troiſieme engagement de votre Baptême.

Or comme ſouvent les perſonnes du monde croient que les devoirs de leur état ſont bien moins rigoureux, & plus aiſés à remplir que ceux de l'etat Religieux ; & que dans la Religion ſouvent on ſe croit en ſûreté dans une vie de tiédeur & de relâchement, parce qu'on ſe compare en ſecret aux perſonnes du monde, & qu'on ſe trouve encore plus de régularité, plus de privations, plus d'auſtérité qu'en elles ; il eſt bon, pour inſtruire les uns & les autres, de marquer ici ce que les engagemens de la vie Religieuſe ont de commun avec ceux de la vie chrétienne : ce qu'ils y ajoutent de plus ; & s'il eſt vrai, comme on le prétend dans le monde, qu'il en coûte bien moins pour y faire ſon ſalut, qu'il y a moins de devoirs pénibles à remplir que dans la vie Religieuſe. Quelques réflexions ſur les trois engagemens ſolemnels que vous allez contracter, ma chere Sœur, vont nous développer cette importante vérité. Par

I.
REFL.

PAr le premier engagement de la vie Religieuſe, ma chere Sœur, qui eſt un engagement de continence perpétuelle, vous prenez JESUS-CHRIST pour votre Epoux : vous lui conſacrez votre corps, vos ſens, votre imagination : vous renoncez à tout lien qui pourroit vous partager entre lui & la créature : vous vous engagez à ne jamais chercher d'autre frein & d'autre remede à la foibleſſe de la chair, que dans la mortification & dans la priere : vous renoncez à tout ce qui peut fortifier l'empire des ſens : de ſorte que cet engagement renferme deux devoirs. Le premier, c'eſt l'entiere ſoumiſſion de la chair à l'eſprit ; devoir qui vous eſt commun avec tous les Fidelles. Le ſecond ; les moyens pour parvenir à cette ſoumiſſion, dont le principal vous eſt particulier & propre de votre état & les autres regardent également tous les Chrétiens.

Je dis premiérement, la ſoumiſſion de la chair à l'eſprit ; devoir qui vous eſt commun avec tous les Fidelles. Oui, ma chere Sœur, la pureté que la ſainteté de la vocation chrétienne exige de tous les Fidelles, ne ſe borne pas à leur interdire certains déſordres groſſiers & honteux, que Saint Paul défendoit même autrefois aux Chrétiens de nommer. Elle va bien plus loin : comme tout Chrétien a renoncé à la chair dans ſon Baptême ; & que par-là il eſt devenu ſaint, ſpirituel, membre de Jeſus-

Christ, & temple de l'Esprit saint, il faut, pour remplir cette haute obligation, qu'il se regarde comme un homme céleste ! consacré par l'onction de la divinité qui réside en lui, & par l'union étroite & spirituelle, qui de sa chair ne fait plus qu'une même chair avec celle de Jesus-Christ. Il ne doit donc plus vivre que selon l'esprit : non-seulement il ne doit plus faire servir les membres de Jesus-Christ à l'ignominie : non-seulement il est obligé d'éviter les profanations publiques du temple de Dieu en lui : non-seulement tout ce qui souille sa chair est un sacrilege & un outrage fait au corps de Jesus-Christ ; mais tout ce qui flatte encore ses sens, tous les plaisirs sensuels qu'il recherche & qu'il se permet, tous les goûts & tous les desirs de la chair qu'il écoute trop, tous les plaisirs même légitimes, où il ne cherche que la satisfaction des sens, souillent & profanent sa consécration : car il n'est plus redevable à la chair, pour vivre selon la chair : il faut qu'il sacrifie à tout moment ses sens, ses penchans, son imagination à la foi, & que tout soit soumis en lui à la loi de Dieu. Voilà le premier devoir que la sainteté de votre Baptême vous rend commun avec tous les Fidelles : la parfaite soumission de la chair à l'esprit.

Mais pour y parvenir, les Saints Fondateurs vous ont prescrit deux moyens : Le premier, qui est propre de l'Etat Religieux, est la consécration entiere de votre corps à Jesus-Christ, par le vœu de conti-

nence perpétuelle. Le second, la mortification & la priere ; moyen prescrit & nécessaire à tous les Chrétiens, comme à vous, pour affoiblir l'empire de la chair, & la tenir assujettie à l'esprit.

Quand je dis que le premier moyen est l'entiere consécration de votre corps à Jesus-Christ, qui est propre de l'Etat Religieux, ce n'est pas, ma chere Sœur, comme je l'ai déjà remarqué, que le corps de tout Chrétien ne soit le temple de Dieu, consacré par l'onction de l'Esprit-Saint répandue sur nous dans le Baptême, & séparé de tout usage profane par le sceau ineffaçable qui nous a marqués du signe du salut. Aussi l'Eglise regarde les corps des Fidelles, après leur mort, comme des restes saints & précieux ; comme des temples encore animés par l'esprit invisible qui réside en eux, & qui est le gage de leur immortalité : elle les place dans un lieu saint, elle les environne de lumiere ; elle leur rend des honneurs publics, & fait brûler devant eux des parfums précieux, & la fumée des encensemens. De-là vient que le Chrétien est obligé de respecter son propre corps, & de le posséder avec-honneur ; que le lien même d'un Sacrement honorable établi pour la consommation des Elus, est un lien de pudeur & de sainteté : que l'union mutuelle, qui le rend indissoluble, est une union pure & sainte, puisqu'elle est l'image de l'union de Jesus-Christ avec son Eglise ; & que le Chrétien, qui deshonore son

propre corps, eſt, comme nous l'avons dit, un profanateur & un ſacrilege.

A cette obligation générale, ma chere Sœur, vous ajoutez l'engagement particulier de la ſainte virginité, qui conſacre votre corps, vos ſens, votre cœur à Jeſus-Chriſt, d'une maniere encore plus ſpéciale; c'eſt-à-dire, que pour tenir la chair ſoumiſe à l'eſprit, comme vous l'avez promis dans votre Baptême, les ſaints Fondateurs ont cru qu'il étoit plus sûr & plus facile de lui interdire tous les plaiſirs, que d'en regler l'uſage. Auſſi ne croyez pas que le renoncement à la ſociété ſainte du mariage, renferme tous les devoirs de la continence univerſelle que vous allez promettre à Jeſus-Chriſt: tout doit être pur & chaſte dans une Vierge conſacrée à la chaſteté Religieuſe: vos yeux ne doivent plus s'ouvrir que pour le Ciel; votre bouche que pour chanter des cantiques céleſtes; vos oreilles, que pour entendre les merveilles du Seigneur & les vérités de la vie éternelle; votre imagination ne doit plus vous retracer que des images pures & ſaintes, & les ſpectacles du ſiecle à venir; votre eſprit ne doit plus s'occuper que de l'eſpérance des biens futurs & des miſéricordes du Seigneur ſur votre âme. Voilà, ma chere Sœur, toute l'étendue de l'engagement de la ſainte virginité que vous allez contracter. Les objets du monde & de la vanité, quelque innocens qu'ils puiſſent être, bleſſent déſormais la pureté de vos regards, les

discours mondains que vous vous permettrez, quand ils ne seroient qu'oiseux & inutiles, souillent la sainteté de vos levres : les récits des affaires & des amusemens du siecle que vous écouterez, deshonorent la pudeur & l'innocence de vos oreilles : les soins sur votre propre corps, s'il y entre la plus légere complaisance, ou la recherche la plus imperceptible de vous-même, violent la pureté de la consécration : l'attachement charnel à vos proches, ou les liaisons trop humaines avec vos Sœurs, profanent la sainteté de votre cœur. L'épouse fidelle dans le monde est occupée des soins de plaire à son époux : on lui souffre ce partage que le devoir & la tranquillité d'un lien sacré rendent nécessaire. Mais l'Epouse de Jesus-Christ ne doit plus plaire qu'à lui seul ; tout ce qui partage son cœur, la rend infidelle : tous les soins qui ne tendent pas à s'attirer la tendresse de cet Epoux céleste, & à lui donner des marques de la nôtre, blessent sa jalousie, & donnent atteinte à la fidélité que nous lui avons jurée ; en un mot, ma chere Sœur tout ce qui n'est pas saint, éternel, céleste, vous souille, vous dégrade, vous avilit.

Telle est l'excellence de la sainte virginité qui va vous consacrer à Jesus-Christ ; & voilà pourquoi les premiers Instituteurs de la vie Religieuse ont joint à ce premier engagement les jeûnes, les veilles, les macérations, la priere. Ils ont regardé la mortification & l'oraison, comme des de-

voirs inſéparables de la ſainte virginité : ils ont compris qu'il étoit impoſſible de conſerver le corps pur au Seigneur, ſi la mortification n'en réprimoit les revoltes ; ſi la priere n'en purifioit les deſirs. L'état de la ſainte virginité eſt donc un état de mortification perpétuelle ; de priere tendre & fervente ; de vigilance infatiguable ſur les ſens: ce n'eſt que par ces ſacrifices journaliers, que vous pouvez aſſurer la poſſeſſion de votre corps à l'Epoux céleſte : l'immortification, le relâchement, la recherche des commodités, des ſuperfluités & des aiſes ſont comme des tranſgreſſions eſſentielles de ce premier vœu de chaſteté ; parce qu'ils en violent l'étendue, & que tôt ou tard ils en attaquent le fonds.

Et voilà, ma chere Sœur, l'avantage que vous avez ſur les perſonnes engagées dans le monde. Comme vous, elles ſont obligées de conſerver leur corps pur au Seigneur : de faire un pacte avec leurs yeux, pour ne pas même penſer à des objets défendus, dont ils ſont ſans ceſſe environnés ; de s'interdire tous les deſirs qui pourroient ſouiller l'ame, quoique tout ce qu'ils voient, & tout ce qu'ils entendent, les reveille & les allume dans leur cœur. Mais pour en venir là, ils ſont obligés, comme vous & encore plus que vous, de ſe mortifier ſans ceſſe ; de veiller continuellement ſur les ſéductions des ſens ; de ne point ceſſer de prier & de gémir, pour appeller le Seigneur au ſecours de leur foibleſſe, &

afin qu'ils ne les laisse pas à eux-mêmes au milieu des tentations & des périls innombrables qu'ils trouvent par-tout sur leurs pas. Mais ces devoirs si essentiels à cette vertu, qui nous conservent purs & sans tache, & sans lesquels nous ne saurions répondre un moment de la fragilité de nos penchans; ces devoirs, dis-je, deviennent comme impraticables au milieu du monde. Hélas ! ma chere Sœur; la priere n'y est même, pour les plus réguliers, qu'un moment de bienséance & d'ennui, accordé le matin & le soir à ce saint exercice; & loin de le regarder comme un devoir, à peine en connoît-on le nom & l'usage; & je n'en suis pas surpris. Le moyen en effet, d'apporter à la priere cet esprit tranquille & recueilli qu'elle demande, lorsque toute la vie est une dissipation continuelle, que les affaires inquiétent, que les bienséances occupent, que les plaisirs dissipent, que les inutilités amusent, que tout cela ensemble forme un tumulte, une agitation au dedans de nous, un éloignement éternel de soi-même, incompatible avec l'esprit de la priere ! Le moyen d'y apporter un cœur sensible à la voix de Dieu, & capable de goûter les vérités du salut : un cœur que mille passions rempliſſent, que mille attachemens humains partagent, que mille desirs terrestres appésantissent, que des espérances, des projets, des jalousies, des haines, de fausses joies, des chagrins amers, des pertes, des bonheurs frivoles,

occupent tout entier ; un cœur à qui il ne reſte de goût, de mouvement, de ſenſibilité, que pour les choſes d'ici-bas ? La priere ſuppoſe un eſprit tranquille & recueilli, un cœur pur & libre ; & pour prier utilement, il faut vivre ou deſirer de vivre ſaintement.

La mortification n'y eſt pas moins inconnue & impraticable que la priere. Hélas ! ma chere Sœur, comment ſe mortifier au milieu d'un monde, où l'on donne preſque tout aux ſens ; où la ſenſualité des tables, la magnificence des édifices, l'oiſiveté & le danger des plaiſirs publics, le luxe, la molleſſe, la recherche de tout ce qui peut flatter & nourrir l'amour propre, les amuſemens éternels ſont devenus des uſages & des bienſéances, dont la ſageſſe & la régularité même n'oſeroit ſe diſpenſer ? Cependant ſans la mortification, le corps ne peut être ſoumis à l'eſprit : ſans cette ſoumiſſion, la priere n'eſt pas poſſible ; & ſans la priere, il n'eſt point de vertu sûre & qui ſoit de durée. Auſſi ma chere Sœur, que de naufrages la pudeur y fait-elle tous les jours ? la bienſéance même n'eſt plus un frein à l'indignité & à la fureur d'un vice honteux, & l'uſage a preſque rendu innocent, & eſt ſur le point de rendre même honorable, ce que la dépravation a rendu commun.

Mais dans ces aſyles ſaints, ma chere Sœur, la priere & la mortification deviennent comme le fond & l'occupation néceſ-

faire de votre état ; & il en coûteroit plus de s'y refuſer, que de s'y livrer avec une conſtante fidélité. Ces deux devoirs ſi ennuyeux & ſi impraticables au milieu du monde, ſont ici toute la conſolation d'une Vierge fidelle. Tout y facilite la priere, parce que tout inſpire le recueillement : l'eſprit éloigné des objets de la vanité, n'en porte pas les dangereuſes impreſſions juſqu'aux pieds de l'autel : le cœur, ſéparé de toutes les créatures, ſe trouve libre devant le Seigneur, & en état de goûter combien il eſt doux : les ſens réglés, & recueillis par les ſpectacles Religieux qui les occupent ici ſans ceſſe, n'ont plus de peine à ſe recueillir dans le temps de la priere, & à ſe taire reſpectueuſement devant la majeſté du Très-Haut. Tout y conduit à la mortification, tout l'inſpire, tout la rend comme néceſſaire : les ſaints uſages établis, les exercices Religieux, l'auſterité de la vie commune, les privations volontaires qu'on y ajoute ; tout mortifie ici la nature, tout conduit à la violence & au renoncement, & tout l'adoucit ; & l'immortification deviendroit une ſingularité plus difficile à ſoutenir, par le mépris & la confuſion où elle nous laiſſeroit, que les auſtérités elles-mêmes. Ainſi, ma chere Sœur, le ſeul privilege que les perſonnes du monde ont ici par-deſſus vous, c'eſt qu'ayant au fond les mêmes obligations que vous, elles n'ont par les mêmes facilités pour les remplir : c'eſt que le ſalut coûte bien plus dans le

monde, que dans la Religion : c'eſt que dans ces aſyles ſaints, il y a plus de ſecours dans le monde, plus de périls & plus d'obſtacles, & cependant preſque par-tout les mêmes devoirs à remplir.

Que vous rendrons-nous donc, ô mon Dieu, pour-le bienfait ineſtimable qui nous
Pſ. 55. 22. a conſacrées à votre ſervice ? *Quæ reddam laudationes tibi* ? Vous avez adouci notre joug, en nous impoſant le vôtre, que le monde toujours dans l'erreur, regarde comme un joug accablant & inſupportable; vous avez abrégé nos combats, en nous aſſociant à cette milice céleſte, où il ſemble que nous nous déclarons une guerre cruelle à nous-mêmes ; vous avez ſoulagé nos peines en augmentant nos privations, & tari la ſource de nos inquiétudes, en nous délivrant de tous les attachemens qui les cauſent.

II. REFL. AUſſi, ma chere Sœur, le ſecond engagement de la vie Religieuſe eſt un engagement de pauvreté & de dépouillement univerſel. Comme toutes les créatures & tous les biens périſſables, ſont devenus des peines pour l'homme, qui ne ſauroit preſque plus jouir des bienfaits de l'Auteur de la nature ſans en abuſer ; les ſaints Fondateurs ont cru qu'il étoit plus sûr & plus facile de s'en dépouiller tout-à-fait, que de ſe contenir dans les bornes d'un uſage ſaint & légitime. Ils ont donc ordonné à celui qui vouloit être diſciple de Jeſus-

Chriſt, & le ſuivre dans les voies de la perfection Religieuſe, de renoncer à tout, de peur que la poſſeſſion la plus permiſe des biens de la terre, ou n'attachât trop ſon cœur, ou ne partageât trop ſes ſoins, ou ne rallentît ſon ardeur & ſon progrès dans cette ſainte carriere.

Cet engagement de pauvreté Religieuſe renferme donc trois devoirs eſſentiels: premiérement, un détachement de cœur de toutes les choſes de la terre: ſecondement, une privation actuelle de toutes les ſuperfluités, enfin une ſoumiſſion & une dépendance entiere des Supérieurs dans l'uſage même des choſes plus néceſſaires.

A l'égard du détachement de cœur de toutes les choſes de la terre; ma chere Sœur, c'eſt une obligation qui vous eſt commune avec tous les Fidelles, puiſque c'eſt une ſuite du ſecond vœu de votre Baptême, par lequel vous avez renoncé au monde & à ſes pompes. Quand vous n'auriez pas embraſſé un état de pauvreté, & que vous auriez vécu dans le monde au milieu de l'opulence que la naiſſance ſembloit vous deſtiner, vous auriez toujours vécu au milieu des biens qui ne vous appartenoient pas, auxquels il vous étoit défendu de vous attacher, & dont il ne vous étoit permis d'uſer qu'en paſſant, & pour la gloire du grand Maître qui vous les avoit confiés.

Nous ſommes tous ici-bas des étrangers, ma chere Sœur: voilà pourquoi entrant dans le monde, nous commençons par y

renoncer dans notre Baptême ; c'eſt-à-dire, nous confeſſons publiquement à la face des autels, que ce n'eſt pas ici notre patrie ; que nous n'y prétendons rien que nous ne penſons pas à y établir une demeure permanente ; que nous ne voulons que paſſer par ſes faux biens ; que nous les regardons comme les embarras & les périls de notre voyage ; que nous ſommes citoyens du ciel, héritiers de Dieu & des biens éternels ; & que tout ce qui eſt au-deſſous de cette eſpérance, n'eſt pas digne de nous.

Le Chrétien doit donc vivre détaché de tout ce qui l'environne : dès qu'il s'y attache, il ceſſe d'être étranger ſur la terre ; il en fait ſa patrie ; il renonce au titre ſublime de citoyen du ciel, & n'a plus de droit au Royaume, qui n'eſt promis qu'aux pauvres de cœur, c'eſt-à-dire, à ceux qui ont vécu comme ne poſſédant rien ſur la terre.

J'avoue, ma chere Sœur, que ce détachement du cœur eſt bien rare dans le monde où l'on tient ſi vivement à ce que l'on poſſede, où l'on ſouhaite toujours ce qu'on n'a pas ; où l'on envie ſans ceſſe ce qu'on ne peut avoir ; où l'on s'agite ſi fort pour parvenir à ce qu'on n'aura jamais ; où les pertes ſont ſi ſenſibles, parce que les attachemens ſont toujours extrêmes ; où les deſirs croiſſent toujours, parce que le monde entier eſt trop au-deſſous de nous pour pouvoir les ſatisfaire ; où l'on n'eſtime heureux que ceux qui ſont chargés de plus de liens, & qui tiennent à plus d'embarras que les

autres ; où l'on n'a joie & de chagrin, que par rapport aux choſes d'ici-bas ; enfin où l'on ne vit que comme ſi nous n'étions faits que pour ce que nous voyons, & que la terre dût être notre patrie éternelle. J'avoue, dis-je, que ce détachement eſt rare & preſque inconnu dans le monde ; mais c'eſt que les véritables Chrétiens n'y ſont pas en grand nombre ; & qu'à peine le Fils de l'Homme, quand il paroîtra, trouvera-t-il un reſte de foi ſur la terre.

Et c'eſt en quoi, ma chere Sœur, l'opprobre de Jeſus-Chriſt que vous embraſſez, doit vous paroître préférable à toutes les Couronnes de la terre : ce détachement ſi indiſpenſable pour le ſalut, & ſi difficile dans le monde, devient comme naturel dans la Religion. Et certes, ma chere Sœur, il eſt aiſé de ſe détacher de tout, quand on s'eſt dépouillé de tout ; de ne tenir à rien ſur la terre, quand on n'y poſſede rien ; d'y vivre comme étranger, quand tout ce qui nous environne n'eſt point à nous ; & d'être pauvre de cœur, quand on eſt pauvre réellement & en effet.

Ce n'eſt pas que la miſere du cœur humain eſt telle, que ſouvent après avoir renoncé d'une maniere héroïque aux grands biens & aux grandes eſpérances du monde, on s'attache dans la retraite aux choſes les plus frivoles & les plus légeres. Souvent, ma chere Sœur, une ame que toute la gloire du monde n'avoit pu toucher, & qui n'avoit trouvé dans tous les établiſſe-

mens les plus brillans, & dans toute la magnificence qui l'y attendoit rien de digne de ſon cœur, trouve dans la retraite mille liens vains & puériles qui l'attachent. Semblable à Rachel, après avoir généreuſement abandonné la maiſon de ſes proches; après avoir renoncé à tout, à ſa famille; à ſes prétentions, à tous les liens de la chair & du ſang, pour ſuivre ſon époux Jacob, figure de l'Epoux céleſte, dans une terre ſainte, & la demeure du peuple de Dieu; on deſhonore la grandeur & la magnanimité de ce ſacrifice, en ſe reſervant de vaines Idoles; en portant les Dieux de Laban, c'eſt-à-dire, les paſſions du monde, & mille attachemens humains juſques dans le tabernacle myſtérieux de Jacob, figure du Sanctuaire véritable, & de ces retraites Religieuſes, où une ame qui a renoncé au monde, vient habiter avec Jeſus-Chriſt l'Epoux des Vierges chaſtes & fidelles.

Il ſemble que le cœur après avoir tout ſacrifié, s'ennuie de ſa liberté, & qu'il ne puiſſe être heureux ſans ſe former à lui-même quelques chaînes : il ſemble qu'éloigné des objets qui forment les grands attachemens & qui remuent les paſſions violentes, il ſe faſſe une grande paſſion des objets petits & frivoles qui l'environnent; & que ne trouvant plus, pour ainſi dire, où ſe prendre, il ſe prenne à tout; il ſemble même que les attachemens deviennent plus violens, occupent le cœur plus ſérieuſement, plus vivement, à meſure qu'on

eſt éloigné des grandes tentations, & que les objets qui nous reſtent ſont bas & indignes de notre cœur. Ainſi on tient à tout quoiqu'on ſoit ſéparé de tout; on n'eſt point pauvre de cœur, & on eſt encore attaché à la terre, quoiqu'on ait renoncé à tout ce qu'elle pouvoit avoir de grand & d'aimable. Car ce qui fait devant Dieu le crime de nos attachemens, n'eſt pas la grandeur & l'éclat des objets auſquels nous tenons, c'eſt la vivacité de la paſſion qui nous y attache : plus même ces objets ſont vils & mépriſables, plus l'attachement eſt inſenſé & criminel, parce que moins la paſſion a d'excuſe, & que la préférence que nous leur donnons ſur la ſainteté de notre état, & ſur les promeſſes que nous y avons faites au Seigneur, eſt injuſte.

Tel eſt l'écueil à craindre dans le dépouillement Religieux. Souvent encore, détachés de tout pour nous-mêmes, nous tenons encore à tout pour nos proches; nous devenons, pour ainſi dire, riches de leurs richeſſes, fiers de leur élévation, glorieux de leur gloire, heureux de leur proſpérité; leurs malheurs nous accablent, leurs diſgraces nous humilient; nous faiſons des vœux inſenſés pour leur avancement; nous ſentons plus vivement qu'eux les événemens qui les élevent ou qui les abaiſſent; & après avoir refuſé de partager avec eux leur grandeur & leurs richeſſes; en embraſſant un état de pauvreté & de dépouillement, nous partageons avec eux leurs paſſions & leurs crimes.

Voilà le premier devoir de la pauvreté Religieuſe, qui vous eſt commun avec tous les Fidelles : conſerver le cœur détaché de tout ce qui nous environne ; nous dire ſans ceſſe à nous-mêmes, que notre cœur n'eſt fait que pour aimer ſon Dieu, ſon bien unique & ſouverain, & que tout amour de la créature le deshonore & le dégrade ; qu'il eſt inſenſé de s'attacher à ce qui va nous échapper en un inſtant, & qui ne peut nous rendre heureux pour l'inſtant même qu'on le poſſede ; plus inſenſé encore de lui ſacrifier ce qui doit demeurer éternellement : que nos attachemens, outre qu'ils ſouillent notre cœur, ſont encore la ſource de tous nos malheurs & de toutes nos peines ; que nous ſommes toujours punis de nos paſſions par les objets mêmes qui les cauſent ; & que pour vivre heureux même ici-bas, il faut ne tenir à rien qu'on puiſſe nous ravir malgré nous-mêmes.

Le ſecond devoir de la pauvreté Religieuſe, c'eſt le retranchement actuel de toutes les ſuperfluités ; c'eſt-à-dire, de tout ce qu'on appelle dans le monde, les aiſes & les commodités de la vie. Mais ne croyez pas, ma chere Sœur, que cette obligation vous ſoit propre : elle eſt encore une ſuite des engagemens du Baptême, & dès-là indiſpenſable à tout Fidelle. Les créatures ne ſont pas faites pour fournir à de vains plaiſirs, puiſque l'Evangile les interdit tous au Chrétien ; & qu'il y a ré-

noncé lui-même dans son Baptême. Bien plus, comme pécheurs, nous avons perdu le droit d'user des créatures, & de les faire servir même à nos besoins, loin de les employer à nos plaisirs. Comme nous en avons abusé ; la peine naturelle de l'abus que nous avons fait, étoit de nous en interdire tout usage ; & comme le pécheur abuse de tout, tout devroit lui être à l'instant refusé, & la mort devenir la peine subite & inséparable du péché. Nous devenons donc indignes d'user des créatures, dès que nous avons été assez ingrats que de les faire servir contre le Seigneur même à qui elles appartiennent : c'est donc une grace qu'il nous fait, de nous en permettre encore l'usage : mais nous devons nous souvenir que nous en usons comme pécheurs ; que nous n'y avons plus aucun droit : que si les usages même les plus nécessaires nous sont interdits, à plus forte raison les superfluités & les délices ; que ce seroit une injustice de faire servir les créatures aux plaisirs d'un pécheur qui en a abusé, & qui ne doit plus vivre que pour souffrir, & expier cet abus ; que si on lui en permet encore l'usage, c'est à condition qu'elles deviendront la matiere de sa pénitence, comme elles ont été la source de tous ses crimes ; & que par les privations continuelles & douloureuses, dont il se punira, il expiera l'abus injuste qu'il avoit été capable d'en faire. Voilà le fonds de la vie chrétienne, & les grandes

maximes que l'Evangile propoſe à tous les Fidelles.

Ainſi ſelon ces regles capitales de la foi, on doit vivre pauvre au milieu même de l'opulence ; ſe retrancher tout ce qui ne tend qu'à flatter les ſens ; s'interdire tout ce qui n'eſt inventé que pour nourrir l'orgueil & l'amour propre, tout ce qui ſert d'aiguillon aux paſſions, & s'en tenir là-deſſus à tout ce que la néceſſité, la charité & une rigoureuſe bienſéance nous oblige encore de nous permettre. Tout l'avantage que les perſonnes du monde ont donc ici au-deſſus de vous, ma chere Sœur, c'eſt que ſans renoncer à leurs grands biens, elles ne peuvent pourtant les faire ſervir à leurs plaiſirs ; c'eſt qu'à portée de ſe ménager toutes les ſuperfluités, elles ſont obligées de ſe les interdire ; c'eſt que ſans ſe ſéparer de tout ce qui flatte les ſens, elles doivent les mortifier ſans ceſſe ; ſans ſe dépouiller de tout, vivre dans le dépouillement ; c'eſt en un mot, qu'elles ont plus d'embarras que vous, & n'en ont pas pour cela plus de privilege.

Il eſt vrai qu'une Epouſe de Jeſus-Chriſt, qui a joint à cette obligation commune, une promeſſe particuliere de vivre dans le dépouillement Religieux, doit ſe diſputer avec bien plus de rigueur les plus légeres ſuperfluités : non-ſeulement tout ce qui flatte encore les ſens & les paſſions lui eſt interdit, mais même ce qui amuſe encore,

pour ainſi dire, l'amour propre : non-ſeulement tout ce qui ſent les pompes du monde eſt criminel pour elle, mais même tout ce qui n'eſt pas marqué par un caractere particulier de pauvreté & de pénitence. Ce n'eſt pas aſſez que ce qui l'environne n'augmente pas ſes paſſions, il faut qu'il les combatte & qu'il les affoibliſſe : Ce n'eſt pas aſſez d'éviter les profuſions de la vanité, il faut y joindre les privations d'une humble pauvreté : ce n'eſt pas aſſez de n'avoir plus rien de commun avec le luxe des perſonnes du monde, il faut n'avoir rien même de particulier qui nous diſtingue de la modeſtie & de la ſimplicité de nos Sœurs ; rien qui paroiſſe nous élever au-deſſus d'elles ; rien qui puiſſe les faire ſouvenir des vains avantages du nom, de la naiſſance, de la fortune, auxquels nous avons renoncé en nous conſacrant à Jeſus-Chriſt ; rien qui puiſſe bleſſer l'uniformité Religieuſe qui les a égalées à nous ; rien enfin qui tende à introduire les diſtinctions du ſiecle dans un lieu qui n'eſt établi que pour les effacer & les anéantir.

Dieu ſeul, dit le Prophete, doit être grand dans la maiſon du Sion : *Dominus in Sion magnus.* Toute grandeur de la terre, tout éclat humain eſt ici éteint & éclipſé ; tous les noms & tous les titres, que l'orgueil des hommes a inventés, ſont ici effacés par le titre glorieux d'Epouſe de Jeſus-Chriſt : tout doit paroître ici petit de- *Pſ. 93. 1.*

vant la majesté du Très-Haut, qui remplit ce lieu saint de sa gloire & de sa présence. Et comme après le dernier jour, Dieu seul régnera dans l'univers, & que le monde entier étant détruit, tous les sceptres & toutes les couronnes brisées, tous les Royaumes & tous les Empires retombés dans le néant; & en un mot, toute puissance & toute domination finie, Dieu seul, dit l'Ecriture, remplira de sa majesté les nouveaux cieux & la nouvelle terre; Dieu seul paroîtra grand, parce que sa gloire seule s'élevera sur les débris de toutes les grandeurs humaines. On peut dire que ces Maisons religieuses sont d'avance ce ciel nouveau & cette nouvelle terre purifiés par un feu céleste; où toute grandeur est anéantie; où tous les noms & tous les titres sont confondus; où le monde avec toute sa gloire, est déjà détruit; où Dieu seul est grand, parce que Dieu seul y regne & y est adoré: *Dominus in Sion magnus.*

Voilà, ma chere Sœur, à quoi vous engage le dépouillement auquel vous allez vous soumettre; & vous voyez que ce qu'il exige de plus de vous que des personnes du monde, est plutôt une facilité pour remplir l'engagement contracté là-dessus dans votre Baptême, qu'une nouvelle rigueur que vous y ajoutez.

Enfin le dernier devoir de ce dépouillement Religieux, est la soumission & la dépendance entiere des Supérieurs, dans l'usage même des choses les plus néces-

faires ; c'eſt-à-dire, regarder tout ce qu'on nous laiſſe comme n'étant point à nous ; n'en uſer que ſelon l'ordre & la volonté de ceux qui nous gouvernent ; le voir changer, augmenter, diminuer avec la même indifférence ; ne nous approprier de tout ce qui nous ſert, que la diſpoſition d'en être privé, dès que l'ordre le demandera ; & n'avoir à ſoi que le ſaint plaiſir d'être libre & dépouillé de tout.

Ne vous figurez pas cependant, ma chere Sœur, qu'en ceci même votre condition ſoit plus dure que celle des perſonnes du monde. A la vérité, la foi n'exige pas d'eux, qu'ils dépendent des hommes dans l'uſage de leurs biens, & qu'ils n'en uſent, ou ne s'abſtiennent que ſelon les ordres & la volonté d'autrui. Mais ſans vous faire remarquer qu'il eſt mille ſituations dans le monde, & pour celles de votre ſexe ſur-tout, où l'on ne peut diſpoſer de rien ; où tout ce qui eſt à nous, eſt comme s'il ne l'étoit point ; où l'on dépend de la volonté, & ſouvent du caprice d'autrui dans l'uſage même des choſes les plus néceſſaires ; où les grands biens qu'on a portés à un mari, ne ſervent ſouvent qu'à augmenter ſes profuſions inſenſées envers les objets criminels de ſes paſſions, & ſa dureté à notre égard ; enfin où l'on n'achete par des richeſſes immenſes, que le droit de ne pouvoir plus s'en ſervir, & de les voir engloutir, ſans oſer preſque ſe plaindre : ſans m'arrêter à cette réflexion, ma

chere Sœur, & en vous permettant d'imaginer une ſituation où l'on ne dépend de perſonne dans l'uſage des biens que nous avons reçus de nos ancêtres, nous dépendons toujours des maximes de la foi qui doivent régler cet uſage : nous dépendons ſans ceſſe de Dieu, qui peut nous enlever ces biens à chaque inſtant, qui peut d'un ſouffle renverſer notre fortune ; & par mille événemens imprévus, changer notre opulence en une extrême miſere. Nous devons donc toujours être prêts, comme Job, de trouver bon tout ce qu'il plaira au ſouverain Maître d'en ordonner : nous devons en uſer comme pouvant en être dépouillés l'inſtant qui ſuit ; nous regarder toujours comme des eſclaves, à qui le maître peut redemander les biens qu'il leur a confiés, ſans qu'ils puiſſent y trouver à redire ; ne les poſſéder que comme ne les poſſédant point : nous ſouvenir qu'étant entrés nuds dans ce monde, comme dit l'Apôtre, nous n'y poſſédons rien qui ſoit à nous ; & que devant en ſortir dans la même nudité & dans la même indigence, tout ce que nous aurions voulu nous approprier n'auroit été, pour ainſi dire, qu'un vol fait au pere de famille ; un vol que nous aurions été forcés de reſtituer à la mort, qui nous ravira tout ; & de montrer ainſi à tous les hommes, que nous avions été des uſurpateurs ; que ces grands biens, dont nous nous étions parés avec tant d'oſtentation, ne nous appartenoient pas ; &

que nous n'avions à nous que le droit d'en uſer & de les faire valoir au profit & pour la gloire du Maître ſouverain qui nous en avoit confié l'adminiſtration.

Ainſi, ma chere Sœur, la pauvreté Religieuſe ne diminue pas vos droits ſur les biens & ſur les plaiſirs de la terre, puiſque le Chrétien n'y a point de droit : elle diminue ſeulement vos embarras & vos inquiétudes : elle ne vous dépouille de rien, puiſque rien n'eſt à vous ; elle vous met ſeulement hors d'état de vous attacher à ce qui ne vous appartenoit pas : elle ne retranche pas même les profuſions & les ſuperfluités, puiſque l'Evangile les interdit à tout Fidelle ; elle ne retranche que les occaſions qui auroient pu vous porter à les rechercher : en un mot, elle n'éloigne que les périls ; & loin de vous impoſer un nouveau joug, elle vous met dans une liberté parfaite.

Je ſais que le monde ne regarde pas des mêmes yeux cet etat de pauvreté Religieuſe, & qu'on ſe croit plus libre & plus heureux, quand on peut jouir à ſon gré des biens que l'on poſſede. Mais quel eſt ce bonheur, ma chere Sœur ? que ſont la plupart des hommes, que les eſclaves infortunés de leurs biens & de leur fortune ? Ils ne les poſſedent pas ; ils en ſont poſſedés : que de craintes ! que de deſirs ! que de jalouſies ! que de baſſeſſes ! que de ſoins pour les conſerver ! que de précautions de peur de les perdre ! que des paſſions à con-

tenter ! que d'accidens à craindre ! que de contre-temps à souffrir ! que de courtes joies ! que de chagrins durables ! quels chagrins amers suivent le dérangement des profusions & des excès ! de quels soucis honteux & dévorans est punie & toujours accompagnée l'avarice ! quels desirs insatiables d'amasser sans cesse ! quel dégoût cependant, & quelle satiété même dans la possession ! A combien de maîtres & de tyrans, s'écrie saint Ambroise, se livre celui qui ne veut pas prendre le Seigneur pour son seul Maître & pour son unique héritage ! *Quam multos dominos habet, qui unum refugerit !* S. Ambr.

Heureuses donc les ames, ô mon Dieu ! que vous avez appellées à un état de dépouillement entier ? sans inquiétude ; sans souci pour le lendemain ; sans toutes les tristes précautions pour l'avenir ; sans embarras pour le présent ; débarrassées de tout ce qui agite & qui tourmente les enfans du siecle, leur unique soin est de vous plaire : toujours dans l'abondance, parce qu'elles n'ont besoin de rien : toujours tranquilles, parce qu'elles ne desirent rien ; leur vie est une fête continuelle, un calme que rien ne peut altérer, une joie pure & innocente : *Et justi epulentur & exultent in conspectu Dei.* Au lieu que les enfans du siecle, toujours dans l'abondance & jamais rassasiés ; toujours dans les plaisirs, & jamais heureux passent leur triste vie à desirer, à s'agiter, à changer sans cesse de Ps. 67. 5.

situation

ſituation & de meſure. Loin de ſe faire une félicité de ce qu'ils ont, ils ſe font un ſupplice de ce qu'ils deſirent ; chaque inſtant les jette dans de nouveaux mouvemens : ils ne connoiſſent le repos que pour le fuir ; & toute leur vie eſt une agitation éternelle que rien ne peut fixer, & qui ne leur laiſſe pas plus de conſiſtance ici-bas, qu'à la pouſſiere qui devient le jouet des vents ſur la terre : *Non ſic impii, non ſic, ſed tanquam pulvis quem projicit ventus à facie terræ.* *Pſ.* 1. 5.

III. REFL.

IL Eſteroit à vous parler ici, ma chere Sœur, du troiſieme engagement de l'état ſaint que vous embraſſez ; c'eſt l'obéiſſance Religieuſe. Le monde qui ne connoît pas la vertu de la foi & l'eſprit de la vie chrétienne, regarde cet engagement comme un joug affreux, inſupportable à la raiſon, & incompatible avec le repos & la douceur de la vie. Il eſt vrai qu'il paroît d'abord fort triſte, & fort dur à la nature, de ſe faire toujours une loi des volontés d'autrui ; d'être forcé de ſacrifier ſans ceſſe ſes propres lumieres, aux lumieres & ſouvent aux caprices de ceux qui nous gouvernent ; de ne ſe ſervir de ſa raiſon que pour l'aveugler, & la ſoumettre à des ordres qui nous paroiſſent bizarres & injuſtes ; de n'avoir à ſoi, ni ſentiment, ni volonté propre ; & malgré la bonne opinion que nous avons de notre propre ſens, que nous préférons toujours en ſecret à celui des autres ; mal-

gré les défauts & les lumieres bornées, que l'orgueil nous découvre toujours en ceux de qui nous dépendons ; malgré même la vivacité des goûts & des inclinations, qui nous dominent, & qui mettent en nous mille repugnances pour les choſes ordonnées : malgré tout cela, n'agir que comme ſi l'on ne voyoit rien, ſi l'on ne ſentoit rien, & comme un inſtrument aveugle & inſenſible, qui n'auroit d'autre mouvement que la volonté de celui qui l'emploie & qui le dirige. J'avoue, ma chere Sœur, que cette ſituation paroît révolter d'abord tous les penchans les plus raiſonnables de la nature ; & ôter aux hommes la ſeule conſolation innocente, que les ſituations les plus triſtes leur laiſſent encore, qui eſt l'indépendance, & la liberté de diſpoſer de leurs actions & d'eux-mêmes.

Mais, ma chere Sœur, ce n'eſt là qu'un langage dont le monde ſe fait honneur : car trouvez-moi dans le monde un état d'indépendance entiere ; imaginez, ſi vous le pouvez, une ſituation, où libre de tout joug, de toute ſervitude, de tout égard, de toute ſubordination, de tout ménagement, on n'ait à répondre qu'à ſoi-même, de ſoi-même. Quels ſont les aſſujettiſſemens du mariage ? & cette liberté ſi vantée, qu'eſt-elle qu'une ſervitude qui nous lie aux volontés & ſouvent aux caprices d'un époux ſouvent injuſte, jaloux, bizarre, qui change une ſociété ſainte en une affreuſe captivité ? Quelle eſt la ſervitude

de la Cour, de la fortune, des places, des emplois ? quel eſt ce fantôme de liberté, qui fait dépendre les perſonnes du monde de tant de maîtres ; qui les aſſujettit à tout, à leurs ſupérieurs, à leurs ſujets, à leurs amis, à leurs ennemis, à leurs envieux, à leurs partiſans, à tout ce qui les environne ? qu'eſt-ce qu'une ame livrée au monde & à la fortune, que l'eſclave de l'Univers entier ; que le jouet éternel des paſſions & des bizarreries d'autrui, parce qu'elle l'eſt des ſiennes propres ? Qu'eſt-ce que la vie du monde & de la Cour elle-même, qu'une ſervitude éternelle, où nul ne vit pour ſoi ; où il faut ſans ceſſe ſacrifier les plaiſirs à la fortune ; le repos, au devoir ; les aiſes & les commodités, aux bienſéances ; nos propres goûts, aux goûts d'autrui ; nos lumieres, aux préventions de ceux de qui nous dépendons ; & enfin notre conſcience ſouvent à leurs paſſions injuſtes ?

Et voilà, ma chere Sœur, ce qu'il y a ici de triſte pour les perſonnes du monde ; c'eſt que leurs aſſujettiſſemens qui font tout leur malheur, font ſouvent auſſi tous leurs crimes. Ils trouvent en même temps dans leur ſervitude, l'écueil de leur repos & de leur ſalut : ils font à leurs maîtres des ſacrifices continuels de leur liberté, des ſacrifices qui leur coûtent cher, & qui cependant les rendent plus coupables. Leur complaiſance eſt pénible, & elle eſt criminelle : au lieu que dans ces aſyles ſaints,

elle coûte moins au cœur, & a toujours un nouveau mérite : les sacrifices de la propre volonté y sont moins pénibles, parce qu'outre que la grace les adoucit, on est sûr qu'on ne sacrifie sa volonté, qu'à la volonté de Dieu, dont les Supérieurs ne sont que les interpretes & les organes ; & cependant ces sacrifices nous sont toujours comptés pour de nouvelles vertus : en un mot, on ne perd ici qu'une liberté d'humeur & de caprice, dont on est souvent soi-même embarrassé ; on y conserve celle du cœur, qui est la source des vrais plaisirs & l'image de la liberté éternelle : dans le monde on perd toutes les deux, & on a le malheur de ne pouvoir, ni vivre pour son plaisir, ni vivre du moins pour son salut.

Mais une autre réflexion avec laquelle je finis, ma chere Sœur : quand même vous auriez pu vous flatter de trouver dans le monde une situation d'indépendance & de liberté entiere ; situation après laquelle depuis long-temps les hommes soupirent, & qu'ils n'ont pu encore trouver ; quand même, dis-je, vous auriez été assez heureuse que de l'avoir enfin rencontrée, il ne vous auroit pas été permis pour cela de suivre aveuglément vos goûts & vos caprices ; il ne vous eût pas été permis de vivre d'humeur, de tempérament, & de ne prendre que ce qui vous plaît pour la regle de ce que vous devez faire. Tout Chrétien a une regle éternelle & supé-

rieure, qu'il doit consulter sans cesse sur chaque action : tout ce qu'il fait doit se trouver à la place & dans l'ordre, où la regle, c'est-à-dire, la loi de Dieu veut qu'il se trouve : par conséquent dans tout ce qu'il fait, il ne lui est pas permis de ne chercher qu'à se satisfaire lui-même ; autrement il se mettroit lui-même à la place de Dieu, pour lequel & par l'ordre duquel il doit toujours agir. Tout ce qui n'a que l'humeur, que le caprice, que l'amour de nous-mêmes pour principe, n'est plus dans l'ordre, n'est plus une action du Chrétien : car toutes les actions du Chrétien & dignes de la vie éternelle, doivent, dit l'Apôtre, avoir pour principe la charité : or l'humeur, l'amour propre & la charité, ne peuvent être le principe de la même action, puisque l'une nous fait toujours agir pour Dieu, & l'autre pour nous-mêmes.

Que fait donc, ma chere Sœur, l'obéissance Religieuse ? Elle nous manifeste, par l'organe de nos Supérieurs, cette regle éternelle que nous aurions été obligés de consulter sans cesse dans nos démarches : elle nous épargne l'embarras de chercher sur chaque action, quelle est la volonté de Dieu, selon laquelle le Chrétien doit agir dans tous les temps & dans tous les lieux : elle abrége les incertitudes & les perplexités qui auroient toujours suivi nos déterminations propres ; elle va au devant des mépriſes qui auroient pu nous faire prendre

de mauvais partis : en un mot, elle nous décharge de nous-mêmes, pour ainsi dire, pour nous mettre entre les mains & sous la conduite de Dieu. Ainsi les personnes du monde ne se croient plus libres, que parce qu'elles ne connoissent pas le fonds de la Religion & les devoirs de la vie chrétienne ; elles ne comptent être maîtresses de leurs actions, que parce qu'elles croient n'en être comptables à personne : elles ne font tant valoir cet avantage, que parce qu'elles ignorent que toutes nos actions sont dirigées par une regle sévere, dont nous ne devons jamais nous départir ; que la liberté de la foi est une sainte servitude ; que nous sommes esclaves de la justice & soumis à la loi de Dieu ; que nous ne sommes point à nous, comme parle l'Apôtre, mais à celui qui nous a rachetés d'un grand prix ; que toutes nos actions lui appartiennent, puisqu'il en doit être la fin & le principe ; qu'ainsi il n'est pas plus permis à l'homme du monde d'user de sa liberté selon son humeur & son caprice, qu'au Solitaire qui s'en est dépouillé entre les mains de ses supérieurs ; que l'un & l'autre doit toujours agir conformément à la regle ; & que toute la différence que j'y trouve, c'est qu'il est encore facile à l'un de la violer, au lieu que l'autre s'est mis dans l'heureuse nécessité de la suivre.

Non, Seigneur, le monde a beau nous faire valoir ses avantages sur ces asyles saints : funestes avantages, qui deviennent

la source de tous ses crimes, & qui le rendent l'objet éternel de votre indignation ! tristes avantages, empoisonnés par tant de chagrins, & qui lui deviennent à charge à lui-même ! il se fait honneur d'un fantôme & d'une apparence de bonheur, dont il sent lui-même le vuide, & où jusques ici il n'a pu trouver le secret de devenir heureux. Mais votre calice, ô mon Dieu ! n'offre de l'amertume qu'à l'illusion des sens : le cœur y boit à longs traits les consolations de la paix & de la justice. Que les chaînes qui nous attachent à vous, Seigneur, sont douces & aimables ! que l'on gagne en perdant tout, en renonçant à tout pour vous ! Acceptez donc, ô mon Dieu ! le sacrifice que je vous fais aujourd'hui de moi-même : ne regardez pas les imperfections de l'hostie qui s'offre ; ne regardez que le plaisir & l'empressement avec lequel elle court s'immoler aux pieds de vos autels : c'est à vous-même à la rendre digne de vous ; c'est votre grace qui me conduit en ce lieu saint ; c'est à elle à m'y soutenir ; & après m'avoir mise au nombre de vos Epouses sur la terre, me recevoir parmi celles qui doivent être admises aux nôces éternelles de l'Agneau.

Ainsi soit-il.

QUATRIEME

SERMON

Pour une Profession Religieuse.

Sponsabo te mihi in sempiternum, & sponsabo te mihi in justitiâ & judicio, & in misericordiâ, & sponsabo te mihi in fide; & scies, quia ego Dominus.

Je vais vous rendre mon épouse pour jamais par une alliance de justice, de jugement, de miséricorde, & par une inviolable fidélité; & vous saurez que je suis le Seigneur. Osée, 2. 19. 20.

C'Est ce qui se passe entre Jesus-Christ & une ame que les passions avoient entraînée, lorsque revenue de ses égaremens, elle s'unit à lui par les liens de la foi & de la justice, & ne veut plus vivre que pour réparer par une constante fidélité les transgressions de sa vie passée. On peut dire qu'alors elle renouvelle avec le Seigneur l'alliance autrefois jurée dans son

Baptême : ſans renoncer à tout, elle le prend pour ſon partage : ſans ſe cacher dans un ſaint aſyle, & ſe dérober à la vue des hommes, elle ne vit plus que pour lui ſeul : ſans ſe dépouiller des biens périſſables, elle les mépriſe, & ne connoît plus d'autre bien, que celui de le poſſéder : ſans ſe ſéparer d'un époux terreſtre, elle ne perd plus de vue l'Époux immortel qu'elle a dans le ciel : enfin ſans changer d'état, elle change de cœur ; elle éloigne d'elle tout ce qui pourroit encore rompre le nouvel engagement qu'elle contracte avec ſon Seigneur.

Cependant, ma chere Sœur, quelque puiſſante que ſoit la grace dans une ame encore engagée dans le monde ; quelque ſervens que ſoient ſes deſirs ; quelque ſincere que paroiſſe ſa pénitence & ſon retour à Dieu, il eſt vrai de dire que l'alliance qu'elle fait avec lui au milieu du monde, par une converſion véritable, eſt toujours ſuivie de mille imperfections que la vie du monde rend inévitables. Les ſollicitudes temporelles ; les devoirs & les bienſéances, qui ſe multiplient à proportion du rang & de la naiſſance ; les égards que le monde exige, & qui ne nous laiſſent pas toujours les maîtres de diſpoſer de nous-mêmes ; les uſages dont la piété la plus auſtere n'oſeroit ſe diſpenſer ; les liens de la chair & du ſang auxquels il faut encore tenir ; les ſoins pour ſe concilier l'amitié de ceux qui diſpenſent les graces ; les prévoyances pour ménager à des enfans des établiſſemens di-

gnes de leur naiſſance ; les contre-temps qui dérangent toutes nos meſures, tout cela partage le cœur malgré nous-mêmes, occupe nos affections, s'empare de nos penſées, rallentit notre foi, émouſſe notre goût pour les choſes du Ciel, rend la pratique de la priere & des autres œuvres de ſalut, plus ſéche & plus languiſſante ; répand mille nuages ſur notre eſprit, laiſſe encore au monde trop de crédit ſur notre cœur, & fait que la piété ſert plutôt à nous faire déplorer en ſecret les embarras qui l'affoibliſſent, qu'à nous faire goûter les conſolations qui l'accompagnent.

C'eſt donc à vous proprement, ma chere Sœur, que s'adreſſent aujourd'hui ces paroles de mon texte : c'eſt avec vous que le Seigneur va faire une alliance ſainte & éternelle, & telle que ſon amour peut la deſirer. Ce n'eſt pas aſſez pour lui de vous poſſéder à demi comme il poſſede encore tant d'ames qui le ſervent au milieu du monde ; il vous veut tout à lui ; il eſt jaloux de tout votre cœur, & ne peut ſouffrir que les affections même les plus légitimes, puiſſent le partager encore. Heureuſe ſi aprés avoir ſurmonté tous les obſtacles qui s'oppoſoient à votre ſacrifice : ſi après avoir réſiſté à toutes les ſollicitations qui nous avoient preſque fait craindre pour votre perſévérance ; ſi après vous être arrachée d'un monde qui a mis tout en œuvre pour vous retenir, vous ne commencez pas à moins eſtimer un bonheur que perſonne ne

vous disputera plus ! heureuse si les suites ne rallentissent rien de la ferveur de ces commencements ; & si après avoir fui le monde, lorsqu'il couroit après vous, vous ne le regrettez pas lorsqu'il vous aura tout-à-fait oubliée !

Mais, non, ma chere Sœur, nous avons de vous de meilleures espérances, & des pressentimens plus heureux pour votre salut : *Confidimus meliora & viciniora saluti.* Ce n'est pas ici un parti pris dans un âge encore tendre, où une longue éducation dans ces saints asyles décide toujours presque de nos choix ; & où le monde encore inconnu n'offre encore rien aussi qui puisse nous séduire ; c'est une sainte résolution formée, soutenue long-temps au milieu du monde même, & d'un monde où tout vous rioit, où tous les suffrages étoient pour vous, où vous n'aviez que trop de ces talens dangereux qu'il faut pour lui plaire, où vous étiez devenue la seule consolation d'une mere désolée ; en un mot, où tout sembloit devoir vous attacher & où cependant, quoique mille obstacles aient retardé le dessein où vous étiez de le quitter, rien n'a été capable de vous en détourner. Ainsi, ma chere Sœur, les applaudissemens d'un monde profane, auquel le cœur est si sensible, si généreusement mépriſés ; le seul lien même qui vous attachoit encore au monde, en vous attachant à une mere tendre & chrétienne, si généreusement rompu : ce lien que vous respecterez tou-

Heb. 6. 9.

jours, & dont le souvenir plus vif sans doute, sur le point d'en rompre les nœuds pour jamais, arrache peut-être encore à votre cœur des restes de regret & de tendresse, les routes singulieres, par où la Providence vous a conduite en ce lieu saint; le soin spécial qu'elle a paru prendre jusques ici de votre destinée; tout cela, ma chere Sœur, nous rassure sur les suites: les difficultés que le monde a formées à votre entreprise, nous répondent qu'elle ne peut être que l'ouvrage de Dieu. Oui, Seigneur, vous ne rejetterez pas une victime que votre main elle-même a conduite à travers tant d'obstacles au pied de l'autel. Abandonnez à la bonne heure, ces vierges imprudentes, qui ne se donnent à vous qu'à regret; & auxquelles l'orgueil tout seul, & le chagrin de ne pouvoir trouver dans le monde d'établissement qui soutienne la vanité de leur nom & de leur naissance, ouvre les portes de ce lieu saint: ne jettez que des regards d'indignation & de mépris sur ces sacrifices forcés qu'on offre au monde plutôt qu'à vous-même, & où l'on ne vous donne que ce qu'il a rejetté. Mais pour cette Vierge fidelle, qui entre de bonne foi dans vos voies; qui méprise avec une sainte fierté, tout ce que le monde lui offroit de charmes; qui renonce à tout pour vous suivre; qui vous confie le dépôt de sa foi & de son innocence, & vous prend pour sa portion & son seul héritage: vous êtes, Seigneur, fidelle dans vos promesses:

vous la garderez comme la prunelle de votre œil, & la mettrez à l'abri sous les aîles de votre grace.

En effet, ma chere Sœur, il ne faut qu'examiner les caracteres de l'alliance que vous allez contracter avec JESUS-CHRIST, pour conclure que de tous les préjugés de salut, il n'en est pas de plus certain, ni de plus consolant pour vous.

I. REFL.

EN premier lieu, le Seigneur va vous rendre son Epouse par une alliance de justice : *Sponsabo te in justitiâ*, premier caractere. C'est-à-dire, qu'il étoit juste que vous lui donnassiez cette marque de votre amour; que votre reconnoissance envers lui ne pouvoit s'acquitter à moins, & qu'un sacrifice moins entier n'eût pas répondu à ce qu'il étoit en droit d'attendre de vous. Oui, ma chere Sœur, la mesure de ce que nous devons à Dieu est ce que nous avons reçu de lui : il n'exige pas également de toutes les ames, parce qu'il ne leur donne pas à toutes également. Plus il se communique à nous, plus il veut que nous soyions à lui : plus il met dans notre cœur de desirs de perfection & de fidélité, plus il veut que nous avancions, & que nous lui soyions fidelles : plus il nous pousse, plus il faut marcher : en un mot, ses dons doivent régler nos efforts & notre zele.

Or, rappellez en ce moment, ma chere Sœur, toutes les graces dont il vous a

juſques ici comblée; des ſentimens de ſalut inſpirés dans une premiere jeuneſſe; tant de périls éloignés; tant d'obſtacles, qui ſembloient rendre la démarche que vous faites aujourd'hui impoſſible, ſurmontés; tous les talens qui paroiſſoient devoir vous deſtiner au monde & à la vanité, réſervés pour lui ſeul; tant de ſuggeſtions pour vous dégoûter de l'état que vous embraſſez, mépriſées; tant de pieges qu'une tendreſſe trop humaine vous tendoit chaque jour, heureuſement évités; les larmes mêmes & les menaces de ceux qui avoient autorité ſur vous, également inutiles: le monde entier conjuré pour vous perdre, ou par les embuches qu'il aſſembloit autour de vous, ou par les ſentimens qu'il reveilloit dans votre cœur, & que vous ne pouviez refuſer au ſang & à la nature; le monde entier, dis-je, conjuré pour vous perdre, terraſſé & foulé aux pieds. Rappellez, ma chere Sœur, toute la ſuite des miſéricordes du Seigneur ſur vous, & que le ſouvenir de cet enchaînement de graces ne s'efface jamais de votre cœur.

Dans ces jours qui ont précédé ce jour heureux, lorſque laſſée, ce ſemble, de vous ſoutenir toute ſeule contre toutes les attaques que le monde, que la nature, que votre propre cœur vous livroit, vous paroiſſiez ſur le point de ſuccomber, & de vous y rendre: dans ces momens tant de fois éprouvés, où votre piété ſembloit s'affoiblir, votre fermeté s'ébranler, votre

foi s'obſcurcir ; & où le monde vous paroiſſant plus aimable, la retraite Religieuſe ſembloit ne vous offrir plus que des dégoûts & des horreurs ſecrettes ; que ſe paſſoit-il alors dans votre cœur ? JESUS-CHRIST n'y étoit-il pas lui-même pour vous fortifier ? D'où vous venoient ces inſpirations ſoudaines, ces retours de foi & de religion, quelle étoit la voix ſecrette qui vous parloit alors au fond du cœur ? N'étoit-ce pas l'Epoux céleſte, qui vous diſoit tout bas : Inſenſée, tout ce que tu vois, & que le monde te fait eſpérer, paſſera ; mais les biens que je te promets, ne paſſeront point : que te ſerviroit le gain du monde entier, ſi tu venois à perdre ton ame ? attache ton cœur, ſi tu es ſage, à ce qui ne peut t'échapper, & qui doit demeurer toujours : les créatures qui ſemblent te promettre des plaiſirs ſi doux & une félicité ſi riante, ne cherchent qu'à te ſéduire : elles ſont toutes vaines, inconſtantes, fauſſes, perfides : elles ne te préparent que des dégoûts & des amertumes cruelles : le monde eſt plein de malheureux ; & s'il s'y trouve quelque conſolation, elle n'eſt que pour les ames qui m'y ſont fidelles.

Lorſqu'il vous parloit de la ſorte, ma chere Sœur, votre cœur, comme celui des Diſciples d'Emmaüs, ne redevenoit-il pas tout de feu pour lui ? ne ſentiez-vous pas votre foi s'affermir, votre langueur ſe ranimer, vos irréſolutions ſe fixer, vos ténebres ſe diſſiper, & la ſérénité ſuccéder

à l'orage ? Quelles étoient les ſuites de ces temps de tentation, ſinon une réſolution plus vive, plus décidée, plus inébranlable de vous conſacrer à JESUS-CHRIST : Je ne fais que raconter ici l'hiſtoire des miſéricordes du Seigneur ſur votre ame, que vous nous avez confiée avec un attendriſſement de reconnoiſſance, afin qu'elle fût publiée ſur les toîts.

Voyez en effet, s'il en uſe de même envers tant d'autres que le torrent entraîne : il ne les trouble pas dans leurs voies inſenſées ; il ne daigne pas diſputer leur cœur au monde qui le poſſede tout entier ; il les laiſſe jouir paiſiblement du fruit de leurs infidélités ; il ſemble leur en ménager lui-même les occaſions ; & par des jugemens ſecrets & terribles, éloigner ou rendre inutile tout ce qui pourroit les ramener aux voies de la vérité. Qu'avez-vous fait, ma chere Sœur, qui ait pû vous attirer ces égards & ces préférences ? où en ſeriez-vous, s'il ſe fût contenté de vous ſolliciter foiblement ; de vous inſpirer quelques deſirs de vous conſacrer à lui, ſans vous les faire exécuter, comme il en inſpire tous les jours à tant d'ames en qui le monde étouffe ces commencemens de grace, & qui demeurent infidelles à leur vocation ? où en ſeriez-vous s'il eût borné toutes les opérations de ſa grace à votre égard, à ces demi-volontés dont le monde eſt plein, à ces réflexions ſtériles ſur les abus des plaiſirs, de la fortune, & de toutes les choſes pré-

ſentes qui ne convertiſſent perſonne ; à ces projets éloignés de converſion qu'on ne forme tous les jours, que pour ſe dire à ſoi-même qu'on n'eſt pas encore endurci, qu'enfin on changera, & ſe calmer en attendant, ſur ſes déſordres ? Il le pouvoit ; & vous n'avez rien à ſes yeux de plus que tant d'autres qu'il traite de la ſorte. Mais il vous a prévenue de ſes bénédictions ; il vous a toujours environnée de ſon bouclier. Plus le monde a fait d'efforts pour vous ſéduire, plus il a été attentif à vous protéger : il a toujours ſur vous un œil jaloux ; appliqué à étudier les affoibliſſemens de votre cœur, & prompt à vous les reprocher. Ah ! tant de ſoins ne devoient pas aboutir à vous laiſſer expoſée au milieu des périls du monde corrompu : il travailloit à ſe former une épouſe, à orner la victime qu'il deſtinoit à ſes autels. En vous donnant aujourd'hui à lui, vous ne faites donc que lui offrir ſon propre ouvrage ; vous lui préſentez le fruit de ſes ſoins ; vous parez l'autel de ſes propres dons ; vous lui rendez ce que vous en avez reçu ; vous vous acquittez envers votre Bienfaiteur : vous ne pouviez, ſans injuſtice & ſans ingratitude, moins faire pour lui. Il avoit déjà ſur vous, par ſes bienfaits, tous les droits que vous allez lui donner par ce nouvel engagement ; & la ſainte alliance que vous faites aujourd'hui avec lui, eſt une alliance de reconnoiſſance & de juſtice : *Sponſabo te in juſtitiâ.*

II. REFL.

MAis quand la justice & la reconnoissance n'exigeroient pas de vous le sacrifice que vous allez faire, la prudence chrétienne ne vous permettroit pas de balancer; & cette alliance sainte n'en seroit pas moins une alliance de jugement & de sagesse : *Sponsabo te in judicio* ; second caractere.

Pesez en effet, ma chere Sœur, sur quoi roule ce que vous allez sacrifier, & de quel prix est ce que JESUS-CHRIST vous prépare. D'un côté, une fumée dont un instant décide; des plaisirs qui durent peu, qui laissent dans leur courte durée, & qui doivent être punis éternellement, des jalousies, des chagrins, des passions que tout allume, & que rien ne satisfait; des dégoûts qu'il faut dévorer, & dont on n'oseroit même se plaindre; des remords secrets que rien ne calme; des assujettissemens & des ennuis mortels dont il faut même se faire un empressement & un mérite; des bizarreries, des rebuts de la part des Grands, qu'il faut essuyer & dissimuler; un oubli cependant & un éloignement de Dieu inévitable; mille périls dont l'innocence ne sort jamais entiere; des adoucissemens dangereux sur les regles & sur les devoirs; des agitations éternelles, où il n'entre rien de plus solide, que d'en connoître le néant; une vie toute d'inutilités, de mouvemens, d'erreurs, de desirs, de craintes, d'espérances; & enfin,

une mort accompagnée ſouvent d'un repentir inutile, ſouvent d'un calme funeſte ; toujours terrible pour le ſalut, puiſqu'elle finit toujours une vie, ou inutile, ou criminelle : voilà ce que vous ſacrifiez en renonçant au monde.

Mais de l'autre côté, que vous prépare Jeſus-Chriſt pour remplacer ce ſacrifice ? L'innocence & la paix du cœur, que le monde ne connoît pas ; la joie de la bonne conſcience, qui eſt la ſeule ſource des vrais plaiſirs ; des devoirs, où l'on eſt toujours payé comptant de la peine, par la conſolation qui en facilite l'accompliſſement ; une ſociété ſainte dont la charité eſt le lien, dont la paix fait toute la douceur ; où l'on n'envie rien, parce que tout eſt à nous comme à nos Sœurs ; où l'on ne ſe défie de rien, parce qu'on n'a chacun que les mêmes biens à eſpérer, & les mêmes maux à craindre ; où la diverſité des intérêts ne diviſe pas les cœurs, parce que c'eſt le même intérêt qui nous lie ; où tous les chagrins qui empoiſonnent la vie humaine, ſont inconnus, parce que les paſſions qui les cauſent en ſont bannies ; où nous trouvons des reſſources à toutes nos peines, des précautions contre toutes nos foibleſſes, des appuis dans tous nos découragemens, des attraits pour tous nos devoirs, une vie tranquille, innocente, pleine de bonnes œuvres ; où les actions les plus indifférentes deviennent des vertus, & nous ſont comptées pour

le Ciel ; & enfin une mort semblable à celle des Justes, pleine de consolation, sans regret à ce qu'on laisse dans le monde, parce que n'y possédant plus rien, on n'y laisse rien ; sans inquiétude de conscience sur les affaires dont on s'étoit mêlé, parce que le salut avoit été l'unique affaire qui nous avoit occupés ; sans remords sur des biens mal acquis, parce que nous avions renoncés à ceux-mêmes que nous pouvions légitimément posséder ; sans scrupule sur les places où l'ambition nous avoit élevés, qui n'étoient pas peut-être celles que Dieu nous avoit destinées, parce que nous mourons dans une situation, où la grace seule pouvoit nous placer ; en un mot, une mort douce, paisible, & d'un présage consolant pour l'éternité, puisque le monde n'ayant pas été notre patrie, nous devons, selon les promesses, la trouver dans le Ciel : voilà ce que JESUS-CHRIST vous prépare.

Or sur le point de vous déclarer aux pieds de l'Autel, ne sentez-vous pas plus que jamais, ma chere Sœur, la sagesse de votre choix ? Examinez, vous dit encore JESUS-CHRIST pour la derniere fois ; jettez les yeux sur tout ce qui vous environne ; & voyez si le monde, avec tout ce qu'il pouvoit vous promettre de plus pompeux, peut être comparé à l'innocence & à la sûreté de l'asyle saint où je vous appelle ; je vous permets d'en faire le parallele dans votre cœur : voilà la montagne

ſainte où je me communique à l'ame comme un ami à ſon ami, & la plaine où une foule inſenſée adore le veau d'or; le repos du Sanctuaire, & le tumulte du ſiecle: choiſiſſez, il eſt encore temps; votre ſort eſt encore entre vos mains: il faut vous attendre à des croix & à des amertumes dans mon ſervice: ma grace vous adoucira mon joug, il eſt vrai; vous le trouverez léger, & ſon poids même vous conſolera; mais en certains momens, pour éprouver votre fidélité, je paroîtrai vous laiſſer à vous-même: je ne ſuſpendrai pas mes ſecours, mais je ſuſpendrai mes conſolations: je ſerai toujours avec vous; mais je ne me ferai pas toujours ſentir à votre cœur: je laiſſerai à mon calice toute ſon amertume, & il ne vous offrira, comme le calice de mon Pere ne m'offrit à moi-même, qu'un dégoût & une répugnance ſecrette: je vous avertis, & vous devez vous préparer à ces temps d'épreuve: je ne veux pas ſurprendre votre conſentement, ni me prévaloir des premiers tranſports d'un zele, qui ſouvent mene plus loin qu'on ne voudroit: je ne prétends pas amuſer la victime pour la divertir de la penſée du glaive & du bucher; ni vous mener à l'Autel les yeux fermés, pour épargner à votre foibleſſe la vue de l'appareil & des rigueurs du ſacrifice: je demande une offrande raiſonnable & éclairée: je veux bien que l'amour ſeul ſoit le feu qui l'allume; mais je veux un amour

ſage & prudent, & où la précipitation n'ôte rien au mérite du choix & de la préférence : en un mot, je ne veux vous rendre mon Epouſe, que par une alliance de jugement & de ſageſſe : *Sponſabo te in judicio.*

Mais ce n'eſt pas, ma chere Sœur, ce qui va manquer à votre ſacrifice. Les épreuves qui l'ont précédé, les obſtacles qui l'ont retardé, les contradictions que vous avez eu à eſſuyer durant ſi long-temps du côté du monde, du ſang & de la nature ; la perſévérance inébranlable qui vous les a fait ſurmonter : tout cela ne laiſſe rien à craindre ſur l'imprudence & ſur la précipitation de votre choix. Le monde n'a exigé que trop de temps pour les réflexions & les épreuves ; & vous étiez mûre pour la vie Religieuſe dès le premier jour que la grace vous inſpira la réſolution de vous y conſacrer. Ainſi proſternée ici aux pieds de l'Autel, votre amour ne ſe plaint plus que des retardemens que les intérêts & les raiſons humaines avoient apportées à votre ſacrifice. Vous dites à JESUS-CHRIST dans l'impatience de vous conſacrer enfin à lui pour toujours : Eh ! qu'abandonnerai-je, Seigneur, pour vous, qui ait pu demander tant de délais & tant d'épreuves ? La liberté que je vais perdre n'eſt au fonds qu'une véritable ſervitude dont je m'affranchis : je ne ſerai libre à mes yeux, que lorſque je ſerai attachée à vous ſeul par des liens indiſſolubles : ah ! juſques ici le monde me paroît

avoir encore quelque droit sur mon cœur : il me semble que je tiens encore à lui par tous les endroits qui ne me lient pas à vous sans retour : ce reste de liberté me blesse, & me paroît indigne d'un cœur qui vous a choisi depuis long-temps pour son unique partage : funeste liberté dont je ne pourrois me servir que pour devenir l'esclave du monde & des passions insensées ! aimables chaînes qui vont m'attacher à mon Libérateur par des liens éternels, & me mettre dans la liberté des enfans ! Ainsi, Seigneur, le monde que je vous sacrifie, vaut-il la peine d'être tant regretté ? Si je me sens troublée sur le point du sacrifice, c'est de confusion & de regret, de ne pouvoir rien vous offrir qui réponde à la faveur signalée que vous m'allez accorder. Je souhaiterois, Seigneur, que le monde, avec toute sa gloire, fût plus solide ; que ses espérances fussent plus réelles, ses plaisirs plus durables, ses biens plus vrais, ses promesses plus sinceres : ah ! c'est alors que je voudrois le mettre à vos pieds avec complaisance, & vous faire hardiment un trophée de ses dépouilles : mais tel qu'il est, il n'est pas assez aimable pour m'en faire honneur auprès de vous. Ce qui me console, c'est que vous lisez dans mon cœur : ce n'est pas parce que le monde ne sauroit faire des heureux, que je vous le sacrifie, c'est parce qu'il est votre ennemi ; & que l'aimer, c'est vous haïr & vous perdre : trompeur ou solide, favorable ou ingrat, fidelle ou perfide, il ne m'auroit

jamais plû : avec plus d'attraits réels, il auroit peut-être mieux paré mon ſacrifice ; mais il ne l'auroit pas retardé d'un ſeul moment.

III. REFL. ET c'eſt pour cela, ma chere Sœur, que l'alliance que vous allez faire avec JESUS-CHRIST, eſt en troiſieme lieu, une alliance de miſéricorde : *Sponſabo te in miſericordiâ* ; troiſieme caractere. C'eſt-à-dire, qu'il ne regarde pas au peu que vous lui offrez, & qu'il vous donne plus qu'il ne reçoit de vous. Je ſais que vous lui donnez beaucoup ſelon le langage & les idées frivoles du monde, un grand nom, les talens que le monde eſtime, de grandes eſpérances, les titres de vos Ancêtres. Mais, ma chere Sœur, quand vous mettriez aujourd'hui aux pieds de JESUS-CHRIST des Sceptres & des Couronnes, les Royaumes du monde & toute leur gloire, ne ſeriez-vous pas trop récompenſée de pouvoir être, en échange, la derniere dans ſa maiſon ? Ainſi plus vous lui ſacrifiez, plus vous lui devez : plus le monde ſembloit vous offrir d'attraits, plus il a fallu de grace pour vous en dégoûter : plus vous paroiſſiez née pour la vanité, & avec tous les talens propres à vous perdre, plus il a fallu que le Seigneur préſervât de bonne-heure votre cœur, pour vous ſauver, & vous établir ſolidement dans la vérité.

Voilà pourquoi il n'eſt pas de vanité moins pardonnable dans ces aſyles ſaints, que celles de ces Vierges inſenſées, qui rappellant avec complaiſance le ſouvenir du

nom

nom de leurs Ancêtres ; & du rang que la naiſſance leur auroit donné dans le monde, & groſſiſſant dans leur eſprit le mérite de leur ſacrifice, prétendent s'attirer dans le lieu de l'humilité, des honneurs & des diſtinctions, par cela même qu'elles y ont renoncé ; traitent avec une ſorte de hauteur & de mépris, celles qui nées dans des circonſtances plus obſcures & plus ordinaires, n'ont eu à offrir au Seigneur, comme la Veuve de l'Evangile, qu'une foi vive, un cœur déſintéreſſé, & toute la médiocrité de leur fortune ; comme ſi plus on avoit eu d'engagemens pour aimer le monde, plus la grace n'avoit pas dû être puiſſante pour nous en retirer ; comme ſi un ſouvenir qui devroit exciter notre reconnoiſſance, pouvoit aider à notre vanité, & que nous vouluſſions trouver des titres de gloire & d'orgueil, dans les périls mêmes dont le Seigneur nous a délivrés par ſa grande miſéricorde.

C'eſt donc ici, ma chere Sœur, une alliance toute de miſéricorde pour vous : c'eſt une diſtinction dont la bonté de Dieu vous a favoriſées depuis le commencement des ſiecles. Il prévoyoit que, née avec tant d'avantages, vous ne lui ſeriez pas plus fidelle dans le monde, avec la meſure de graces qu'il vous deſtinoit, que tant d'autres qui y périſſent : il liſoit dans le caractere de votre cœur & de vos penchans, que vous n'y ſeriez pas à l'épreuve des périls qui y ſont ſi fréquens ; & comme il vous a aimée d'un

amour éternel, il vous a attirée à lui, selon l'expression d'un Prophete, par une abon
Jerem. dance de miséricorde : *Ideò attraxi te mi-*
31. 3. *serans.* Il pouvoit sans doute, vous laisser errer quelque temps dans le monde au gré des passions insensées, & vous rappeller ensuite à lui par le dégoût qui les suit toujours ; mais il a mieux aimé les prémices de votre cœur. Ces temples qui ont servi à Baal, ces cœurs qui ont été au monde, peuvent bien, à la vérité, lui être consacrés : mais il y reste toujours je ne sais quelle odeur & quelles flétrissures, qui blessent sa délicatesse ; & il n'y descend pas avec tant de complaisance, que dans les cœurs innocens & dans les temples de Sion, qui n'ont jamais servi qu'à lui seul.

IV. REFL. IL ne s'agit donc plus, ma chere Sœur, que de répondre par une fidélité inviolable, à toutes les miséricordes de l'Epoux céleste : *Sponsabo te in fide*, & c'est ici le dernier caractere de cette sainte alliance. Oui, ma chere Sœur, vous ne serez heureuse, dans le parti que vous prenez, qu'autant que vous serez fidelle : il ne faut plus vous promettre d'autre consolation, que dans la pratique exacte de vos devoirs. Le monde, qui jusques ici vous a ri, vous aura bientôt oubliées : vous allez tirer un voile éternel entre lui & vous ; n'attendez plus rien de ce côté-là : vous allez désormais lui être indifférente, parce que vous allez lui devenir inutile : vous n'avez pas voulu de lui quand

il paroiſſoit courir après vous, quel malheur ſi votre cœur alloit retourner vers lui; lorſqu'il ne voudra plus de vous, & qu'un engement éternel vous en aura pour toujours ſéparée! vous ne le retrouveriez plus le même: il eſt mocqueur, il eſt mépriſant, il eſt cruel même envers celles qui après l'avoir abandonné, & embraſſé un état ſaint, regardent derriere elles, lui tendent encore les mains, & jettent encore ſur lui des regards de complaiſance: il inſulte à leur inconſtance & à leur retour; il leur fait lui-même une loi de le haïr: plus même leur ſacrifice avoit été éclatant, plus il donne du ridicule à la légéreté honteuſe qui ſemble le déſavouer, & il ſe venge de leur mépris paſſé par des dériſions piquantes.

Et alors, ma chere Sœur, quelles ſont les amertumes d'une vierge infidelle que le monde a ſéduite, & qui voit ſes penchans mondains renfermés pour toujours dans le lieu ſaint! Elle traîne par-tout ſes dégoûts & ſon inquiétude: les rigueurs d'une ſainte diſcipline deviennent pour elle un fardeau qu'elle ne peut plus porter: elle ne trouve plus dans le ſecret du Sanctuaire d'autres plaiſir que dans les fantômes qu'une imagination déréglée lui retrace: la priere n'eſt plus pour elle qu'une contrainte, ou un tumulte d'images profanes & mondaines, qui s'offrent en foule à ſon eſprit; les louanges du Seigneur, une occupation oiſeuſe & déſagréable; les exemples de ſes Sœurs, un ſpectacle qui la fatigue, parce qu'il lui re-

proche tout bas ſes infidélités : les devoirs les plus légers de l'obéiſſance la revoltent ; les pratiques les plus aiſées de la régularité la gênent ; les mortifications les plus douces l'accablent : ce qui conſole les autres Epouſes de Jeſus-Chriſt, fait tout ſon ſupplice ; & comme ſon dérangement lui attire tôt ou tard des murmures & des remontrances, de la part de celles qui ſont établies pour veiller ſur ſa conduite, elle nourrit des antipathies & des reſſentimens, qu'il lui faut dévorer toute ſeule ; que la préſence & les occaſions reveillent & aigriſſent à tout moment ; & que la retraite rend ſouvent plus vives, plus ameres & plus irrémediables, que celles que les enfans du ſiecle nourriſſent les uns envers les autres.

Or, ma chere Sœur ! eſt-il d'état plus malheureux ſur la terre ? Sentir des penchans infortunés qui nous rentraînent ſans ceſſe vers le monde & vers les plaiſirs, & ſe retrouver ſans ceſſe environné des horreurs de la pénitence & de la retraite : laiſſer ſans ceſſe échapper le cœur hors de ces barrieres ſacrées, & ne le rappeller que pour lui faire mieux ſentir toute la rigueur de ſa priſon & de ſes chaînes : ne vivre que pour ſouffrir ſous un extérieur pénitent, & ſouffrir ſans conſolation & ſans mérite : vous fuir ſans ceſſe, ô mon Dieu ! & vous retrouver toujours ſur ſes pas : courir avec une folle avidité, après un monde qui nous fuit, & qu'on ne voit que de loin ; & ſe faire une félicité de deſirer ce qui rend mal-

heureux ceux-mêmes qui le poſſedent ! Mais que prétendez-vous, ame infidelle ? (ſi parmi tant de Vierges ferventes qui m'écoutent, il s'en trouvoit quelqu'une de ce caractere.) Renouvellez aux pieds de Jeſus-Chriſt, tous les ſaints engagemens de l'alliance que vous avez contractée avec lui, & cherchez-y les conſolations & les ſeuls plaiſirs ſolides & véritables, qu'il vous y préparoit : tous les autres ne ſont pas dignes du cœur ; ils vous ſont doublement interdits : perdez-en le deſir ; puiſqu'auſſi bien il en faut perdre l'eſpérance. Que vous êtes à plaindre ; & que votre état laiſſe peu de reſſource à eſpérer ! Lorſqu'une ame mondaine s'égare ; elle trouve le remede dans le mal même : le dégoût ſuit bien-tôt les plaiſirs ; le monde, vu de près, ne ſe ſoutient pas long-temps contre lui-même, mais en éloignement il en impoſe ; c'eſt-là ſon point de vue le plus ſéduiſant ; c'eſt une figure, qui ne brille & ne trompe que de loin ; l'idée qu'on ſe forme de lui, eſt toujours infiniment plus aimable que lui-même ; & on l'aime long-temps, quand on peut l'aimer ſans le voir & ſans le connoître.

Mais d'un autre côté, ma chere Sœur, rien ne peut être comparé aux conſolations que Jeſus-Chriſt prépare à votre fidélité. Le monde que vous avez toujours mépriſé, parce que vous l'avez connu, ne vous offrira jamais rien qui puiſſe venir troubler ici l'heureuſe tranquillité de votre retraite. Si vous jettez encore quelques regards ſur

lui ; ce seront des regards de compassion & de douleur : vous gémirez aux pieds du Sanctuaire, de l'aveuglement & de la destinée déplorable de tant d'ames qui y périssent tous les jours, & de celles sur-tout que les liens de la chair & du sang doivent vous rendre plus cheres, & dont le salut doit vous intéresser davantage : vous y déplorerez l'égarement & la folie de presque tous les hommes ; & vous les verrez, avec une sainte tristesse, courir comme des insensés, après une fumée qui s'évanouit, & négliger les seuls biens véritables, & qui seuls peuvent leur assurer un bonheur éternel. Tantôt pénétrée du zele de la gloire du Seigneur, si publiquement outragée par les scandales & la licence des pécheurs, vous lui direz avec le Prophete : Qu'attendez-vous, Seigneur, votre patience semble autoriser les crimes : il est temps que vous vengiez votre gloire offensée, & votre saint nom blasphêmé : pour peu que vous différiez encore, votre loi sainte va être anéantie : *Tempus faciendi, Domine : dissipaverunt legem tuam.* Tantôt touchée du malheur de ceux de vos freres, qui malgré tous leurs bons desirs, se laissent entraîner au torrent du monde & des passions, & dont la foiblesse est le plus grand crime : O mon Dieu ! lui direz-vous avec Job, souvenez-vous que vous nous avez formés d'une boue fragile : fortifiez les cœurs foibles, & ôtez, ou aux séductions & aux plaisirs du monde, le funeste ascendant qu'ils ont

Ps. 118. 126.

ſur eux, ou à eux-mêmes la foibleſſe, qui malgré eux, les en rend toujours les jouets & les eſclaves. Tantôt enfin dépoſitaire des plus ſecrets ſentimens de ceux-mêmes qui paſſent pour les heureux du ſiecle, & qui viendront vous confier leurs chagrins, & ſe conſoler auprès de vous de leurs peines, des perfidies & des injuſtices du monde : vous vous applaudirez au ſortir de là de votre choix ; vous irez renouveller mille fois aux pieds de l'autel votre ſacrifice ; vous y remercierez, avec des tranſports d'amour & de joie, Jeſus-Chriſt de vous avoir conduite au port, & retirée d'un lieu où les apparences ſont ſi trompeuſes, les chagrins ſi réels, les plaiſirs ſi triſtes, & la perte du ſalut cependant ſi inévitable. Ainſi tous les jours plus attentive à reſſerrer les liens heureux qui vous attachent à Jeſus-Chriſt, tantôt vous lui ſacrifierez un deſir naiſſant ; tantôt une impatience qui déjà s'élevoit ; tantôt une animoſité qui commençoit à aigrir & troubler votre cœur ; tantôt une ſatisfaction humaine que vous aurez trop ſouhaitée ; tantôt une répugnance & un chagrin que vous aurez trop craint ; & vous étoufferez les paſſions, avant même qu'elles aient eu le loiſir de ſe former & de naître.

Il vous tarde, ſans doute, de l'éprouver, ma chere Sœur, & il eſt temps. Une joie ſainte ſe répand déjà ſur votre viſage : vous ne pâliſſez point à l'aſpect du bucher, comme ces victimes infortunées, que la crainte ou l'intérêt ſeul, traînent à l'autel. Le ſa-

crifice que vous allez faire avec tant de courage, touche déjà peut-être les ſpectateurs : vous ſeule paroiſſez ici ferme & tranquille ; & comme Jeſus-Chriſt, ſur le point de conſommer ſon ouvrage, vous dites aux témoins qui vous environnent, & que cette
Luc. cérémonie attendrit : *Ne pleurez pas ſur*
23. 28. *moi ; pleurez plutôt ſur vous-même* : c'eſt ici le plus beau jour de ma vie, l'accompliſſement de tous mes ſouhaits, & le plus haut point de mes eſpérances : eh ! qu'y a-t-il dans mon ſort qui ne doive vous paroître digne d'envie ? je vais entrer dans le port, & je vous laiſſe encore à la merci des flots, & ſur le point à tout moment d'un triſte naufrage : je vais appaiſer mon juge ; travailler, tandis qu'il eſt temps, à me le rendre favorable, & le conjurer de ne pas me rejetter éternellement de ſa face ; & vous allez enrichir le tréſor de colere pour le jour terrible de ſes vengeances : je vais mourir au monde, il eſt vrai ; mais à un monde qui ne fait que des malheureux : à un monde qui eſt déjà condamné ; à un monde qui va périr demain, & dont je n'aurois pu jouir que pendant la courte durée d'une vie rapide : *Ne pleurez donc pas ſur moi : pleurez plutôt ſur vous-mêmes.*

Quelle injuſtice en effet, ô mon Dieu ! & quel aveuglement déplorable, de plaindre une ame qui ſe donne entiérement à vous, & que vous mettez ici à couvert des pieges infinis, répandus ſur toutes les voies des enfans des hommes : je mets à

vos pieds les dépouilles du monde, & vous allez me revêtir d'un vêtement de ſalut & de juſtice : je me ſépare du commerce & de la ſociété de ceux qui ne vous connoiſſent pas : & vous m'allez donner une place parmi vos Epouſes fidelles & ferventes : j'abandonne le lieu des peines & des tentations ; & vous m'allez introduire dans le lieu des conſolations & des graces. Monde profane, je ne vous ai jamais vu avec plaiſir, & je vous quitte ſans regret : je laiſſe encore, il eſt vrai, au milieu de vous des gages qui me ſeront toujours chers, & dont je ne me ſépare qu'avec peine ; mais ne faut-il pas qu'il y ait de la douleur & du ſang dans mon ſacrifice ? ah ! ſi je n'avois eu qu'à renoncer à vos pompes & à vos plaiſirs frivoles, il m'en auroit trop peu coûté ; & ce n'eût pas été donner à Jeſus-Chriſt une grande marque d'amour, que de lui ſacrifier ce que je n'aimois pas. Que vous rendrai-je donc, ô, mon Dieu ! pour toutes les faveurs dont vous m'avez comblée ? je boirai votre calice ; j'invoquerai votre ſaint nom : & je vous rendrai mes vœux en préſence de tout ce peuple, dans l'enceinte de votre maiſon, pour faire avec vous une alliance éternelle, parce que vous êtes le Seigneur & le Roi de l'immortalité.

Ainſi ſoit-il.

ANALYSES
DES SERMONS
Contenus dans ce Volume.

I. SERMON
POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

DIVISION. *Trois consolations de la vie religieuse. I. Une consolation d'élection. II. Une consolation de préservation. III. Une consolation de consécration.*

I. PARTIE. *Une consolation d'election.* Outre cette élection invisible par laquelle la miséricorde de Dieu nous a marqués du sçeau du salut, & nous a séparés de la masse de perdition, il est des élections visibles qu'on peut regarder comme les moyens & les préjugés consolans de la premiere. Or telle est la vie religieuse en effet, dans les ames que Dieu appelle à cet état.

1°. On y voit une préférence marquée au milieu d'une infinité d'ames que Dieu

abandonne: Premiérement, préférence de pure bonté. Car, au lieu que les hommes ne nous préferent dans la diſtribution de leurs graces, que parce qu'ils nous trouvent ou plus utiles à leurs deſſeins, ou plus dignes de leurs bienfaits; Dieu, dans ſes choix, ne conſulte que ſa miſéricorde, parce que nous en ſommes tous également indignes. Ainſi les heureuſes inclinations, le premier âge paſſé dans l'innocence, l'éloignement naturel du monde, ſont les ſuites heureuſes, & non les cauſes de votre élection. Car combien d'autres, avec les mêmes ſecours, n'ont pas perſévéré dans le deſſein qu'elles avoient de s'enſevelir avec Jeſus-Chriſt dans ces ſaintes retraites? Secondement, préférence conſolante par ſa ſingularité. Conſidérez ce qui ſe paſſe dans l'univers: comparez, ſi vous le pouvez, le petit nombre d'ames juſtes & fidelles, qui au milieu de nous vivent de la foi, à cette multitude effroyable d'infidelles, d'errans, de pécheurs, de mondains, de tous les pays, & de toutes les nations, qui ſuivent les voies de la perdition & de la colere: c'eſt un atôme au milieu d'un eſpace immenſe; & cependant c'eſt parmi ce petit nombre même que le Seigneur vous a choiſie: il vous a élue même parmi ſes élus. Que de graces renfermées dans une ſeule grace: il vous a ſéparée de tant de peuples qui ne le connoiſſent pas, ou qui le connoiſſant ne l'adorent pas comme il faut, de tant de Fidelles qui en l'adorant violent ſa

Loi ſainte : il vous a privilégiée encore par deſſus ce petit nombre d'ames juſtes, qui au milieu des périls du monde le ſervent, mais ſont obligées de ſe partager entre le monde & lui : ſentez-vous tout le prix de cette préférence ?

2°. Nouveau ſujet de conſolation dans votre élection : les moyens dont Dieu s'eſt ſervi pour vous y conduire. Quels prodiges le bras du Seigneur n'a-t-il pas opérés, & quels moyens ſa ſageſſe n'a-t-elle pas employés pour vous retirer du monde ! que de ſecrettes invitations ! que de nuages diſſipés ! que de dégoûts vaincus ! que d'obſtacles écartés ! que de facilités ménagées ! que d'événements inattendus ! que de révolutions & de changements pour vous frayer le chemin où il vouloit vous conduire ! de ſorte que le Seigneur ne vous a jamais perdue de vue, & que vous pouvez lui dire avec le Prophete : c'eſt vous, Seigneur, qui avez préparé toutes mes voies, & qui dès le ſein de ma mere avez mis votre main ſur moi. Telles ſont les grandes miſéricordes du Seigneur ſur les ſiens.

3°. Autre ſujet de conſolation dans votre élection : les ſecours & la protection que Dieu promet, & qui ſont toujours les ſuites de cette élection. C'eſt une vérité du ſalut que les ſecours particuliers de la grace ſuivent d'ordinaire le choix qu'elle fait de nous. Tel eſt l'avantage d'une ame qui entre dans une voie que la main même du Seigneur lui a frayée : elle ne doit plus ſe

regarder elle-même, ni s'arrêter à la diſproportion qu'elle trouve entre ſa foibleſſe, & les difficultés de la voie où Dieu l'appelle, c'eſt Dieu même qui l'y conduit, & c'eſt aſſez; elle peut dire avec le Prophete : *Le Seigneur eſt mon guide ; rien ne me manquera.* Au lieu que les ames mondaines entrées la plupart dans l'état où elles ſe trouvent, ſans vocation du Ciel, ſont livrées à leur propre foibleſſe, & Dieu ne les ſoutient point dans des voies que lui-même ne leur a point choiſies De-là vient que nous voyons tous les jours tant d'ames dans le monde, qui remplies d'ailleurs de bons deſirs, & nées avec d'heureuſes inclinations, ſe plaignent ſans ceſſe de leur foibleſſe; des ames pour qui tout eſt un écueil, & en qui les plus fermes réſolutions ne vont jamais plus loin que juſqu'au premier péril : c'eſt que le Seigneur les laiſſe errer au gré de leurs paſſions dans un monde, où ſa main ne les a pas placées. Pour vous que la main du Seigneur conduit dans le lieu ſaint, vous pouvez avec confiance vous répondre de ſa protection & de ſes graces. Ne craignez donc pas les peines & les difficultés que la vie religieuſe ſemble d'abord offrir à la nature : ſes auſtérités ſe changeront pour vous en de douces conſolations ; ſes devoirs les plus pénibles ſoutiendront votre foi, loin de l'abbattre ; & vous ſerez vous-même ſurpriſe de votre force & de votre courage. Mais ne comptez pas tellement ſur la grace de votre élec-

tion, que vous laiſſiez affoiblir en vous cette premiere ferveur de l'eſprit : ſi vous vous relâchez, en vain étiez-vous appellée aux nôces de l'Epoux, vous ſerez rejettée, comme les Vierges imprudentes, quoique leur vocation fut certaine.

II. PARTIE. *Conſolation de préſervation.* En effet, vous quittez le monde ; mais qu'eſt-ce que ce monde miſérable duquel la miſéricorde de JESUS-CHRIST va vous ſéparer à jamais ? Premiérement, c'eſt une région de ténebres ; ſecondement, une voie toute ſemée d'écueils & de précipices ; troiſiémement, c'eſt le lieu des tourmens & des triſtes inquiétudes.

1°. Une région de ténebres ; la vérité n'y trouve ou que des aveugles qui ne la connoiſſent pas ou que des ennemis qui la combattent ; & ſans parler de tous les divers genres d'aveuglemens ſi répandus dans le monde, qui attaquent le fondement de la Foi & de la Doctrine ſainte, arrêtons-nous aux erreurs qui en altérent les regles & les maximes. On annonce tous les jours ces maximes ſaintes avec autant de force, d'exactitude & de lumiere, que dans les premiers âges de l'Egliſe : cependant il n'en eſt aucune ſur laquelle le monde ne répande encore des adouciſſemens, de fauſſes couleurs qui les défigurent, ou des nuages qui les cachent : & ce ne ſont pas là les erreurs de quelques particuliers, ce ſont les erreurs de preſque tous les hommes, c'eſt la doctrine du monde entier, contre la-

quelle il n'eſt plus temps de s'élever. C'eſt ainſi que tous les hommes preſque marchent, ſans le ſavoir, dans les ténebres ; & c'eſt ainſi que vous auriez vécu, ſi la miſéricorde de Jeſus-Chriſt ne vous avoit retirée de cette région de ténebres, pour vous faire paſſer à un royaume de lumiere, vous auriez regardé comme des vérités, les erreurs reçues de la multitude ; vous auriez ſuivi les voies que tout le monde regarde comme sûres. Les miſéricordes du Seigneur ſur vous ſont donc dignes d'une reconnoiſſance qui ne doit plus finir qu'avec votre vie. Voyez, tandis que des ténebres épaiſſes couvrent toute la terre, comme la lumiere du Seigneur s'eſt levée ſur vous ſeule, comme il vous a conduite dans un lieu où tout vous montrera la vérité. Rien en effet n'eſt plus conſolant pour une ame que la miſéricorde du Seigneur a ſéparée du monde, que ce premier coup d'œil qui lui en découvre les erreurs & les fauſſes maximes.

2°. Le monde eſt une voie toute ſemée d'écueils & de précipices. Tout eſt danger dans le monde : danger dans la naiſſance, dans l'élevation, dans les ſoins publics, dans l'uſage des grands biens, dans les entretiens, dans les amitiés, dans le mariage, dans l'état de liberté, &c. voilà le monde : ſi vous échappez d'un péril, vous venez bientôt échouer à un autre ; & ne croyez pas que tous ces dangers euſſent été moindres pour vous que pour un autre. Quand même des

exemples domeſtiques, de vertu auroient quelque temps défendu votre innocence ; ah ! que les exemples touchent peu dans cette premiere ſaiſon de la vie qu'on deſtine à l'oubli de Dieu ! Vous auriez peut-être envié le bonheur des ames qui ſervent Dieu, & qui ſont à lui ſans réſerve ; mais rentraînée à l'inſtant par le torrent fatal des exemples, la vertu n'auroit jamais eu que vos foibles deſirs, & le monde toujours votre cœur & vos affections véritables. Ce n'eſt pas qu'en convenant des périls inombrables du monde, & de la difficulté d'y faire ſon ſalut, je veuille juſtifier les vaines excuſes des mondains. Il eſt difficile, diſent-ils, de vivre chrétiennement dans le monde : cela eſt vrai. Mais combien d'ames fidelles la grace y forme & y conſerve-t-elle tous les jours à vos yeux ! Le plus sûr, dites-vous, ſeroit de tout quitter, & de s'aller cacher au fond d'une retraite. Ah ! je l'avoue avec vous ; mais il ne faut pas que les deſirs d'un état devenu impoſſible, vous calment ſur les dangers de votre état préſent : c'eſt une illuſion de ne pas faire ce qu'on doit, parce qu'on voudroit faire ce qu'on ne peut pas.

3°. Le monde eſt le lieu des tourmens & des triſtes inquiétudes. On croiroit d'abord que la joie & les plaiſir ſont le partage de ce monde reprouvé ; mais il s'en faut bien. Hélas ! ſi l'on pouvoit y être heureux du moins en oubliant Dieu, & en ne refuſant rien aux paſſions inſenſées ; ſi

on n'évitoit pas les ſupplices éternels deſtinés aux pécheurs, du moins on jouiroit du préſent; mais ce préſent même, cet inſtant rapide, eſt refuſé au pécheur. Dieu qui nous a faits pour lui, ne veut pas que nous puiſſions être un inſtant même heureux ſans lui : il ſe ſert de nos paſſions pour nous punir de nos paſſions même. En vain nous formons-nous un plan de félicité dans le crime, notre cœur dément bientôt cette eſpérance ; & il ne nous reſte rien de plus réel de cette vaine idée de bonheur, que le chagrin de nous l'être envain formée. Jeſus-Chriſt n'a pas laiſſé ſa paix au monde, il ne l'a laiſſée qu'à ſes diſciples : ainſi en le lui ſacrifiant aujourd'hui, vous ne lui ſacrifiez rien de trop aimable ; & ce qui fait le prix & le mérite de votre ſacrifice, eſt bien plutôt le plaiſir ſaint avec lequel vous le conſommez, que les plaiſirs frivoles auxquels vous renoncez. Oui, ſi vous connoiſſiez le fond & l'intérieur de ce monde miſérable, vous n'y verriez que des malheureux. Voilà le monde avec toutes ſes erreurs, ſes perils & ſes inquiétudes. Réjouiſſez-vous donc de ce que Dieu vous a délivrée de la tyrannie de ce monde pour faire ſa demeure au milieu de votre cœur & y établir une paix & une ſérénité éternelle.

II. SERMON

POUR UNE PROFESSION

Religieuse.

DIVISION. *I. Les tentations. II. Les conſolations de la vie Religieuſe.*

I. PARTIE. *Les tentations de la vie Religieuſe.* Il y a trois tentations à craindre dans cet état : premiérement, la tentation du temps ; ſecondement, la tentation du dégoût ; troiſiémement, la tentation des exemples.

1°. La tentation du temps. Les commencemens ſont d'ordinaire fervens & fidelles : mais ces premieres années paſſées dans la ferveur, on croit être en droit de ſe repoſer : premiere tentation. Or pour vous armer contre un écueil où la grace de la vocation vient ſouvent échouer, ſouvenez-vous que l'eſprit de la vie religieuſe que vous embraſſez, eſt le même pour tous les âges ; que les regles ſaintes de cet Inſtitut ſont les mêmes pour tous les temps ; & qu'ainſi dans un âge plus avancé, comme dans une premiere jeuneſſe, puiſque la ſainteté de votre état ſera toujours égale, votre fidélité doit toujours être la même. Ce ne ſeroit pas même aſſez : plus vous avancerez dans la profeſſion religieuſe, plus vous devez croître dans la grace de

votre état. Qui n'avance pas dans les voies de Dieu, recule. Mais s'il étoit un temps où il fût permis de ſervir Dieu avec une ſorte de tiédeur, il ſemble que ce devroit être dans le commencement de la carriere, où la grace eſt encore foible; au lieu que dans la ſuite, la grace ayant dû croître en nous, & l'eſprit de notre vocation ſe fortifier, la tiédeur devient un crime. Car il n'en eſt pas de la milice de JESUS-CHRIST, comme de celle des Princes de la terre : dans celle ci après un certain temps de travail & de ſervice, on acquiert le droit de chercher dans le repos le délaſſement & comme la récompenſe de ſes fatigues paſſées ; mais dans la milice de JESUS CHRIST, c'eſt en être déſerteur que de ceſſer un moment de combattre ; & ſe relâcher après quelques années de ferveur, c'eſt perdre tout le fruit de ſa fidélité paſſée.

2°. La tentation du dégoût. Les commencemens ſur-tout de la vie chrétienne & religieuſe ſont toujours accompagnés d'un certain attendriſſement de cœur qui nous en adoucit d'abord tous les exercices. Alors tout s'applanit, tout devient aiſé : mais ce premier goût s'uſe d'ordinaire ; alors nos penchans d'abord ſi dociles ſe ſoulevent contre le joug : de-là vient qu'on ſe décourage, & qu'on ne fait plus que ſe traîner dans la voie ſainte. Pour prévenir une tentation ſi ordinaire dans ces retraites religieuſes, écoutez les avis ſuivans : le premier eſt que la ſource de nos dégoûts dans les voies de

Dieu, eſt d'ordinaire dans nos infidélités : ce n'eſt que lorſque nous commençons à mêler des adouciſſemens aux devoirs, que les devoirs commencent à devenir triſtes & pénibles. Ainſi ſi vous éprouvez jamais ces dégoûts dans la voie ſainte où vous entrez, examinez-vous d'abord vous-même ; & voyez s'il n'y a pas dans votre cœur quelque principe ſecret d'infidélité, qui infecte tout le détail de vos exercices, & qui éloigne Dieu de vous. Un ſecond avis, c'eſt que les dégoûts peuvent ſe trouver quelquefois dans la vie la plus fervente & la plus fidelle : & en vous conſacrant aujourd'hui à JESUS-CHRIST, vous devez vous attendre à des amertumes dans ſon ſervice. Au commencement de la carriere, il nous ſoutient par des conſolations ſenſibles ; c'eſt un lait dont il nourrit notre foibleſſe : mais à meſure que nous avançons, il nous traite comme des hommes forts ; il ne nous nourrit plus que du pain de la vérité, qui eſt la nourriture des parfaits ; & un pain ſouvent de tribulation & d'amertume. Mais ce qui doit alors vous conſoler, c'eſt que le Seigneur ne demande pas de nous le goût, mais la fidélité ; c'eſt que la vie religieuſe eſt une vie de mort & de ſacrifice, & que cet état de peine & de triſteſſe paroît l'état le plus naturel d'une ame qui a pris la croix de JESUS-CHRIST pour ſon partage.

3°. La tentation des exemples. C'eſt encore un des plus dangereux écueils de la vie religieuſe. Oui, quoique la maiſon où vous

entrez conſerve encore le premier eſprit de zele, de charité & de fidélité, qu'elle reçut des mains de ſon bienheureux Fondateur, néanmoins parmi tant de Vierges fidelles & ferventes, il eſt difficile qu'il ne s'en trouve quelqu'une en qui la foi paroiſſe plus foible, la piété plus languiſſante; en un mot toute la conduite plus humaine; or rien n'eſt plus à craindre que la tentation de cet exemple. Si c'étoient des exemples d'un déréglement ouvert & déclaré, ils ne trouveroient en vous que l'indignation & l'horreur qu'ils méritent; mais ce ſont des exemples qui s'offrent à nous ſous une couleur ſpécieuſe d'innocence, qui ne nous préſentent que des adouciſſemens légers & preſque néceſſaires à la foibleſſe humaine. Le remede contre une contagion ſi à craindre même dans le lieu ſaint, c'eſt premiérement de ſe dire à ſoi-même, que Dieu permet les exemples de relâchement dans les Maiſons mêmes les plus ferventes, pour éprouver les ames qui lui ſont fidelles: ſecondement, c'eſt de rappeller ſouvent l'exemple de ces pieuſes Fondatrices qui vous ont fraïé les premieres voies de ce fervent Inſtitut: troiſiémement, ſans chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, c'eſt de vous propoſer ſans ceſſe celui des Vierges ferventes, qui marchent ici à vos yeux avec tant de fidélité dans la voie du Seigneur: c'eſt d'étudier leur conduite, aimer leur ſociété, rechercher leur confiance.

II. PARTIE. *Les conſolations de la*

vie Religieuſe. Elles conſiſtent dans trois avantages : Premiérement, les tentations y ſont moindres ; ſecondement, les ſecours y ſont plus grands ; troiſiémement, les conſolations y ſont plus pures & plus abondantes.

1°. Les tentations y ſont moindres ; parce que les trois grands écueils de l'innocence des hommes, n'exercent ici qu'à demi leur malignité & leur empire. La premiere tentation de la vie humaine, ce ſont les richeſſes : or le dépouillement religieux y met à couvert de cette tentation ; c'eſt-à-dire, de l'attachement aux richeſſes, de l'uſage injuſte qu'on en fait, & des ſoucis inſéparables, ſoit de l'acquiſition, ſoit de la conſervation des richeſſes. Le ſacrifice que vous allez faire à JESUS-CHRIST de votre corps, en le conſacrant à une continence perpétuelle, vous rend ſupérieure à la tentation de la chair, qui eſt la ſeconde tentation de la vie humaine ; car au lieu que le monde entier ſemble s'empreſſer & ſe glorifier de faire naufrage contre cet écueil, dans ces aſyles ſaints tout inſpire la pudeur, tout ſoutient l'innocence. Le troiſieme écueil de la vie humaine, c'eſt l'uſage capricieux de notre liberté : or le ſacrifice de votre eſprit & de votre volonté que vous allez faire à JESUS CHRIST, vous met à couvert de cette tentation, & des chûtes & des embarras qu'elle entraîne. Car au lieu que dans le monde cette liberté que les hommes font tant valoir comme leur ſouveraine

félicité, eſt pourtant la ſource de cet ennui qui empoiſonne tous leurs plaiſirs, & la cauſe du peu d'ordre qui ſe trouve dans leur vie ; au contraire dans la vie religieuſe tout eſt réglé ; chaque moment a ſon emploi marqué : la tentation de l'ennui, de l'inutilité où l'on vit dans le monde, n'y eſt point à craindre : on n'y vit point au hazard & ſous la conduite ſi incertaine & toujours dangereuſe de ſoi-même ; on y vit ſous la main des regles, pour ainſi dire, toujours sûres & toujours égales.

2°. Les ſecours y ſont plus grands. Premiérement, le ſecours de la retraite qui vous met à couvert des périls dont le monde eſt plein : ſecondement, le ſecours des exercices religieux, qui mortifient les paſſions, qui reglent les ſens, qui nourriſſent la ferveur, qui anéantiſſent peu-à-peu l'amour propre, qui perfectionnent toutes les vertus. Troiſiémement, le ſecours des exemples ; quel bonheur de vivre parmi des Vierges fidelles, qui nous inſpirent l'amour du devoir, & nous ſoutiennent dans nos découragemens ! Quatriémement, le ſecours de la charité, des attentions & des prévenances de nos Sœurs ; quelle douceur d'avoir à paſſer ſa vie au milieu des perſonnes qui nous aiment, qui ne veulent que notre ſalut, qui ſont touchées de nos malheurs ; ſenſibles à nos afflictions, attentives à nos beſoins, ſecourables à nos foibleſſes ! &c. Cinquiémement, le ſecours des avis & des ſages conſeils, qui nous redreſſent ſans

nous aigrir, qui préviennent nos fautes, ou en ſont auſſi-tôt le remede. Sixiémement, le ſecours des prieres & des gémiſſemens de nos Sœurs, qui s'intéreſſent pour nous auprès de Dieu, attirent ſur nous ſes miſéricordes. Septiémement, les graces intérieures que le Seigneur verſe ici avec abondance, & qui non-ſeulement adouciſſent ſon joug, mais nous le rendent aimable.

3°. Les conſolations plus pures & plus abondantes. On y goûte cette paix du cœur que le monde ne connoît pas, & qu'il ne ſauroit donner ; cette joie qui ſort du fond d'une conſcience pure ; ce calme heureux dont jouit une ame morte à tout ce qui agite les enfans d'Adam ; ne goûtant que Dieu ſeul, & ne deſirant que Dieu ſeul, & ne s'étant reſervée que Dieu ſeul.

III. SERMON

POUR UNE PROFESSION

Religieuse.

DIVISION. *Trois réflexions ſur les trois vœux de l'état Religieux, dans leſquelles on examine ce que ces vœux ont de commun avec la vie chrétienne, & ce qu'ils y ajoutent de plus.*

I. RÉFLEXION, *ſur le vœu de virginité perpétuelle.* Ce vœu vous engage à deux

deux devoirs : le premier, c'eſt l'entiere ſoumiſſion de la chair à l'eſprit ; devoir qui vous eſt commun avec tous les Fidelles : le ſecond, les moyens pour parvenir à cette ſoumiſſion, dont le principal vous eſt particulier & propre de votre état, & les autres regardent également tous les Chrétiens.

Premier devoir ; l'entiere ſoumiſſion de la chair à l'eſprit : devoir qui vous eſt commun avec tous les Fidelles. Car la pureté que la ſainteté de la vocation chrétienne exige de tous les Fidelles, ne ſe borne pas à leur interdire certains déſordres groſſiers & honteux ; elle va bien plus loin. Comme tout Chrétien a renoncé à la chair dans ſon Baptême, & que par-là il eſt devenu ſaint, ſpirituel, membre de JESUS-CHRIST, temple du Saint-Eſprit, il faut pour remplir cette haute obligation, qu'il ſe regarde comme un homme céleſte, conſacré par l'onction de la divinité qui réſide en lui. Dès-lors pour un Chrétien, non-ſeulement tout ce qui ſouille la chair eſt un ſacrilege, mais tous les plaiſirs même légitimes, où il ne cherche que la ſatisfaction des ſens, ſouillent & profanent ſa conſécration. Or, pour parvenir à cette parfaite ſoumiſſion de la chair à l'eſprit, les ſaints Fondateurs vous ont preſcrit deux moyens. Le premier, qui eſt propre de l'état Religieux, eſt l'entiere conſécration de votre corps à JESUS-CHRIST, laquelle ne conſiſte pas ſeulement dans le renoncement à la ſociété ſainte du mariage : tout doit être pur &

chaſte dans une Vierge conſacrée à la chaſteté Religieuſe ; tout ce qui n'eſt pas ſaint, éternel, céleſte, la ſouille, la dégrade, l'avilit : telle eſt l'excellence de la ſainte virginité qui va vous conſacrer à JESUS-CHRIST. Pour faciliter la pratique de ce premier moyen, les premiers Inſtituteurs y en ont joint un ſecond ; ſavoir, les jeûnes, les veilles, les macérations, la priere, parce qu'ils ont compris qu'il étoit impoſſible de conſerver le corps pur au Seigneur, ſi la mortification n'en réprimoit les révoltes, & ſi la priere n'en purifioit les deſirs.

Or, voilà l'avantage que vous avez dans votre état ſur les perſonnes engagées dans le monde : comme vous, elles ſont obligées de conſerver leur corps pur au Seigneur, & de s'interdire tous les deſirs qui pourroient ſouiller l'ame : mais pour en venir là, ils ſont obligés comme vous, & encore plus que vous, de ſe mortifier ſans ceſſe, de veiller, de ne point ceſſer de prier & de gémir pour appeller le Seigneur au ſecours de leur foibleſſe. Mais ces devoirs ſi eſſentiels à cette vertu, qui vous conſerve pure & ſans tache, deviennent comme impraticables au milieu du monde : la priere n'y eſt même pour les plus réguliers, qu'un moment de bienſéance & d'ennui, accordé le matin & le ſoir à ce ſaint exercice : la mortification n'y eſt pas moins inconnue & impraticable que la priere ; en effet, comment ſe mortifier au milieu d'un monde où l'on donne tout aux ſens ? Mais dans ces

aſyles ſaints, la priere & la mortification deviennent comme le fonds & l'occupation néceſſaire de votre état, & il en coûteroit plus de s'y refuſer, que de s'y livrer avec une conſtante fidélité : tout y facilite la priere, parce que tout y inſpire le recueillement : tout y conduit à la mortification ; les ſaints uſages établis, les exercices Religieux, l'auſtérité de la vie commune, &c. Ainſi le ſeul privilege que les perſonnes du monde ont ici par-deſſus vous, c'eſt qu'ayant au fonds les mêmes obligations que vous, elles n'ont pas les mêmes facilités pour les remplir.

II. REFLEXION, *ſur le vœu de pauvreté.* Comme nous ne ſaurions preſque plus jouir des bienfaits de l'Auteur de la nature ſans en abuſer, les ſaints Fondateurs ont cru qu'il étoit plus sûr & plus facile de s'en dépouiller tout-à-fait, que de ſe contenir dans les bornes d'un uſage ſaint & légitime. Or, cet engagement de pauvreté Religieuſe renferme trois devoirs eſſentiels : premiérement, un détachement de cœur de toutes les choſes de la terre ; ſecondement, une privation actuelle de toutes les ſuperfluités ; troiſiémement, une ſoumiſſion & une dépendance entiere des ſupérieurs, dans l'uſage même des choſes les plus néceſſaires.

Le premier devoir, qui conſiſte dans le détachement de cœur de toutes les choſes de la terre, eſt une obligation qui vous eſt commune avec tous les Fidelles, puiſque

c'eſt une ſuite du ſecond vœu de votre Baptême, par lequel vous avez renoncé au monde & à ſes pompes. Tout Chrétien doit vivre détaché de tout ce qui l'environne ici-bas ; parce que tout Chrétien doit ſe regarder comme étranger ſur la terre ; mais rien de plus rare que ce détachement de cœur dans le monde, où l'on ne vit que comme ſi nous n'étions faits que pour ce que nous voyons, & que la terre dût être notre patrie éternelle. Or, c'eſt en quoi l'opprobre de JESUS-CHRIST, que vous embraſſez, doit vous paroître préférable à toutes les Couronnes de la terre ; ce détachement ſi indiſpenſable pour le ſalut, & ſi difficile dans le monde, devient comme naturel dans la Religion ; parce qu'il eſt aiſé de ſe détacher de tout, quand on s'eſt dépouillé de tout ; de ne tenir à rien ſur la terre, quand on n'y poſſede rien ; & d'être pauvre de cœur, quand on eſt pauvre réellement & en effet.

Le ſecond devoir de la pauvreté Religieuſe, c'eſt le retranchement actuel de toutes les ſuperfluités ; c'eſt à-dire, de tout ce qu'on appelle dans le monde les aiſes & les commodités de la vie : devoir indiſpenſable à tout Fidelle, puiſqu'il eſt encore une ſuite des engagemens du Baptême. Les créatures ne ſont pas faites pour fournir de vains plaiſirs au Chrétien, puiſque l'Evangile les lui interdit tous, & qu'il y a renoncé lui-même dans ſon Baptême. Bien plus, comme pécheurs, nous avons perdu

le droit d'uſer des créatures, & de les faire ſervir à nos beſoins, & ce n'eſt que par grace que Dieu nous en accorde l'uſage. Selon ces regles capitales de la foi, on doit vivre pauvre au milieu de l'opulence & ſe retrancher tout ce qui ne tend qu'à flatter les ſens, tout ce qui ſert d'éguillon aux paſſions. L'avantage que les perſonnes du monde ont donc ici au-deſſus de vous, c'eſt que ſans renoncer à leurs grands biens, elles ne peuvent pourtant les faire ſervir à leurs plaiſirs; c'eſt qu'à portée de ſe ménager toutes les ſuperfluités, elles ſont obligées de ſe les interdire; c'eſt en un mot qu'elles ont plus d'embarras que vous, & n'en ont pas pour cela plus de privilege. Une Epouſe de Jeſus-Chriſt, à la vérité, qui a joint à cette obligation commune, une promeſſe particuliere de vivre dans le dépouillement Religieux, doit ſe diſputer avec plus de rigueur les plus légeres ſuperfluités; & non-ſeulement éviter les profuſions de la vanité, mais y joindre les privations d'une humble pauvreté. Mais vous voyez que ce que votre engagement exige de plus de vous, que des perſonnes du monde, eſt plutôt une facilité pour remplir le vœu de votre Baptême, qu'une nouvelle rigueur que vous y ajoutez.

Le troiſieme devoir de ce dépouillement Religieux, eſt la ſoumiſſion, & la dépendance entiere des Supérieurs dans l'uſage même des choſes les plus néceſſaires; c'eſt-à-dire, regarder tout ce qu'on nous laiſſe comme n'étant point à nous, n'en uſer que

ſelon l'ordre & la volonté de ceux qui nous gouvernent, & n'avoir à ſoi que le ſaint plaiſir d'être libre & dépouillé de tout. Ne vous figurez pas cependant qu'en ceci même votre condition ſoit plus dure que celle des perſonnes du monde. A la vérité, la foi n'exige pas d'eux qu'ils dépendent des hommes dans l'uſage de leurs biens ; mais ils dépendent toujours des maximes de la foi qui doivent régler cet uſage ; ils dépendent ſans ceſſe de Dieu qui peut leur enlever ces biens à chaque inſtant : ils doivent donc ſe regarder toujours comme des eſclaves à qui le maître peut redemander les biens qu'il leur a confiés, ſans qu'ils puiſſent y trouver à redire ; en uſer comme pouvant en être dépouillés l'inſtant qui ſuit ; ne les poſſéder que comme ne les poſſédant point ; ſonger en un mot, que tout ce qui leur appartient, c'eſt le droit de faire valoir leurs biens au profit & pour la gloire du Maître ſouverain qui leur en a confié l'adminiſtration. La pauvreté Religieuſe ne diminue donc pas vos droits ſur les biens & ſur les plaiſirs de la terre, puiſque le Chrétien n'y a point de droit, elle diminue ſeulement vos embarras & vos inquiétudes : & loin de vous impoſer un nouveau joug, elle vous met dans une liberté parfaite.

III. REFLEXION, *ſur le vœu d'obéiſſance.* Le monde qui ne connoît pas la vertu de la foi & l'eſprit de la vie chrétienne, regarde cet engagement comme un joug affreux & inſupportable à la raiſon : il eſt

vrai qu'il paroît d'abord fort triſte & fort dur à la nature, d'être forcé de ſacrifier ſans ceſſe ſes propres lumieres, aux lumieres & ſouvent aux caprices de ceux qui nous gouvernent; cette ſituation paroît revolter d'abord tous les penchans les plus raiſonnables de la nature; & ôter aux hommes la ſeule conſolation que les maux leur laiſſent, qui eſt l'indépendance & la liberté de diſpoſer de leurs actions & d'eux-mêmes. Mais ce n'eſt là qu'un langage dont le monde ſe fait honneur; car trouver dans le monde un état d'indépendance entiere, cela n'eſt pas poſſible. La vie du monde n'eſt qu'une ſervitude éternelle; mais ce qu'il y a de triſte pour les perſonnes du monde, c'eſt que leurs aſſujettiſſemens, qui ſont tous leurs malheurs, ſont ſouvent auſſi tous leurs crimes: leur complaiſance eſt pénible, & elle eſt criminelle; au lieu que dans ces aſyles ſaints, elle coûte moins au cœur; parce qu'on eſt sûr qu'on ne ſacrifie ſa volonté, qu'à la volonté de Dieu, dont les ſupérieurs ne ſont que les interpretes, & elle a toujours un nouveau mérite.

D'ailleurs, quand vous auriez pu vous flatter de trouver dans le monde une ſituation d'indépendance & de liberté entiere, il ne vous auroit pas été permis pour cela de ſuivre aveuglément vos goûts & vos caprices. Tout Chrétien a une regle éternelle & ſupérieure, qu'il doit conſulter ſans ceſſe ſur chaque action; par conſéquent dans tout ce qu'il fait, il ne lui eſt pas permis de ne

chercher qu'à ſe ſatisfaire lui-même; autrement il ſe mettroit lui-même à la place de Dieu, auteur de l'ordre qu'il doit ſuivre. Que fait donc l'obéiſſance Religieuſe ? elle nous manifeſte par l'organe de nos Supérieurs, cette regle éternelle que nous aurions été obligés de conſulter ſans ceſſe dans nos démarches; en un mot, elle nous décharge de nous-mêmes, pour ainſi dire, pour nous mettre entre les mains & ſous la conduite de Dieu. Ainſi les perſonnes du monde ne ſe croient plus libres, que parce qu'elles ne connoiſſent pas le fonds de la Religion, & les devoirs de la vie chrétienne: elles ne font tant valoir leur liberté & leur indépendance, que parce qu'elles ignorent qu'il n'eſt pas plus permis à l'homme du monde d'uſer de ſa liberté, ſelon ſon humeur & ſon caprice, qu'au ſolitaire qui s'en eſt dépouillé entre les mains de ſes Supérieurs.

IV. SERMON

POUR UNE PROFESSION

Religieuse.

PROPOSITION. *Les caracteres de l'alliance qu'une Vierge chrétienne contracte avec Jeſus-Chriſt, en embraſſant l'état Religieux, prouvent que de tous les*

préjugés de ſalut, il n'en eſt pas de plus certain & de plus conſolant pour elle.

I. REFLEXION. Premier caractere de cette alliance ; *une alliance de juſtice : Sponſabo te in juſtitiâ ;* c'eſt-à-dire, qu'il étoit juſte que vous donnaſſiez à Dieu cette marque de votre amour, & que votre reconnoiſſance envers lui ne pouvoit s'acquitter à moins : car la meſure de ce que nous devons à Dieu, eſt ce que nous avons reçu de lui ; plus il ſe communique à nous, plus il veut que nous ſoyons à lui. Or rappellez en ce moment toutes les graces dont il vous a juſques ici comblée : des ſentimens de ſalut inſpirés dans une premiere jeuneſſe ; tant de périls éloignés ; tant d'obſtacles qui ſembloient rendre la démarche que vous faites aujourd'hui, impoſſible, ſurmontés : rappellez en un mot, toute la ſuite des miſéricordes du Seigneur ſur vous, dans ces jours qui ont précédé ce jour heureux, lorſque laſſée, ce ſemble, de vous ſoutenir toute ſeule contre toutes les attaques que le monde, que la nature, que votre propre cœur vous livroit, vous paroiſſiez ſur le point de ſuccomber & de vous y rendre ; que ſe paſſoit-il alors dans votre ame ? quelle étoit la voix ſecrette qui vous parloit alors au fond du cœur ? n'étoit-ce pas l'Epoux céleſte qui vous parloit tous bas, pour vous faire entendre que vous auriez grand tort de prêter l'oreille aux diſcours du monde, & à ſes ſollicitations ; qu'il eſt plein de malheureux, & que s'il s'y trouve quel-

que conſolation, elle n'eſt que pour les ames qui ſont fidelles à leur Dieu? & alors ne ſentiez-vous pas votre foi ſe raffermir, votre langueur ſe ranimer, vos irréſolutions ſe fixer, vos ténebres ſe diſſiper, & la ſérénité ſuccéder à l'orage? Voilà l'hiſtoire des miſéricordes du Seigneur ſur votre ame. Voyez s'il en uſe de même envers tant d'autres que le torrent entraîne : il ne daigne pas diſputer leur cœur au monde qui le poſſede tout entier. Qu'avez-vous fait qui ait pû vous attirer ces regards & ces préférences? où en ſeriez-vous, s'il eût borné toutes les opérations de la grace à votre égard, à ces demi-volontés dont le monde eſt plein, & à ces réflexions ſtériles ſur les abus des plaiſirs, de la fortune, & de toutes les choſes préſentes qui ne convertiſſent perſonne? Il le pouvoit; & vous n'avez rien à ſes yeux de plus que tant d'autres qu'il traite de la ſorte; mais il vous a prévenue de ſes bénédictions; plus le monde a fait d'efforts pour vous ſéduire, plus il a été attentif à vous protéger. En vous donnant aujourd'hui à lui, vous ne faites donc que lui offrir ſon propre ouvrage; & la ſainte alliance que vous faites aujourd'hui, avec lui, eſt une alliance de reconnoiſſance & de juſtice : *Sponſabo te in juſtitiâ.*

II. REFLEXION. Second caractere de cette alliance; *une alliance de jugement & de ſageſſe : Sponſabo te in judicio.* Péſez en effet, ſur quoi roule ce que vous allez ſacrifier, & de quel prix eſt ce que JESUS-

CHRIST vous prépare. D'un côté, une fumée dont un inſtant décide ; des plaiſirs qui durent peu, & qui doivent être punis éternellement ; en un mot, le monde avec ſes dégoûts, ſes remords, ſes périls, &c. Et enfin, une mort accompagnée ſouvent d'un repentir inutile, ſouvent d'un calme funeſte, toujours terrible pour le ſalut. Mais de l'autre côté, que vous prépare JESUS-CHRIST pour remplacer ce ſacrifice ? l'innocence & la paix du cœur, que le monde ne connoît pas ; la joie d'une bonne conſcience, où nous trouvons des reſſources à toutes nos peines, des précautions contre toutes nos foibleſſes, des appuis dans tous nos découragemens, des attraits pour tous nos devoirs, une vie tranquille pleine de bonnes œuvres ; & enfin, une mort ſemblable à celle des Juſtes, & pleine de conſolation. Or ſur le point de vous déclarer aux pieds de l'Autel, ne ſentez-vous pas plus que jamais la ſageſſe de votre choix ? Examinez pour la derniere fois : & voyez ſi le monde avec tout ce qu'il pouvoit vous promettre de plus pompeux, peut être comparé à l'innocence & à la sûreté de l'aſyle ſaint, où JESUS-CHRIST vous appelle, quoiqu'il faille vous attendre à des amertumes & à des croix à ſon ſervice. L'alliance que vous contractez avec ce divin Epoux eſt donc une alliance de jugement & de ſageſſe : *Sponſabo te in judicio.*

III. REFLEXION. Troiſieme caractere de cette alliance ; *une alliance de miſéri-*

corde : Sponſabo te in miſericordiâ ; c'eſt-à-dire, que Jeſus-Chriſt ne regarde pas au peu que vous lui offrez, & qu'il vous donne plus qu'il ne reçoit de vous. Car enfin, je veux que vous lui donniez beaucoup ; mais quand vous mettriez aux pieds de Jeſus-Chriſt non-ſeulement votre nom, vos talens, vos eſpérances, mais des ſceptres & des couronnes, ne ſeriez-vous pas trop récompenſée de pouvoir être en échange, la derniere dans ſa maiſon ? Ainſi plus vous lui ſacrifiez, plus vous lui devez ; plus le monde ſembloit vous offrir d'attraits, plus vous paroiſſiez née avec tout ce qu'il faut pour vous y perdre, & plus il a fallu de grace pour vous dégoûter du monde, & vous établir ſolidement dans la vérité. C'eſt donc ici une alliance toute de miſéricorde pour vous. Dieu prévoyoit qu'avec la meſure de grace qu'il vous deſtinoit, vous vous perdriez dans le monde ; & comme il vous a aimée d'un amour éternel, il vous a attirée à lui, avant même que vous euſſiez erré quelque temps au gré de vos paſſions, par une abondance de miſéricorde.

IV. Reflexion. Quatrieme caractere de cette alliance ; *une fidélité inviolable à répondre à toutes les miſéricordes de l'Epoux céleſte : Sponſabo te in fide.* En effet, vous ne ſerez heureuſe dans le parti que vous prenez, qu'autant que vous ſerez fidelle : il ne faut plus vous promettre d'autre conſolation que dans la pratique exacte de

vos devoirs : le monde déſormais vous fera lui-même une loi de le haïr : il inſulte à l'inconſtance de celles qui après l'avoir abandonné, jettent encore ſur lui des regards de complaiſance. D'ailleurs, quelles ſont les amertumes d'une Vierge infidelle que le monde a ſéduite, & qui voit ſes penchans mondains renfermés pour toujours dans le lieu ſaint ? Hélas ! elle traîne par-tout ſes dégoûts & ſes inquiétudes ; & il n'eſt pas d'état ſur la terre plus malheureux que le ſien. Mais d'un autre côté, rien ne peut être comparé aux conſolations que JESUS-CHRIST prépare à votre fidélité. Si vous jettez encore quelques regards ſur le monde, ce ſeront des regards de compaſſion & de douleur ; & renouvellant mille fois aux pieds de l'autel votre ſacrifice, vous y remercierez, avec des tranſports d'amour & de joie, JESUS-CHRIST de vous avoir conduite au port, & retirée d'un lieu où les apparences ſont ſi trompeuſes, les chagrins ſi réels, les plaiſirs ſi triſtes, & la perte du ſalut cependant ſi inévitable.

Fin des Analyſes.

Le Privilege eſt à la fin du Volume de l'Avent.

De l'Imprimerie de C. F. SIMON, Fils, Imprimeur de la Reine & de Mgr. l'Archevêque.